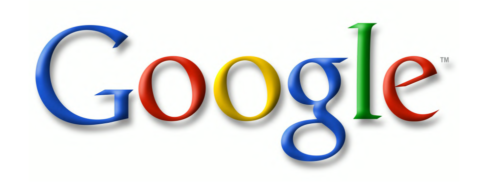
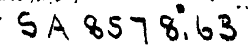
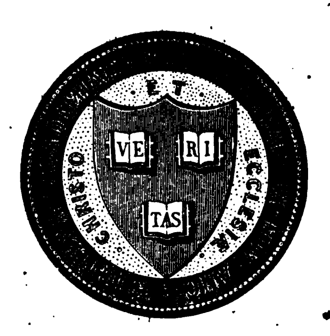
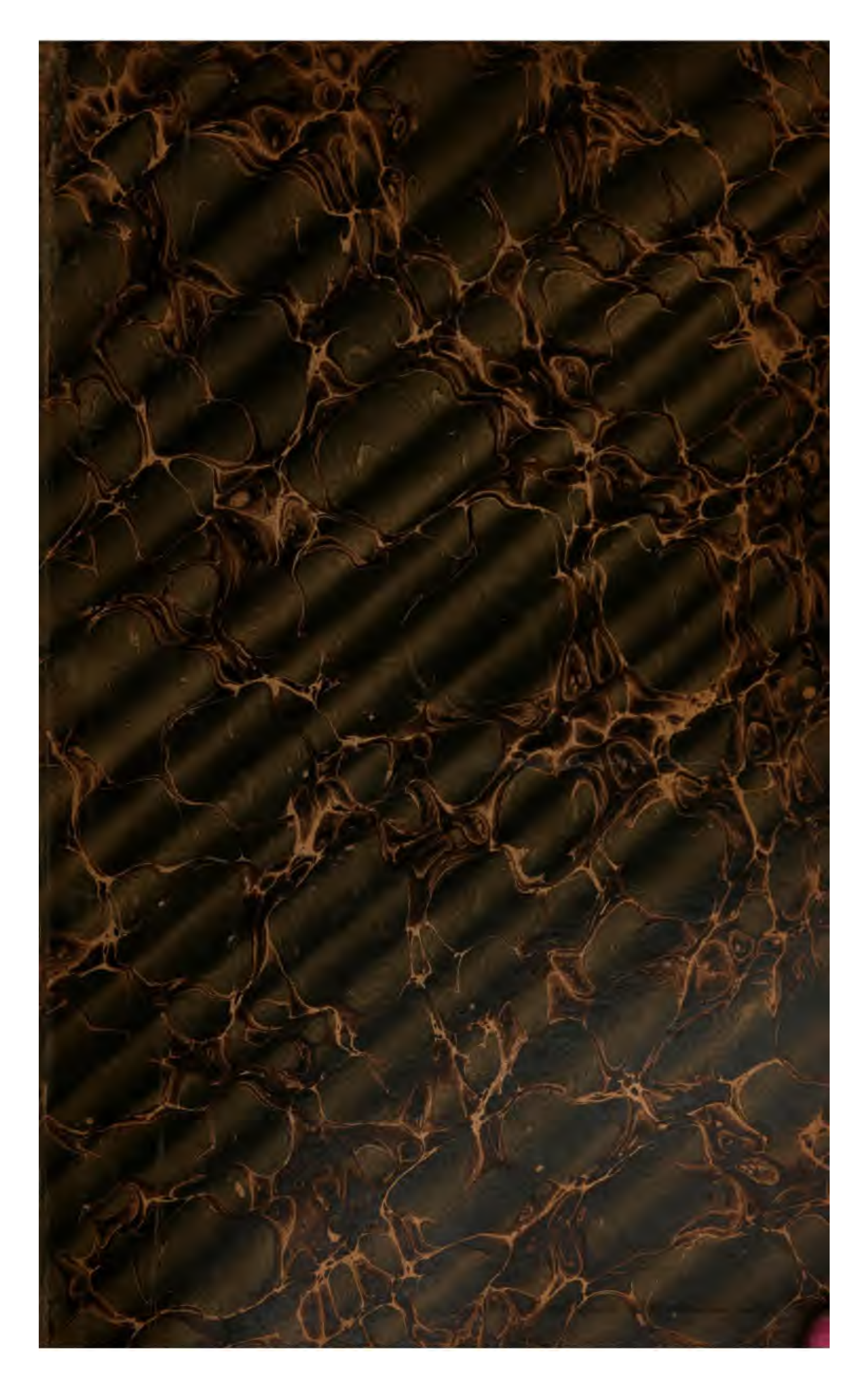





VE
RI
TAS
CHRISTO
ECCLESIAE



# LE PÉROU

ET

# SAINTE ROSE DE LIMA.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

# LE PÉROU

ET

# SAINTE ROSE DE LIMA

(SAINTE ROSE DE SAINTE MARIE)

PAR LE V^te M. TH. DE BUSSIERRE.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 8.

1863

A SON EXCELLENCE

# MADAME LA PRINCESSE ADÈLE BORGHÈSE

NÉE DE LA ROCHEFOUCAULD.

PRINCESSE,

Le récit que je vous offre n'a pas été écrit pour vous, car mieux que la plupart des hommes de notre époque, mieux que moi surtout, vous connaissez les œuvres des saints de Dieu, et vous savez quelle vénération leur est due. Depuis longtemps vous vous êtes formée à leur école. Vous y avez appris l'humilité qui supporte toutes les grandeurs, le courage qui accepte toutes les afflictions; vous en rapportez les paroles qui consolent et les exemples qui fortifient.

Heureux de vous offrir cet humble monument de ma reconnaissance pour les bontés que vous m'avez toujours témoignées, je recommande mon œuvre et mon souvenir à vos prières, dont aucun succès ni aucune infortune ne peuvent troubler la sérénité.

Vte DE BUSSIERRE.

Paris, le 15 mai 1863.

# AVANT-PROPOS.

Plusieurs membres des clergés séculier et régulier ayant lu la *Vie de sainte Catherine de Gênes* et la traduction de ses œuvres que nous avons publiées il y a quelques années, nous ont engagé à écrire également l'histoire de sainte Rose de Sainte-Marie, ou de Lima, autre mystique célèbre, sur laquelle Dieu a déversé les grâces les plus exceptionnelles.

Nous avons longtemps hésité, nous demandant s'il était utile de faire connaître cette vie si extraordinaire, si mortifiée, qui ne peut être proposée qu'à l'admiration et non à l'imitation des fidèles.

Cependant, après l'avoir étudiée dans les premiers biographes de Rose, nous estimons qu'il est toujours bon de célébrer les merveilles que Dieu opère dans ses saints, et que cette touchante histoire peut faire du bien à certaines âmes. Sans être imitable, la vie de la grande thaumaturge de Lima fait naître de salutaires pensées, elle enseigne l'humilité et inspire l'amour de Dieu.

Avant de commencer notre travail, nous nous sommes efforcé de nous rendre compte du but dans lequel le Seigneur a donné cette illustre sainte à la terre; nous croyons l'avoir compris en nous familiarisant avec les annales du Pérou.

Avant la découverte de l'Amérique, une civilisation très-avancée sous quelques rapports était établie depuis longtemps dans la plupart des contrées dont

les Espagnols firent la conquête, mais l'idolâtrie imprimait son stigmate à cette civilisation, et dans l'Amérique centrale, les sacrifices humains se pratiquaient sur une immense échelle, l'anthropophagie entrait dans les rites religieux.

La couronne d'Espagne, en devenant maîtresse du nouveau monde, s'efforça, à la vérité, d'y introduire le christianisme; mais, en dépit des ordres émanés de la mère patrie et des remontrances d'un clergé plein de zèle, les conquérants se livrèrent aux plus épouvantables excès. Leurs débauches, leurs cruautés, leur avarice les rendirent les objets de l'exécration des indigènes; bientôt une partie considérable de ces derniers confondit dans une haine commune les Espagnols et la religion qu'ils leur avaient apportée, ils se réfugièrent dans les lieux les moins accessibles des cordillères et retournèrent au culte des idoles.

Une séparation tranchée existait par conséquent entre les deux éléments qui auraient dû se confondre pour former désormais la population du nouveau monde. En même temps, une double expiation était nécessaire : il fallait solder le compte de la barbarie des vainqueurs et de l'idolâtrie des vaincus. Cette idolâtrie, moins hideuse au Pérou que dans l'Amérique centrale, n'en était pas moins un crime et un scandale aux yeux de l'éternelle vérité. Rose fut la victime pure et sainte qui expia volontairement pour les uns et pour les autres, et qui, par la puissance de sa charité, les réunit dans un mutuel embrassement. Elle vécut humble, cachée, à peu près inconnue; mais au moment de son décès, Dieu la couronna de gloire, et cette mort, nous le verrons, donna une

puissante impulsion à la conversion du pays qui a vu naître la première sainte américaine.

Pour bien comprendre le rôle que Rose de Sainte-Marie a joué sur la terre, il importe donc de connaître la situation de l'ancien empire des Incas avant, pendant et après la conquête. Nous croyons par conséquent opportun de diviser en deux parties le travail que nous livrons au public. Dans la première, nous tracerons un aperçu de la situation et de l'histoire du Pérou jusqu'à la fin du seizième siècle; dans la seconde, nous donnerons la biographie de l'illustre vierge de Lima.

### INDICATION DES SOURCES POUR LA PREMIÈRE PARTIE DE CET OUVRAGE.

Les ouvrages que nous avons consultés sont les suivants :

Torquemada, *Monarquia indiana* (éd. de Madrid, 1723).

Herrera, *Hist. gen. de los echos de los Castillanos en las islas y tierra firme del mar Oceano.*

Gomara, *Cronica de N. España.*

Garcilasso de la Vega, *Histoire des Incas* et *Histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes.*

Xeres, *Verdadera relacion de la conquista del Peru y provincia de Cuzco.*

*Mémoire* rédigé par un religieux augustin en 1555, publié dans le recueil des documents historiques de Ternaux-Compans.

Robertson, *History of America.*

Morelli, *Fasti novi orbis.*

Solorzano, *Politica indiana.*

Alcedo, *Diccionario geografico-historico de las Indias occidentales.*

Touran, *Histoire générale de l'Amérique.*

Baluffi, *l'America un tempo Spagnuola* (Ancône, 1844).

D'Orbigny, *l'Homme américain* et *Fragment d'un voyage au centre de l'Amérique.*

Stevenson, *Voyage en Araucanie, au Chili, au Pérou,* etc. (éd. franç., 1832).

Acosta, *Historia nat. de las Indias.*

La Condamine, *Voyage sur le fleuve des Amazones.*

Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* et *Tableaux de la Nature.*

*Voyage autour du monde sur la frégate la Vénus* (1838 et 39), par Abel Dupetit-Thouars.

Malte-Brun (éd. de 1841).

Prescott, *Erreborung von Peru* (éd. All., Leipzig, 1845).

Smyth and Lowe, *Narrative of a journey from Lima.* (London, 1836.)

Wittmann, *Allg. Gesch. der Cath. Missionen.*

Wadding, *Annal. Minor.*

Aguirre, *Concil. Hispaniæ.*

Wagner, *Biographien denkwürdiger Priester und Prælaten.*

Rohrbacher, *Histoire univ. de l'Église catholique,* t. XXIV.

Nous nous sommes efforcé de ne rien admettre sans un sérieux examen et de procéder dans notre travail conformément aux règles d'une saine critique.

---

# LE PÉROU

ET

# SAINTE ROSE DE LIMA

(SAINTE ROSE DE SAINTE-MARIE).

## PREMIÈRE PARTIE.

## LE PÉROU.

### CHAPITRE PREMIER.

Aspect du pays. — Population indigène.

Au moment de la découverte du nouveau monde, l'empire des Incas, auquel nous donnerons par anticipation le nom de Pérou, qu'il reçut des Espagnols [1], était beaucoup plus étendu que le pays désigné aujourd'hui sous cette même dénomination. Il comprenait l'état actuel de l'Équateur et probablement une partie de la Nouvelle-Grenade, du Venezuela et du Brésil.

[1] Les opinions varient au sujet de l'origine du nom Pérou. Quelques auteurs le font dériver de celui d'un cacique appelé Birou; il en est d'autres qui affirment que, peu après son débarquement, Pizarre traversa une rivière dite Bérou, et aujourd'hui inconnue; d'autres enfin estiment qu'un certain promontoire Pelou pourrait bien avoir transmis son nom au pays tout entier.

La nature a divisé cette immense contrée en trois parties distinctes, à savoir : le *bas Pérou*, le *haut Pérou* et le *Pérou intérieur*. Deux chaînes de montagnes presque parallèles traversent le Pérou du sud au nord ; l'une d'elles, la cordillère des Andes, forme le noyau central du pays; l'autre, de beaucoup la moins élevée des deux, est désignée sous le nom de cordillère de la Côte.

Le bas Pérou, présentant un plan incliné, large de quinze à vingt lieues, et composé en partie de déserts de sable, est compris entre la cordillère de la Côte et l'océan Pacifique. Jamais il ne pleut dans cette contrée; aussi le sol en est-il aride, sauf dans le voisinage des rivières et des sources. Les beautés du printemps et les richesses de l'automne se trouvent constamment réunies dans les lieux où l'on peut faire arriver les eaux, et la température y est d'une douceur extrême; une fraîcheur agréable règne presque toujours sur la côte occidentale du Pérou, et en particulier à Lima : elle est due surtout au brouillard qui voile d'habitude le disque du soleil et à un courant maritime très-froid et très-impétueux qui part du détroit de Magellan et s'étend jusqu'au cap Parinna.

Le haut Pérou, ou la *Sierra*, est enclavé entre les deux cordillères. C'est une région composée de montagnes gigantesques, arides, rocailleuses, renfermant dans leur sein les plus riches mines du monde, et au milieu desquelles on trouve quelques admirables vallées. Ce pays jouit d'un climat incomparable.

Le Pérou intérieur forme une immense plaine,

inclinée vers l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes détachées, et qui s'étend derrière la grande cordillère des Andes, vers les bords de l'Ucayale et du Marañon. Cette région, arrosée par des pluies et des orages fréquents, entrecoupée de vastes marais peuplés de reptiles, d'insectes venimeux et de bêtes féroces, se distingue par la magnifique verdure de ses immenses forêts vierges.

M. de Humboldt fait observer que, bien que la chaîne des Andes soit la même au Mexique, au Chili et au Pérou, sa charpente offre dans ce dernier pays des différences de formes qui lui donnent un aspect particulier. « La cordillère, dit-il, y est partout déchirée et interrompue par des crevasses qui ressemblent à de vastes filons ouverts. Les plaines élevées de deux mille sept cents à trois mille mètres, qui existent dans le royaume de Quito et dans la province de los Pastos, ne sont pas comparables en étendue à celles du Mexique. Dans l'Amérique centrale, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau; au Pérou, les hautes plaines ne sont en réalité que des vallées longitudinales, limitées par deux branches des Andes. Souvent ces vallées ont une profondeur perpendiculaire de mille quatre cents mètres, elles présentent l'aspect de vastes fentes, dont les bords, coupés à pic, forment deux murs immenses, et au fond desquelles de puissantes rivières roulent majestueusement leurs eaux. »

M. d'Orbigny, en faisant la description des colossales montagnes du Pérou, dit que leur ensemble

offre par cette latitude trois climats différents, déterminés par les vents régnants et les barrières que leur opposent les diverses chaînes. Voici en quels termes le savant voyageur s'exprime à ce sujet : « 1° Sur le versant oriental des Andes, les nuages » existent toujours, et même, pendant neuf mois de » l'année, ils ne franchissent pas une limite déterminée, » arrêtés qu'ils sont pas les montagnes; il en résulte » des pluies continuelles et la plus belle végétation » du monde; 2° sur les plateaux, neuf mois de l'an- » née aucun nuage ne se montre à l'horizon; mais » pendant l'été les nuages du versant s'élèvent un » peu, quelques-uns franchissent les montagnes et » passent sur les plateaux; alors des orages fré- » quents, presque journaliers et pour ainsi dire à » heure fixe, y versent (vers trois heures) des tor- » rents de pluie ou de grêle et font naître une végé- » tation maigre et rabougrie; 3° ces nuages sont » arrêtés par la cordillère occidentale, et il en résulte » qu'aucun ne passe sur le versant ouest, où, par » suite du manque continuel de pluie, il n'existe plus » qu'une végétation artificielle. Ainsi le versant occi- » dental, où jamais on ne voit de pluie; les plateaux, » où il pleut trois mois de l'année; le versant oriental, » où il pleut toujours : telles sont les trois zones tran- » chées qu'on remarque sous les tropiques en Bolivia » et au Pérou. »

Les cours d'eau sont très-inégalement répartis au Pérou. On trouve peu de rivières dans la partie du pays comprise entre la cordillère et l'océan Pacifique,

et leur petit volume ne les rend pas propres à la navigation. Au contraire, d'immenses fleuves, grossis par de gigantesques affluents, sillonnent en tous sens les contrées situées à l'est des Andes et vont se déverser dans l'océan Atlantique.

M. de Humboldt, se fondant sur la direction de quelques-uns de ces fleuves, a formulé dans le temps le projet d'établir à travers le Pérou une communication entre les deux océans et a démontré que cette grande œuvre, si importante pour le commerce, serait parfaitement exécutable.

Quelques géographes, Malte-Brun entre autres, dépeignent le Pérou comme un pays pauvre, peu fertile et maltraité par la nature. Cette assertion est erronée : les anciennes traditions de l'empire des Incas, les relations des conquérants espagnols et des voyageurs modernes, des Humboldt, des d'Orbigny, des Dupetit-Thouars, entre autres, prouvent au contraire que ce pays possède d'immenses éléments de prospérité et de richesse, et qu'il ne lui manque que d'être bien gouverné. Les cultures les plus diverses y sont favorisées par la variété du climat. Il produit dans ses vastes plaines le tabac, le coton, le sucre, le café, le cacao, la coca, la vanille, la cannelle, le piment, l'anis, la cochenille, le blé, le maïs, le riz, le chanvre, l'olive, la vigne et des fruits exquis. Jamais la végétation ne s'arrête sur le littoral occidental du Pérou, les récoltes s'y succèdent sans interruption, le sol y est exubérant de fertilité partout où les arrosements sont possibles.

Aux pieds des cordillères, on admire ces magnifiques forêts dans lesquelles abondent les bois de construction, d'ébénisterie et de teinture. Dans les régions plus élevées, on récolte le quinquina, une foule de plantes médicinales, de gommes, de résines et de baumes précieux.

Nulle part on ne trouve autant de richesses minérales qu'au Pérou. Tout son sol est en quelque sorte une mine immense dans laquelle l'or et l'argent existent en filons innombrables. On y découvre également diverses sortes de pierres précieuses, — surtout des émeraudes, — du mercure, du cuivre, du plomb, du sel gemme, et de la pierre de Galinazo, sorte de verre volcanique noir servant en guise de miroir. Le règne animal aussi y est très-riche; sans entrer ici dans de plus amples détails, nous nous bornerons à rappeler que le lama, la vigogne, le chinchilla et les plumes peuvent devenir les objets d'un commerce important.

Après avoir tracé un aperçu de l'aspect physique du Pérou, passons à ses anciens habitants. Quatre nations distinctes et de nombreuses peuplades de moindre importance occupaient autrefois l'empire des Incas.

On rencontre aujourd'hui encore les débris de ces différentes nationalités; elles ont été examinées et étudiées par M. d'Orbigny; il a publié le résultat de ses observations dans son savant ouvrage intitulé *l'Homme américain*. Nous nous attachons à ce livre dans le court résumé que nous allons présenter à nos lecteurs.

Les quatre peuples principaux du Pérou étaient : les *Quichuas* ou *Incas*, les *Aymaras*, les *Atacamas* et les *Changos*.

Les *Quichuas* formaient jadis la nation souveraine et dominante de l'empire. Ils occupaient une longue bande de terrain qui suivait la chaîne des Andes du nord au sud, depuis Quito jusqu'au célèbre lac Titicaca; puis on les retrouvait sur une partie du versant oriental[1]; les Andes les bornaient vers l'ouest; les plaines chaudes et boisées, du côté l'est. Une foule de petites peuplades diverses les avoisinaient de toutes parts.

On reconnaît encore les caractères distinctifs de l'antique race quichua. Elle est petite, bien constituée. Ses formes ont quelque chose de massif; elle a les épaules larges, la poitrine longue, bombée et volumineuse, les pieds et les mains remarquablement petits. Le teint des Quichuas est bronzé comme celui des mulâtres, ils ont la tête grosse, oblongue et déprimée sur les côtés, le front à la fois bombé et fuyant, la figure large, le nez aquilin recourbé en forme de bec d'aigle et garni de narines très-ouvertes, les yeux petits, fendus en ligne droite, la bouche grande, les dents fort belles, peu de sourcils et de barbe, les cheveux noirs, épais, grossiers, lisses et plantés très-bas. Leur idiome est riche, plein de figures et de comparaisons, mais rude et difficile à prononcer.

[1] A partir de Cochamba jusqu'à Sant-Yago del Estero.

Le caractère de ce peuple est doux et aimable; il est très-hospitalier, porté à la reconnaissance, sobre, discret, laborieux, résigné dans la souffrance, très-tendre et affectueux dans les relations de famille.

Plusieurs voyageurs ont fait à tort aux Quichuas une réputation de lâcheté; ils ne sont nullement dépourvus de courage personnel, mais les anciennes institutions de l'empire des Incas ont exercé sur eux une influence qui a traversé les âges et ne s'est jamais complétement effacée. Reconnaissant dans leurs souverains les descendants directs de la Divinité, les Péruviens considéraient tout acte d'opposition à leur volonté comme un sacrilége, ils s'habituèrent de la sorte à une soumission absolue, à une obéissance passive envers l'autorité et finirent par perdre tout sentiment d'initiative.

Les *Aymaras* habitaient dès avant la domination des Incas les pays voisins du lac Titicaca. Nous verrons, lorsque nous tracerons l'aperçu de l'histoire ancienne du Pérou, que Manco-Capac, le monarque puissant qui fit sortir le pays de la barbarie et lui donna ses lois, venait également du lac Titicaca. Beaucoup d'érudits en ont conclu que Capac appartenait à la nation aymara, que cette nation jouissait, bien des siècles avant l'apparition du grand législateur, des avantages de la vie policée, et qu'elle a été le berceau de la civilisation péruvienne. — Différents faits semblent venir à l'appui de cette assertion; l'on trouve à Tiahuanaco, près de ce même lac Titicaca, centre de la puissance aymara, des

ruines plus remarquables, plus imposantes, que toutes celles que renferme le Pérou, et qui sont évidemment le produit d'une civilisation très-ancienne. « Ces ruines, dit M. d'Orbigny[1], se composent : d'un tumulus élevé de près de cent pieds et entouré de pilastres ; — de temples de cent à deux cents mètres de longueur, bien orientés à l'est, ornés de suites de colonnes anguleuses colossales ; — de portiques monolithes, que recouvrent des grecques et des reliefs plats d'un dessin grossier, mais d'une exécution régulière et représentant des allégories religieuses du soleil et du condor, son messager ; — de statues colossales de basalte, chargées de reliefs plats, dont le dessin à tête carrée est demi-égyptien ; — et enfin d'un intérieur de palais, formé d'énormes blocs de roche parfaitement taillés, et qui ont souvent jusqu'à sept mètres quatre-vingts centimètres de longueur sur quatre mètres de largeur et deux d'épaisseur..... Les vastes dimensions des temples et des palais, les masses imposantes dont ils se composent, dépassent de beaucoup en beauté comme en grandeur tout ce qui a été bâti postérieurement par les Incas. D'ailleurs on ne connaît ni sculpture, ni reliefs dans les monuments des Quichuas de Cuzco, tandis que tous en sont ornés à Tiahuanaco. »

La nation aymara, puissante et nombreuse occupait le plateau des Andes du 15e au 20e degré de latitude australe. Les Incas, devenus maîtres de la plus

[1] *L'Homme américain*, t. I, p. 324.

grande partie du Pérou, résolurent de la soumettre; ils n'y reussirent que sous le règne de Yahuar-Huacac, septième souverain de la dynastie de Manco-Capac. Les Incas avaient pour règle invariable d'établir dans tout leur empire l'unité de langage, cependant jamais la langue Aymara ne fut absorbée par celle des Quichuas, elle ne se mêla point à elle. — L'aymara est encore parlé de nos jours; c'est un idiome excessivement riche, dit-on, poétique, élégant dans la construction de ses phrases, pouvant exprimer avec précision les pensées les plus variées, mais très-dur, guttural, et dont les nombreux redoublements de consonnes rendent la prononciation excessivement difficile.

Les Aymaras ressemblaient beaucoup aux Quichuas sous le rapport du physique, de la taille, de la couleur, des facultés intellectuelles, des usages, des mœurs; plusieurs savants en ont conclu que ces nations étaient deux branches, issues originairement d'une souche commune.

Les Aymaras du sexe masculin avaient la bizarre coutume de s'aplatir la tête; la forme des crânes découverts dans leurs tombeaux confirme ce que la tradition rapporte à ce sujet. En examinant ces restes humains on reconnaît que la dépression se pratiquait circulairement et d'avant en arrière. Il en résultait que le cerveau était refoulé vers la nuque, et que les parties postérieures de la tête prenaient un prodigieux développement au détriment de ses parties antérieures. Les Aymaras avaient adopté éga-

lement l'usage de s'allonger le plus possible les oreilles, de façon à en faire pendre les bouts sur les épaules. On ne sait pas avec certitude quelle a été leur religion, mais la plupart des historiens estiment qu'ils adoraient le soleil, et que ce fut des bords du lac Titicaca que Manco-Capac transporta à Cuzco le culte de cet astre, qui avait été celui de ses ancêtres. L'orientation des temples aymaras à l'est, les bas-reliefs des portiques dans lesquels on retrouve le soleil entouré de ses rayons et le condor, donnent une grande vraisemblance à cette supposition.

Les *Atacamas* étaient la troisième des nations principales soumises à la domination des Incas. Les débris de cette race, comptant aujourd'hui de huit à dix mille individus, occupent le versant occidental des Andes du 19e au 22e degré de latitude méridionale[1]. — Garcilasso de la Vega la fait descendre d'un peuple auquel il donne le nom d'Olipes ou Llipi. Les Atacamas ont beaucoup d'analogie avec les Quichuas, mais ils parlent une langue entièrement différente. Leurs habitudes sont pacifiques et sédentaires; ils sont adonnés à peu près exclusivement à la pêche et à l'agriculture. On ne découvre d'autres vestiges de leur civilisation antique que des tombeaux. Ces sépultures sont d'ailleurs fort curieuses; elles sont construites sous terre, en pierres sèches et en forme de caveaux. Les morts qu'elles renferment sont assis, les jambes pliées, et entourés de vases en terre cuite,

[1] Les provinces de Tarapaca et d'Atacama.

d'ustensiles de ménage, d'aliments, de vêtements et d'armes, ou de fuseaux et de fil, suivant le sexe du défunt. Ces tombeaux sont couverts de pierres et de terre de façon à se trouver au niveau du sol; jamais on ne les rencontre isolés, ils sont toujours réunis en très-grand nombre.

Les *Changos*, la dernière des anciennes nations principales du Pérou, sont à peu près éteints aujourd'hui. Ce qui en reste se borne, d'après M. d'Orbigny, à une tribu qui compte environ un millier d'individus. Ils habitent les rivages de l'océan Pacifique entre le 22ᵉ et le 24ᵉ degré de latitude sud. Les Changos ont le teint plus brun que les Quichuas; ils sont plus petits que ces derniers et n'ont pas le nez aquilin. A ces différences près, une grande similitude physique et morale règne entre les deux peuples. L'antique civilisation péruvienne a disparu à peu près entièrement parmi les Changos; vivant sous un ciel constamment serein, ils habitent de misérables tentes construites en peaux de phoques; quelques pauvres ustensiles, et des peaux de moutons sur lesquelles des familles entières couchent pêle-mêle constituent leur mobilier. Les Changos ne connaissent pas d'autre industrie que la pêche. Ils n'ont pas de barques et s'aventurent en mer en s'agenouillant sur deux outres liées ensemble, et qu'ils dirigent avec beaucoup d'adresse. Établis sur ces frêles embarcations, ils vont faire avec succès la chasse aux phoques et harponner les poissons. Lorsqu'une famille chango voyage ou change de lieu, les femmes

transportent toujours les fardeaux les plus pesants. Elles se servent à cet effet de sortes de hottes, fixées au moyen de lanières qui portent sur le front. On a découvert plusieurs tombeaux très-anciens provenant de cette nation. Contrairement à l'usage observé par les autres peuples péruviens, les morts trouvés dans ces sépultures étaient étendus, couverts de vêtements en laine d'une finesse remarquable, et séparés par sexe et par âge.

Outre les quatre nations dont nous venons de parler, l'ancien Pérou comptait un assez grand nombre de peuplades, qui, retirées dans des lieux presque inaccessibles, paraissent être restées étrangères à la civilisation générale de l'empire des Incas. Les débris de ces peuplades existent et vivent aujourd'hui plus ou moins à l'état sauvage [1]. Nous nous bornerons à faire connaître celles que leurs mœurs, leurs usages et leurs caractères rendent particulièrement dignes d'attention, en continuant à nous attacher aux récits intéressants de M. d'Orbigny dans son *Homme américain*.

Le savant voyageur nomme d'abord les *Yuracarès* [2], tribu qui compte encore environ deux mille individus dispersés, au milieu des bois, dans les derniers contreforts des Andes orientales [3].

[1] Celles que fait connaître M. d'Orbigny sont les suivantes : les *Yuracarès*, les *Mocéténès*, les *Tacanas*, les *Maropas*, les *Apolistas*, les *Huacanahuas*, les *Suriguas*, les belliqueux *Machuis*, les *Ultume-Cuanas*, les *Chontaquiros*, les *Chunchos*, les *Quixos* et les *Chayaritos*.

[2] Ce nom signifie *homme blanc*.

[3] Entre les 67e et 69e degrés de longitude occidentale et les 16e et 17e degrés de latitude sud.

Les Yuracarès sont presque blancs et ont le visage et le corps couverts de taches plus claires que le reste de la peau. Les naturalistes attribuent ce teint, qui se rapproche de celui des Européens, à l'ombre et à l'humidité des forêts vierges dans lesquelles ce peuple vit constamment. Les Yuracarès sont très-grands, agiles et bien proportionnés; mais par les traits, par leur chevelure rude et noire et par l'absence presque complète de barbe, ils rappellent beaucoup le type quichua; toutefois ils ont une expression vive et fière qu'on ne trouve jamais chez les descendants des anciens dominateurs du Pérou. Ils parlent une langue particulière; ce langage, très-doux, diffère de celui des autres peuplades péruviennes: on n'y remarque ni désinences dures ni redoublements fréquents et accumulation de consonnes.

M. d'Orbigny fait un sombre portrait de ces sauvages qu'il a eu l'occasion d'observer de près[1]. « Leur caractère, dit-il, offre la monstrueuse réunion de tous les défauts que peut amener, chez l'homme ignorant et superstitieux, une éducation affranchie du frein des réprimandes et même des conseils. Les Yuracarès sont gais, ils ont de l'esprit, de la pénétration, de la finesse; mais ils sont cruels, insolents, hardis, et ne redoutent rien. Endurcis aux souffrances physiques, ils se couvrent de blessures et martyrisent leurs femmes et leurs enfants, dans toutes les occasions que leur présentent leurs innombrables superstitions. Ils n'ont aucun attachement pour leurs

[1] *L'Homme américain*, t. I, p. 359 et suiv.

pères et immolent souvent la moitié de leurs enfants, uniquement pour s'éviter la peine de les élever. Ennemis de toute subordination, ne reconnaissant aucun gouvernement, ils ne vivent que par familles, et encore dans celles-ci on n'a aucune idée d'égards ou d'obéissance. Les femmes sont aussi cruelles que leurs maris.

» Les mœurs des Yuracarès sont en harmonie avec leur caractère : ils sont restés ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Espagnols et continuent à résider au plus épais des bois.... Marié après une orgie, le Yuracarès se sépare de ses parents, s'établit auprès d'un ruisseau au sein des plus sombres forêts, abat des arbres, se construit une vaste cabane, ensemence un champ et vit de la chasse et de la pêche en attendant la récolte. Après quelques années, il change de lieu, charge sa femme de tout le bagage enfermé dans une sorte de filet et n'emporte que son arc et les flèches.

» Le costume des Yuracarès est assez original : il consiste en une tunique sans manches faite en écorce d'arbre. Les hommes portent les cheveux carrément coupés sur le devant, et longs par derrière, en forme de queue, afin d'y pouvoir attacher leur couteau. Ils s'épilent la barbe et les sourcils, se peignent le front de rouge et de noir, portent des plumes sur la tête et mêlent à leur chevelure le duvet blanc de l'oiseau nommé *grande harpie*. Ils portent tous une bandoulière à laquelle sont suspendus des sifflets et divers petits ornements.

» Ces sauvages n'ont, à vrai dire, pas de religion, et bien qu'ils n'adorent *aucune divinité*, ils ont une histoire mythologique des plus compliquées : toutefois, loin de révérer aucun des êtres qu'ils y placent, ils les détestent, se plaignent d'eux et les menacent de leurs flèches. Ils sont persuadés que toutes choses se sont formées d'elles-mêmes dans la nature, et que, par conséquent, ils n'ont à en rendre grâces à personne; de même ils affirment que l'homme naît maître absolu de ses actions bonnes ou mauvaises, sans que rien puisse jamais le retenir. Lorsqu'on leur demande quel est leur dieu, ils montrent leurs armes, parce qu'ils leur doivent la nourriture. Cependant ils croient à une vie future dans laquelle tous les Yuracarès se retrouveront, pour jouir éternellement du plaisir de la chasse.. »

L'ancienne nation des *Mocétènes*[1] forme de nos jours une tribu de deux mille à deux mille cinq cents individus, dont les uns sont sauvages et les autres chrétiens. Ils habitent des villages bâtis au milieu des forêts les plus sombres et les plus humides, dans les montagnes que sillonne le rio Béni[2]. Les Mocétènes sont blancs et tachés comme les Yuracarès, mais trapus et plus petits que ces derniers; ils ont le nez court, plat et la physionomie efféminée. Ils sont sociables, parlent une langue très-douce; leurs mœurs sont aimables et simples; ils vivent du

[1] Les Espagnols les nomment *Chunchos*.

[2] Entre les 15e et 16e degrés de latitude; 69e et 71e de longitude à l'ouest du méridien de Paris.

produit de la chasse et de la pêche et échangent les belles plumes de leur pays contre des haches, des couteaux et divers ustensiles qui se fabriquent dans les provinces voisines.

Les Mocétènes font eux-mêmes leurs armes; leur industrie se borne d'ailleurs à la confection des radeaux qui leur servent à parcourir les rivières et les torrents, au tissage et à la teinture en violet ou en rouge d'une étoffe de coton assez fine qu'ils portent en tuniques, et à la culture de la terre.

Ils ont comme les Yuracarès l'habitude de suspendre leurs couteaux à leurs longs cheveux; ils se bariolent le visage de raies bleues et se font de brillants diadèmes en plumes de perroquet.

Les *Tacanas* de M. d'Orbigny, que les Espagnols nomment *Atenianos*, *Isiamos* et *Carinas*, composent avec quelques petites peuplades de même origine une tribu de six mille à six mille cinq cents individus. Ils vivent sur les pentes boisées et humides des Andes boliviennes occidentales[1]. Aujourd'hui les uns sont chrétiens, et les autres vivent encore à l'état sauvage comme aux temps qui précédèrent la conquête. C'est une race fière, irritable, vaniteuse à l'excès. Les Tacanas ont les mêmes traits et les mêmes taches que les Mocétènes, mais leur teint est plus brun, et leur langage est le plus dur, peut-être, et le plus guttural de ceux qui se parlent dans l'Amérique du Sud. Ils sont pêcheurs, chasseurs et agriculteurs;

[1] Du 13e au 15e degré de latitude méridionale; entre le 70e et le 71e degré de longitude à l'ouest du méridien de Paris.

leur fertile pays fournit aisément à tous leurs besoins. Les Tacanas chrétiens portent une chemise sans manches, les autres vont entièrement nus et se bornent à orner leurs têtes de plumes lorsqu'ils dansent. Chaque homme de cette nation est tenu, sous peine d'être déshonoré, de construire lui-même et sans assistance étrangère la hutte qu'il doit habiter avec sa famille.

Il reste à peine un millier d'individus de l'ancienne peuplade péruvienne des *Maropas*, qui occupait autrefois les rivages boisés du rio Béni et les derniers degrés des Andes boliviennes, et qui fut transportée au dix-huitième siècle sur le bord oriental de la même rivière. C'est une race douce, docile, pacifique, parlant un idiome assez euphonique. Les Maropas sont plus petits et plus bruns que les Mocétènes, avec lesquels ils ont d'ailleurs beaucoup de rapports.

Les débris de la nation des *Apolistas* habitent aujourd'hui le bourg d'Apolobamba, situé sur le rio d'Apolo, affluent du rio Béni, et la petite ville de Santa-Cruz. Les Indiens de cette tribu sont au nombre de trois mille six cents environ. Leurs traits ont de l'analogie avec ceux des Mocétènes, mais leur nez est court et épaté, et ils parlent un idiome particulier. Les Apolistas sont gais, francs, avides de plaisirs, intelligents, sociables et susceptibles de civilisation. Aujourd'hui ils ont tous embrassé la religion catholique. Par leur petite taille et leurs formes vigoureuses, ils ont de l'analogie avec les peuples qui habitent les plateaux élevés; tandis que leurs traits

et leur langage cadencé leur donnent de la ressemblance avec les indigènes des terres plus basses et plus chaudes. M. d'Orbigny en conclut que les Apólistas forment la transition entre deux types très-caractérisés.

L'on manque de notions sur les autres peuplades, dont les restes vivent dispersés dans les différentes provinces du Pérou; ce que l'on en sait se borne à quelques vagues indications dénuées d'intérêt : nous pensons ne pas devoir nous y arrêter davantage.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

Établissement de la dynastie des Incas par Manco-Capac. — Système religieux.

Les Péruviens sont, de tous les anciens peuples civilisés de l'Amérique, celui dont les origines sont enveloppées des ténèbres les plus épaisses. Aucune tradition, aucune légende ne permettent à l'écrivain de pénétrer plus avant dans cette histoire que le onzième siècle de notre ère, époque présumée de l'établissement de la dynastie des Incas et d'une forme régulière de gouvernement[1]. Et même à partir

[1] A là vérité, Montesimos, membre de l'Audience de Lima, parle, dans ses *Antiquités du Pérou*, d'une dynastie antérieure à celle des Incas et donne sur l'histoire ancienne du pays une version entièrement différente de celles que nous ont transmises les autres historiens. Nous croyons ne pas devoir discuter ici la valeur de cette opinion; une semblable dissertation nous entraînerait au delà des limites de ce travail préliminaire. Nous sui-

de ce temps les renseignements manquent sur une foule de questions très-importantes. Ce fait s'explique : les peuples de l'Amérique centrale connaissaient l'écriture hiéroglyphique; de nombreux manuscrits permettent de compulser les fastes nationaux de l'empire des Mayas (le Yucatan), de celui de l'Anahuac (le Mexique) et des différents États guatemaliens, durant les siècles qui précédèrent la conquête. Rien de semblable n'existe pour le Pérou, on ne possède aucun document écrit relatif à la domination des Incas. Les *quipos*, cordons de couleurs variées, munis de nœuds divers, et auxquels nous reviendrons dans un de nos prochains chapitres, étaient bien plutôt des instruments de calcul que des archives nationales, et s'ils rappelaient quelques faits abstraits, ils ne pouvaient transmettre aucun détail sur les mœurs, les lois, les institutions des Péruviens; ils n'avaient donc pas de valeur historique réelle.

Lorsque les Espagnols arrivèrent au Pérou, leurs observations personnelles et les renseignements qu'ils recueillirent les mirent à même de présenter un tableau exact de la situation du pays au moment de la conquête. Il ne leur fut pas difficile non plus de savoir ce qui s'était passé sous les deux ou trois générations précédentes; mais plus ils remontèrent, plus la tradition orale leur présenta d'incertitude, plus aussi les faits qu'on leur rapporta se trouvèrent

vons la croyance généralement admise dans l'empire à l'époque de la conquête, et à laquelle se sont attachés Garcilasso de la Vega et les auteurs espagnols qui ont écrit sur le Pérou.

altérés et mêlés à des fables. Il en résulte que l'on manque absolument de lumières pour l'histoire ancienne du Pérou; que la seconde période de cette histoire, c'est-à-dire celle relative aux temps des six ou huit premiers Incas, est toute légendaire, et qu'on n'a de certitude que pour les règnes des derniers souverains indigènes. Garcilasso de la Vega, à la vérité, a écrit une histoire des Incas, ses ancêtres : c'est un monument qu'il a voulu élever à leur gloire, et dans lequel on trouve d'intéressants détails; mais quant aux époques éloignées il s'est borné à dire ce que les auteurs espagnols ont dit également et à rapporter les anciennes légendes, dans leur simplicité primitive.

Tous les récits indigènes s'accordent à affirmer qu'au commencement du onzième siècle les Péruviens étaient plongés dans la plus effroyable barbarie. Semblables à des bêtes féroces, ils habitaient les forêts et les cavernes, disent ces récits, ne connaissaient ni lois ni institutions d'aucune espèce et se livraient sans retenue à la satisfaction de leurs instincts brutaux. Ils n'avaient aucune idée d'une industrie quelconque, vivaient dans la nudité la plus complète, adoraient les astres, les plantes, les animaux et égorgeaient en l'honneur de leurs divinités des victimes humaines, qu'ils dévoraient ensuite.

Ce tableau est-il vrai ou a-t-il été chargé à dessein pour rehausser la gloire de celui qui porta aux Péruviens les bienfaits de la vie policée? C'est une question qui très-probablement ne sera jamais éclaircie.

Quoi qu'il en soit, la tradition ajoute qu'un jour ces sauvages virent arriver au milieu d'eux un homme et une femme qui entreprirent de les tirer de la barbarie. L'homme se nommait Manco-Capac, la femme était à la fois sa sœur et son épouse et s'appelait Mama-Oello. L'aspect majestueux des étrangers et leurs beaux vêtements flottants attirèrent la population autour d'eux, et Manco-Capac, qui parlait le langage des indigènes leur dit que, fils du soleil, il venait, par ordre du dieu son père, pour les tirer de leur déplorable condition et leur apprendre à être bons et heureux. Les Indiens, touchés de la douceur de ses discours et charmés de sa noble apparence, se soumirent à lui : il leur enseigna l'art de cultiver la terre, de semer des grains et des légumes, de se vêtir et de bâtir des maisons. Mama-Oello apprit aux femmes à filer et à tisser le coton et leur fit connaître les exercices convenables à leur sexe et tout ce qui a rapport à l'économie domestique.

L'opinion la plus généralement reçue fait venir le législateur et sa compagne du lac Titicaca. Quelques auteurs, amis du merveilleux et se fondant sur une vague légende, ajoutent que Manco-Capac était blanc de teint, blond et barbu; ils en concluent qu'il était originaire d'un autre continent et fils de l'hémisphère oriental. Cette supposition paradoxale ne supporte pas la critique; nous sommes disposé bien plutôt à admettre le sentiment de M. d'Orbigny, déjà rapporté dans notre premier chapitre. D'après ce savant, on s'en souvient, le premier Inca appartenait à la nation

des Aymaras, établie auprès de ce même lac Titicaca et la plus anciennement policée de l'Amérique méridionale.

Les récits indigènes fixent l'arrivée des enfants du soleil à quatre siècles avant la conquête espagnole; cependant ils ne comptent que douze souverains dans cet intervalle, ce qui donnerait à chaque règne une durée moyenne d'un peu plus de trente-trois ans.

Quoi qu'il en soit, Manco-Capac, comprenant que, pour consolider son œuvre, il fallait grouper les tribus jadis errantes autour d'un centre commun, fonda la ville de Cuzco, qui devint la capitale du nouvel empire. Cet empire naissant embrassa d'abord un espace de huit à dix lieues carrées seulement, mais il prit promptement de plus vastes proportions, et au temps de l'arrivée des Européens il englobait un immense territoire.

Lorsque l'Inca eut pourvu aux choses de première nécessité, il s'occupa à donner aux Péruviens des institutions propres à perpétuer parmi eux la civilisation qu'il leur apportait: il créa une administration, fonda une hiérarchie, publia des lois, détermina les devoirs des sujets entre eux et vis-à-vis de leurs chefs, et disciplina si habilement les indigènes qu'un ordre de choses régulier succéda bientôt à l'anarchie de l'état sauvage.

Manco-Capac parla toujours aux Indiens au nom du soleil son père, et trouva en eux une docilité absolue. Le système de gouvernement qu'il établit avait pour seule base les croyances religieuses; elles devinrent

le pivot unique de l'organisation sociale des Péruviens. — L'historien Robertson présente à ce sujet de très-judicieuses observations. — « L'Inca, dit-il, n'était pas seulement un législateur, mais un envoyé du ciel; par conséquent, on ne pouvait pas considérer ses préceptes comme de simples ordres venant d'un supérieur, c'étaient des oracles sortis de la bouche d'un être divin. Il déclara sa famille sacrée, y établit à perpétuité le sacerdoce, et pour la mettre à jamais à l'abri de tout mélange avec un sang moins pur, il statua que ses rejetons épouseraient leurs propres sœurs ou, à défaut de sœurs, leurs plus proches parentes et qu'ils ne monteraient sur le trône qu'après avoir prouvé leur descendance des seuls enfants du soleil. Cette disposition constitua le titre des Incas, le peuple les considéra comme des personnes divines. Il les croyait placés sous la protection immédiate du soleil, leur auteur, et considérait toutes les volontés du souverain régnant comme l'expression de celles de son ancêtre céleste. Il en résulta que l'autorité de l'Inca était, dans toute la force du terme, absolue et illimitée. Lorsqu'un gouvernement est établi sur la base d'un commerce avec le ciel, et que les décrets d'un prince sont envisagés comme des commandements de Dieu, s'y opposer n'est plus un simple acte de révolte, c'est un acte d'impiété; l'obéissance, le respect le plus aveugle deviennent dès lors des devoirs de religion auxquels on ne saurait se soustraire sans commettre un sacrilége. De là cette soumission absolue des Péruviens envers Manco-Capac et ses descendants; les plus élevés et

les plus puissants des sujets de ces princes ne se présentaient à eux que les épaules chargées d'un lourd fardeau, emblème de leur servitude et de leur disposition à obéir à toutes les volontés de l'Inca. Le monarque n'avait nul besoin d'une force coactive pour faire exécuter ses ordres. L'officier qui en était chargé devenait aussitôt l'objet de la vénération du peuple; il traversait l'empire, d'une extrémité à l'autre, sans jamais rencontrer d'obstacles, et il lui suffisait de montrer une frange du *borla,* ornement royal du souverain, pour devenir le maître de la vie et de la fortune des citoyens.

» La peine de mort infligée à tous les délits, — dit encore l'historien anglais, — est une autre conséquence de cette fusion complète de la religion avec le gouvernement. D'après la législation de Manco-Capac, les fautes légères et les crimes les plus effroyables appelaient la même vengeance sur la tête du coupable et devaient être lavés dans son sang, parce que ces fautes et ces crimes n'étaient pas des désobéissances à des lois humaines, mais des insultes à la Divinité, et qu'une offense de cette nature ne pouvait jamais être pardonnée. Toutefois ces lois draconiennes étaient très-rarement appliquées. Le respect des Péruviens pour des princes guidés directement par un être supérieur, la crainte du châtiment qui devait suivre inévitablement l'offense faite au ciel, les maintenaient dans le devoir et les éloignaient de toute prévarication. »

La tradition indigène assure que Manco-Capac, en proposant à l'adoration des Péruviens le soleil, la

lune et les astres, réussit à adoucir promptement leurs mœurs. Ces dieux bienfaisants, qui fécondent la terre et lui distribuent la lumière et la chaleur, ne pouvaient agréer le culte abominable qui régnait dans l'Amérique centrale; les sacrifices humains et l'anthropophagie furent supprimés dans l'empire des Incas. Quelques animaux, quelques fruits de la terre, quelques produits de leur industrie, telles étaient les offrandes que les Péruviens civilisés déposèrent désormais sur les autels de leurs temples.

Toutefois la religion ne contribua pas seule à amener les Péruviens à une condition morale si supérieure à celle des autres peuples du nouveau monde et à les y maintenir. Il faut également faire ici la part de la politique sage et humaine de la dynastie des Incas. Ce que nous venons d'exposer donne une haute idée de la perspicacité de Manco-Capac; comprenant que l'amour de ses sujets et leur parfaite obéissance étaient les conséquences de leur foi en son origine céleste, il sut affermir et perpétuer cette croyance en se montrant digne, par sa conduite, par sa bienfaisance, sa justice et sa clémence, de l'astre dont il se disait le fils, et de sa royauté de droit divin. La plupart des peuplades voisines, charmées de la douceur de son gouvernement, se donnèrent à lui; il en soumit aussi quelques-unes par la puissance de ses armes; toutefois, il ne les combattit que dans un but de civilisation; toujours il traita les vaincus avec une indulgence paternelle, les assimila à ses autres sujets, sans établir de distinctions entre les premiers et les derniers venus, et les instruisit

sans employer la violence pour les convertir. Les successeurs de Manco-Capac marchèrent sur ses traces, adoptèrent ses principes et furent tous les objets d'un amour qui allait jusqu'à l'adoration. La tradition péruvienne rapporte que la famille des Incas jouissait du privilége de ne pouvoir être atteinte par les lois pénales du pays; mais, ajoute-t-elle, *jamais il n'est arrivé qu'un membre de cette race auguste ait mérité d'être puni.*

Il résulte de tout ce qui a été exposé que le soleil, considéré comme le principe de vie, de lumière et de chaleur de la création matérielle, était l'objet principal du culte des Péruviens. Ils lui élevaient des temples somptueux et célébraient en son honneur des fêtes magnifiques; nous y reviendrons dans un de nos prochains chapitres.

Mais le paganisme péruvien avait, comme tous les paganismes, l'idée vague d'un dieu primitif et suprême, caché bien loin au fond de l'univers. Manco-Capac, en donnant à ses sujets leur religion, leur avait parlé aussi d'un être supérieur créateur unique, et dont peut-être le soleil n'était que l'emblème. Ce dieu mystérieux s'appelait *Pachacamac* [1], et suivant Garcilasso de la Vega, ce nom, — sacré comme celui de Jehovah l'était pour les Juifs, — ne se prononçait qu'en cas de nécessité et avec toutes les apparences de la crainte et du respect le plus profond. Le Péruvien qui nommait Pachacamac rapprochait ses épaules, baissait la tête, penchait son corps en avant et levait les yeux au ciel,

[1] Nom composé des deux mots : *pacha* (monde) et *camar* (aimer).

puis il abaissait le regard vers la terre, portait ses mains ouvertes sur l'épaule droite et donnait des baisers à l'air. Il parlait au contraire du soleil sans se livrer à aucune de ces démonstrations; ce qui prouve que Pachacamac était le plus haut placé des deux dans son opinion. Lorsqu'on lui demandait de définir cet être mystérieux, il répondait que c'était celui qui donnait la vie à l'univers et le faisait subsister, mais que, comme on ne le voyait jamais, on se bornait à l'adorer au fond du cœur sans lui ériger de temples ni lui offrir de sacrifices.

Garcilasso de la Vega dit aussi, dans son *Histoire des Incas*, que les Péruviens connaissaient l'existence du démon tentateur, qu'ils appelaient *Cupay;* jamais ils ne prononçaient ce nom maudit sans cracher à terre avec tous les dehors de l'horreur et du mépris.

Manco-Capac avait enseigné aux Péruviens les dogmes de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Garcilasso, — parfaitement digne de foi en sa qualité d'Indien et de descendant de la race des Incas, — nous transmet à ce sujet de curieux détails. Il nous apprend que ses compatriotes appelaient le corps *alpacamasca*, c'est-à-dire *terre animée*, qu'ils conservaient avec grand soin les rognures de leurs ongles et les cheveux qu'ils se coupaient ou qu'ils perdaient, et que jamais ils ne dérangeaient les ossements et les débris des morts, afin que toutes choses se trouvassent au complet et à leur place naturelle au jour de la résurrection. Le même auteur et les écrivains espagnols du temps de la conquête affirment

également que les croyances des Péruviens touchant l'autre monde se rapprochaient singulièrement du dogme chrétien; ils admettaient trois sphères distinctes: la première, séjour éternel de ceux qui avaient été bons et fidèles, s'appelait *hanan-pacha* (monde supérieur); la seconde, désignée sous le nom de *hurin-pacha* (monde inférieur), était un lieu de passage ou de purification; enfin la troisième, dite *veu-pacha* (centre de la terre) ou *cupaypa-huacin* (maison du diable), était le séjour des réprouvés et des douleurs éternelles. L'on est étonné de l'idée très-relevée que les Péruviens se formaient des joies du ciel: elles consistaient pour eux en une béatitude éternelle, produite par la vue de la Divinité et de ses perfections infinies, par la réunion de tous ceux qui avaient pratiqué la vertu sur la terre, par l'absence de soucis et d'inquiétudes; mais les plaisirs des sens étaient complétement étrangers au bonheur des élus [1].

[1] Nous devons faire observer, avant de terminer ce chapitre, que, malgré la croyance à Pachacamac et le culte du soleil répandu dans l'empire, cette croyance et ce culte n'étaient pas sans mélange, surtout dans les provinces les plus récemment soumises à la domination des Incas. Si les hommages rendus à l'astre du jour tenaient la première place dans l'ensemble des pratiques religieuses du pays, ils se combinaient en bien des localités avec les débris de l'idolâtrie primitive et avec une foule de cérémonies absurdes et superstitieuses.

Les premiers missionnaires chrétiens qui pénétrèrent dans ces contrées après la conquête fournissent à ce sujet des renseignements intéressants. Ils rapportent que beaucoup d'Indiens adoraient un dieu qu'ils nommaient *Ataguju*, et qu'ils considéraient comme le créateur de toutes choses. *Ataguju* se

## CHAPITRE TROISIÈME.

Institutions données au Pérou par Manco-Capac. — Sa dynastie.

Après avoir fait connaître la base sur laquelle reposait le gouvernement établi par le fondateur de la dynastie des Incas, il importe de tracer également un aperçu des institutions dont Manco-Capac et ses successeurs dotèrent les pays soumis à leur domination.

Ils avaient divisé l'empire, conformément à la position des quatre points cardinaux, en quatre vastes provinces (*Tahuantinsuyu*), dont la capitale

voyant seul, ajoutent-ils, créa *Sagad-Zavra* et *Vaungavrad*, deux autres divinités qu'il chargea de gouverner le monde conjointement avec lui. Puis il se fit trois serviteurs, nommés *Uvigaicho, Ustiqui* et *Guamansiri*. Ce dernier eut deux dieux pour fils, *Piguerao* et *Apo-Catequil* ou le démon, qui produisait le tonnerre et les éclairs en lançant des pierres avec sa fronde. *Catequil* eut à son tour un fils nommé *Tantaguaganay*, qui comptait beaucoup d'adorateurs. Une foule de provinces, de bourgades et de localités avaient en outre leurs divinités particulières qu'il est inutile d'énumérer ici. En certains endroits on adorait les dieux *Maïtlor* et *Paucar;* le premier avait le pouvoir de paralyser ceux qui parlaient mal de lui; le second était représenté sous la forme d'un gros perroquet en terre cuite. D'autres Indiens adressaient leur culte au serpent *Uscaquai*, dieu des richesses ayant une tête de cerf et des clochettes d'or à la queue. Il en était aussi qui, après avoir tué un renard, le vidaient, le faisaient sécher, le revêtaient d'un costume de veuve, le plaçaient sur un trône et lui rendaient leurs hommages.

La plupart de ces divinités avaient leurs sanctuaires, consistant en grandes cours entourées de hautes murailles, et au milieu desquelles se trouvaient des fosses munies de mâts élevés; celui qui voulait offrir un sacrifice montait, vêtu de blanc,

*Cuzco*[1] formait à peu près le point central; la province située du côté du levant se nommait *Antisuyu*, et l'immense chaîne de montagnes qui la traverse s'appelait également *Anti*[2]. On donnait aux zones occidentale, septentrionale et méridionale les noms de *Cuntinsuyu*, *Chinchasuyu* et *Collasuyu*.

Les Incas distribuèrent la population de l'empire en décuries, ayant chacune un officier chargé de surveiller dix familles et de juger leurs différends. Un autre officier supérieur avait la même inspection sur cinquante familles, d'autres sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions et les inspecteurs de rangs plus élevés rendaient compte aux millinaires des bonnes ou des mauvaises actions commises dans leurs brigades, ils en sollicitaient la récompense ou le

le long de l'un de ces mâts et y immolait un lapin ou un mouton. On présentait aussi aux dieux de la farine de maïs délayée dans de l'eau et on brûlait en leur honneur de l'herbe de coca.

Les idoles des Indiens étaient sculptées en pierre ou en bois et creuses *afin de pouvoir rendre des oracles*. Car, de même que chez tous les peuples païens de l'antiquité, les démons parlaient fréquemment au Pérou, par la bouche des simulacres que l'on y adorait. Ces idoles étaient établies sur de riches coussins, habillées en étoffes de laine fine et souvent décorées d'or et de pierreries. Elles avaient leur trésor, leurs prêtres, leurs majordomes et leurs esclaves chargés de les servir, de les habiller, de remplir les fonctions nécessaires dans les sacrifices, et enfin des bergers auxquels était confiée la garde de leurs troupeaux.

[1] Dans la langue réservée aux Incas, *Cuzco* signifiait *ombilic de la terre*.

[2] Ce nom a été converti par les Européens en celui d'*Andes*.

châtiment, avertissaient lorsqu'on manquait d'habits, de vivres ou de grains pour l'année. Les millinaires communiquaient ces diverses informations aux gouverneurs des provinces, et ceux-ci, à leur tour, tenaient le souverain au fait de tout ce qui se passait.

Ce système avait pour but : d'établir l'union parmi les citoyens en les portant à se considérer comme les membres d'une même famille, d'assurer au pays une masse compacte de défenseurs, de maintenir en tous lieux l'ordre public et de faire obtenir promptement justice à chacun. Le chef de compagnie convaincu d'avoir porté de la négligence dans l'accomplissement de ses devoirs encourait la punition la plus sévère. La justice était sommaire et débarrassée des formes qui pouvaient occasionner des frais; elle se rendait sans appel, chaque juge prononçait en dernier ressort, seulement il devait rendre compte à son supérieur des causes qu'il avait jugées. C'était le seul contrôle auquel il fût soumis. Nous avons parlé de l'excessive sévérité de la législation péruvienne; mais, nous le répétons, les crimes et les fautes qui entraînaient la peine capitale, étant considérées comme autant d'offenses directes à la Divinité, se présentaient fort rarement dans l'empire des Incas.

La *loi commune* du Pérou obligeait tous les Indiens valides à travailler aux ouvrages d'utilité publique, c'est-à-dire à la construction des temples et des demeures royales, à l'entretien des chemins et des

ponts, et à la culture des terres appartenant au souverain. Manco-Capac, considérant l'oisiveté comme mère de tous les vices, se montra fort sévère contre elle dans sa législation. Il voulut que dans ses États chacun fût occupé et capable de pourvoir aux premières nécessités de la vie. Quiconque avait assez de forces et de santé pour travailler devait accomplir la tâche qu'on lui assignait, sous peine d'être châtié en place publique comme fainéant. On employait même les enfants; dès qu'ils avaient atteint l'âge de cinq ans on les chargeait de quelques menus ouvrages pour leur donner l'habitude de l'occupation. Ceux-là seuls que l'âge où les infirmités rendaient absolument impropres au travail étaient entretenus par les magasins publics, mais ils devaient préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. On avait recours à ces mêmes magasins publics pour nourrir les voyageurs et les étrangers qui arrivaient dans une localité; on les recevait dans les maisons établies à cet effet, et où on leur fournissait généreusement ce dont ils avaient besoin.

Une loi dite *fraternelle*, et destinée à faire vivre parmi les Péruviens le sentiment de la véritable charité, enjoignait aux citoyens de se prêter gratuitement assistance pour bâtir et réparer les maisons, pour ensemencer les champs et rentrer les récoltes.

Manco-Capac, dans une autre de ses ordonnances, détermina les dépenses ordinaires des familles, régla leurs repas et interdit l'usage de l'or, de l'argent et de pierreries sur les vêtements. Cette même loi statua

que les habitants d'une même localité, sans en excepter les plus pauvres et les plus infimes, mangeraient en commun, deux fois par mois, en présence de leurs préposés, et qu'ensuite les hommes valides se livreraient à des jeux et à des exercices militaires, afin de s'habituer au maniement des armes.

Une loi particulière obligeait tous les citoyens à laisser leurs portes ouvertes pendant leurs repas, afin que les magistrats chargés de l'inspection des temples et des maisons, et appelés *llactacamayu,* pussent y pénétrer librement et voir si les pères et les mères administraient bien leurs ménages et élevaient convenablement leurs enfants. Lorsque ces officiers entraient dans une maison bien tenue, ils adressaient à haute voix leurs félicitations aux chefs de la famille; quand, au contraire, ils y trouvaient des traces de négligence, ils en châtiaient les propriétaires à grands coups de fouet.

On voit qu'il y avait dans cette législation un singulier mélange de despotisme, de rudesse spartiate, de charité et de sollicitude paternelle; nous parlerons plus tard de la direction qu'elle imprima à la civilisation péruvienne.

La loi agraire de Manco-Capac, maintenue par ses descendants jusqu'à la chute de l'empire, doit fixer particulièrement l'attention. Le premier Inca décréta que les terres susceptibles de culture seraient toujours partagées en trois parts, à savoir : celle du soleil, celle du souverain et celle du peuple.

Les terres du soleil fournissaient à l'entretien des

prêtres et des vierges du dieu de la lumière, et à la construction de ces magnifiques temples, de ces couvents lambrissés l'or et d'argent, dont nous aurons occasion de reparler.

Les biens de l'Inca étaient cultivés gratuitement par ses sujets, et leur produit, déposé en tous lieux dans des magasins publics, suffisait aux dépenses de l'administration et du gouvernement, car le souverain ne prélevait aucun impôt.

Les terres du peuple, plus étendues que celles de la divinité et du prince, servaient aux besoins de la nation. Ces terres n'étaient ni une propriété ni un héritage, la communauté les possédait; leur partage se faisait régulièrement tous les ans et se réglait avec la plus rigoureuse équité sur le nombre des têtes qui composaient chaque famille. On les cultivait sous la surveillance d'un officier nommé à cet effet, et au son d'instruments destinés à soutenir l'ardeur des travailleurs.

Robertson dit à propos de cette organisation qu'elle devait nécessairement faire comprendre à chaque membre de la société péruvienne l'utilité du lien qui l'unissait à ses concitoyens, le besoin qu'il avait de leur assistance, et faire de cette société une grande famille parfaitement unie, douée de vertus douces, aimables et inconnues aux autres nations américaines.

Il y a du vrai dans l'observation de l'historien anglais, parce qu'elle s'applique à un peuple que Manco-Capac avait trouvé à l'état sauvage, et qui n'était

pas destiné à s'élever plus haut qu'une demi-civilisation; mais il n'en est pas moins certain que cette absence de propriété personnelle, qui réalise en partie les folles rêveries des communistes et des fouriéristes modernes, devait maintenir les Péruviens dans une médiocrité intellectuelle et morale, dans une sorte d'enfance perpétuelle, et détruire en eux toute initiative, toute spontanéité, tout élan du génie. Ayant leur petite existence quotidienne assurée, le désir du progrès, des inventions utiles, ce ressort, en un mot, qui fait arriver aux grandes choses ne les troubla guère.

Il est même fort étonnant que l'agriculture ait prospéré au Pérou, pendant plusieurs siècles, sur la base si fragile de la possession amovible. Cela s'explique cependant. Les Incas, ne connaissant pas l'usage des impôts et n'ayant que les *denrées en nature* pour subvenir aux besoins du gouvernement, cherchèrent nécessairement à les multiplier en faisant arriver les eaux partout où il en était besoin, au moyen de canaux, d'aqueducs, etc.; le corps sacerdotal, les employés de l'État, les administrateurs inférieurs de toute condition, qui ne recevaient pour subsister et soutenir leur rang que les fruits de la terre, avaient le même intérêt que le souverain à ce qu'elle fût bien cultivée. Or, le patrimoine du prince et les biens du soleil se trouvaient si confusément mêlés à ceux du peuple, qu'on ne pouvait pas fertiliser et entretenir les uns sans fertiliser et entretenir également les autres. D'ailleurs, l'arrosement était *obligatoire*; lors-

qu'un citoyen négligeait ce soin indispensable à la prospérité générale, on le fouettait publiquement, on le déclarait lâche et fainéant; la honte dont on le couvrait rejaillissait sur sa famille. Tous les auteurs européens qui ont visité le Pérou s'accordent à parler avec admiration des magnifiques travaux que les indigènes ont exécutés, avec une entente parfaite du niveau, pour irriguer le pays: M. d'Orbigny, entre autres, déclare qu'il leur a fallu lutter avec des difficultés inouïes, et qu'elles ont été heureusement vaincues. Dans les localités où l'eau était rare, on réglait avec précision le mode de l'arrosage, chaque cultivateur avait son heure fixe et sa quantité d'eau strictement nécessaire, cette distribution se faisait avec la plus rare impartialité, on ne perdait pas une goutte du précieux élément. Mais l'arrosement ne suffit pas pour rendre les terres productives, le fumier est également indispensable. Les Péruviens y répandaient la fiente des oiseaux de mer qui fréquentent les îles situées le long de la côte. On prenait un soin tout particulier de ces volatiles, et il était défendu sous peine de mort de les tuer ou de mettre le pied dans les îles au temps de l'incubation.

L'esprit qui présidait à la distribution des terres présidait également à celle des engrais. C'était encore du communisme. Les îles étaient divisées entre les différentes provinces; on entourait de clôtures les parties concédées, de manière que jamais un département ne pût empiéter sur la concession du département voisin. Des officiers publics partageaient le

fumier entre les divers membres d'une même communauté, et y procédaient avec une rigoureuse justice. L'individu qui usait de fraude pour se faire donner, au détriment d'un autre, une portion d'engrais plus forte que celle qui lui revenait légalement encourait la peine de mort. On retrouve dans cette disposition l'excessive sévérité de la législation des Incas. Outre le *guano*, les Péruviens se servaient aussi, pour fumer leurs terres, de certains petits poissons dont les vagues couvraient, à époques fixes, les côtes de l'empire.

Nous devons dire encore que l'autorité, fidèle en tous points à son système, déterminait chaque année l'étendue des terres qui devaient être mises en culture. Elle calculait les besoins de chacune des communautés de l'empire et donnait, en conséquence, des ordres auxquels personne n'eût osé contrevenir. Elle faisait cultiver la *quinua* (pomme de terre) dans les régions élevées et froides; le maïs et la occa dans les contrées chaudes. La charrue étant inconnue, on se servait pour remuer le sol de certaines pelles en bois excessivement dur. Les Incas, voulant que l'agriculture fût honorée et considérée comme l'occupation la plus utile et la plus digne de l'homme, cultivaient de leurs mains un champ situé près de Cuzco. Garcilasso de la Vega nous apprend qu'ils appelaient ce travail *notre triomphe sur la terre.*

La répartition du bétail entre les membres des différentes communautés se faisait également par l'autorité; des pasteurs publics, chargés du soin des trou-

peaux de lamas [1], d'alpacas et de vigognes, séparaient ces animaux par sexe et les traitaient avec la plus grande douceur.

D'après ce qui a été exposé ci-dessus, on devrait croire qu'au Pérou il ne pouvait y avoir qu'un maître absolu et une plèbe, dont tous les membres étaient au même niveau. Cette situation semble une conséquence nécessaire de l'omnipotence exercée par le souverain, de l'absence de la propriété personnelle et des tendances fraternelles de certaines lois; et cependant les habitants de l'empire formaient diverses castes très-distinctes, que nous allons décrire en peu de mots.

La plus infime, désignée sous le nom de *yanaconas,* quoique traitée avec bienveillance, ayant son pain quotidien toujours assuré et pourvue de tous les objets de première nécessité, se trouvait dans une condition voisine de la servitude. Les gens de cette classe exerçaient l'état de portefaix et étaient chargés des travaux les plus pénibles; leurs vêtements et leurs maisons affectaient une forme particulière.

Au-dessus d'eux venaient les *hommes libres;* ils constituaient une sorte de bourgeoisie, mais n'exerçaient aucune fonction publique et ne pouvaient être revêtus de dignités héréditaires.

Venait ensuite la *classe noble,* occupant les emplois civils et militaires. Cette classe avait adopté de la nation aymara la coutume de s'allonger le plus

[1] Les lamas mâles étaient les seules bêtes de somme employées au Pérou.

possible les oreilles. Cet usage constituait pour elle un privilége honorifique et exclusif, qui lui fit donner par les Espagnols le nom d'*oreillons* (*orejones*); de longs bouts d'oreilles étaient au Pérou un titre de noblesse visible à tous les yeux, et qu'un individu d'une classe inférieure n'eût osé usurper sans encourir les sévérités de la loi.

Enfin la famille des Incas, ou des descendants du soleil, qui ne tarda pas à devenir très-nombreuse, composait une caste à part, ayant son langage à elle [1]. Fille du ciel, elle dominait de plus haut les *orejones* par la noblesse de la naissance et les priviléges qui y étaient attachés, que les orejones eux-mêmes ne dominaient les *yanaconas*. Il y avait un monde entre la lignée de Manco-Capac et le reste de la population. Un quartier était spécialement affecté, à Cuzco, aux membres de cette race divine.

L'organisation sociale dont nous venons de tracer les traits les plus saillants, et que la tradition attribue au premier Inca, ne pouvait pas, nous le répétons, faire arriver à une civilisation complète la nation à laquelle elle s'appliquait. Toutefois elle constituait un immense progrès sur l'état antérieur des peuplades péruviennes, et elle se maintint invariablement sous les successeurs du fondateur de l'empire, parce que la douceur paternelle du gouvernement des Incas (douceur qui forme un si remarquable contraste avec la sévérité de la législation) fit chérir ces princes et

[1] Ce langage, qui a entièrement disparu, était parlé et compris par les seuls Incas.

confirma la foi qu'on avait en leur origine céleste; parce qu'il en résultait un certain bien-être matériel et une abondance des choses de première nécessité qui rendaient la vie douce et facile [1]; parce qu'enfin le pli était pris, et que cette organisation avait imprimé, au moment du passage de l'état sauvage à l'existence policée, une direction particulière aux mœurs, aux croyances, aux habitudes des Péruviens, à leur développement intellectuel, artistique, industriel et commercial, en un mot à tout ce qui constitue la vie d'une nation, à tout ce à quoi elle ne peut renoncer sans cesser d'être.

Nous tracerons dans nos prochains chapitres le tableau sommaire de la civilisation particulière que produisirent les institutions de Manco-Capac; mais avant d'aborder ce sujet, nous croyons devoir parler de la dynastie du législateur péruvien et exposer brièvement les actes de ces successeurs, afin de n'avoir plus à y revenir. Nous tirons cette partie de notre travail des écrits de Garcilasso de la Vega.

[1] Ainsi, pour en citer un exemple, les approvisionnements de toute nature se trouvaient toujours en grande abondance dans les différentes provinces de l'empire; les calamités qui sont partout ailleurs les conséquences des mauvaises récoltes y étaient inconnues. En temps de disette, dit l'historien Augustin de Zarate (l. I, ch. IV), les Incas ouvraient avec la plus noble libéralité les greniers publics (*tambos*), dans lesquels se trouvaient les produits de leurs terres et des biens du soleil, et faisaient d'abondantes distributions à ceux qui manquaient de vivres. Or, le peuple auquel on fournit largement ce dont il a besoin aime sa condition et ne tient nullement à en changer.

Cet historien nous apprend que les premiers sujets de Manco-Capac, charmés de la vie heureuse et paisible que le fils du soleil leur faisait mener, se répandirent de tous les côtés pour informer de leur bonheur les nations voisines et les engager à le partager. L'Inca, après huit années de travaux, se vit ainsi en mesure de lever une armée avec laquelle il soumit les peuplades qui se montraient rebelles à ses leçons. Mais après les avoir vaincues, il réussit à se les attacher et à soumettre à ses lois toute l'étendue de pays comprise entre l'Apurimac et la rivière de Paucartempe; il bâtit treize villages à l'est de Cuzco, trente vers l'occident, et peupla de colonies les portions les plus fertiles du territoire conquis.

C'est à Manco-Capac que la tradition indienne attribue la construction du célèbre temple du Soleil de Cuzco et du couvent magnifique dans lequel vivaient enfermées les vierges consacrées au culte du dieu de la lumière. Nous décrirons ces édifices dans notre prochain chapitre. Le premier Inca, voulant désigner les membres de sa famille au respect de la foule par quelques signes extérieurs, ordonna qu'ils auraient tous, et à travers la suite des âges, les oreilles percées, la tête rasée (en ne conservant qu'une touffe de cheveux au sommet du crâne) et le front ceint d'un bandeau en laine rouge appelé *llauta*.

Manco-Capac régna quarante ans environ. Après avoir vu croître heureusement son empire et se sentant près de sa fin, il réunit ses enfants, les personnes qui composaient sa cour et celles qu'il avait chargées

du gouvernement des provinces et leur dit : « Je m'af» faiblis; le soleil, mon père, m'appelle au repos » d'une meilleure vie. Je vous exhorte de sa part à » l'observation des lois, et je vous assure que sa volonté » est qu'on n'y fasse aucun changement. » Après avoir prononcé ces paroles, Manco recommanda à son fils aîné Sinchi-Roca le bonheur de son peuple, et aux autres assistants l'obéissance et la fidélité envers son héritier; puis il mourut. Ses sujets le pleurèrent comme un père et célébrèrent ses obsèques avec magnificence; les cérémonies funèbres durèrent trois mois; on ne cessa d'entourer sa mémoire de la plus haute vénération.

Sinchi-Roca fit asseoir sa sœur à ses côtés sur le trône, conformément au privilége exclusivement réservé à la famille royale, et afin d'assurer à ses enfants le privilége d'une double légitimité. Sans employer la force des armes, ce prince vit de nouveaux peuples se ranger sous sa domination et étendit beaucoup les limites de son empire par la seule opinion qu'il donna de sa vertu. Ce fut lui qui divisa la monarchie en quatre grandes provinces, déterminées par les points cardinaux et subdivisées à leur tour en districts.

Après un règne long et heureux, Sinchi-Roca laissa la couronne à son fils Lloque-Yupanqui (le Gaucher). Ce monarque agrandit considérablement ses États, tant par ses conquêtes que par les adjonctions volontaires de divers peuples qui s'empressèrent de reconnaître sa souveraineté et d'implorer sa protection. Les nations sauvages elles-mêmes, témoins du bonheur dont jouis-

saient les sujets de l'Inca, sollicitaient la faveur d'être incorporées à l'empire. Le nom de Lloque-Yupanqui acquit une popularité immense dans une vaste partie de l'Amérique méridionale, et au dire de tous les historiens, il en usa plus dans l'intérêt bien entendu de ses sujets anciens et nouveaux que dans celui de sa gloire personnelle. Il consacra plusieurs années à visiter les provinces, à civiliser les peuples récemment annexés, à creuser des canaux, à construire des chemins, à perfectionner la culture des terres et à ériger des édifices publics. Digne petit-fils de Manco-Capac, il mourut très-âgé, avec le renom du plus grand des guerriers et du plus juste des rois.

Les règnes de Mayta-Capac, de Capac-Yupanqui et Inca-Roqua, quatrième, cinquième et sixième souverains du Pérou, furent une suite de glorieux événements. Les peuples étaient heureux, les lois de Manco-Capac continuaient à être respectées, l'empire s'étendait de plus en plus dans toutes les directions, on n'employait les armes que pour réduire à l'obéissance les nations qu'on ne parvenait pas à soumettre par la douceur. Les Incas inauguraient tous leurs règnes en parcourant les provinces de la monarchie, et pendant ces voyages, qui duraient d'ordinaire deux ou trois ans, chaque citoyen était admis à exprimer directement ses vœux et ses plaintes au prince; celui-ci apprenait ainsi à connaître parfaitement les populations, et comme il rendait immédiatement justice à chacun et qu'il répandait partout des bienfaits, l'affection et la confiance entre le monarque et les sujets

croissaient de règne en règne. D'ailleurs, ces longues pérégrinations des Incas, ces absences si prolongées de la capitale démontrent que le Pérou jouissait d'une profonde tranquillité et qu'on n'y connaissait ni soulèvements ni révolutions.

Nous n'entrons point ici dans le détail des diverses expéditions des Incas, expéditions tantôt belliqueuses, tantôt pacifiques, dont les traditions du pays ont conservé le souvenir, et qui furent toutes couronnées de succès. Nous dirons simplement que tous les chroniqueurs, tous les historiens, et en particulier Garcilasso de la Vega, peignent les successeurs de Manco-Capac comme des espèces de divinités, doués de toutes les qualités et de toutes les vertus, n'ayant aucun défaut, réussissant dans toutes leurs entreprises, adorés de leurs peuples et faisant régner dans leurs immenses possessions la félicité de l'âge d'or. Roca, en particulier, est l'objet des plus brillants panégyriques; ses nombreuses conquêtes portèrent au loin sa réputation; il fonda des écoles publiques à Cuzco pour la classe noble, et l'on célèbre son grand amour de la justice.

Il mourut après un règne de cinquante ans. Son fils, le septième Inca, nommé Yahuar-Huacac, parce qu'il avait versé, disait-on, des larmes de sang à sa naissance, était un prince bienveillant et pacifique, mais mou, efféminé et dépourvu des brillantes qualités de ses ancêtres. Son règne fut marqué par un événement extraordinaire que rapporte la légende péruvienne. Le fils aîné du monarque étant d'un caractère

hardi et entreprenant, Huacac résolut de l'humilier et l'envoya garder les troupeaux du soleil dans des pâturages éloignés de Cuzco. Après trois années d'exil, le jeune prince vit en songe un homme d'apparence très-extraordinaire, qui lui dit : « Je suis » fils du dieu duquel tu descends et frère de Manco-» Capac ; mon nom est Vira-Cocha. Sache que plu-» sieurs parties de l'empire se sont soulevées ; vas en » donner avis à ton père ; mais qu'il soit sans crainte, » je le soutiendrai. » Le prince s'empressa d'informer l'Inca de sa vision ; l'empereur et sa cour s'en moquèrent. Toutefois, on apprit bientôt que les provinces de Chincasuyu et de Charcas s'étaient révoltées ; qu'elles avaient massacré leurs gouverneurs et que quarante mille hommes s'avançaient vers Cuzco. Huacac épouvanté s'empressa de quitter la capitale ; mais l'héritier présomptif de la couronne, auquel le nom de Vira-Cocha était resté depuis son rêve, se mit à la tête des plus braves, marcha contre les rebelles, leur fit en vain des propositions de paix et d'amnistie et resta vainqueur dans une bataille qui coûta la vie à plusieurs milliers de combattants. Les mutins rentrèrent alors dans le devoir.

L'heureuse issue de cette guerre couvrit Vira-Cocha de gloire, et les Péruviens l'ayant reconnu seul digne d'exercer la puissance suprême, il déclara son père déchu du trône et y monta lui-même. Huacac mourut vieux, isolé et oublié.

Le règne de Vira-Cocha fit grandir encore la prospérité du Pérou. Après avoir récompensé d'une façon toute

royale les guerriers ses compagnons d'armes, il visita successivement les provinces de la monarchie et les dota d'institutions répondant aux besoins de chacune d'elles. Il étendit beaucoup les limites de l'empire et construisit deux immenses canaux pour les besoins du commerce. L'un de ces canaux, le moins considérable des deux, existe encore; il a cent vingt lieues de long et douze pieds de profondeur. C'est un admirable travail; il confirme les récits des anciens historiens touchant la puissance des monarques péruviens et le soin qu'ils donnaient à tout ce qui pouvait contribuer à l'avantage de leurs sujets.

Vira-Cocha fut, dit-on, le plus célèbre astrologue de son époque; la tradition affirme qu'il lisait couramment les événements futurs dans le cours des astres, et que les idoles, consultées par lui, lui révélaient l'avenir. Il prédit que dans la suite des temps, et après le règne du douzième Inca, on verrait arriver par le nord des hommes inconnus, blancs, barbus, issus de l'Orient, qui envahiraient l'empire et changeraient la religion du pays. Cette prophétie était généralement répandue au moment où Pizarre et ses compagnons mirent le pied sur le sol péruvien.

Il est une institution attribuée tantôt à Vira-Cocha, tantôt à quelqu'un de ses prédécesseurs, dont nous devons faire mention, parce qu'on y trouve la preuve de la sollicitude des Incas pour le bien-être de leurs peuples. Des dépôts d'armes et de vêtements et de vastes greniers destinés à recevoir les produits des terres de la couronne furent établis dans chaque

canton; de sorte que les armées les plus nombreuses, lorsqu'elles entraient en campagne, étaient fournies en tous lieux d'équipages et de vivres, sans aucune charge pour les populations.

Le règne de Vira-Cocha fut de cinquante ans[1], comme celui de son aïeul Roca.

Pachacutec, neuvième Inca, réunit à l'empire plusieurs provinces jusqu'alors indépendantes; il conduisit quelquefois lui-même ses armées à la victoire; souvent aussi il en confia le commandement à son frère ou à son jeune fils. Pachacutec donna des soins particuliers à l'administration de ses immenses États. Il construisit un grand nombre d'édifices publics, de temples, de palais, de greniers, de magasins, de ponts, d'aqueducs, de routes et de canaux, et fut un protecteur éclairé de l'agriculture. Il établit une milice dans chaque département, fonda diverses colonies et fit de grands embellissements à Cuzco. Pachacutec, objet de l'adoration de ses peuples, fut placé par eux au nombre des dieux lorsqu'il mourut, après soixante-dix ans du règne le plus prospère et le plus glorieux.

La soumission de la province de Muza (*Moxos*), située au delà des Andes, non loin du Paraguay, et d'une portion du Chili, après deux campagnes très-meurtrières, marqua les premières années du règne de Yupanqui, dixième souverain du Pérou. Les tra-

[1] Garcilasso de la Vega, qui écrivait vers le milieu du seizième siècle, affirme avoir vu le corps embaumé et parfaitement conservé de Vira-Cocha.

ditions disent que, sous ce prince, l'empire avait une étendue de mille lieues du nord au sud. Yupanqui bâtit la célèbre forteresse de Cuzco.

Tupac-Yupanqui, fils et successeur du précédent, dirigea contre le royaume de Quito, alors encore indépendant, une expédition qui avorta, mais qui ouvrit la route de cette magnifique contrée à Huayna-Capac, douzième souverain de la race des Incas.

Le royaume de Quito, riche et civilisé, mais hérissé de montagnes aux cimes gigantesques, couvertes de neiges aussi anciennes que le monde, était de l'accès le plus difficile [1].

Sa capitale, située à une prodigieuse hauteur, aux pieds des redoutables volcans de Pichincha et de Cotopaxi, jouissait d'un climat incomparable, bien qu'elle fût au centre de la zone torride. Sa position élevée lui assurait un printemps éternel. Elle dominait une superbe vallée, large de cinq à six lieues, peuplée de nombreux villages, admirablement cultivée et entrecoupée d'une foule de ruisseaux qui se réunissaient pour former une rivière. Les fleurs et les fruits couvraient toujours à la fois les arbres de cette vallée, affranchie des ardeurs brûlantes de l'été et des frimas de l'hiver; en un même espace, on voyait le cultivateur occupé à recueillir, à semer ou à travail-

[1] Velasco, dans son *Histoire du royaume de Quito,* traite des rois de Quito et de la civilisation de ce pays avant la conquête par les Incas. Nous ne pouvons entrer ici dans des détails étrangers au sujet qui nous occupe, et nous nous bornons à renvoyer nos lecteurs à cet intéressant ouvrage, publié dans le Recueil de Ternaux-Compans.

ler son champ; les récoltes se succédaient sans interruption sur ce sol privilégié.

De graves inconvénients balançaient ces avantages. Des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, des orages accompagnés de pluies torrentielles menaçaient fréquemment d'une complète destruction la capitale et les bourgades du pays, et engendraient des fièvres épidémiques. Toutefois la Providence avait placé le remède à côté du mal, car l'arbre de quinquina, le plus efficace des fébrifuges, croissait dans cette partie de l'Amérique.

Malgré l'échec subi par son prédécesseur, Huayna-Capac résolut de se rendre maître du royaume de Quito et d'ajouter ce magnifique fleuron à la couronne des Incas. Il eut affaire à de redoutables et intrépides adversaires, qui défendirent leur terrain pied à pied; mais, après trois ans de luttes, Quito se soumit à lui. Huayna réussit à se faire aimer de ses nouveaux sujets et à leur rendre chère la domination péruvienne par la justice et la douceur de son administration et par une générosité qui ne se démentit jamais. Garcilasso de la Vega dit, en parlant de lui, que dès les premières années de son gouvernement les populations de l'empire le vénéraient comme un dieu.

L'Inca, après sa victoire, fit fabriquer une chaîne d'or longue de six à sept cents pieds, et qui servit à exécuter certaines danses très-solennelles. Au moment où on la terminait naquit le fils aîné de l'empereur, qui, pour cette raison, fut nommé Huascar (chaîne).

Huayna-Capac, pour mieux s'assurer la possession

du royaume de Quito, mit au nombre de ses femmes la fille du roi dépossédé. Il l'aima passionnément et en eut un fils nommé Atahualpa ou Atabalipa, qui devint l'objet de sa prédilection particulière.

La vallée de Chima et les habitants de Tumbez se soumirent à Huayna et adoptèrent les lois et la religion péruviennes. Bientôt après, l'Inca somma, sur la foi de l'oracle de la vallée de Rimac, les habitants de l'île de Puna de le reconnaître en qualité de souverain. Tumpalla, leur chef, feignit de céder à ce désir et invita l'Inca à visiter l'île. L'empereur s'y rendit sans défiance; une conjuration éclata, beaucoup de Péruviens furent égorgés : dans leur nombre se trouvaient plusieurs princes du sang. Mille insulaires payèrent cette trahison de leur vie; l'Inca fit bâtir une forteresse à Tumbez et chargea un gouverneur, sur la fidélité duquel il pouvait compter, de tenir l'île de Puna en respect.

Deux révoltes, celles des provinces de Chuchupayas et de Caranqué, suivirent de près le tragique événement que nous venons de rapporter. La première finit par un acte de clémence : Huayna fit grâce aux coupables à la prière de leurs femmes, qui se jetèrent à ses pieds; il fallut livrer plusieurs combats pour terminer la seconde, et deux mille rebelles subirent la peine capitale en punition de leur odieuse tentative. A partir de ce moment, la paix publique ne fut plus troublée jusqu'à la mort de ce prince.

Huayna-Capac quitta, dans les dernières années de sa vie, Cuzco, la ville sainte et la capitale de l'empire,

pour s'établir à Quito. Les plus sages d'entre les Péruviens considéraient cette nouveauté comme funeste et annonçant de grands malheurs. L'Inca se fit ériger, dans sa nouvelle résidence, un vaste palais. Il était construit en pierres presque noires, si parfaitement jointes qu'on pouvait à peine découvrir l'endroit où elles se touchaient. Trois immenses salles, dont les meubles étaient d'or massif, formaient le principal ornement de cette demeure royale. Ses portes, hautes de plus de douze pieds, avaient de l'analogie avec celles des temples égyptiens. Très-larges du bas, elles se rétrécissaient par le haut; on leur avait donné cette forme afin que le monarque y pût passer dans sa litière portative.

Au reste, le séjour de Quito devint funeste à Huayna; suffoqué un jour par la chaleur, il se baigna dans un lac voisin, se refroidit et en mourut.

Il laissa le trône du Pérou au prince aîné Huascar, et le royaume de Quito à son fils chéri Atahualpa. On voulut voir encore un présage funeste dans ce démembrement de l'empire, car la loi de l'État exigeait que toutes les conquêtes demeurassent annexées à la couronne.

Quoi qu'il en soit, suivant quelques historiens, l'Inca Huascar laissa passer cinq années sans troubler son frère dans la possession du royaume de Quito, mais au bout de ce temps, il le réclama comme faisant partie de l'empire des Incas dont il était seul titulaire. Le Pérou, habituellement si heureux et si paisible, devint le théâtre des horreurs de la guerre civile.

Alors arrivèrent les Espagnols, dont ces troubles favorisèrent singulièrement les ambitieux projets. Mais avant de raconter les événements qui mirent fin à la puissante monarchie péruvienne, nous parlerons des fêtes instituées en l'honneur du soleil, et nous essayerons de tracer un tableau de la civilisation particulière à laquelle les institutions de Manco-Capac avaient fait arriver les sujets de l'empire.

---

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### Cuzco, temples et culte du soleil.

Nous avons parlé dans notre second chapitre de la fondation de Cuzco[1] et de l'établissement du culte du soleil par Manco-Capac.

Les successeurs du premier Inca étendirent et embellirent la capitale du Pérou. Les merveilles que renfermait cette ville splendide remplirent d'étonnement les Espagnols qui y arrivèrent au moment de la conquête. Ils nous en ont laissé la description.

Au milieu de la cité s'étendait une très-vaste place ornée de colonnes destinées à des observations astronomiques, et de laquelle partaient quatre belles rues portant les noms des quatre divisions de la monarchie. Les représentants des provinces de l'empire habitaient les faubourgs; chaque tribu avait son quartier séparé, et ces quartiers étaient disposés par rapport

[1] Située dans une belle et riche vallée arrosée par le Guatanay, à cinq cent cinquante milles anglais E.-S.-E. de Lima.

au centre de la ville, comme les provinces l'étaient elles-mêmes par rapport à la capitale. La grande forteresse, élevée par le dixième Inca, Yupanqui, dominait Cuzco à petite distance. Une triple enceinte, composée de pierres colossales, entourait cette construction, et des passages souterrains conduisaient de la citadelle à divers forts érigés dans l'intérieur de la cité et au palais des Incas. Tous les revêtements et tous les meubles de la demeure royale étaient d'or pur, elle se trouvait au milieu de jardins dans lesquels s'élevait une magnifique ménagerie. On y avait aussi réuni tous les arbres, toutes les plantes et toutes les fleurs de l'Amérique méridionale.

Le temple du soleil, bâti par Manco-Capac et qui dominait la grande place, passait pour la merveille de Cuzco. « Il occupait un vaste terrain, dit Garcilasso de la Vega, et ses dimensions étaient immenses; d'épaisses plaques d'or couvraient ses murs de haut en bas. En outre, une espèce de guirlande du même métal, large de six à sept pieds, régnait autour de l'édifice et lui servait de couronnement. Des lames d'or revêtaient également les nombreuses portes qui donnaient dans l'intérieur du temple. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le toit était construit en bois et recouvert de feuillage, car les Péruviens ne connaissaient pas l'usage des tuiles ni de l'ardoise. L'autel principal s'élevait du côté de l'orient. On voyait au-dessus l'image du soleil en or, faite d'une seule pièce très-épaisse, entourée de rayons et de flammes, et tellement grande qu'elle

tenait presque tout l'espace compris entre les deux murs parallèles du temple[1]. A droite et à gauche de la représentation du dieu se trouvaient les corps des souverains défunts, rangés par ordre de dates, et si bien embaumés qu'ils semblaient vivants[2]. Assis sur des trônes d'or, ils avaient le visage dirigé vers l'entrée du sanctuaire; Huayna-Capac seul, le plus vénéré des descendants de Manco-Capac, à cause de ses grandes qualités, était tourné du côté de l'autel. »

Tout auprès du temple on voyait la demeure des prêtres chargés de le desservir. Une plaque d'or, large de cinq pieds, en ornait le faîte dans son pourtour.

Cinq grands pavillons carrés, surmontés de toits pyramidaux, s'élevaient autour du cloître des prêtres. Le premier, dédié à la lune, femme du soleil, était entièrement revêtu à l'intérieur de plaques d'argent, et sur son autel on admirait la lune représentée par un disque de ce métal, sur lequel on avait gravé un visage de femme. Les corps embaumés des reines

[1] Lors du pillage de Cuzco, l'image du soleil, qui valait une somme énorme, échut en partage à un Espagnol; il la perdit le même jour au jeu de dés.

[2] Aussitôt que l'Inca régnant mourait, on déposait ses entrailles dans le temple de la ville de Tampu, à cinq lieues de Cuzco, on embaumait son corps, et on le transportait très-solennellement au temple du soleil, où on lui offrait des sacrifices comme à une divinité. Habituellement ses serviteurs les plus aimés et ses femmes se faisaient enterrer vivants pour aller le rejoindre dans un monde meilleur. Le deuil national durait un an.

décédées se trouvaient rangés autour de la sainte image.

On vénérait l'étoile chevelue (Vénus), les pléiades et les autres constellations, *attachées au service de la lune,* dans le second pavillon.

Le troisième, dans la décoration duquel l'or avait été prodigué avec une somptuosité inouïe, était consacré au tonnerre et aux éclairs; on adorait l'arc-en-ciel dans le quatrième, et le cinquième servait de sacristie et de salle de délibérations au sacerdoce.

Pour ajouter à la magnificence du temple du soleil et de ses dépendances, on les avait entourés d'un merveilleux jardin où l'on admirait les arbres, les plantes et les fleurs du pays, représentés en métaux précieux ciselés et émaillés avec un art infini.

La demeure des vierges consacrées au dieu du jour, voisine des édifices que nous venons de décrire, les égalait par la richesse de ses ornements. On y remarquait, entre autres, des salles de bain aux cuves et aux tuyaux d'or et d'argent.

Ces vierges, toutes filles d'Incas, étaient au nombre de quinze cents et spécialement chargées de l'entretien du feu sacré et des détails du culte du soleil. Sévèrement cloîtrées, elles n'avaient jamais de communication avec l'extérieur; le souverain régnant, seul entre tous les hommes, pouvait pénétrer dans leur demeure. Mais il usait fort rarement de ce privilége, et d'habitude il chargeait la reine, ou quelque princesse du sang, d'aller visiter de sa part celles qu'on nommait les *vierges choisies*. Celles-ci faisaient en

entrant dans le cloître le vœu de virginité perpétuelle; la loi condamnait à être enterrée vive celle qui aurait manqué à son engagement; en outre, son complice et toute la famille de ce dernier encouraient la peine de mort[1]. Mais la tradition, confirmée par les anciens auteurs espagnols, assure que jamais le crime que cette loi cruelle était destinée à punir n'a été commis dans le monastère des filles du soleil à Cuzco. Outre les fonctions importantes que ces vestales remplissaient dans les cérémonies du culte, elles s'occupaient dans l'intérieur de leur maison de divers travaux de femme; elles filaient, elles tissaient et confectionnaient des vêtements destinés soit au souverain, soit à être distribués par l'Inca à des hommes qui se distinguaient par une conduite exemplaire ou par des actions d'éclat utiles à la patrie. Cinq cents jeunes vierges, également de race inca, faisaient le service des vestales; les ustensiles de la maison, depuis les plus relevés jusqu'aux plus vulgaires, étaient d'or ou d'argent, et dans le jardin du monastère on

[1] Outre le cloître des vierges du soleil, dont nous venons de parler, il y avait dans l'empire un grand nombre de maisons organisées à peu près d'après le même plan, et dans lesquelles on recevait des filles de toutes les classes. Les Incas ne se faisaient aucun scrupule de pénétrer dans les cloîtres autres que celui de Cuzco et d'y choisir leurs concubines. Ces sortes de faveurs du monarque étaient considérées comme un honneur insigne pour celles qui en devenaient l'objet et pour leurs familles. Toutefois ce droit ne s'étendait pas au delà de la personne de l'Inca régnant : la vierge qui aurait eu un commerce avec tout autre que le souverain encourait, ainsi que son complice, les sévérités de la loi.

admirait les mêmes magnificences que dans celui du temple.

On désignait sous le nom d'*Yntip-Raymi* ou de *Raymi*, la principale des fêtes qui se célébraient en l'honneur du soleil dans les lieux que nous venons de décrire; elle avait lieu au mois de juin. Les grands de l'empire se rendaient à cette occasion à la capitale. On se préparait à la solennité par trois jours du jeûne le plus sévère, durant lesquels on n'allumait pas de feu dans la ville, et par une sorte de confession que les hommes faisaient aux prêtres, les femmes à d'autres femmes. Tout rapport entre mari et femme était complétement interdit pendant ce même temps. La veille de la fête, les prêtres incas disposaient toutes choses pour les sacrifices du lendemain, et les vierges du soleil employaient la nuit à préparer certains petits gâteaux, composés de miel et de fleur de farine, nommés *cancu*, à faire diverses liqueurs et à apprêter les viandes qui devaient être mangées par la famille des Incas.

Au point du jour, le monarque, revêtu des insignes de sa dignité, mais pieds nus, se rendait à la grande place de Cuzco. Une longue procession le suivait : elle se composait des princes du sang, des grands de l'État, des *curacas* ou gouverneurs de provinces et des représentants des diverses nations qui composaient l'empire. Tous ceux qui prenaient part à la procession marchaient pieds nus, mais ils portaient d'ailleurs des vêtements aussi riches que bizarres. Les uns étaient couverts de peaux de

tigres dont les têtes leur servaient de casques, les autres avaient des robes enrichies de lames d'or et d'argent, ou bariolées de mille couleurs, et on voyait sur leurs têtes des couronnes de feuillage artistement ciselées en or; il en était encore qui se couvraient le visage de masques grotesques ou qui fixaient à leurs épaules des ailes de condor, oiseau sacré, messager du soleil. Chacun portait soit les armes dont il se servait à la guerre soit une riche bannière représentant ses hauts faits personnels; c'était à qui paraîtrait avec le plus d'éclat. La troupe avançait au son des fifres, des tambours et des crécelles en prenant les attitudes les plus bizarres, et en se livrant à des sauts et à des bonds prodigieux. Lorsque la procession arrivait à la grande place, un profond silence succédait au tapage, tout le monde se tournait vers l'orient et attendait, dans une attitude respectueuse, que le soleil se montrât à l'horizon. Au moment où il paraissait, on s'agenouillait, chacun étendait les bras, ouvrait les mains, les approchait ensuite de la bouche et y appliquait les lèvres, comme pour baiser les premiers rayons qui sortaient du dieu de la lumière. On apportait alors au souverain deux très-grands vases d'or pleins de liqueur fermentée. Il présentait au soleil celui qu'il tenait de la main droite et l'invitait à boire, puis il vidait la coupe dans un réservoir d'or d'où le liquide se rendait au temple par un tuyau souterrain. L'empereur buvait une gorgée du breuvage contenu dans le vase qu'il avait à la main gauche, et distribuait

le reste aux Incas présents. Les autres seigneurs assistants recevaient une liqueur préparée par les vierges sacrées.

Après ces cérémonies préliminaires, la procession se dirigeait vers le temple, le monarque et les Incas seuls y entraient, les gouverneurs des provinces et les grands de l'État restaient sous le parvis extérieur. L'empereur remettait aux prêtres, en qualité d'offrande au soleil, les coupes dont il s'était servi pour les libations, les autres assistants leur présentaient des vases d'or et d'argent et des animaux ciselés en métaux précieux qu'ils avaient portés pendant la procession.

Les oblations terminées les prêtres consacraient une quantité d'agneaux et de brebis stériles pour les immoler au soleil. Dans le nombre des victimes devait se trouver un agneau parfaitement noir; les Péruviens considéraient cette couleur comme la plus noble de toutes. On éventrait vivant l'agneau en question pour lire les arrêts du destin dans ses entrailles.

On égorgeait ensuite les autres animaux. Après avoir offert au soleil leur cœur et leur sang, on réduisait en cendres la part de la divinité. Les chairs des victimes, rôties publiquement, se distribuaient aux Incas, aux seigneurs et aux autres assistants. Chacun en mangeait à satiété.

Pour préparer ce festin solennel on se servait du feu sacré, que l'on obtenait en enflammant, au moyen d'une lentille, du coton déposé au fond d'un vase concave ou en frottant deux morceaux de bois, lorsque le soleil était voilé. On réservait une partie du feu

sacré; la garde en était confiée aux vestales; elles l'entretenaient avec soin jusqu'au Raymi prochain.

Les neuf journées suivantes se passaient en banquets, en festins, en réjouissances, en danses, en pantomimes grotesques et en représentations théâtrales.

Outre la fête de Raymi, on en célébrait trois autres à Cuzco en l'honneur du soleil. Deux de ces fêtes n'offraient rien d'extraordinaire; la troisième, destinée à écarter les maladies et les différents fléaux, et nommée *Citu,* avait ses rites particuliers.

On s'y préparait par un jeûne de vingt-quatre heures. Durant la nuit qui précédait la solennité, on pétrissait des petits pains ronds, dans la moitié desquels on faisait entrer du sang de jeunes garçons âgés de cinq ans au moins et de dix au plus. Pour l'obtenir, on pratiquait aux enfants une saignée entre les deux sourcils. Tous ceux qui avaient jeuné se lavaient soigneusement quelques instants avant le lever du soleil; puis, prenant un des pains mêlés de sang, ils s'en frottaient dévotement toutes les parties du corps afin de le purifier. Le chef de chaque famille, se munissant ensuite d'un morceau de cette même pâte, en enduisait la porte de sa maison donnant sur la rue et l'y laissait attaché, pour prouver aux passants que sa demeure avait été sanctifiée.

Les prêtres accomplissaient les mêmes cérémonies au temple, au couvent des vestales, et à Huanacauri, autre sanctuaire du dieu du jour, situé à une lieue de la capitale et très-vénéré des Péruviens, parce que Manco-Capac s'y était arrêté avant la fondation de

Cuzco. Le plus âgé des oncles du souverain exécutait les rites prescrits, au palais de l'Inca.

Au moment du lever du soleil, la population de Cuzco se prosternait et suppliait l'astre divinisé de détourner les calamités qui pouvaient menacer la ville, puis chacun mangeait un morceau du pain pétri la veille, sans mélange de sang. Au même moment, un membre de la famille des Incas, richement vêtu, ayant sa robe retroussée autour du corps, et tenant une lance garnie de cercles d'or et de plumes de couleurs variées, sortait du fort de Cuzco et descendait de la colline de *Sacsahuamam* en qualité de courrier du soleil. Il brandissait sa lance d'un air menaçant; quatre Incas pareillement vêtus et armés se réunissaient à lui à la grande place; il touchait leurs lances de la sienne et leur ordonnait, de la part du dieu du jour, de chasser toutes les maladies et tous les fléaux de la capitale et de ses environs. Les quatre Incas se mettaient aussitôt en course, en suivant les quatre rues principales de Cuzco; à un quart de lieue de la ville, ils trouvaient quatre autres Incas, qui les relayaient et qui, après un quart de lieue de marche, étaient remplacés à leur tour. Ce même manége continuait jusqu'à ce qu'on fût arrivé à six lieues dans toutes les directions. Les derniers messagers plantaient leurs lances en terre pour fixer aux malheurs publics une infranchissable barrière. Les habitants de Cuzco se portaient sur le passage des courriers célestes, les saluaient en jetant de grands cris, en se frottant de la tête aux pieds et en

agitant leurs vêtements, pour jeter au loin et faire emporter par le vent les mauvais principes qu'ils pouvaient contenir.

Lorsque la nuit arrivait, la population, munie de torches faites en paille de maïs tressée, parcourait les rues de la capitale pour en expulser les calamités nocturnes. On lançait dans la rivière les débris des torches, dans lesquels tous les germes contagieux étaient censés se concentrer. On sacrifiait ensuite une quantité d'agneaux en l'honneur du soleil et de la lune, et après avoir jeté le sang et les intestins des victimes dans les flammes, on en mangeait la chair. Les journées suivantes se passaient en réjouissances et en festins accompagnés de chants et arrosés de copieuses libations de vin de palmier, ou d'une boisson fermentée composée de miel et de graines de maïs récoltées avant leur maturité.

Les anciens monarques du Pérou avaient fait ériger un grand nombre de temples en l'honneur du soleil, outre celui de Cuzco. Nous nous bornerons à parler du plus célèbre de tous, de celui de la grande île du lac Titicaca[1].

Ce lac, resserré entre les deux chaînes des Cordillères, est complétement entouré de montagnes. Prescott lui donne deux cent quarante milles anglais de tour et assure qu'en certains endroits il a quatre cent quatre-vingts pieds de profondeur. On suppose qu'il

[1] Ce lac, appelé aussi Chiquito, est situé à soixante-quinze lieues au S.-E. de Cuzco. L'île a trois lieues de long sur une de large; elle est riche en fruits, en fleurs et en pâturages.

perd, par des fuites souterraines, ses eaux, qui ont une saveur amère, car il reçoit plusieurs rivières dans son sein et n'a d'autre écoulement connu que le rio Desaguadero, sorte de canal naturel qui se décharge dans le lac Paria.

La légende péruvienne, on s'en souvient, fait venir Manco-Capac et son épouse du lac Titicaca. Cette circonstance rendit l'île un objet de vénération et un lieu saint pour les indigènes. Les descendants de Manco-Capac y érigèrent en conséquence un temple immense, qu'ils revêtirent en entier de lames d'or. Chaque sujet des Incas devait faire, au moins une fois en sa vie, le pèlerinage du lac Titicaca et y déposer une offrande précieuse. Une prodigieuse accumulation de richesses en résulta. Lorsque les Espagnols firent la conquête du Pérou, les Indiens, voulant soustraire le sanctuaire aux profanations, le rasèrent de fond en comble et jetèrent dans le lac les trésors qu'il contenait, et parmi lesquels se trouvait la fameuse chaîne d'or de Huayna-Capac.

---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### Mœurs, éducation, développement intellectuel, langage et divertissements des Péruviens.

La tradition, les historiens espagnols les plus rapprochés de la conquête et Garcilasso de la Vega affirment unanimement que les mœurs des Péruviens étaient douces, simples et exemptes des excentricités que l'on remarque dans les coutumes des peuples de

l'Amérique centrale à la même époque. Une vie uniforme et régulière, favorisée d'ailleurs par les dispositions naturelles et généralement indolentes de la plupart des nations du continent méridional, était, nous le redisons encore, le résultat nécessaire de la forme de gouvernement et des institutions établies par Manco-Capac.

Le mariage, base de la famille et de la vie civile, se contractait au Pérou d'après une loi invariable, établie pour tout l'empire, n'admettant aucune exception, et qui, plus que toute autre chose, atteste la puissance absolue du souverain. C'était le monarque qui mariait ses sujets, soit en personne, soit par procuration, et sans jamais consulter le goût des contractants. Les filles devaient être âgées au moins de dix-huit ans et les garçons de vingt-quatre. Tous les ans, à une époque déterminée, le souverain réunissait la jeunesse de sa race ayant atteint le nombre d'années prescrit, et qui se trouvait à Cuzco. L'Inca appelait alors par leurs noms les couples qu'il voulait unir, les prenait par la main et leur faisait prononcer le serment de fidélité conjugale. Les filles dont le souverain avait consacré ainsi l'union portaient le titre honorifique de *femmes livrées par l'Inca*. Les nouveaux époux, après avoir prêté le serment, se retiraient chez le père du marié, et la noce durait trois jours, mais sans grandes réjouissances.

Le lendemain du jour où se faisaient les mariages de la famille des Incas, des employés délégués par le prince unissaient de même, et en son nom, les habi-

tants de la ville, mais sans faire sortir ni garçon ni fille de leur quartier. Des officiers nommés *curacas* remplissaient des fonctions semblables dans les provinces et les districts, toujours au nom du souverain, en observant la forme consacrée et sans jamais marier des gens de villages ou de districts différents. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que la plupart de ces unions, pour lesquelles on ne consultait pas les convenances des époux, étaient paisibles et heureuses.

La femme mariée ne quittait guère sa demeure; elle vaquait aux soins de son ménage, filait, tissait la laine ou le coton et confectionnait les vêtements de la famille. Le mari se livrait aux travaux de l'agriculture, fabriquait son arc, ses flèches armées d'arêtes, d'os ou de pierres aiguës, sa lance, ses javelots, sa hache, son casse-tête, et fournissait de chaussures tous les habitants de sa demeure. Le Péruvien qui ne confectionnait pas lui-même cette partie de son costume tombait dans le dernier mépris et ne pouvait atteindre un grade élevé. Les Incas eux-mêmes et les gouverneurs des provinces ne se dispensaient pas de ces soins domestiques.

Les Péruviens, quel que fût leur rang, élevaient leurs enfants avec beaucoup de sévérité. Au moment de la naissance, ils les plongeaient dans l'eau froide, et chaque jour ils renouvelaient le même bain. De petits hamacs, d'où on ne les tirait que pour leur rendre les soins qu'exige la propreté, leur servaient de berceaux. Les mères, qui toujours les allaitaient elles-mêmes, se baissaient sur ces hamacs pour les nourrir

trois fois par jour et les prenaient fort rarement sur les bras ou sur les genoux. Le sevrage se faisait à deux ans et devenait une occasion de réjouissances. Au jour fixé pour la cérémonie, les parents et amis de la famille se réunissaient, et on coupait les cheveux de l'enfant. Un parrain désigné en enlevait la première touffe et donnait un nom à son filleul, qui jusque-là n'en avait pas porté. Le rasoir passait ensuite aux mains des assistants; chacun d'eux enlevait une mèche de la chevelure du sevré et lui offrait un présent consistant en vêtements, armes, bestiaux, ou même en ustensiles précieux. Ensuite commençaient des festins et des danses qui duraient trois ou quatre jours, et qui se prolongeaient pendant trois semaines quand il s'agissait du sevrage de l'héritier de la couronne. Les objets que l'on offrait au royal enfant consistaient en vases d'or de la plus grande valeur.

Lorsque les fils de la race noble atteignaient l'âge de huit ans, on les envoyait aux écoles dirigées par les prêtres du soleil; les filles restaient sous la direction de leurs mères, chargées seules de leur éducation, à moins qu'elles ne fussent destinées à entrer dans les rangs des vestales.

Les garçons apprenaient à faire le service du temple, à chanter, à danser, à manier les armes. On leur enseignait la rhétorique; on leur faisait connaître les lois du pays et réciter des morceaux d'éloquence, afin de leur rendre familières les formes du beau langage. Les *amautas*, ou philosophes, leur racontaient sous forme d'apologues les faits remarquables de l'his-

toire nationale, de manière à les leur graver dans la mémoire, et, afin de les leur inculquer mieux encore, les *arovicus*, ou poëtes, leur faisaient apprendre par cœur des pièces de vers dans lesquelles étaient relatés les souvenirs historiques les plus glorieux du Pérou.

On initiait également les garçons à la connaissance des *quipos* [1]. Ceux-ci servaient principalement à la numération. Ils consistaient en petits cordons de différentes nuances, ayant chacune leur signification particulière; tous ces fils étaient suspendus à un cordon plus épais, de façon à présenter l'apparence de franges. Le jaune désignait l'or, le blanc l'argent, le rouge les hommes de guerre. Quand on voulait faire le compte de choses dont les couleurs n'avaient rien de remarquable, on les classait par ordre de valeur ou d'importance : s'agissait-il, par exemple, de la population, la première couleur désignait les vieillards au-dessus de soixante ans, la seconde les gens de cinquante ans, la troisième ceux de quarante, et ainsi de suite jusqu'aux enfants à la mamelle; était-il question d'armes, on désignait par la première couleur les lances, l'arme la plus noble, puis venaient les flèches, les arcs, les javelots, etc. Dans les comptes des quipos, on suivait le système décimal, et on procédait par dizaines, centaines, mille, dizaines et centaines de mille. Chaque localité de l'empire avait ses quipos particuliers, et on exprimait aisément de la

[1] Nous en avons parlé incidemment dans notre deuxième chapitre.

sorte tout ce qui rentre dans le domaine des chiffres. Les officiers publics chargés des affaires de la guerre et de la paix, des tributs et des vassaux, des dénombrements de la population, du relevé des greniers publics, marquaient avec leurs cordelettes de couleurs variées le compte de chaque chose et en formaient des écheveaux qui étaient pour eux comme autant de cahiers séparés; la plupart des employés finissaient par devenir fort habiles dans cette bizarre arithmétique.

A côté de l'usage qu'on faisait des quipos comme instruments de calcul, ils étaient employés aussi comme annales historiques. Voici ce que dit à ce sujet l'écrivain espagnol Acosta[1] : « On avait des quipos » variés pour les différentes affaires de guerre, de » gouvernement, de cérémonie, de terres; et dans » chaque paquet de ces quipos se trouvaient beaucoup » de nœuds et de fils attachés, rouges, verts, bleus, » blancs, etc.; de même que nous trouvons de grandes » différences dans nos vingt-quatre lettres en les pla- » çant de diverses manières pour en tirer une grande » quantité de sons, de même les Indiens tiraient un » grand nombre de significations de choses de leurs » nœuds et de leurs couleurs. » Ainsi, par exemple, un rond fait avec de la laine jaune figurait le soleil,

[1] *Historias nat. de las Indias* (1591), l. VI, ch. VIII, p. 266. Acosta affirme aussi que les Péruviens connaissaient l'usage des hiéroglyphes, et qu'ils s'en servaient pour conserver la mémoire des grands événements. Garcilasso de la Vega n'en parle pas. Si Acosta dit vrai, il faudrait admettre que les conquérants espagnols ont détruit tous ces documents indigènes dont on ne découvre pas de traces. Cela n'est guère présumable.

un rond en laine blanche désignait la lune. L'Inca régnant était représenté par un nœud à frange jaune, couleur de l'astre dont il prétendait descendre; un nœud à frange blanche, couleur de la lune, que les Péruviens considéraient comme la femme et la sœur du soleil, symbolisait la reine. Le souvenir de ce qui appartenait essentiellement à l'histoire, au culte, aux cérémonies, à l'administration de l'État se conservait de la sorte, et de petits fils attachés aux cordons principaux rappelaient quelques circonstances accessoires. Des officiers d'une probité éprouvée, nommés par le souverain, conservaient ces archives et étaient chargés d'en apprendre les détails par cœur, afin d'en transmettre le souvenir à leurs successeurs. On comprend cependant que ces singulières annales n'avaient aucun sens suivi; elles servaient peut-être à garder en gros la mémoire des événements, mais ne pouvaient exprimer les faits et les choses qui rentrent exclusivement dans les attributions de la parole écrite.

Les détails que nous venons de donner sur l'éducation de la jeunesse nous amènent à nous occuper de la situation intellectuelle des Péruviens sous le gouvernement des Incas.

Garcilasso de la Vega dit que les *amautas*, ou philosophes, qui formaient l'élite de la nation sous le rapport de l'esprit, se distinguaient par la subtilité du raisonnement et par le talent avec lequel ils savaient appliquer la théorie à la pratique; il ajoute, en termes assez vagues, qu'on les consultait dans les circonstances graves, intéressant la chose publique. Malheu-

reusement l'historien des fils du soleil ne nous donne aucun autre détail, de sorte que l'on ignore quels étaient les principes, les vues et la morale des philosophes en question.

Les Péruviens possédaient certaines connaissances astronomiques, fruits de l'observation. Sans se rendre compte des mouvements des corps célestes, ils avaient remarqué les phases de la lune, la différence des jours et leur égalité à certaines époques. Les pléiades et l'étoile Vénus, qu'ils nommaient la chevelue (Casta), étaient pour eux les objets d'un culte particulier.

L'année péruvienne commençait, comme la nôtre, au mois de janvier et se composait de douze lunes. Pour constater le retour périodique des solstices, on avait construit à Cuzco seize tours, huit du côté de l'est, huit du côté de l'ouest; celles du milieu étaient plus petites que les autres. L'Inca se plaçait en un lieu fixe d'observation pour voir si le soleil se levait et se couchait entre les petites tours de l'orient et de l'occident, et lorsque ce fait se présentait, il déclarait le solstice arrivé.

L'on célébrait très-pompeusement le retour des équinoxes, que l'on connaissait sans en comprendre la cause. De riches colonnes travaillées avec art, et dont nous avons fait mention dans notre précédent chapitre, avaient été érigées sur la place circulaire du temple du soleil, pour en déterminer l'époque avec précision. Une ligne fixe traversait la place de l'est à l'ouest. L'expérience avait appris aux prêtres du dieu de la lumière à juger de l'approche de l'équinoxe

d'après l'ombre projetée sur la ligne par les colonnes. Lorsque l'ombre se dessinait tout autour de l'une des colonnes dès le lever du soleil, et qu'à midi cette même colonne ne donnait pas d'ombre du tout, on déclarait l'équinoxe arrivé, on entourait la colonne de couronnes de fleurs, on plaçait à son sommet un trône d'or, sur lequel le soleil était censé s'asseoir pendant la journée; on offrait à l'astre bienfaisant de magnifiques pierreries, des vases d'or et d'argent, et chacun fêtait ce grand jour.

Certains phénomènes célestes inspiraient une terreur superstitieuse au bas peuple péruvien. Il voyait dans les éclipses de soleil des menaces pour l'avenir et croyait son dieu irrité; il considérait les éclipses de lune comme des maladies de l'astre de la nuit, et craignait que, venant à mourir, elle ne tombât sur la terre et n'en fît périr les habitants. Pour la tirer de son assoupissement, la population des villes et des campagnes fouettait des chiens, animaux que la lune était censée aimer beaucoup; elle faisait un tapage affreux en soufflant dans de grandes trompettes, en frappant à tour de bras sur d'énormes tambours, et les parents engageaient leurs enfants à appeler la lune, à grands cris, du doux nom de mère, et à la conjurer de ne pas se laisser mourir. Lorsque l'éclipse finissait, le retour à la santé de la reine des nuits occasionnait une joie aussi bruyante que l'avait été l'expression de la terreur et du désespoir.

Les comètes passaient pour annoncer les plus grandes calamités.

On vénérait l'arc-en-ciel en sa qualité de symbole brillant de la bienveillance du soleil pour la terre.

Les Péruviens croyaient que le soleil, en disparaissant à l'horizon, se plongeait réellement dans l'Océan pour en ressortir le jour suivant du côté opposé.

Les idées généralement reçues par les gens des classes inférieures sur la pluie, la grêle, le tonnerre, étaient fort singulières. Ils disaient que le dieu créateur de toutes choses avait placé au ciel la fille d'un grand roi, en lui mettant à la main une cruche pleine d'eau afin qu'elle la répandît de temps en temps sur la terre sous forme de pluie ou de grêle; et ils ajoutaient que le frère de la jeune fille cassait quelquefois la cruche avec grand bruit et produisait ainsi le tonnerre, les éclairs et les averses.

Les connaissances en médecine des sujets des Incas étaient fondées uniquement sur l'expérience et très-bornées; les herboristes et certaines vieilles femmes auxquelles on attribuait des talents surnaturels traitaient les malades. Leurs remèdes les plus habituels consistaient en vomitifs, en purgatifs et en saignées. Un caillou très-pointu, fixé au bout d'un manche, servait de lancette. Pour guérir des maux de tête, on se tirait du sang à l'endroit où l'os nasal se rattache au front.

Les chirurgiens étaient plus experts que les médecins. Ils remettaient les fractures et pansaient les blessures avec habileté. Ils appliquaient sur ces dernières différents onguents composés du suc d'une certaine espèce d'aloès, ou de simples dont ils connaissaient les vertus.

Les Péruviens étaient assez habiles en topographie; ils traçaient sur toile des cartes géographiques dans lesquelles la situation respective des provinces, la direction des montagnes et des cours d'eau, les routes et les canaux étaient indiqués, et Garcilasso de la Vega parle d'un plan en relief de la ville de Cuzco, exécuté peu de temps après la conquête par les indigènes, et qui reproduisait avec une surprenante exactitude les rues, les places, les monuments, etc., même les environs de la ville.

Les sujets des Incas cultivaient avec quelque succès la poésie et l'art dramatique.

Le rhythme de leurs vers était très-varié ; ils chantaient les actions glorieuses des princes, les grands événements des temps passés, l'amour et les beautés de la nature. Leurs poésies légères se distinguaient, au rapport des Espagnols, par une certaine grâce naïve et rappelaient les rondeaux castillans.

On représentait aux jours des grandes fêtes, en présence du souverain et de sa cour, les comédies et les tragédies composées par les amautas. Les membres de la noblesse et les fils des principaux employés du gouvernement remplissaient les rôles, et lorsqu'ils s'en acquittaient bien on leur distribuait, après la représentation, des joyaux et des vases de prix. Les exploits des Incas constituaient le sujet habituel des tragédies; les comédies reproduisaient les scènes de la vie civile et domestique.

Passons au langage de la nation péruvienne. Nous avons eu occasion de parler déjà de la langue parti-

culière à la famille des Incas; les seuls descendants de Manco-Capac la parlaient et la comprenaient; l'usage en était sévèrement interdit aux profanes. Outre cette langue, il y en avait une autre répandue dans tout l'empire par les soins des souverains, dans le but d'établir un lien commun entre les diverses nationalités qui composaient la population de la monarchie et de les façonner toutes à une même civilisation.

Voici ce que dit à ce sujet le R[d] dom Blas-Valera, vénérable ecclésiastique espagnol, que le Pérou compte au nombre de ses pères spirituels : « A la vérité, chaque province a son langage particulier différent des autres, cependant il y en a un général, qu'on appelle *la langue de Cuzco*, et qui était en usage, du temps des rois Incas, depuis Quito jusqu'au royaume de Chili et de Tucumac.... A mesure que les Incas soumettaient à leur empire quelque royaume ou quelque province, la principale chose qu'ils recommandaient à leurs nouveaux sujets était d'apprendre la langue de Cuzco. Et afin que ceux-ci pussent exécuter leur commandement, ils leur envoyaient des Indiens natifs de cette ville, pour les instruire. Ils donnaient à ces maîtres des héritages dans les provinces afin de les obliger à s'y naturaliser, et qu'eux et leurs enfants y enseignassent à perpétuité cette langue générale. On préférait pour les charges publiques ceux qui la parlaient le mieux; aussi tout le monde la comprenait, et par ce moyen les Incas gouvernaient en paix leur empire et

leurs sujets à quelque nation qu'ils appartinssent. »

L'art musical était dans l'enfance chez les Péruviens; leur principal instrument consistait en une sorte de flûte de Pan composée de roseaux, et qui rendait des sons assez doux, mais fort monotones. Cependant, outre les poésies langoureuses qu'ils chantaient sur un rhythme plaintif et lent, ils avaient quelques chants populaires destinés à célébrer les bienfaits du soleil, les grandes qualités des Incas et les travaux agricoles, et qui, au dire des conquérants espagnols, ne manquaient pas d'agrément.

La danse entrait comme élément obligé dans les fêtes et dans les réjouissances des Indiens; ils l'aimaient passionnément. Chaque province avait sa danse particulière; les Incas eux-mêmes se livraient volontiers à cet exercice, mais au lieu de faire des sauts et des mouvements vifs, comme les autres danseurs, ils ne se mêlaient pas à eux et conservaient un air grave et majestueux. Les hommes du plus haut rang seuls étaient admis aux ballets du monarque, souvent au nombre de deux ou trois cents. Ils se tenaient tous par la main, restaient respectueusement à une certaine distance du souverain et s'approchaient peu à peu de lui en mesure et en chantant tour à tour les hauts faits des divers membres de la famille impériale. Lorsque l'Inca voulait donner une preuve particulière de bienveillance à l'assistance, il prenait part lui-même à la ronde. Cette condescendance était considérée comme une insigne faveur. Ce fut à l'occasion de la danse que l'Inca Huayna-Capac fit faire

la fameuse chaîne d'or dont nous avons parlé déjà plusieurs fois, et qui était, dit-on, aussi longue que la grande place de Cuzco où se célébraient les fêtes les plus solennelles. L'Inca jugea plus digne de la majesté souveraine de tenir une chaîne d'or pendant la danse que de prendre par la main ceux qui y figuraient.

Les Péruviens étaient également grands amateurs de la chasse et de la pêche.

La chasse se faisait par battues, on lui donnait le nom de *chacu* (cercle). Plusieurs milliers d'hommes se réunissaient à cet effet; ils suivaient, rangés les uns à côté des autres, une direction donnée, embrassant un terrain très-vaste et poussant le gibier devant eux, puis ils formaient un cercle qui se rétrécissait de plus en plus et tenait enfermés les animaux qui s'y trouvaient. Les chasseurs tuaient ensuite les bêtes malfaisantes, les mâles des cerfs, des guanacos et des vigognes, inutiles à la reproduction, tondaient les femelles de ces mêmes animaux et les remettaient en liberté. Le gibier et la laine commune se distribuaient au peuple; celle des vigognes était réservée pour confectionner les vêtements des Incas. La législation permettait de faire tous les quatre ans une battue en un même canton.

Le pêcheur indien se munissait d'un énorme paquet de joncs, le liait fortement, en lui donnant d'un côté la forme pointue d'une proue de barque, propre à fendre l'eau; puis, agenouillé à l'extrémité de ce frêle esquif, qu'il dirigeait à l'aide d'un morceau de bambou fendu par le milieu, et muni d'un harpon, le Péru-

vien guettait le poisson, le frappait et lâchait la corde à laquelle son arme était attachée. Le poisson blessé fuyait, entraînant avec une effrayante rapidité la petite embarcation et le pêcheur; mais celui-ci, après l'avoir laissé se débattre pendant quelques instants, l'attirait et s'en emparait. Les indigènes s'aventuraient sur les fleuves et même à plusieurs lieues en mer avec leurs bateaux de joncs; ils en usaient également comme d'un moyen de transport; au dire des Espagnols, un cheval lancé à fond de train n'aurait pas suivi ces singulières nacelles.

---

## CHAPITRE SIXIÈME.

Considérations sur l'architecture, les voies publiques, l'industrie, les arts et les tombeaux des Péruviens.

Les détails que nous avons donnés sur la ville de Cuzco et sur les monuments qu'elle renfermait prouvent que les sujets des Incas étaient d'habiles et patients architectes, et qu'il n'y a pas d'exagération dans l'éloge que les premiers historiens espagnols ont fait de leurs constructions. D'ailleurs, les ruines grandioses et nombreuses que l'on rencontre dans les différentes provinces de l'empire péruvien confirment les récits de ceux qui ont visité ce pays il y a trois siècles.

Les monuments érigés par les indigènes, qu'ils fussent de médiocre grandeur ou de dimensions colossales, se distinguaient tous par leur extrême solidité et par l'uniformité du style de l'architecture. N'ayant

à leur disposition que des moyens mécaniques bornés, les Indiens civilisés de l'Amérique méridionale donnaient peu d'élévation à leurs édifices, les murs de leurs palais et de leurs temples n'avaient guère que douze à dix-huit pieds de haut. Les pierres dont ils se servaient étaient énormes, on en trouve qui ont plus de trente pieds de long sur quinze de largeur et six d'épaisseur. Les procédés au moyen desquels ils sont parvenus à remuer ces masses immenses ne sont pas connus.

En général, les pierres qui composent les grands bâtiments dont on découvre les ruines[1] sont de formes variées; il y en a de carrées, de triangu-

[1] Les murs énormes de la forteresse de Cuzco sont en grande partie conservés et offrent un spécimen très-remarquable de l'architecture péruvienne. Les passages souterrains qui menaient de la forteresse à la ville et au palais impérial existent également encore. Ils sont très-solidement construits, mais bas et étroits; parfois ils se rétrécissent de façon à ne livrer passage qu'à une seule personne. Les ruines du temple du soleil de Cuzco servent de substructions au couvent des dominicains, et beaucoup de maisons particulières portent l'empreinte d'une grande ancienneté et datent évidemment du temps de la domination des Incas. Ces vénérables débris donnent un aspect particulier et très-original à l'ancienne capitale du Pérou, et inspirent un sentiment de colère contre ceux qui ont impitoyablement détruit les produits les plus remarquables d'une civilisation si curieuse.

On découvre en plusieurs provinces du Pérou divers monuments, des fortifications ou des villes abandonnées, qui ont permis d'étudier le système d'architecture des indigènes. Les anciennes constructions les plus dignes de fixer l'attention se trouvent aux environs de Caxamarca et de Truxillo,

laires, de polygonales; elles paraissent avoir conservé toutes la coupe qu'elles avaient en sortant des carrières. Les architectes les avaient réunies de façon à faire correspondre les angles saillants des unes aux angles rentrants des autres, et elles sont si admirablement juxtaposées sans aucun ciment qu'on a de la peine à en découvrir les jointures. Ce genre de construction rendait les murs à peu près indestructibles[1].

La plupart des édifices péruviens manquaient de fenêtres; probablement ils étaient éclairés du haut, car le jour venu par les portes eût été insuffisant. On ne voit dans les ruines du pays ni voûtes, ni cintres, ni débris de charpentes; la plupart des écrivains modernes concluent de ce dernier fait que l'art du charpentier était inconnu aux sujets des Incas, et que l'imperfection de leurs outils ne leur permettait pas même d'emmortaiser deux poutres. Cette assertion nous semble au moins hasardée, et il nous paraît probable que des constructeurs assez habiles pour joindre des pierres colossales devaient être capables également de réunir deux pièces de bois.

L'ornementation des anciens monuments du pays, abstraction faite des revêtements en or de quelques temples, se réduisait à fort peu de chose et consistait

[1] Plusieurs voyageurs affirment cependant avoir vu au Pérou quelques anciens monuments à assises carrées, parallèles, et unies entre elles par un ciment d'une solidité extraordinaire et composé d'une certaine argile rougeâtre mêlée à des fragments de cailloux.

en arabesques plutôt bizarres que gracieuses. « L'architecture dont ces ruines sont un si remarquable échantillon, dit à ce propos le voyageur anglais Stevenson, qui les a étudiées avec soin, n'a rien de l'élégance qui brille dans les constructions grecques et romaines; mais ce qu'il faut surtout admirer ici, c'est la prodigieuse habileté des hommes qui ont extrait de la carrière, taillé et transporté ces masses énormes sans machines et sans instruments de fer. »

Nous avons parlé, à l'occasion de l'agriculture, des travaux de canalisation des Péruviens; les Incas avaient fait construire également un grand nombre de chemins et de routes, qui tous se rattachaient à deux artères longues de cinq cents lieues, partant de Cuzco et aboutissant à Quito. Les conquérants espagnols ont sans doute excessivement exagéré la beauté de ces deux artères en les comparant aux célèbres voies romaines qui sont, de nos jours encore, un objet d'étonnement pour le voyageur; mais il n'en est pas moins vrai que les routes des Incas démontrent que les arts utiles prospéraient au Pérou. Elles n'avaient que quinze pieds de large; cette dimension suffisait dans un pays où l'on n'avait d'autre animal domestique que le lama, propre à porter des charges légères, mais ne pouvant pas servir de bête de trait. En bien des lieux, on avait réussi à mettre les gorges de la partie inférieure des Andes au niveau de la plaine, et à éviter l'inconvénient des montées et des descentes au moyen de levées considérables, composées de grosses pierres et de terre, ou

de nivellements faits avec soin et intelligence. De larges bords gazonnés contribuaient à la conservation des routes. Dans les plaines sablonneuses où les vents tendent constamment à effacer les voies frayées, de doubles rangées de pieux, tirées au cordeau, marquaient le chemin et empêchaient le voyageur de s'égarer.

De distance en distance s'élevaient des magasins appelés *tambos*, contenant des approvisionnements de toute espèce pour les souverains et leur suite, lorsqu'ils voyageaient, et pouvant aussi leur servir de caravansérails. Ces tambos étaient en même temps les demeures des courriers au moyen desquels les Incas communiquaient rapidement avec toutes les parties de leur empire, transmettaient leurs ordres et pouvaient être informés de ce qui se passait dans les provinces. On employait pour remplir ces fonctions des hommes habitués à courir dès l'enfance; ils étaient réunis plusieurs à chaque station, et toujours l'un d'eux se tenait en vedette sur la route pour voir arriver le courrier de la station voisine, recevoir sans perte de temps le message qu'il portait, et partir aussitôt au pas de course. Cette organisation était si bien combinée qu'en vingt-quatre heures on savait ce qui se passait à une distance de cent lieues.

Des ponts d'un aspect très-original servaient au passage des rivières et des torrents nombreux qui coupaient les voies de communication au Pérou. Pour construire ces ponts, on tressait avec de l'osier et des

lianes six câbles prodigieusement forts, on les tendait d'un bord à l'autre de la rivière, et on les fixait avec soin des deux côtés. On les réunissait ensuite au moyen de cordes plus petites, liées transversalement de façon à former une sorte de filet. On recouvrait le tout de branches d'arbre et de terre battue. Ces ponts légers, agités continuellement par le vent ou par le poids de ceux qui les traversaient, n'en étaient pas moins très-durables et d'une extrême solidité[1].

Quelquefois aussi on faisait usage, pour le passage des rivières, d'un simple câble tendu d'une rive à l'autre et sur lequel glissait une grande corbeille, dans laquelle s'asseyait le voyageur. Les hommes établis auprès de ces bacs bizarres, par les gouverneurs des provinces, veillaient à la conservation de la corde et de la corbeille et faisaient passer gratuitement ceux qui se présentaient. Enfin lorsque la largeur des fleuves rendait impossible l'établissement des ponts ou des bacs, on les franchissait au moyen de radeaux construits tantôt en bois très-léger et en forme de losange, tantôt en calebasses vides, attachées les unes contre les autres. Un Indien, nageant en avant, tirait l'embarcation et le passager, un autre les poussait à l'arrière.

Nous n'avons pas encore parlé du développement artistique et industriel des Péruviens; il mérite éga-

[1] Les conquérants espagnols, qui d'abord les traversaient avec crainte, s'y habituèrent bientôt et s'en servaient sans inconvénient pour le passage de leurs chevaux et de leurs mules chargées.

lement de fixer l'attention. Les conquérants et les voyageurs du seizième siècle ne donnent de détails ni sur la peinture, ni sur la sculpture des indigènes. Quant à la peinture, on n'en a pas découvert de traces, et les anciennes statues indiennes sont toutes roides, disgracieuses et ont les membres collés contre le corps; c'est l'enfance de l'art. Les poteries, les vases et les terres cuites, au contraire, décèlent un talent remarquable. « On s'étonne, dit à ce propos M. d'Orbigny[1], de trouver dans ces objets des figures qui annoncent l'entente du dessin, et un degré réellement extraordinaire de vérité, de perfection et de finesse dans les traits. » Divers vases et ustensiles d'argile anciens, récemment déterrés, sont d'un beau grain, très-bien cuits et représentent soit des masques fort expressifs, soit même des groupes de personnages bien posés et exécutés avec esprit.

Les Péruviens appréciaient la valeur de l'or et de l'argent. On a pu s'en convaincre par les détails que nous avons donnés dans nos précédents chapitres. Pour se procurer le premier de ces métaux, ils lavaient les terres qui le contenaient et le sable des rivières aurifères. Ils recueillaient l'argent en ouvrant des cavernes sur le bord des torrents et sur la pente des montagnes, puis ils suivaient les filons jusqu'au point où ils s'enfonçaient sous le sol; car jamais ils ne s'éloignaient de sa surface ni ne pénétraient avant dans les entrailles de la terre. Pour fondre et purifier la mine,

[1] *L'Homme américain*, t. I, p. 288.

ils employaient des fourneaux très-hauts et construits de manière qu'un courant d'air continuel y fût entretenu. L'argent était tellement commun au Pérou qu'il servait à faire les vases et les ustensiles de ménage les plus vulgaires. Tous les anciens historiens de l'empire des Incas, tels que Garcilasso, Acosta, Ulloa, sont d'accord pour affirmer que souvent les vases d'or, les coupes, etc., des indigènes, étaient du travail le plus merveilleux; d'ailleurs, ajoutent-ils, les arbres, les fleurs et les fruits d'or des jardins du soleil et des Incas démontrent que les Péruviens avaient poussé très-loin l'art de fondre, de façonner, de ciseler les métaux et de leur donner toutes les formes possibles. « Malheureusement, dit à ce propos Robert-» son, les conquérants de l'Amérique connaissaient » bien la valeur du métal et ne s'occupaient guère des » formes que l'art lui avait données, et dans le par-» tage des masses incalculables de richesses qui tom-» bèrent en leurs mains, on ne tint compte que du » poids et du degré de finesse, et tout fut fondu. »

Les indigènes recueillaient aussi le cuivre et l'étain; ils les mélangeaient ensemble et en faisaient un composé assez dur pour pouvoir en fabriquer des outils, des haches, des bouts de lances, etc.

Mama-Oello, la compagne de Manco-Capac, avait, on s'en souvient, enseigné l'art du tissage aux sauvages en leur portant les bienfaits de la civilisation. Ils devinrent de la plus rare habileté dans cette branche d'industrie, et bien que leurs métiers consistassent simplement en deux bâtons placés horizontalement et

auxquels la trame était attachée, ils réussirent à faire des tissus variés d'une finesse et d'une beauté extraordinaires[1]. Ils étaient également très-experts teinturiers et savaient fixer avec une solidité qui défie l'action du temps les couleurs les plus vives, particulièrement le jaune et le rouge.

La fabrication des étoffes nous amène naturellement à donner quelques détails sur le costume des Péruviens. Les vêtements des gens du peuple étaient faits d'une sorte de drap grossier ou de flanelle en laine d'alpaca, de couleur sombre. Ils consistaient pour les hommes en une tunique descendant à mi-jambe et en un caleçon qui s'arrêtait aux genoux. Des cheveux tressés par derrière, un bonnet et des sandales complétaient ce costume simple et commode. Les femmes portaient une chemise de laine, une tunique sans manches et un collier composé de petites pierres; elles nattaient leurs cheveux et les laissaient tomber sur les épaules.

Les personnes de condition relevée se revêtaient d'étoffes plus fines, variées de couleurs et d'une coupe plus élégante. Quant aux Incas, leurs vêtements, tissés et faits par les vierges du soleil, étaient de la plus admirable finesse; le souverain s'habillait de préférence en noir : cette couleur, la plus noble de toutes, lui était réservée. Les descendants de Manco-Capac pouvaient seuls orner leurs costumes de plumes rouges et jaunes.

Les détails relatifs au développement des arts et de

[1] On trouve souvent ces belles étoffes très-bien conservées dans les tombeaux péruviens.

l'industrie dans l'empire des Incas, que l'on vient de parcourir, sont en grande partie confirmés par l'inspection des anciens tombeaux indigènes. Les lieux de sépulture, que l'on découvre fréquemment encore, sont disposés tantôt pour un individu, tantôt pour une famille, ou bien aussi ce sont des cimetières communs dans lesquels les caveaux sont disposés par étages et garnis de murailles en pierres sèches[1]. Ainsi que nous avons eu occasion de le dire dans notre premier chapitre, les corps que l'on trouve dans ces cimetières sont assis, desséchés comme des momies, revêtus souvent de sortes de manteaux ou plutôt de sacs faits en paille tressée ne laissant que le visage à découvert, et entourés d'une foule d'objets qui ont appartenu au défunt, tels qu'ustensiles de ménage, vêtements divers, pièces d'étoffes, armes de différents genres, poteries, petits miroirs en pierre, poupées en coton assez artistement faites et habillées conformément à l'usage du pays, et vases de formes variées. Parfois aussi les explorateurs des tombes y ont recueilli des bijoux et de magnifiques objets d'orfévrerie. On cite aujourd'hui encore un Espagnol qui, en l'année 1575, ouvrit une sépulture et en tira des objets en or pour une valeur brute de 3,750,000 francs.

Arrêtons-nous; ce que nous avons exposé suffit pour donner une idée générale de la situation poli-

[1] Quelquefois aussi les anciens Péruviens déposaient les défunts dans un lieu souterrain de leurs propres maisons. Stevenson croit qu'après avoir converti leurs demeures en un lieu de sépulture, les survivants les quittaient.

tique, morale et intellectuelle des sujets des Incas. En étendant davantage cette partie de notre travail, nous dépasserions le but que nous nous sommes proposé en le commençant.

Nous répéterons seulement une fois encore, en finissant ce chapitre, que les institutions de Manco-Capac, mélange bizarre de dispositions paternelles et de lois despotiques, avaient produit une civilisation toute à part, unique dans l'histoire du monde; que le peuple péruvien se distinguait entre tous ceux de l'ancienne Amérique par la douceur de ses mœurs; et qu'enfin les guerres entreprises dans le seul but d'avoir des captifs à immoler à des divinités sanguinaires, et les sacrifices humains, qui impriment un si hideux stigmate à la civilisation aztèque, étaient à peu près inconnus dans l'empire des fils du soleil [1].

Faisons observer aussi que le Pérou, fort différent sous ce rapport de l'Amérique centrale, où les

[1] Nous disons *à peu près*, car l'usage de tirer du sang à de jeunes garçons pour le mêler à la pâte employée à l'occasion des fêtes du soleil constitue au moins un sacrifice *partiel*, et Garcilasso de la Vega affirme que dans les deux provinces d'Urumarca et de Hanco-Hualla les parents avaient coutume de sacrifier l'un ou l'autre de leurs enfants, en certaines circonstances rares et très-solennelles. Ce fait, qui forme un si terrible contraste avec la douceur des mœurs péruviennes, et dont on ne découvre pas d'autres traces, n'a d'ailleurs rien d'étonnant; il est incontestable que dans le monde entier, sans exception aucune, les peuples qui n'ont pas connu *Jehovah*, le vrai Dieu, ont pratiqué, sur une échelle plus ou moins vaste, les sacrifices humains.

grands amas de population étaient très-nombreux, ne renfermait qu'une seule cité réellement vaste et importante, sa capitale Cuzco. Les autres villes étaient peu considérables, et la grande majorité du peuple vivait dispersée dans des villages ou dans des maisons isolées. Cette absence de centres d'activité, et par conséquent de frottement quotidien entre les membres de la nation, contribua puissamment à maintenir ce pays en cette sorte de molle et douce adolescence, dans laquelle il était plongé au moment où il fut envahi par les chercheurs d'aventures espagnols.

---

## CHAPITRE SEPTIÈME.

**Débuts de Pizarre au Pérou. — Captivité et fin tragique de l'Inca Atahualpa.**

Un enfant bâtard naquit à Truxillo, dans l'Estramadure, en 1475. Son père, gentilhomme du pays, le fit exposer d'abord à la porte d'une église, mais on l'obligea à en prendre soin. Il s'en acquitta avec tant d'indifférence qu'il ne lui fit pas même apprendre à lire, et qu'au lieu de lui donner l'éducation qu'il lui devait, il le chargea de la garde des pourceaux. L'enfant se nommait François Pizarre. Un jour, ayant égaré un des animaux confiés à ses soins, il n'osa plus rentrer à la maison paternelle, prit la fuite et s'embarqua pour les Indes occidentales.

Cristophe Colomb avait découvert les Antilles quelques années auparavant (1492); les îles subissaient déjà la domination espagnole, et le gouvernement de

la mère patrie, établi à Saint-Domingue, organisait des expéditions pour aller à la découverte et à la conquête.

François était actif, courageux, hardi et doué de beaucoup d'intelligence, mais avide et cruel. Ses premiers exploits sont peu connus ; on sait seulement qu'après son arrivée en Amérique il passa successivement par les plus bas emplois; qu'il se distingua en 1513 dans l'expédition de Nugnez de Balboa, laquelle eut pour résultat la découverte de la mer du Sud, et qu'il parvint à des postes éminents et s'y enrichit.

En l'année 1524, on le trouve à Panama; Cortès avait achevé alors la conquête du Mexique; les États guatémaliens ployaient sous le joug du barbare Alvarado, et, en dépit des ordres de la cour, les conquérants et les aventuriers qui s'abattaient sur le nouveau monde, pour s'y enrichir, se livraient envers les indigènes aux actes de la plus révoltante cruauté.

Pizarre, pendant son séjour à Panama, entendit parler vaguement d'un vaste empire civilisé, situé au sud de l'isthme Darien et prodigieusement riche en métaux précieux. Passionné pour l'or et pour les découvertes, François forma le projet de pénétrer dans le pays dont on disait tant de merveilles et d'en faire la conquête.

Il s'associa dans cette vue avec Diego d'Almagro, autre bâtard, ramassé dans les rues de la ville dont il portait le nom, et qui s'était distingué dans la carrière des armes, et avec Fernand de Luque, prêtre, dont la moralité a été quelquefois révoquée en doute, et que l'on accuse particulièrement de s'être enrichi

tout en remplissant les humbles fonctions de maître d'école à Panama.

L'article principal du traité conclu par les trois confédérés portait : « Que Pizarre, connu pour un homme de main et longtemps exercé dans les guerres contre les Indiens, serait chargé de l'expédition ; qu'Almagro lui amènerait les renforts dont il aurait besoin, et que Fernand de Luque fournirait les approvisionnements, veillerait aux préparatifs et resterait à Panama pour avoir soin des intérêts généraux de l'entreprise. » Ils devaient d'ailleurs y mettre chacun tout son bien et se partager, en parts égales, les richesses qu'ils parviendraient à amasser.

Les associés se jurèrent une fidélité à toute épreuve ; et, pour s'en donner un gage, ils communièrent ensemble à une messe que célébra Fernand.

Pizarre, en partant pour sa conquête, se fit investir de pleins pouvoirs par Pedrarias Davila, gouverneur de Panama. Il s'embarqua le 14 septembre, emmenant un seul vaisseau, deux canots et cent quatorze hommes. C'était avec ces forces qu'il se disposait à s'emparer de la plus vaste monarchie du nouveau monde, et à renverser une dynastie chérie, ou plutôt encore adorée de ses sujets, et qui occupait le trône depuis plusieurs siècles.

L'expédition eut à lutter contre la maladie, la famine et les armes des indigènes. Sur tous les points où elle aborda, elle trouva un climat humide et fiévreux et des ennemis très-belliqueux. Après soixante-dix jours d'une navigation hérissée de difficultés,

Pizarre se retira à Chinchama, vis-à-vis de l'île des Perles, pour y attendre les renforts qu'Almagro devait lui amener. Ce dernier avait réussi, en effet, à réunir encore soixante-dix hommes à Panama; il eut d'ailleurs à surmonter les mêmes difficultés que son associé; il perdit un œil dans un combat, et, après avoir longtemps navigué au hasard, il arriva également à Chinchama.

Les deux aventuriers, se voyant à la tête de cent quatre-vingts soldats, recommencèrent à longer les côtes, mais sans plus de succès qu'auparavant; en quelques semaines, cent trente des leurs furent enlevés par la fièvre, et Almagro retourna à Panama pour y chercher des hommes de bonne volonté. Il n'en put trouver que quatre-vingts; ce fut avec cette faible troupe que lui et Pizarre reprirent leur exploration. Après de nouvelles calamités et de nouvelles souffrances, les Espagnols abordèrent à Tacamez, au sud de la rivière des Émeraudes. Le pays était fertile, cultivé et habité par des Indiens beaucoup plus civilisés que ceux qu'ils avaient vus jusqu'alors; ces indigènes portaient des vêtements en tissus de laine et de coton et des bijoux en or, mais ils reçurent les étrangers à coups de flèches. L'aspect des lieux tentait la cupidité des Espagnols; toutefois, étant trop peu nombreux pour oser attaquer une population intrépide, ils décidèrent qu'Almagro irait une fois encore recruter des combattants à Panama, et qu'en attendant, Pizarre et les siens se retireraient dans la petite île de Gallo, voisine du continent.

Cependant le récit des souffrances qu'avaient endurées les compagnons d'armes de nos aventuriers effraya les habitants de Panama; ils supplièrent Pedro de los Rios, successeur du gouverneur Davila, de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât se perdre dans cette folle entreprise, et de faire revenir ceux qui déjà s'y étaient engagés. Los Rios, cédant à ce désir, craignant peut-être aussi que Pizarre ne jouât dans l'Amérique méridionale le rôle que Cortès jouait au Mexique, et poussé par une secrète jalousie, envoya à l'île de Gallo un navire commandé par un officier nommé Tafur; celui-ci devait ramener à Panama les hommes qui ne seraient pas contents de leur sort.

Tafur, arrivé au lieu de sa destination, passa sur le vaisseau de François, et traçant avec la pointe de son épée une raie sur le pont du bâtiment, il déclara que tous ceux qui passeraient cette ligne partiraient avec lui, et que les autres resteraient avec le capitaine. Treize hommes seulement ne bougèrent pas et se déclarèrent prêts à suivre leur chef partout où il irait et à mourir avec lui. Les autres, fatigués depuis longtemps de la vie qu'on leur faisait mener, et n'ayant plus l'espoir de réussir, se précipitèrent sur le navire de Tafur, qui ne tarda pas à mettre à la voile.

Pizarre et ses fidèles quittèrent l'île de Gallo, où ils ne se croyaient pas en sûreté, et se rendirent à celle de la Gorgone, rocher stérile, battu par les vagues, mais plus éloigné de quelques lieues de la

côte. Ils y vécurent pendant plusieurs semaines, trouvant pour toute ressource des coquillages, des reptiles et de l'eau de pluie saumâtre. Déjà ils se croyaient abandonnés, lorsqu'ils virent apparaître à l'horizon la voile du bâtiment d'Almagro ; il leur apportait des provisions, mais pas de nouveaux compagnons : le gouverneur de Panama avait maintenu sa défense et continuait à interdire à ses subordonnés de s'associer à l'entreprise de Pizarre.

Malgré cet échec, la petite troupe se rembarqua. Après vingt jours de navigation, elle aborda à la ville péruvienne de Tumbez, située par delà le 3[e] degré de latitude méridionale, et y fut pacifiquement reçue. Les Espagnols recueillirent en ce lieu une quantité de vases d'or et d'argent et rentrèrent à Panama dans le courant de l'année 1526.

La vue des richesses qu'ils apportaient ne modifia en aucune façon les dispositions de los Rios; il persista à refuser son concours aux trois associés.

Mais aucun obstacle n'était assez puissant pour arrêter Pizarre; les difficultés en apparence les plus insurmontables, loin de l'effrayer, servaient de stimulant à sa prodigieuse activité. Il fut convenu qu'il se rendrait en Espagne, qu'il demanderait pour lui-même, à l'empereur, le titre de gouverneur des pays découverts au sud de Panama, celui de lieutenant gouverneur pour Almagro, et d'évêque pour Fernand de Luque.

François partit; son voyage fut heureux. Il se présenta hardiment à Charles-Quint et réussit à séduire

le monarque en lui parlant des richesses des contrées qu'il voulait conquérir, et en lui rendant compte des traverses qu'il avait essuyées. Charles lui conféra la dignité d'atelantado de toutes les régions qu'il avait découvertes et pourrait découvrir encore, l'investit d'un pouvoir indépendant de celui des gouverneurs de Panama et lui reconnut le droit de désigner les officiers qui serviraient sous ses ordres. Pizarre s'occupa peu de ses associés dans sa conférence avec le souverain; il redoutait les talents d'Almagro, en qui il voyait déjà un futur rival, et se borna à le faire nommer aux fonctions très-subalternes de gouverneur de la forteresse de Tumbez; quant à Fernand de Luque, qui ne lui donnait pas d'ombrage, il demanda et obtint pour lui le titre d'évêque.

Charles-Quint, en faisant la part de Pizarre si belle, y mit pour condition que le nouvel atelantado lèverait à ses frais une troupe de deux cent cinquante hommes et se pourvoirait des vaisseaux et des munitions nécessaires à son expédition. Pizarre, au comble de la joie, se rendit dans sa famille et se fit reconnaître par elle. Son père avait fini par épouser sa mère; deux fils, Fernand et Juan, étaient nés de cette union; un troisième fils, bâtard et né d'une autre mère, se nommait Gonzale, et enfin François avait un frère utérin du nom de François-Martin d'Alcantara. Il attacha ces quatre individus à sa fortune et les décida à s'embarquer avec lui.

Cependant notre héros n'était pas au terme de ses tribulations. Au lieu de deux cent cinquante hommes,

il n'en put réunir que cent vingt-cinq; aussi lorsqu'il sut que les commissaires de la cour venaient pour examiner si toutes les conditions avaient été remplies, il mit à la voile clandestinement. D'ailleurs, il s'en inquiéta peu, car il était déjà muni des papiers qui lui conféraient ses pleins pouvoirs et sa commission d'atelantado.

De nouveaux déboires l'attendaient à son arrivée à Panama. Furieux de se voir mis à l'écart, Almagro voulut rompre avec François et armer une nouvelle expédition pour son propre compte. Mais Pizarre, ayant encore besoin de son premier compagnon, protesta de son innocence, attribua ce qui était arrivé à la volonté royale, fit d'apparentes concessions, offrit même de se démettre de son emploi en faveur d'Almagro et de chercher à faire ratifier par la cour cette substitution. Almagro fut dupe de ces démonstrations; grâce à l'intervention de Fernand de Luque, on se réconcilia. Le pacte qui avait lié précédemment les trois associés fut renouvelé aux mêmes conditions, et Pizarre s'embarqua pour le Pérou, au commencement de l'année 1531, avec ses quatre frères, cent cinquante hommes d'infanterie et trente-six cavaliers, sur un vaisseau équipé par le même Fernand de Luque. Almagro resta provisoirement à Panama, afin d'envoyer à François les renforts et les munitions de guerre dont il aurait besoin.

Les deux Incas Huascar et Atahualpa, fils de Huayna-Capac, en étaient alors au plus fort de la querelle dont nous avons parlé en terminant notre troisième cha-

pitre. Cette querelle favorisa singulièrement les desseins des Espagnols : nous devons par conséquent nous y arrêter un instant.

Huascar, on s'en souvient, avait réclamé d'Atahualpa le royaume de Quito comme faisant partie de l'empire, lui promettant s'il cédait à son ordre de le combler d'honneurs et de richesses à Cuzco; le menaçant, s'il s'y refusait, de le déclarer traître à son souverain et de marcher à la tête de ses troupes contre Quito.

Atahualpa, soutenu par Quizquiz et Lilicuchima, les deux capitaines les plus expérimentés de son père, et se voyant entouré d'une armée bien équipée, résolut de ne pas attendre Huascar, et d'aller l'attaquer à l'improviste. Les deux frères se rencontrèrent, une sanglante bataille fut livrée, et Atahualpa resta prisonnier. Mais tandis que les vainqueurs fêtaient leur succès, le roi de Quito, mal gardé, réussit à percer le mur de son cachot, au moyen d'une barre de cuivre qu'une femme lui avait procurée. Il s'échappa, arriva sans encombre à Quito et fit croire à ses sujets que l'Inca défunt, favorisant sa juste cause, lui était apparu et l'avait métamorphosé en serpent, afin qu'il pût s'esquiver par un petit trou. Le peuple, ranimé par l'espérance d'une protection surnaturelle, se rallia autour des enseignes d'Atahualpa; la guerre recommença dans la monarchie péruvienne, habituellement si paisible. Une seconde bataille coûta la vie, dit-on, à un nombre prodigieux de combattants. La victoire se déclara pour le prince de Quito. Il en

profita et s'avança en ravageant les provinces qui refusaient de reconnaître son autorité.

Telle était la situation du Pérou au moment où Pizarre et ses compagnons mettaient à la voile. Leur navigation fut pénible et hérissée de difficultés; — sans la rare énergie de l'atelantado, les fréquentes mutineries des soldats eussent fait avorter l'entreprise. Enfin ils abordèrent à la province de *Coaque*, l'explorèrent et y recueillirent une très-grande quantité d'or[1] et des vivres abondants. Se dirigeant ensuite vers le sud, Pizarre fit jeter l'ancre à Puorto-Vejo, où Benalcazar et Juan Forez, capitaines espagnols, lui amenèrent quelques renforts en fantassins et en cavaliers. Poursuivant son voyage, il s'empara de vive force de l'île de Puna et aborda à Tumbez; le cacique de cette ville se soumit après une opiniâtre résistance et livra, pour obtenir la paix, des monceaux de métaux précieux.

François avait ramené de sa première expédition au Pérou quelques indigènes, déjà capables de lui servir d'interprètes au temps auquel nous sommes arrivés. Après s'être rendu maître de Tumbez, il se porta à trente lieues plus au sud, reçut le serment d'obéissance de plusieurs chefs indiens et se décida à pénétrer dans l'intérieur du pays. Il hésitait sur la direction qu'il devait prendre, lorsqu'il reçut successivement deux messages, le premier de Huascar, le

[1] Pizarre envoya à Almagro et à Fernand de Luque trente mille grosses pièces d'or, valant cent onze mille livres de France.

second d'Atahualpa. L'un et l'autre prince lui demandait aide et assistance contre son rival; ne se rendant pas compte des intentions des Espagnols et des dangers que courait l'empire, les deux compétiteurs comptaient follement utiliser les étrangers, chacun dans son intérêt.

Ces messages révélèrent la situation du Pérou à Pizarre. Il comprit immédiatement que la guerre civile à laquelle le pays était livré lui offrait de très-grandes chances de succès; il se mit donc résolûment en marche[1] et pénétra dans l'immense vallée de Caxamarca, à laquelle des gelées fréquentes ont fait donner ce nom[2], mais que la beauté de ses sites et l'incomparable magnificence de sa végétation n'en ont pas rendue moins célèbre.

Atahualpa, poursuivant le cours de ses succès, se trouvait alors dans cette même province, et un détachement de son armée avait réussi à s'emparer de la personne de Huascar.

Pizarre avançait rapidement. Les populations, en le voyant passer avec sa troupe, se rappelaient la prédiction de Vira-Cocha, le recevaient avec respect, s'agenouillaient sur son passage et s'écriaient : *Les fils du soleil sont arrivés*. Puis observant que les chevaux mâchaient leurs mors, les Indiens crurent que ces

[1] Avant de quitter le voisinage de la mer, Pizarre y fonda, sous le commandement de Benalcazar, la municipalité espagnole de Saint-Michel afin de s'assurer une position dans le pays.

[2] Il vient des deux mots péruviens *cassac* et *malca*, c'est-à-dire *lieu sujet à la gelée*.

monstres étranges se nourrissaient de métaux, et, à l'inexprimable satisfaction des Espagnols, ils s'empressaient de leur présenter humblement des paniers remplis d'argent.

La troupe étrangère arriva après quelques journées de marche à la petite ville de Caxamarca, auprès de laquelle s'élevait un palais impérial, entouré de vastes jardins. François admira la structure de cet édifice; c'était un superbe échantillon de cette solide architecture péruvienne que nous avons décrite précédemment. Il s'y installa. Atahualpa, qui se trouvait à la distance d'une lieue, en fut promptement informé et envoya à Pizarre un messager pour lui enjoindre de s'éloigner.

Le futur gouverneur du Pérou en conclut que l'Inca, vainqueur de son frère, et n'ayant plus besoin de son assistance, était à son égard dans des dispositions peu conciliantes, et qu'il faudrait nécessairement en venir à un combat. Il ne tint aucun compte de la défense d'Atahualpa et lui dépêcha Soto, l'un de ses capitaines, pour lui demander une entrevue. Soto, arrivé en présence du prince, poussa vivement son cheval vers lui; les seigneurs qui entouraient le monarque, et qui considéraient le cavalier et sa monture comme ne faisant qu'un seul individu, s'enfuirent épouvantés. Fernand Pizarre, qu'accompagnait un petit détachement de cavalerie, suivit Soto de très-près. Fernand, se présentant fièrement devant le monarque indien, lui fit dire par l'interprète que son frère, ambassadeur du roi d'Espagne, le plus puis-

sant des souverains, désirait le voir et lui offrait son amitié. Atahualpa répondit avec assez de hauteur qu'il acceptait volontiers l'amitié du roi d'Espagne, à la condition toutefois que les sujets de ce prince lui rendraient l'or et l'argent dont ils s'étaient déjà emparés dans ses États, et qu'ils les quitteraient sur-le-champ. Il ajouta que pour s'entendre à ce sujet avec le chef des étrangers, il irait le trouver le lendemain à l'endroit appelé le Bain des Incas.

Le Bain des Incas, situé à une lieue de Caxamarca, se composait d'un bâtiment entouré d'une grande enceinte murée et dominé par une colline d'où s'écoulaient deux sources, l'une bouillante, ayant un cratère d'une immense profondeur, l'autre froide.

Pizarre s'y rendit de bonne heure avec tout son monde; le rapport que lui avait fait son frère en revenant de chez l'Inca et ce qu'il avait dit de la nombreuse armée du prince indien ne laissaient pas de lui causer une certaine inquiétude. Mais se souvenant des avantages que la prise de Montezuma avait procurés à Fernand Cortès, conquérant du Mexique, il se décida à tout risquer pour se rendre maître de la personne de l'Inca, et il fit ses préparatifs en conséquence. Il rangea ses cavaliers derrière un mur, afin qu'ils effrayassent les indigènes en apparaissant tout à coup à leurs regards; il se mit à la tête de l'infanterie et tourna son artillerie de campagne du côté par où le monarque devait arriver.

Bientôt Atahualpa vint à la tête de vingt-cinq à trente mille hommes; son front était ceint du bandeau

rouge et d'un cercle d'or, signes distinctifs de la puissance souveraine; quelques-uns des seigneurs de sa cour portaient sur leurs épaules sa superbe litière d'or massif. Trois cents Indiens, uniformément vêtus, étaient occupés à débarrasser des moindres obstacles le chemin que suivait le cortége royal. Les caciques et les grands de l'empire qui s'étaient attachés à la fortune d'Atahualpa depuis le commencement de la guerre civile le suivaient, portés également dans de magnifiques palanquins.

Les historiens ne sont pas d'accord sur les dispositions qui animaient l'Inca au moment où il allait trouver Pizarre. Suivant les uns, ses intentions étaient pacifiques, et il s'avançait sans défiance, en engageant ses officiers « à ne pas offenser ces étrangers qui étaient certainement des messagers célestes ». D'après les autres, au contraire, son dessein aurait été de combattre les Espagnols, et il était convaincu qu'il lui suffirait de se montrer pour les forcer à se disperser.

Quoi qu'il en soit, la litière impériale ne se trouvait plus qu'à quelques pas des étrangers, lorsque Vincent de Valverde, religieux castillan qui accompagnait Pizarre en qualité de missionnaire, s'avança vers Atahualpa.

On a souvent dépeint Valverde comme un homme animé d'un sombre fanatisme, étranger aux douces vertus et à la tendre charité, que l'on trouve dans le cœur du vrai prêtre catholique[1]. Nous ne savons

[1] Cependant tout le monde convient que Valverde fit plus

pas si l'accusation est fondée ou non. Il adressa à l'Inca un discours où se mêlaient la politique et la religion d'une façon peut-être difficile à comprendre surtout par interprète. Atahualpa écouta patiemment Valverde, dont les paroles lui furent très-imparfaitement traduites. La réponse du prince péruvien fut digne et courte; puis comme il demandait sur quoi s'appuyait ce qu'on lui prêchait : Sur ce livre, répliqua Valverde en montrant l'Évangile au prince. Atahualpa saisit le volume, l'approcha de son oreille et le rejeta avec dédain en disant : Cela ne me parle pas.

Furieux de cette profanation, le religieux s'enfuit avec indignation du côté des Espagnols.

Était-ce un signal convenu, comme le soutiennent plusieurs historiens protestants, ou Pizarre jugea-t-il que le moment était propice pour commencer l'attaque? On l'ignore; ce qu'il y a de positif, c'est qu'en cet instant les cavaliers se démasquèrent, l'artillerie commença à tirer et l'atelantado se précipita à la tête de l'infanterie, vers la litière de l'Inca, le saisit par sa longue touffe de cheveux et le fit tomber à terre.

Les Indiens, exaspérés de l'outrage qu'on vient d'infliger à leur souverain, et espérant le dégager, se jettent alors sur ses agresseurs et font pendant quelques instants des prodiges de valeur, mais l'infanterie espagnole frappe sur eux à coups redoublés; Pizarre

tard de grands mais inutiles efforts pour arrêter les effets de la cruauté de ses compatriotes. Il retourna en Espagne en 1534, revint au Pérou en 1538 avec le titre d'évêque de Cuzco, et fut massacré par les Indiens en 1543.

profite du désordre pour terrasser Atahualpa et l'emmener; en même temps, l'artillerie fait d'énormes trouées dans les rangs des indigènes, la vue des chevaux qui se précipitent au milieu d'eux les remplit d'une insurmontable terreur; ils songent enfin à leur propre salut et prennent la fuite dans toutes les directions. On les poursuit, on en fait un effroyable carnage. Une foule de princes de la race des Incas, les grands de l'empire, tout ce qui composait la cour d'Atahualpa est impitoyablement égorgé. On ne fait même pas grâce aux vieillards, aux femmes et aux enfants, accourus de divers côtés pour assister à l'entrevue de leur souverain avec les étrangers.

Cette journée décide du sort du Pérou et rend Pizarre maître de l'empire [1].

Atahualpa avait été enfermé au palais de Caxamarca. Il connaissait déjà assez les Espagnols, d'après les rapports qui lui avaient été faits, pour savoir que l'avarice était leur passion dominante, et il espéra les fléchir en leur promettant d'immenses trésors. Amené en présence de François, il lui demanda de le traiter généreusement, avec les égards dus à sa qualité de roi, et lui promit de lui donner pour sa rançon autant d'or qu'il en tiendrait dans la salle où ils se trouvaient alors, jusqu'à la hauteur où son bras atteindrait; il offrit d'y ajouter de l'argent en telle quantité que les vainqueurs

[1] La tradition péruvienne affirme que, pendant le désordre, quelques Indiens précipitèrent la litière d'or d'Atahualpa dans le cratère de la source bouillante, pour empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir des Espagnols. Il est de fait qu'elle n'a pas été retrouvée.

ne pourraient tout emporter, et de les enrichir au delà de leurs plus brillantes espérances.

Les propositions du malheureux Atahualpa furent acceptées; mais il avait oublié qu'en s'avouant possesseur de trésors incalculables, il excitait au plus haut degré la cupidité de son geôlier et s'exposait à des exigences qu'il lui serait finalement impossible de satisfaire.

Cependant le captif, comptant sur les promesses de Pizarre, dépêcha des messagers dans toutes les directions, afin qu'on se hâtât de réunir l'or stipulé pour sa rançon. Les Indiens, qui chérissaient leur prince, commencèrent à arriver de différents côtés, courbés sous le poids du métal destiné à son rachat. Mais, comme il fallait le rassembler des extrémités de l'empire, les Espagnols trouvèrent qu'on ne répondait pas à leur impatience et soupçonnèrent quelque artifice dans cette lenteur. Pizarre exprima son mécontentement à Atahualpa; l'Inca n'eut pas de peine à se justifier : il fit observer que la plus grande partie de ses trésors se trouvait à Cuzco, ville éloignée de près de deux cents lieues; qu'il fallait transporter l'or par des chemins difficiles, à dos d'hommes, et donner à ceux-ci le temps de franchir deux fois une distance aussi considérable; enfin il proposa à son vainqueur d'envoyer deux de ses officiers à Cuzco, afin qu'ils vissent par eux-mêmes qu'il était en état de tenir ses promesses. Les officiers ayant déclaré qu'ils ne se fiaient pas assez aux Indiens pour entreprendre un aussi long trajet, le prince leva cette nouvelle difficulté en leur offrant de les faire porter, munis de sauf-conduits, dans deux de ses

propres litières; « d'ailleurs, ajouta-t-il, vous nous » tenez ici captifs, moi, ma femme et mes enfants, que » craignez-vous, ne sommes-nous pas des otages » suffisants? »

Fernand de Soto et Pierre de Barco se présentèrent alors pour faire le voyage. Ils partirent, portés au pas de course par les Indiens, qui firent ainsi, les premiers, l'apprentissage du métier d'esclaves des envahisseurs de leur pays.

A quelques journées de Caxamarca, Soto et son compagnon rencontrèrent une somptueuse litière d'or qu'entouraient trois mille hommes armés; dans la litière se trouvait l'Inca Huascar, prisonnier de l'un des capitaines d'Atahualpa; on le conduisait vers Caxamarca, où son rival lui-même était dans les fers. Huascar savait déjà ce qui s'était passé entre son frère et les Espagnols. En voyant les deux voyageurs, il demanda et obtint l'autorisation de s'entretenir avec eux. Il les supplia de retourner auprès de Pizarre, et de lui dire que s'il consentait à le soutenir et à le replacer, lui souverain légitime, sur le trône de ses pères, il comblerait d'or toute la chambre qu'Atahualpa ne s'était engagé à remplir que jusqu'au tiers de sa hauteur. Pour vous donner ce qu'il vous a promis, ajouta-t-il, mon frère devra se résigner à dépouiller le temple du soleil; quant à moi, je puis faire infiniment plus que lui en usant de mes seules ressources, car je possède les immenses trésors et les pierreries de mon illustre père; je suis le plus riche des deux, c'est donc moi qu'il importe de protéger.

Soto et Barco se contentèrent de faire une réponse évasive et continuèrent leur voyage.

Atahualpa fut promptement informé de la conversation de Huascar avec les officiers de Pizarre; craignant que les arguments de l'Inca ne parussent irrésistibles au général espagnol, il crut nécessaire à sa propre sûreté de sacrifier son frère et envoya à ceux qui l'avaient fait prisonnier l'ordre de le tuer sur-le-champ.

Bien qu'Atahualpa fût captif, ses fidèles lui obéissaient tout comme s'il eût été sur le trône; Huascar fut immolé, et Pizarre se trouva débarrassé de la sorte du seul homme dont il eût pu redouter le prestige dans l'avenir.

Cependant la joie que ces succès faisaient éprouver à l'atelantado fut troublée par l'arrivée inopinée de Diego d'Almagro, avec un assez fort détachement levé à Panama. François sentit que dorénavant il faudrait admettre cet associé incommode au partage des trésors et du commandement. Il en éprouva un dépit qu'il ne dissimula peut-être pas assez, et dès lors une rivalité d'abord sourde, mais qui devait prendre plus tard de terribles proportions, s'éleva entre ces deux aventuriers.

Le cinquième à peine de la rançon d'Atahualpa était arrivé à Caxamarca lorsque Pizarre en fit le premier partage. On fondit impitoyablement une quantité de vases et d'ustensiles magnifiques, mettant seulement de côté quelques pièces d'un travail fort curieux, pour le roi d'Espagne. Le cinquième réservé à

la couronne produisit, en argent, trente mille marcs et, en or, neuf cent mille livres d'ancienne monnaie de France. On distribua cent mille pesos d'or aux soldats d'Almagro, et il y en avait encore un million cinq cent vingt-huit mille cinq cents pour Pizarre et ses compagnons. Chaque cavalier eut pour sa part douze mille pesos (quatre-vingt mille francs), et chaque fantassin en reçut neuf mille. Le reste fut partagé entre Pizarre et ses lieutenants. Soixante hommes demandèrent l'autorisation de retourner en Espagne pour y jouir paisiblement de leurs richesses. Le général en chef y consentit, persuadé que l'exemple d'une fortune si promptement acquise lui attirerait un grand nombre de soldats. Il ne se trompait pas : la renommée des richesses fabuleuses du Pérou y fit venir en peu de temps une foule de gens de toute condition.

François Pizarre désigna son frère Fernand pour aller porter à Charles-Quint la part du trésor qui revenait à la couronne, et lui annoncer la conquête de l'empire. Atahualpa s'était attaché à Fernand, il prit tristement congé de lui et versa des larmes au moment de son départ.

Cependant le malheureux Inca croyait que, sa rançon une fois payée, il serait remis en liberté et maître de retourner à Cuzco. Telle n'était pas l'intention de Pizarre; alors déjà le supplice d'Atahualpa avait été résolu, car l'atelantado ne voyait plus dans son prisonnier qu'un embarras inutile. D'ailleurs, Almagro et ses compagnons craignaient que l'or et l'argent que l'on recevrait ne fussent considérés comme faisant partie

de la rançon du monarque tant qu'il vivrait, et que, sous ce prétexte, on n'exclût du partage ceux qui n'avaient pas pris part à la surprise de Caxamarca. Ils demandaient impérieusement sa mort, afin que désormais tous les envahisseurs du Pérou fussent sur un pied d'égalité parfaite.

Les circonstances semblaient conspirer toutes contre l'infortuné captif. Soto et Barco, envoyés à Cuzco, en revinrent l'imagination remplie de l'incroyable quantité d'or qu'ils avaient vue dans les temples et dans les palais, et des splendeurs de cette immense capitale. Pizarre fut pris d'une fiévreuse impatience de s'emparer de ces richesses, qu'un ordre secret de l'Inca pouvait faire mettre à couvert.

Les historiens Herrera et Garcilasso de la Vega rapportent que des sentiments de haine particulière contribuèrent également à pousser l'atelantado à l'exécution de son perfide dessein. La faculté de lire et d'écrire était de tous les arts européens celui qui avait le plus étonné Atahualpa; mais il désirait savoir si ce talent était inné ou acquis. Pour éclaircir son doute il se fit écrire, sur l'ongle du pouce, le mot *Dieu* par l'un des soldats auxquels sa garde était confiée. Tous les officiers auxquels il le montra le lurent sans hésiter, François Pizarre seul resta muet; et l'Inca ne sut pas dissimuler le mépris que lui inspirait cette ignorance. François en fut profondément blessé et ne respira plus que la vengeance.

Cependant il fallait un prétexte : on ne tarda pas à le trouver. Au nombre des gardiens du roi était l'In-

dien Philipillo, que Pizarre avait emmené lors de sa première expédition au Pérou pour en faire un interprète. Ce misérable, éperdument amoureux de la femme d'Atahualpa, résolut de perdre le prince pour pouvoir s'emparer de l'objet de sa passion. Il accusa le prisonnier d'avoir organisé une vaste conspiration dans le but d'exterminer les Espagnols.

Cette prétendue révélation arrivait à souhait. Pour donner un semblant de légalité à leur atroce conduite, les geôliers du monarque observèrent toutes les formes de la justice. Pizarre, Almagro et deux conseillers nommés par eux, se constituèrent en tribunal. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense, afin que rien ne manquât à cette abominable comédie. Parmi les chefs d'accusation on reprochait à Atahualpa : son usurpation sur son frère Huascar, son idolâtrie, son concubinage, les impôts qu'il avait continué à percevoir *frauduleusement* après l'arrivée des Espagnols, *maîtres légitimes du pays*. On entendit des témoins, et comme l'infâme Philipillo remplissait les fonctions d'interprète, il traduisit les dépositions les plus favorables de façon à les convertir en charges accablantes. Atahualpa fut condamné à périr par le feu; il demanda à être envoyé en Espagne et jugé par le souverain du pays. Pizarre lui opposa un impitoyable refus et consentit seulement à ce qu'il fût étranglé, au lieu d'être brûlé vif, s'il recevait le baptême avant de mourir. L'Inca, épouvanté à la vue du supplice affreux qui se préparait pour lui, se soumit à ce qu'on exigeait, pour échapper au bûcher. Le garrot mit fin à ses jours (1533).

Plusieurs des compagnons de Pizarre, Barco et Soto, entre autres, protestèrent noblement contre les actes odieux que nous venons de raconter; on ne les écouta pas. L'atelantado, débarrassé de Huascar et d'Atahualpa, les deux seuls hommes qu'il eût à redouter, voulut cependant placer encore provisoirement une sorte de fantôme de roi sur le trône du Pérou, pour masquer ses projets aux yeux des indigènes. Son choix se porta sur un des fils d'Atahualpa, nommé Paul Inca par les historiens espagnols; les populations de la capitale et de ses environs proclamèrent Manco-Capac, frère de Huascar.

Malheureusement, les démêlés entre les deux fils de Huayna-Capac, la guerre civile qui s'en était suivie et l'arrivée des Espagnols au milieu de ce désordre avaient singulièrement affaibli le prestige de la royauté au Pérou; bientôt le pays fut livré à une effroyable anarchie. Plusieurs des généraux qui avaient combattu pour l'un ou l'autre des princes rivaux osèrent même aspirer au trône, attentat sans précédent dans les régions soumises à l'autorité des descendants de Manco-Capac. Ruminagui, l'un des principaux chefs du parti d'Atahualpa, réussit à s'emparer de la province de Quito et fit massacrer quelques-uns des fils et l'un des frères de son ancien maître.

Pizarre se décida à profiter des avantages que lui assurait cette situation pour pénétrer au cœur de l'empire et s'emparer de la capitale Cuzco. Des renforts nouvellement arrivés avaient porté sa petite armée à cinq cents hommes. La terreur qu'inspiraient aux indi-

[illegible]s les étrangers barbus, montés sur des animaux
[illegible] leur paraissaient les monstres, et disposant à vo-
lonté de la foudre et du tonnerre, était telle que Fran-
çois [illegible] s'aventurer dans l'intérieur de la mo-
narchie avec une troupe moindre encore.

---

## CHAPITRE HUITIÈME.

Situation du Pérou depuis la mort de François Pizarre.

Pizarre n'eut à livrer qu'une seule bataille pour entrer à Cuzco. Les habitants de la capitale avaient enfoui une grande partie de leurs richesses; cependant les Espagnols y trouvèrent encore d'immenses trésors. Les temples, les palais, les maisons particulières furent successivement dépouillés par eux.

Tandis que l'adelantado s'emparait de la capitale et des districts qui l'entourent, son lieutenant Benalcazar, ennuyé de demeurer inactif à Saint-Michel, résolut de se rendre maître de Quito. Les exactions et les cruautés exercées par Ruminagui dans ce royaume fournirent à Benalcazar un prétexte de guerre; il prit les armes soi-disant pour châtier le tyran, en réalité afin de s'emparer des richesses qu'il supposait amoncelées dans la seconde ville de l'empire. Ses espérances furent trompées. Secondé par Diego d'Almagro, il fit la conquête de Quito et livra plusieurs combats qui fatiguèrent beaucoup l'armée espagnole; mais les habitants de l'ancienne capitale d'Atahualpa avaient eu le temps de faire disparaître la presque totalité de leurs trésors.

Cependant Pedro Alvarado, le cruel atelantado des États guatémaliens, informé des succès de Pizarre et enflammé du désir de prendre part au dépouillement du Pérou, s'embarqua avec un corps de cinq cents hommes, prit terre à Puorto-Viejo et se dirigea également vers Quito, en suivant le cours du Guayaquil. Il franchit les Cordillères auprès de la source de cette rivière. Sa petite armée eut à endurer les plus épouvantables souffrances pendant ce périlleux voyage, et au moment où Alvarado croyait toucher au but, Diego d'Almagro se présenta à lui pour lui barrer le passage. Déjà les deux chefs se préparaient au combat, lorsque quelques officiers des deux partis s'interposèrent et obtinrent une trêve de vingt-quatre heures. La trêve fut suivie d'un traité; Alvarado consentit à évacuer le pays à la condition qu'on lui remettrait, pour lui-même et ses compagnons, cent mille pesos d'or à titre d'indemnité. Il s'éloigna en effet, mais beaucoup de ses soldats refusèrent de le suivre et se mirent au service d'Almagro.

Ce chef, voyant ses forces augmentées, crut le moment propice pour s'affranchir de l'autorité de Pizarre. La rumeur publique, en lui apprenant que la couronne lui avait décerné le titre de gouverneur d'une vaste étendue de territoire, situé au sud de celle concédée à son rival, le confirma dans ses ambitieux desseins; il réussit à s'attacher Fernand de Soto, et feignant de croire que Cuzco n'était pas comprise dans les domaines de l'atelantado, il y entra en maître.

François Pizarre s'était éloigné alors de la capitale du Pérou pour faire une tournée dans différentes provinces; il avait laissé à Cuzco ses frères Juan et Gonzale avec un petit corps d'armée. Ces capitaines résistèrent énergiquement aux prétentions d'Almagro; deux partis se dessinèrent dans la ville et furent plusieurs fois au moment d'en venir aux mains. Mais, sur ces entrefaites, François Pizarre arriva; sa présence rétablit le calme; Almagro, tout en conservant au fond du cœur sa rancune et ses projets, subit une fois encore l'influence de son ancien associé. On conclut un arrangement : il fut convenu que Diego se dirigerait vers le Chili, qu'il s'y établirait s'il y trouvait un pays à sa convenance; sinon il devait revenir au Pérou pour y partager l'autorité avec François.

Almagro partit en effet, et Pizarre donna tous ses soins à la construction de la nouvelle capitale qu'il voulait fonder dans l'empire en un lieu voisin de l'Océan et propice aux transactions commerciales. Il posa la première pierre de Lima le jour de l'Épiphanie 1535; cette circonstance fit donner d'abord à la cité espagnole, qui succédait à la cité indigène, le nom de *ville des rois*.

Pizarre avait choisi un site magnifique, à deux lieues de la mer, à l'entrée d'une profonde vallée formée par les Andes et arrosée par le Rimac, rivière dont les eaux limpides coulent sur un pavé de cailloux, et au milieu de laquelle s'élèvent de petites îles couvertes de verdure. La ville fut bâtie avec une prodigieuse

rapidité et devint promptement une des plus belles et des plus peuplées du nouveau monde. Elle était assise en forme de croissant sur la rive gauche de la rivière; on la munit d'un mur d'enceinte percé de huit portes. Une belle route, garnie de peupliers et de saules pleureurs, conduisit au rivage de l'Océan, où l'on construisit le port de Callao. De nombreux et charmants jardins, riches en arbres magnifiques, en fruits variés et en fleurs admirables, furent plantés autour de la ville; enfin, un climat enchanteur et une fraîcheur agréable, entretenue par le voisinage de la mer, complétèrent les charmes de la nouvelle capitale. Mais ces avantages étaient contre-balancés par un inconvénient immense et dont on put se convaincre peu de temps après sa fondation. La cité des rois était et est encore exposée aux phénomènes naturels les plus redoutables : tous les ans, des secousses de tremblements de terre la menacent d'une ruine complète, surtout au moment où les grandes chaleurs succèdent à la saison des brouillards.

Cependant Pizarre, absorbé par les soins qu'il donnait à la construction de Lima, et trop vite rassuré par ses faciles succès, avait imprudemment disséminé ses forces. Les chefs indigènes les plus influents crurent pouvoir profiter de cette faute et du départ d'Almagro pour se débarrasser de leurs oppresseurs. L'Inca Manco-Capac, ce frère de Huascar, que les populations du centre de l'empire avaient proclamé après la fin tragique des fils de Huayna-Capac, était l'âme de la conjuration. D'abord prisonnier à Cuzco,

il avait réussi à séduire Fernand Pizarre par la promesse d'une forte rançon, et à obtenir l'autorisation de se rendre dans la province d'Incaya, où les indigènes devaient célébrer une fête religieuse. Il saisit cette occasion, et au moment où les Espagnols s'y attendaient le moins, le cri de guerre retentit dans le Pérou. Tous les étrangers dont on parvint à s'emparer, isolément ou par petits groupes, furent égorgés. Le soulèvement devint général; une armée de deux cent mille hommes, qui s'était formée comme par enchantement, se porta vers Cuzco. Un autre corps très-nombreux dirigea plusieurs attaques contre la ville naissante de *los Reyes*.

Cent soixante et dix Espagnols défendaient Cuzco. Les indigènes investirent la place et en firent le siége pendant neuf mois consécutifs; ils formèrent des bataillons et des compagnies à l'européenne, les armèrent des lances, des épées et même des mousquets pris à leurs adversaires, et donnèrent des preuves d'une énergie et d'un courage auxquels on avait été loin de s'attendre.

Les Espagnols, de leur côté, faisaient des prodiges de bravoure et semblaient se multiplier pour tenir tête à tant d'adversaires; les trois frères de Pizarre surtout étaient jour et nuit sur la brèche; Juan, l'un d'eux, perdit la vie en combattant. Enfin, les assiégés, à bout de ressources, manquant de vivres et découragés par l'acharnement des Indiens, dont le nombre augmentait chaque jour, résolurent de quitter secrètement Cuzco et de gagner le rivage de la mer; mais

alors un événement imprévu vint changer la face des affaires.

L'expédition d'Almagro, repoussé par les indigènes du Chili, avait manqué.

Diego hésitait sur le parti qu'il devait prendre, lorsqu'il fut informé de la situation dans laquelle se trouvait le Pérou. En même temps, il apprit officiellement que le roi d'Espagne l'avait nommé gouverneur de deux cents lieues de pays, situés au midi de ceux dont le gouvernement avait été confié à Pizarre. Il se décida en conséquence à secourir ses compatriotes et à reprendre ses anciens projets sur Cuzco. François lui avait manqué de parole, il ne se fit aucun scrupule de le jouer à son tour.

Il rentra donc au Pérou et s'avança vers l'ancienne capitale, mais avec une lenteur calculée. Manco-Capac, devinant ce qui se passait entre les deux partis espagnols, entama avec Almagro une négociation dans laquelle il donna des preuves de la plus rare sagacité; toutefois il reconnut bientôt que si ce chef consentait à lui prêter une assistance momentanée, ce serait pour le sacrifier plus tard, après avoir détruit les Pizarre et leurs adhérents. Il tomba donc à l'improviste sur Almagro; en cette occasion la discipline européenne triompha encore du nombre : l'armée indigène fut battue et dispersée.

Les Pizarre interdirent l'entrée de Cuzco à don Diego; cependant on n'osait pas en venir à une lutte ouverte, de crainte que les indigènes n'en profitassent; on temporisa de part et d'autre. Almagro profita de ce

répit pour gagner une partie des troupes de ses adversaires; puis, pendant une nuit très-obscure, il s'approcha silencieusement de la place, désarma les sentinelles et investit la demeure des frères Pizarre, qui se rendirent après une résistance désespérée. Diego les fit enfermer et resta maître de Cuzco.

François Pizarre, toujours absorbé par la construction de los Reyes, et ignorant ce qui venait de se passer dans l'ancienne capitale, se trouvait dans une situation assez critique. Les indigènes avaient massacré une partie considérable de ses troupes, imprudemment disséminées, et l'atelantado se voyait menacé d'une attaque sérieuse, lorsqu'un de ses lieutenants, nommé Alphonse d'Alvarado, réussit à réunir un assez bon nombre de soldats sous son commandement et à battre les Péruviens en plusieurs rencontres. Ces petits succès rétablirent la sécurité aux environs de la ville nouvelle, et François chargea Alphonse d'aller avec sa troupe au secours de ses frères, qu'il croyait toujours assiégés à Cuzco par les indigènes. Almagro, voyant arriver Alvarado, chercha à le gagner à sa cause; n'ayant pu y réussir, il s'empara de sa personne et le mit sous les verrous.

Cependant Pizarre, l'atelantado, ne tarda pas à se mettre lui-même en marche à la tête de sept cents hommes pour se réunir à ses frères. Almagro fut informé de ce mouvement; Orgognos, un de ses capitaines, le suppliait de ne pas laisser échapper une occasion aussi favorable, de tomber à l'improviste sur François et de terminer d'un coup la guerre civile

en enfermant le plus redoutable des Pizarre dans la même prison que ses frères. Diego, fort tenté de suivre ce conseil, n'osait pas : une aussi audacieuse entreprise l'effrayait. Tandis qu'il hésitait, un messager fidèle instruisit François de tout ce qui s'était passé à Cuzco. Pizarre, au lieu de continuer sa route, retourna alors sur ses pas afin de se donner le temps de réfléchir à ce qu'il convenait de faire en d'aussi graves circonstances. Il se décida à ne rien entreprendre de décisif avant d'avoir reçu des renforts qui devaient lui venir de l'Amérique centrale, et il entama en attendant de feintes négociations avec Almagro.

Celui-ci quitta Cuzco, y laissa Alphonse d'Alvarado et Gonzale Pizarre toujours enfermés, emmena avec lui, sous bonne garde, Fernand Pizarre, dont il redoutait l'esprit entreprenant, et s'avança jusqu'à vingt lieues de los Reyes, dans la province de Chincha.

Pizarre continuait ses pourparlers afin de se donner le loisir d'organiser son armée et de délivrer ses frères; et don Diego, dupe de son rival suivant sa coutume, commençait à prêter une oreille favorable à ses propositions.

Sur ces entrefaites, Gonzale Pizarre et Alphonse Alvarado s'échappèrent de leur prison et se réunirent à François, avec soixante-dix des hommes d'Almagro qu'ils étaient parvenus à débaucher.

La nouvelle de la désertion d'une partie de ses troupes affligea profondément don Diego; à partir de ce moment, il désira sincèrement se rapprocher de son ancien associé et lui fit même proposer une con-

férence. L'entrevue eut lieu, et les deux généraux conclurent un traité provisoire. Il fut convenu que le roi d'Espagne prononcerait sur la querelle. C'était un piége tendu à Almagro, piége d'autant plus dangereux que Fernand Pizarre, rendu à la liberté, fut chargé d'aller exposer à Sa Majesté Catholique les prétentions et les plaintes des deux partis.

Bientôt après, un ordre de la cour enjoignit aux deux gouverneurs de s'en tenir chacun aux découvertes qu'il avait faites.

Mais ils ne respectèrent pas la décision souveraine. Pizarre sortit de Lima à la tête de son armée, Almagro se fortifia sur une montagne située aux environs de Cuzco. Il en fut chassé par Fernand Pizarre et se replia sur la capitale avec Orgognos.

Deux mois plus tard, les troupes de Pizarre entouraient Cuzco; le 26 avril 1538, les armées se trouvaient en présence. De nombreux corps d'indigènes les renforçaient toutes deux, mais ceux-ci ne songèrent pas à profiter de la circonstance pour se réunir et pour exterminer leurs oppresseurs. La bataille se livra; par une singulière coïncidence, les compétiteurs, dont le sort devait se décider en cette journée, n'y prirent part ni l'un ni l'autre. François Pizarre était retourné à Lima; Diego d'Almagro, âgé de soixante-quinze ans et malade, ne pouvait se mêler à la lutte. Étendu sur une litière, il occupait le sommet d'une colline, du haut de laquelle il suivit les phases du combat. Il fut long et sanglant; enfin la victoire se déclara pour Fernand Pizarre; Orgognos, qui

commandait l'armée ennemie, périt dans la mêlée. Don Diego, témoin, quoique à distance, de la déroute des siens, alla se réfugier dans la citadelle de Cuzco; il y fut pris et jeté en prison.

Après son succès, Fernand exécuta le dessein qui avait été arrêté d'avance entre lui et son frère François; il fit juger et condamner à mort Diego d'Almagro, comme coupable de trahison.

Almagro, lorsqu'on lui lut la fatale sentence, sentit faiblir le courage dont il avait donné tant de preuves au milieu des aventures les plus périlleuses. Il demanda humblement qu'on lui laissât une vie à laquelle son grand âge devait mettre un terme prochain; il rappela que, membre principal de l'association fondée à Panama en 1524, il était le premier auteur de la grandeur des Pizarre; il représenta à Fernand que, peu de temps auparavant, il lui avait rendu la liberté, lui Almagro, contrairement à l'avis de ses officiers, lesquels demandaient la mort du captif. Ces sollicitations furent à peine écoutées. On étrangla Diego dans sa prison, puis il fut décapité en place publique. Avant de mourir, il désigna son fils, alors prisonnier de François Pizarre à Lima, pour lui succéder dans son gouvernement.

François, que la faveur royale avait créé marquis de las Charcas et chevalier de Saint-Jacques, considérait la guerre civile comme terminée parce que Almagro avait disparu de la scène. Désirant procurer un aliment à l'inquiète activité de quelques-uns de ses subordonnés, il les envoya à la découverte et à la con-

quête, tandis qu'il donna lui-même ses soins à l'administration intérieure de l'empire.

Parmi les expéditions ordonnées ou consenties par Pizarre, les plus célèbres sont celle de Pedro de Valdivia au Chili et le voyage de Gonzale Pizarre et d'Orellana dans les contrées situées à l'est de la province de Quito, au delà de la Cordillère et le long du fleuve des Amazones. Ce voyage dura deux années, coûta la vie à quatre mille Indiens et à deux cent dix Espagnols. Ses terribles péripéties ont été racontées par les Zarate, les Garcilasso de la Vega, les Herrera; nous nous bornons à en faire mention; le récit détaillé des faits des trois hardis aventuriers ne rentre pas dans le cadre de notre travail.

L'atelantado, disions-nous, s'occupa de l'organisation de l'empire qu'il avait conquis. Il partagea le pays en districts, y établit des magistrats, régla la perception des impôts, l'exploitation des mines, etc. Il distribua à ses parents, à ses amis et à ses créatures, sous le nom de *répartitions*, les terres les plus riches du Pérou. Les indigènes, jadis heureux et indépendants, restèrent attachés au sol en qualité de serfs ou plutôt d'esclaves, et se virent livrés, tout comme les Indiens de l'Amérique centrale, aux impitoyables caprices de leurs nouveaux maîtres, qui daignaient à peine les considérer comme des membres de la grande famille humaine. En confisquant le sol, on confisqua la liberté de ceux qui l'habitaient.

La cour d'Espagne, grâce surtout aux incessantes sollicitations de la pieuse impératrice Isabelle, avait

adressé, dès l'origine de la conquête, aux vainqueurs du nouveau monde, des instructions très-favorables aux indigènes : il leur était prescrit de les traiter avec douceur, afin de les amener ainsi au christianisme. Malheureusement ces injonctions ne furent pas plus respectées au Pérou qu'au Mexique et dans les États guatémaliens; la distance à laquelle on se trouvait de la métropole ne permettait pas d'établir de contrôle. La passion de l'or étouffait dans le cœur des colons les sentiments d'humanité et la voix du devoir.

L'assujettissement des Indiens au travail de la terre et des mines pour le compte de leurs dominateurs donna lieu aux actes hideux de l'arbitraire le plus effroyable. On exigea de ces malheureux des travaux au-dessus de leurs forces; on les employa comme bêtes de somme à transporter d'énormes fardeaux; on les enferma dans les ravines profondes tracées par les torrents, afin de leur faire recueillir le sable d'or, puis on les y laissa mourir de faim et de misère. Par un raffinement inouï de barbarie, on sépara le mari de sa femme, le père de ses enfants, et on établit le trafic de chair humaine avec autant d'insouciance que s'il se fût agi du plus vil bétail. Pour les fautes les plus légères, on assommait les malheureux Indiens à coups de nerf de bœuf, on les livrait aux chiens, on les jetait nus, pieds et poings liés, sur des fourmilières, on les enduisait de graisse avant de les brûler vifs.

Sous cet effroyable régime, des provinces entières se dépeuplèrent; les Péruviens, race paisible, que l'on a comparés avec raison à de grands enfants, habi-

tués d'ailleurs à la domination paternelle des Incas, mouraient par milliers à la peine. Beaucoup d'entre eux se réfugièrent dans les lieux les plus inaccessibles des Cordillères pour échapper aux supplices atroces que leur infligeaient leurs oppresseurs, et léguèrent à leurs descendants, avec le souvenir de leur bonheur passé, la haine du nom espagnol.

Cependant l'heure du châtiment devait sonner pour François Pizarre. Les anciens partisans d'Almagro, écartés de tous les emplois, n'avaient eu aucune part à la distribution des terres. Abandonnés, réduits à une pauvreté extrême, privés du nécessaire, ils portaient une haineuse envie à ceux de leurs anciens camarades qui, demeurés fidèles à la fortune des Pizarre, habitaient de somptueux palais et avaient été gorgés de richesses. Ils ne respiraient que la vengeance.

Nous avons dit que Pizarre tenait en prison à Lima le fils d'Almagro. Croyant n'avoir plus rien à en craindre, l'atelantado lui rendit la liberté après une assez longue captivité. Augustin de Zarate et Herrera peignent Almagro fils comme un jeune homme très-cruel, mais hardi, intelligent, plus éclairé que la plupart de ses contemporains, et doué des qualités qui devaient le rendre cher aux mécontents. Animé par le désir de venger son père et poussé par Juan de Herrada, son précepteur, il groupa autour de lui les ennemis de François et se vit bientôt à la tête d'un parti assez nombreux qui résolut d'assassiner l'objet de la haine commune.

L'atelantado, informé du complot, refusa d'y croire, s'imagina follement que le jeune Diego Almagro et ses autres ennemis étaient réduits à l'impuissance, et que la terreur qu'inspirait le nom de *Pizarre* le mettait à l'abri de toute attaque; il ne prit aucune précaution.

Les conjurés exécutèrent leur dessein le 26 juin 1541. C'était un dimanche.

A midi, heure de la sieste, ils sortent de la maison d'Almagro, armés de pied en cap, au nombre de dix-huit, ayant Juan de Herrada à leur tête. Le palais de Pizarre était ouvert et mal gardé; ils y pénètrent au cri de « Mort à l'infâme tyran qui a fait périr le juge » de Sa Majesté, » et ils arrivent sans rencontrer d'obstacles jusqu'à l'appartement de l'atelantado.

François, averti enfin du péril qui le menace par les cris des assaillants, saisit son épée et son bouclier; il n'a pas le temps d'attacher sa cuirasse, mais il se dispose à vendre chèrement sa vie. Quelques-uns de ses partisans sautent lâchement par la fenêtre afin d'échapper au danger; François d'Alcantara, François de Chavès et deux pages restent seuls auprès du conquérant du Pérou. Chavès, chargé de fermer les portes, est massacré le premier par les partisans d'Almagro; un instant après, ils sont en présence de Pizarre, et une lutte furieuse s'engage. François tue quatre de ses ennemis et en met six hors de combat; les conjurés commencent à perdre courage, mais en ce moment Alcantara est frappé à mort, et les deux pages sont grièvement blessés. Pizarre lui-même, fatigué et perdant du sang, ne porte plus de coups aussi sûrs.

Ses adversaires s'en aperçoivent, se ruent tous à la fois sur lui; il est atteint d'une profonde blessure à la poitrine, son épée et son bouclier lui échappent des mains; il tombe à terre. Dans ce moment suprême, Pizarre, coupable de tant de perfidies et de cruautés et qui a fait couler tant de larmes, songe à implorer la miséricorde du juge suprême devant lequel il va paraître, il saisit une image du Christ qu'il porte toujours sur lui; et il expire en l'embrassant.

Ainsi finit cet homme étonnant, étrange assemblage de grandes qualités et de vices odieux, et qui joignait à un courage à toute épreuve, à une audace inouïe, à une persévérance que rien ne pouvait abattre, une cupidité insatiable, une cruauté réfléchie et une duplicité sans égale.

Les jours qui suivent la mort de l'atelantado éclairent des forfaits d'un autre genre. Une foule de gens se déclarent pour le jeune Almagro; son précepteur Herrada, l'âme du mouvement, le fait monter à cheval; suivi de ses partisans qui l'acclament, il parcourt les rues de Lima. La municipalité réunie est obligée de reconnaître don Diego en qualité de gouverneur général. Puis commencent d'épouvantables représailles. Tous ceux qui ont été attachés à la fortune des Pizarre sont condamnés à mort ou proscrits. Le palais de l'atelantado et les demeures de ses partisans sont pillés. Almagro s'empare de la fortune du prince et des biens de ceux qui ont péri ou qui sont absents; ceux mêmes de ses complices qui laissent paraître quelque horreur à la vue de tant de

crimes sont immolés en secret ou périssent sur l'échafaud. La ville entière de Lima est livrée à la désolation; et telle est la terreur qui y règne que les amis de François Pizarre n'osent rendre les derniers devoirs à sa dépouille mortelle; un vieux et fidèle serviteur l'ensevelit en secret et au péril de sa vie pour empêcher qu'elle ne soit livrée aux insultes de la populace.

Bientôt Almagro se voit à la tête de huit cents hommes, ramassis de gens sans aveu et de brigands qui se réunissent spontanément sous ses drapeaux. Le nouveau gouverneur général se flatte de parvenir promptement à consolider son autorité, grâce à cette troupe bien digne d'un tel chef.

Mais les autres villes occupées par les Espagnols ne se montrent nullement disposées à subir le même sort que Lima. Pedro Alvarez Holguin, commandant de Cuzco, se déclare hautement contre don Diego; Alphonse d'Alvarado et quelques autres officiers refusent également de reconnaître l'autorité de l'usurpateur. Les partisans dispersés de Pizarre s'empressent de se grouper autour des deux chefs que nous venons de nommer; ainsi se forme le noyau d'un petit corps d'armée qui n'est pas encore assez nombreux pour entrer en lutte avec la troupe d'Almagro, mais que de nouvelles recrues grossissent chaque jour.

Les indigènes avaient dépensé tout ce qui leur restait d'énergie et de patriotisme lors de la grande conjuration de Manco-Capac, ils ne songent plus à profiter de la désunion de leurs ennemis pour secouer le joug

et assistent, spectateurs en apparence impassibles, à une querelle dont l'issue les livrera soit aux partisans des Pizarre, soit aux adhérents d'Almagro.

Tout présageait que le moment de la lutte ne pouvait plus être éloigné, lorsqu'on vit arriver sur la scène un nouvel acteur destiné à y jouer un rôle important. Nous en parlerons au prochain chapitre.

---

## CHAPITRE NEUVIÈME.

**Suite des révolutions du Pérou. — Arrivée de la Gasca. Fin de Gonzale Pizarre.**

François Pizarre avait envoyé son frère Fernand en Espagne, pendant ses démêlés avec Almagro père, pour rendre compte à la cour de ce qui s'était passé entre lui et son ancien associé, et afin de présenter sa conduite sous le jour le plus favorable.

Mais alors déjà l'Empereur était informé des événements du Pérou. Barthélemy de las Casas, l'immortel représentant de la charité catholique au milieu des horreurs qui accompagnaient en tous lieux la prise de possession de l'Amérique, avait élevé la voix en faveur des infortunés indigènes; ses énergiques accents étaient parvenus aux pieds du trône de Charles-Quint, et l'Europe connaissait la condition affreuse à laquelle les Indiens se trouvaient réduits dans les pays nouvellement conquis. Las Casas affirmait que si on ne mettait promptement un terme à ce hideux régime, la population indigène du nouveau monde disparaîtrait au bout de quelques années.

Charles, irrité du peu de compte qu'on avait tenu des ordres royaux, fit jeter Fernand Pizarre en prison et publia de nouveaux règlements destinés à couper le mal dans sa racine.

L'Empereur chargea spécialement les membres du clergé de protéger les Indiens, dans leurs propriétés et dans leurs personnes.

Il décréta que les Américains espagnols, réputés hommes libres comme les autres sujets de la couronne, ne seraient plus soumis qu'à une taxe modique qui varierait dans les différentes provinces et serait répartie conformément aux principes de la plus rigide équité.

Il abolit les *répartitions* et tout ce que les mesures des officiers royaux avaient eu d'arbitraire et ordonna que les indigènes devenus esclaves des gouverneurs, des lieutenants de la couronne et des colons, fussent immédiatement remis en liberté, sans que personne pût se soustraire à cette injonction sous quelque prétexte que ce fût.

Il défendit sous les peines les plus rigoureuses de marquer les prisonniers.

Il interdit de contraindre les indigènes aux travaux malsains des mines, de la fonte des métaux et de la pêche des perles et exigea qu'on leur payât régulièrement un salaire modéré. Il décréta également qu'on ne les emploierait plus gratuitement en qualité de portefaix ou pour faire la guerre.

Enfin Charles décida que tous les tributs payés par les habitants de la nouvelle colonie seraient versés

désormais dans les caisses publiques pour le compte de la couronne, et il reconnut aux nobles péruviens les mêmes droits qu'à ses sujets européens, en leur permettant d'épouser des femmes espagnoles.

L'Empereur ne se contenta pas de porter les règlements que nous venons de citer, il résolut d'envoyer au Pérou un homme sur la fidélité duquel il pût compter.

Son choix s'arrêta sur Vaca de Castro, licencié, homme d'un désintéressement éprouvé, d'un noble caractère et jouissant, à juste titre, de l'estime générale.

Castro partit pour le lieu de sa destination et arriva à Quito au moment où la révolution, dont nous avons rendu compte au chapitre précédent, venait de s'accomplir.

Informé de la fin tragique de François Pizarre, il se fit reconnaître en qualité de gouverneur du Pérou, en vertu des lettres patentes dont il était porteur.

Tous les hommes qui ne s'étaient pas jetés tête baissée dans le parti d'Almagro s'empressèrent de lui prêter serment; dans leur nombre se trouvaient Benalcazar, gouverneur de la province de Popayan, et Pedro de Puelles, gouverneur de Quito, en l'absence de Gonzale Pizarre, lequel n'était pas encore revenu de son expédition au fleuve des Amazones.

Tandis que Castro voyait ses partisans se grouper autour de lui à Quito, Alvarado et Holguin réunissaient leurs forces pour les mettre à la disposition du nouveau gouverneur, et Almagro se dirigeait vers

Cuzco avec l'intention de se rendre maître de cette ville. Privé de son conseiller Herrada, qui venait de mourir, il irrita un grand nombre de ses partisans par son excessive arrogance, au moment où il lui importait plus que jamais de maintenir la bonne harmonie parmi les siens.

Sur ces entrefaites, Vaca de Castro réussit à opérer sa jonction avec Alvarado et Holguin, et se décida à terminer la guerre d'un seul coup en livrant bataille à son adversaire avant qu'il arrivât à l'ancienne capitale de l'empire. Castro, homme de loi jusqu'alors étranger au métier des armes, prit lui-même le commandement de sa petite armée et fit preuve, dès le premier jour, d'une habileté, d'un sang-froid et d'une sûreté de coup d'œil qui eussent fait honneur à un vieux capitaine. Le combat s'engagea le 16 septembre 1542, à Chupas, bourg situé à deux cents milles de Cuzco. Il fut sanglant et opiniâtre. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur; enfin une charge de cavalerie commandée par Vaca de Castro en personne décida du sort de la journée, à l'heure du coucher du soleil. Beaucoup de soldats d'Almagro profitèrent de l'obscurité pour se sauver, cent cinquante d'entre eux furent surpris dans leur fuite et massacrés par les indigènes, arrachés un moment à leur torpeur.

Almagro lui-même s'échappa et se réfugia à Cuzco, mais il se vit trahi par ceux qui lui avaient juré une fidélité à toute épreuve; Rodrigue de Salazar, l'un de ses lieutenants, le fit arrêter.

Les vaincus furent traités avec rigueur. On en exé-

cuta plusieurs le lendemain et le surlendemain de la bataille. Castro se rendit ensuite à Cuzco, fit juger et exécuter en place publique don Diego d'Almagro avec ses principaux complices[1] et en condamna une vingtaine au bannissement. Don Diego ne laissait pas d'enfants; son nom s'éteignit avec lui.

Vaca de Castro, ayant écrasé la révolte, s'appliqua à exécuter les ordres de son souverain et à faire jouir des bienfaits de la paix le pays confié à son administration. Il procéda à cette grande œuvre avec sagesse et maturité; mais le Pérou n'était pas au terme de ses révolutions, bientôt de nouveaux troubles désolèrent cette malheureuse contrée et y firent couler encore des torrents de sang européen et indigène.

Les anciens oppresseurs des Péruviens, irrités de la conduite de Castro, qui mettait un terme à leurs exactions et s'efforçait de faire exécuter les décrets royaux, réclamèrent contre les nouveaux règlements et firent même parvenir leurs plaintes en Espagne.

Charles-Quint, assisté de son conseil des Indes, estima que le moment était venu de prendre un parti décisif, et qu'en chargeant du gouvernement de l'ancien empire des Incas un vice-roi représentant de la personne du monarque, il ferait taire les ambitions rivales, assurerait la bonne administration du pays et l'exécution des décrets royaux.

Il résolut aussi de créer pour le Pérou un tribunal spécial; car, jusqu'alors, ce pays avait été compris

[1] Au rapport des anciens historiens, ils étaient au nombre de quarante.

dans le ressort de l'audience, beaucoup trop éloignée, de Panama.

Au lieu de désigner pour remplir les hautes fonctions de vice-roi Vaca de Castro, qui connaissait déjà par expérience les difficultés de la position, l'Empereur fixa son choix sur Blaso Nugnez Vela, commissaire général des douanes de Castille; les personnes nommées pour composer l'audience nouvelle furent le docteur Lison de Texada et les licenciés Cépéda, Alvarez et Pedro Ortez de Zarate. Augustin de Zarate, le plus ancien des historiens de la conquête du Pérou, devint trésorier général.

Lorsque la nouvelle de ce changement de gouvernement et de l'irrévocable intention de Charles de faire exécuter rigoureusement ses derniers décrets arriva au Pérou, il y eut une formidable explosion de murmures. « Des hommes, dit Robertson, accoutumés à vivre dans l'anarchie virent nécessairement avec une extrême répugnance l'établissement d'un vice-roi, d'un gouvernement régulier et d'une cour suprême. Ils se plaignaient à grands cris de l'injustice et de l'ingratitude du souverain qui voulait les priver, sans daigner les écouter, du fruit de tant d'années de services, de travaux et de souffrances. Ils rappelaient qu'ils avaient couru les plus grands dangers pour servir la patrie, et que c'était à leurs frais, sans être soutenus par l'État, qu'ils avaient soumis à la couronne de Castille les magnifiques contrées sur lesquelles on ne voulait plus maintenant leur reconnaître aucun droit. »

Bientôt les mécontents se décidèrent à ne tenir aucun compte des ordres de Charles-Quint et à s'opposer à l'entrée du vice-roi dans le pays. Toutefois, Vaca de Castro réussit encore à les calmer, en engageant les chefs du mouvement à attendre l'arrivée de Vela et à soumettre à son appréciation ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans leurs réclamations.

Peu de temps après, le vice-roi débarqua à Tumbez; c'était un homme droit, mais haut, intraitable, et qui manquait des qualités qui lui eussent été nécessaires pour pacifier adroitement les esprits, tout en obéissant aux ordres de la cour.

Au lieu de préparer doucement l'affranchissement des Indiens par quelques sages mesures appropriées aux circonstances, il déclara, au moment où il mit le pied sur le sol péruvien, qu'il n'écouterait ni plaintes ni observations, et qu'il ferait exécuter les volontés du prince à la lettre et avec la plus inflexible sévérité.

En se rendant à Lima, il refusa d'employer les Indiens pour transporter ses bagages, il dépouilla les fonctionnaires publics de leurs terres et de leurs travailleurs, et il rendit la liberté à tous les indigènes des localités situées sur sa route. C'était se conformer strictement aux injonctions du maître, et l'on s'y fût résigné peut-être; mais Nugnez Vela alla plus loin : à peine arrivé à la nouvelle capitale, il fit jeter en prison quelques-uns des principaux citoyens de la colonie, parce qu'ils s'étaient permis de l'engager à procéder avec plus de mesure; puis, ne tenant aucun compte de la probité, du désintéressement de Vaca de Castro

et des grands services qu'il avait rendus, il osa l'accuser d'avoir fomenté la rébellion et le faire charger de chaînes.

Ceux mêmes qui avaient murmuré contre le gouvernement de Castro furent indignés d'une aussi criante injustice; le nombre des mécontents grossit de jour en jour.

Alors enfin, Gonzale Pizarre revint de son expédition au fleuve des Amazones. Il était le dernier représentant de sa famille au Pérou: ses frères avaient péri, sauf Fernand, toujours retenu prisonnier en Espagne.

Tous les hommes que les décrets royaux et l'arrogance du vice-roi avaient irrités se groupèrent autour de Gonzale, se déclarèrent prêts à le reconnaître en qualité de chef et l'engagèrent à s'emparer du pouvoir qui lui revenait par droit d'héritage, et à se venger de l'ingratitude de la cour d'Espagne. L'intérêt et l'ambition poussaient Pizarre à se rendre à ces pressantes sollicitations; cependant il hésita longtemps, tant la pensée de prendre les armes contre le représentant de son souverain légitime et d'en venir à la révolte ouverte lui inspirait de terreur. Enfin, vaincu par des instances sans cesse renouvelées, voyant qu'il disposait de forces imposantes et qu'il avait tout à craindre du despotisme du vice-roi, il céda.

Aussitôt après avoir pris sa décision, il se rendit à Cuzco; les colons l'y reçurent avec un enthousiasme qui lui fit bien augurer du succès de son entreprise. Les Espagnols le nommèrent procureur général de

leurs affaires au Pérou et le chargèrent de se rendre en armes à Lima, pour exposer à l'audience leurs réclamations et leurs plaintes. Pizarre commença par s'emparer du trésor royal et de l'artillerie, puis il leva des troupes et se dirigea vers la ville des rois.

Nugnez Vela s'y trouvait toujours; sa position était fort critique. Par sa morgue excessive, il avait éloigné de lui les membres de l'audience; il ne comptait que des ennemis dans les rangs de ceux qui auraient dû être ses coopérateurs, et bientôt les juges du tribunal suprême, loin de seconder le vice-roi, le contrecarrèrent en toutes choses, acquittèrent les gens qu'il traduisait à leur barre, remirent en liberté ceux qu'il faisait enfermer et entretinrent ouvertement des relations avec les personnes les plus hostiles à son administration. Telles étaient la situation et la disposition des esprits au moment où Gonzale arrivait aux environs de Lima. Vela ne put songer à entrer en lutte sérieuse avec lui; haï de tous ceux qui l'entouraient, il fut saisi dans son palais sans que ses propres gardes se missent en peine de le défendre, et déposé dans une île déserte du littoral. Il devait y rester jusqu'au moment où on jugerait à propos de le renvoyer en Europe.

Aussitôt après le départ du vice-roi, les membres de l'audience suspendirent les nouvelles ordonnances de la cour d'Espagne. En même temps ils enjoignirent, pour la forme, à Pizarre de licencier son armée. Ils n'ignoraient pas que, loin de leur obéir, il profiterait de l'occasion pour s'emparer du pouvoir, mais ils

voulaient sauver les apparences et ne pas avoir l'air d'être de connivence avec lui. En effet, le premier acte de Gonzale fut de demander au tribunal suprême de l'investir des fonctions de gouverneur et de capitaine général; le conseil, fidèle à son rôle, ayant feint de résister, Carvajal, lieutenant de Pizarre, entra à Lima et fit mettre à mort quelques-uns des partisans les plus connus du vice-roi. Les auditeurs, considérant dès lors leur responsabilité comme à couvert, ne résistèrent plus, et le même jour Gonzale fit son entrée solennelle à Lima et se mit à la tête du gouvernement.

Tout semblait marcher au gré de ses désirs, lorsqu'il se vit menacé d'un danger auquel personne n'avait songé. L'audience, croyant la révolution terminée, voulut renvoyer Nugnez Vela en Europe, et chargea l'un de ses membres, le licencié Alvarez, auquel la garde du captif avait été confiée, de l'accompagner en Espagne. Mais dès que le bâtiment qui devait les transporter eut mis à la voile, Alvarez se jeta aux pieds de Vela, implora son pardon et jura de lui être fidèle. Le vice-roi, profitant de ce retour inespéré de la fortune, se fit déposer à Tumbez et y releva la bannière royale. Il se vit promptement à la tête de forces assez respectables, car Pizarre, à peine arrivé au pouvoir, avait déjà mécontenté beaucoup de monde par sa tyrannie, et quelques-uns des lieutenants mêmes du nouveau capitaine général se déclarèrent pour le représentant de leur prince légitime.

Gonzale ne perdit pas son sang-froid dans ces cir-

constances critiques : il marcha contre Vela, espérant se débarrasser à jamais de lui en lui livrant une bataille décisive. Le vice-roi, dont l'armée était moins forte que celle de son antagoniste, ne voulut pas courir encore les chances d'un combat et se retira vers Quito pour s'y fortifier. Pizarre le poursuivit. Les deux troupes eurent à endurer des souffrances inouïes en franchissant les montagnes et les déserts. Les malheureux indigènes durent prendre part à cette expédition, les uns sous les étendards de Vela, les autres sous ceux de Gonzale. Dix à quinze mille de ces infortunés, répandus dans chaque armée, aplanissaient les chemins, portaient l'artillerie et les bagages et étaient réduits à la condition de bêtes de somme de leurs tyrans.

Après des marches et des contremarches dans le détail desquelles il est inutile d'entrer ici, le vice-roi, qui jusqu'alors avait soigneusement évité le combat, se crut assez fort pour risquer une bataille, et contrairement à l'avis de ses officiers les plus dévoués, qui l'engageaient à tenter la voie des négociations, il se dirigea de nouveau vers Quito, où Pizarre se trouvait alors.

C'était au mois de janvier 1545. La lutte s'engagea; elle fut très-opiniâtre; les deux rivaux commandaient leurs troupes en personne et donnèrent des preuves du plus téméraire courage. Pendant longtemps la victoire fut indécise; mais un certain Fernand de Torres ayant fendu le crâne du vice-roi d'un coup de hache, Vela tomba de cheval; dès lors la déroute

commença, et Gonzale resta maître du champ de bataille.

Il souilla son triomphe par d'abominables cruautés. Il livra aux insultes de la soldatesque la tête du vice-roi, plantée au bout d'une pique; il condamna au supplice de la corde les partisans de Nugnez, qui s'étaient retirés dans les églises de Quito; il en fit mourir d'autres par le poison.

Cependant le Pérou entier ne tarda pas à reconnaître l'autorité de Pizarre. Il rentra en triomphateur à Lima: Pedro Hinojosa, qui commandait sa flotte, le rendit maître de la mer de Panama et réussit aussi à mettre une garnison dans la forteresse de Nombre-de-Dios, située sur la côte opposée de l'isthme; il ferma ainsi l'entrée de l'empire à l'Espagne.

Gonzale n'avait plus ni rival ni adversaire sérieux dans le pays; Vaca de Castro s'était réfugié à Panama. Le plus dévoué des amis de Pizarre, le vieux François de Carvajal, encore vert et entreprenant malgré ses quatre-vingt-quatre ans, unissant l'ardeur impétueuse de la jeunesse à l'expérience de la vieillesse, suppliait Gonzale d'user largement de sa victoire et faisait briller à ses yeux les plus séduisantes perspectives. Il l'engageait à proclamer sa propre indépendance en sa qualité d'héritier du conquérant du Pérou, à se déclarer ouvertement, en toute occasion, l'ami, le protecteur des indigènes, et à épouser la fille de race inca la plus proche du trône pour acquérir, aux yeux des Indiens, une sorte de légitimité qui doublerait sa puissance et assurerait à jamais à ses descen-

dants la possession de la plus riche couronne du monde. Le licencié Cépéda, autre conseiller intime du gouverneur général, lui parlait dans le même sens.

Gonzale avait la plupart des défauts et quelques-unes des qualités de ses frères, mais il était de beaucoup le moins intelligent des quatre. Il est très-probable que Fernand n'eût pas hésité à sa place. Pizarre n'avait plus qu'un pas à faire pour franchir les degrés du trône; il n'osa pas, et malgré l'attrait que le souverain pouvoir avait pour lui, il recula devant cette dernière trahison ou devant ce dernier danger. Il oublia qu'après avoir levé l'étendard de la révolte et renversé le représentant de son souverain, un crime de plus ou de moins ne modifiait en rien sa position. Puisqu'il avait eu la hardiesse de tirer l'épée et de dénoncer l'obéissance à l'Empereur, il devait aller jusqu'au bout de sa téméraire entreprise; au lieu de cela, il se borna à solliciter timidement de la cour d'Espagne la faveur de conserver le gouvernement du Pérou, et il chargea un de ses officiers d'aller présenter sa requête à Charles-Quint.

Après cet acte de couardise, Gonzale continua à se conduire en despote et à se livrer à ses instincts sanguinaires. Il établit au Pérou un régime plus exécrable que tous ceux qui l'avaient précédé; son insatiable avarice, sa cruauté, son orgueil firent bientôt soupirer après un libérateur beaucoup de ceux mêmes dont les intérêts étaient liés aux siens.

Cependant la cour de Madrid avait eu connaissance

de la révolte du Pérou et de l'emprisonnement du vice-roi bien avant l'arrivée de l'envoyé de Pizarre. Charles-Quint, qui se trouvait alors en Allemagne, en était au plus fort de sa lutte avec la ligue de Smalkalde. Son fils Philippe et ses ministres ne pouvaient songer à envoyer des troupes en Amérique en un temps où l'Espagne avait tant et de si graves affaires sur les bras en Europe. Ils se décidèrent à faire partir pour le Pérou un négociateur habile, chargé de remettre les rebelles à la raison, et muni de pouvoirs assez étendus pour être à même d'agir en toute occasion, selon les circonstances, sans demander de nouvelles instructions à la cour.

Leur choix se fixa sur Pierre de la Gasca, prêtre et licencié en théologie. C'était un homme de haute vertu, d'une probité à toute épreuve, joignant la fermeté à la douceur, et un courage inébranlable à une perspicacité extraordinaire. La Gasca, bien qu'âgé et faible de santé, accepta avec un admirable désintéressement la mission difficile qu'on lui confiait. Il ne se faisait point illusion sur les dangers qu'il aurait à courir, ne voulut accepter que le titre de président de l'audience de Lima, renonça d'avance aux appointements qui y étaient attachés et se disposa à partir sans soldat ni argent, n'ayant d'autre garant de son succès que sa capacité et son irrévocable intention de ne manquer à aucun de ses devoirs.

La Gasca s'embarqua au mois de mai 1546. Son humble escorte se composait d'un petit nombre de domestiques et de quelques employés. Après une heu-

reuse traversée, il mit pied à terre à Nombre-de-Dios. Pizarre avait ordonné à Fernand de Mexia, gouverneur de cette localité, de n'y laisser débarquer aucun détachement espagnol; mais le président de l'audience arrivait avec si peu d'appareil, avec des dehors si modestes, il disait si hautement qu'il venait chargé d'une mission toute pacifique et de faire droit aux réclamations des colons, que Mexia n'hésita pas à le recevoir avec déférence. A Panama également, Hinojosa, qui commandait la flotte au nom du gouverneur général, lui fit un accueil empressé.

Dès que la Gasca a mis le pied sur le sol américain, la situation change.

Il écrit à Gonzale Pizarre une lettre, modèle de sagesse et d'éloquence, pour l'exhorter à se soumettre aux injonctions de son roi et à rentrer dans le devoir; à ces conditions, il lui promet le pardon de ses crimes.

Gonzale refuse de renoncer au gouvernement qu'il a usurpé, et, dans sa réponse, il rappelle avec hauteur que le Pérou a été conquis par son frère, dont il est le légitime héritier; il ordonne à la Gasca de retourner en Europe, et, afin de donner plus de poids à cette injonction, il y joint un présent de cinquante mille pesos d'or, que le président refuse avec mépris.

Les députés que Pizarre a chargés de son message remettent à Hinojosa un billet contenant des instructions secrètes, qui enjoignent à cet officier de faire périr la Gasca par le poison s'il refuse de s'en aller.

Loin d'obéir à cet ordre abominable, Hinojosa et

tous ses subordonnés reconnaissent publiquement l'autorité de l'envoyé du roi et lui livrent la flotte et la ville de Panama. Gonzale fait alors décréter d'accusation la Gasca pour s'être emparé de ses vaisseaux et avoir corrompu ses officiers; les membres de l'audience de Lima ont la lâcheté de déclarer coupable de haute trahison et de condamner à mort le représentant de leur prince. Cette folle condamnation impressionne la foule des aventuriers ignorants répandus dans le Pérou; ne voyant plus en la Gasca qu'un traître frappé par la loi, ils vont grossir la troupe de Pizarre, qui se trouve ainsi à la tête de mille hommes parfaitement équipés.

Mais le président de l'audience, bien que condamné par ceux qui devaient être ses plus fermes appuis, ne perd pas courage; il fait venir des troupes des différents établissements espagnols du voisinage; il détache de la flotte une petite escadre qui longe la côte péruvienne et y répand à profusion des copies d'un acte d'amnistie et de révocation des dernières ordonnances. Cette sage mesure a pour résultat une réaction en faveur de la Gasca, et beaucoup d'Espagnols, que l'orgueil et les prétentions de Gonzale avaient froissés, se détachent de son parti.

Sur ces entrefaites, Centeno, officier hostile aux Pizarre, et qui, depuis la défaite du vice-roi, vivait caché dans les montagnes, instruit des événements du jour, sort de sa retraite, réunit autour de sa personne cinquante à soixante soldats déterminés et se rend maître de Cuzco dans une attaque nocturne habilement

dirigée, bien que cette ville fût défendue par une garnison de cinq cents hommes. Ceux-ci passent tous au service de Centeno.

Pizarre, menacé du côté du midi par ce dernier adversaire, de celui du nord par la Gasca, se décide à marcher d'abord contre Centeno. Il s'avance avec une prodigieuse rapidité; la moitié de ses forces déserte en route; mais les quatre cents hommes qui lui restent sont l'élite de sa troupe.

Les armées se rencontrent à Huarina; celle des royalistes est de beaucoup la plus nombreuse des deux, mais Centeno, accablé par la fièvre, ne peut monter à cheval et est obligé de se faire porter dans une litière. Un combat acharné s'engage, la victoire se déclare pour Pizarre, grâce surtout aux conseils et à l'infatigable activité de son fidèle Carvajal. Trois cent cinquante royalistes et cent des hommes de Gonzale restent sur le terrain, sans compter les blessés.

Cette bataille relève le crédit du gouverneur général dans le Pérou méridional, et en peu de jours son armée est triplée par les partisans nouveaux qui lui viennent de différents côtés.

La situation est toute différente dans le nord de l'empire. Lima, délivrée de la présence de Pizarre et fatiguée de sa tyrannie, arbore l'étendard royal. La Gasca arrive à Tumbez avec cinq cents hommes, tous les Espagnols des districts voisins se rangent sous ses drapeaux; le président de l'audience s'avance, des paroles de paix sur les lèvres, offrant à tous les rebelles le pardon et l'oubli du passé;

bientôt l'empire reconnaît son autorité, depuis Quito jusqu'aux provinces méridionales, les seules qui tiennent encore pour Pizarre.

La Gasca avait indiqué la vallée de Xauxa comme lieu de rendez-vous général à ses partisans : il y pénètre et s'y voit à la tête de seize cents hommes. Il s'y arrête plusieurs mois pour former et discipliner ses recrues et pour essayer encore d'arriver à un dénoûment pacifique. Il écrit à son adversaire et lui propose, comme la première fois, une amnistie complète pour prix de sa soumission. En cette occasion, Carvajal et Cepeda engagent Gonzale à céder; il s'y refuse obstinément, il compte sur son armée et est sûr de l'emporter sur son rival.

Le président, voyant l'inutilité de ses démarches, se décide enfin à recourir à la force. Prêtre de très-sainte vie et ami de la paix, il comprend que, malgré son caractère sacré, le moment est venu pour lui de remplir les devoirs du général, de revêtir la cuirasse et de tirer l'épée, pour rester fidèle au mandat que son prince lui a confié. Il s'avance jusqu'à quatre lieues de Cuzco. Pizarre, loin de disputer le passage à son ennemi, le laisse pénétrer au cœur du pays, afin de lui rendre la fuite impossible après une victoire dont il se croit assuré, et de terminer ainsi la guerre d'un seul coup.

Les deux armées sont en présence le 9 avril 1548. Elles offrent un bizarre contraste. Dans celle de Gonzale, on ne voit qu'officiers et même soldats magnifiquement vêtus, couverts de broderies d'or et

d'argent, que chevaux splendidement caparaçonnés, qu'étendards somptueusement brodés.

La troupe du président est d'un aspect plus sévère. La Gasca, accompagné des premiers évêques nommés aux siéges du Pérou et de quelques autres ecclésiastiques, parcourt les rangs de ses soldats, leur rappelle leurs devoirs envers Dieu et le roi, les bénit, les encourage et les exhorte à se comporter en braves chrétiens.

Le combat s'engage à grande distance par quelques décharges d'artillerie. Mais, dans ce moment, l'armée sur laquelle Pizarre avait fondé de si grandes espérances présente le plus étrange, le plus honteux spectacle. Quelques-uns de ses officiers, ceux-là mêmes qui avaient le plus activement pris part aux préparatifs de la bataille, se détachent les premiers et partent au grand galop pour aller faire leur soumission au président; les autres s'empressent de les suivre, les soldats à leur tour courent après les fuyards et vont grossir les rangs de la troupe ennemie; ni menaces ni promesses ne peuvent les retenir; les bataillons que Carvajal et Pizarre commandent en personne se débandent également et laissent leurs chefs à peu près seuls; la Gasca reste maître du terrain et remporte la plus complète victoire sans avoir tiré l'épée.

Jean d'Acosta, l'un des compagnons de Gonzale, voyant cet abandon général, se tourne vers lui et s'écrie : En avant, marchons à l'ennemi et mourons en Romains! — Non, lui répond froidement Pizarre,

puisque tout est perdu, sachons plutôt mourir en chrétiens! Et, après avoir prononcé ces mots, il remet son épée à l'un des officiers du président.

A partir de ce moment l'orgueilleux héritier de François Pizarre apparaît sous un aspect nouveau : il devient un autre homme. De nos jours, des gens qui ont vécu assez honorablement suivant le monde refusent de finir chrétiennement; dans les âges de foi, au contraire, on voit les grands criminels eux-mêmes essayant, dans leurs derniers moments, de reconquérir le ciel par l'énergie de leur repentir. La conduite de Gonzale nous en donne un remarquable exemple. Renfermé sous bonne garde dans la tente de Centeno pour y attendre son arrêt, il demande qu'on lui laisse la nuit afin de se préparer à paraître devant le juge suprême; il n'a plus qu'une seule pensée, celle de remplir fidèlement ses devoirs de fils de l'Église. Il fait sa confession générale avec une profonde contrition, reçoit avec une ferveur extrême les derniers sacrements, emploie les heures qui lui restent à s'entretenir avec son directeur spirituel, sans se préoccuper du sort qui lui est réservé dans peu d'instants. Le tribunal qui naguère avait été le docile instrument de toutes les volontés du coupable, espérant sans doute jeter ainsi un voile sur ses précédentes lâchetés, condamne Gonzale à être décapité. La sentence porte en outre que sa tête sera publiquement exposée avec une inscription injurieuse à sa mémoire; que ses biens seront confisqués, sa maison rasée, et qu'on sèmera du sel sur l'emplacement.

Le sang-froid du condamné ne le quitte pas lorsqu'on vient lui annoncer qu'il n'a plus que quelques heures à vivre. Enveloppé d'un large manteau, il monte sur une mule qui l'attend auprès de la tente, et se dirige vers le lieu du supplice en continuant à prier et à embrasser avec amour et confiance une image de la Vierge et un crucifix qu'il tient à la main.

Pizarre franchit les degrés de l'échafaud; puis, se tournant vers l'assistance, il rappelle aux soldats et aux officiers présents que beaucoup d'entre eux lui doivent leur fortune: en retour de ses bienfaits, il leur demande de prier pour le repos de son âme et de faire célébrer quelques messes à cette intention. S'agenouillant ensuite devant une table sur laquelle est placé un grand crucifix qu'il baise pour la dernière fois, il écarte sa longue et soyeuse barbe, et recommande au bourreau de bien faire son métier. Sa tête, tranchée du premier coup, roule à terre.

Ainsi finit le dernier des Pizarre qui joua un rôle en Amérique. L'exécuteur voulut le dépouiller de ses riches vêtements; Centeno, qui cependant avait été l'ennemi du défunt, empêcha que cette insulte ne fût faite à son cadavre en payant une somme d'argent au bourreau. Le corps fut transporté à Cuzco et enterré sans cérémonie dans la chapelle qui renfermait déjà les restes des plus ardents ennemis de Pizarre, des deux Almagro. Une tombe commune réunit ainsi ceux qui n'avaient pu vivre en paix ensemble et qui s'étaient disputé l'empire du Pérou.

Le tribunal qui avait prononcé la sentence de

Gonzale se montra plus sévère encore envers le vieux Carvajal, le plus fidèle des conseillers et des lieutenants du gouverneur général. Carvajal, auquel son courage indomptable, sa férocité et son humeur caustique avaient valu une grande et triste célébrité dans le nouveau monde, fut condamné à être écartelé. Son penchant pour la satire ne le quitta pas jusqu'au dernier moment. Il déclara que si la fortune s'était prononcée pour lui, il eût fait disperser dans le pays les membres de tous ses ennemis; il ne voulut pas se confesser, disant qu'il l'avait fait depuis peu, et arrivé au lieu du supplice il adressa encore des propos ironiques et piquants à la foule qui l'entourait.

Plusieurs autres officiers et soldats payèrent aussi de leur tête le crime de rébellion qui leur était imputé.

Robertson, rendant compte dans son célèbre ouvrage des guerres civiles entre Espagnols auxquelles la découverte du Pérou avait donné naissance, et sur lesquelles nous venons de jeter un coup d'œil, ajoute quelques réflexions que nous croyons devoir rapporter ici, parce qu'elles peignent parfaitement la situation : « La soif des richesses, dit-il, devint chaque jour plus ardente parmi les hommes qui partagèrent les dépouilles de ce pays. Tous n'ayant qu'un même but et étant dominés par une même passion, il n'y avait qu'un moyen de gagner des partisans et de se les attacher, il fallait leur distribuer beaucoup d'or et leur promettre de grands établissements..... Les changements rapides de fortune dont l'ancien empire des

Incas devint le théâtre donnaient naissance à de nouveaux besoins et à de nouveaux désirs. Des vétérans prenaient tout à coup le goût de la profusion et s'abandonnaient au luxe le plus dispendieux et à tous les excès de la licence militaire... Mais en même temps, animés par l'espoir de nouvelles récompenses, ils continuaient à affronter les dangers et la mort avec la plus rare intrépidité...

» En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec autant de férocité qu'au Pérou. Aux passions qui rendent les querelles atroces entre concitoyens, se joignait l'avarice qui servait d'aliment à leur inimitié. Les biens d'un ennemi mort étaient confisqués, personne ne faisait de quartier dans les combats, les accusations les plus terribles pesaient sans cesse sur la tête des gens riches. Pizarre et Carvajal condamnèrent à mort une foule d'hommes sur les plus légers soupçons. Le bourreau fit périr presque autant de colons que le fer ennemi, et la plupart furent condamnés sans aucune forme de procès.

» On ne se piquait pas même au Pérou de fidélité au chef auquel on s'était attaché. Le sentiment d'honneur, auquel les militaires tiennent si énergiquement, la droiture, qui est l'un des traits distinctifs du caractère espagnol, semblaient entièrement tombés en oubli. On trahissait sans honte ni remords. Pendant toutes les discussions, chacun pour ainsi dire abandonnait ses premiers associés et le parti qu'il avait embrassé d'abord; personne ne se faisait scrupule de violer ses engagements. Cepeda et les autres juges de

l'audience, obligés par les devoirs de leur place à soutenir le vice-roi Nugnez Vela, s'empressèrent de le trahir; les instigateurs et les complices de la révolte de Gonzale Pizarre l'abandonnèrent les premiers pour se soumettre à ses ennemis. Hinojosa, qu'il avait choisi entre tous ses officiers pour lui confier le commandement de sa flotte, la livra à la Gasca. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans qu'il avait souvent conduits à la victoire jetèrent leurs armes sans combattre et passèrent du côté de l'ennemi. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si complet, si ouvert, de tous les principes de morale et des obligations des hommes les uns vis-à-vis des autres, obligations sur lesquelles cependant repose l'union sociale. On ne rencontre de pareilles mœurs que parmi des gens qui vivent dans des pays très-éloignés du centre de l'autorité, où l'espoir du gain est sans bornes, où d'immenses richesses font oublier les crimes par lesquels on les a acquises. C'est dans de semblables circonstances uniquement qu'il est possible de trouver l'avidité, la corruption et la perfidie que l'on remarque parmi les conquérants du Pérou. »

---

## CHAPITRE DIXIÈME.

Gouvernement de la Gasca. — Les vice-rois.

Après la mort de Pizarre, le calme succéda aux orages qui avaient agité le Pérou pendant de si longues années. Les divers partis désarmèrent, et la Gasca parvint à détourner habilement l'attention des

aventuriers espagnols des affaires du gouvernement et à occuper leur dévorante activité, en réveillant leur goût pour les expéditions lointaines et les découvertes. Il chargea Centeno d'aller explorer les régions qu'arrose le fleuve la Plata; il confia à Valdivia le commandement d'une expédition qui devait conquérir les régions encore insoumises du Chili; tous les ambitieux, tous ceux que la soif de l'or et des découvertes poussait vers les contrées inconnues, se groupèrent autour des drapeaux de ces deux chefs déjà célèbres, et le président de l'audience fut débarrassé de la sorte de la soldatesque effrénée, qui était pour lui l'obstacle le plus grave à l'accomplissement de la mission dont la cour l'avait chargé.

Cependant il avait à surmonter encore une très-grande difficulté. La coutume, déjà enracinée dans le nouveau monde, exigeait que des récompenses en terres, en mines, etc., fussent distribuées à ceux qui avaient servi la cause royale. Il fallait procéder au partage des possessions des vaincus. Chacun aspirait à avoir sa part la plus grande possible de la curée, les solliciteurs se pressèrent en foule autour du président. Il les écouta tous avec une patience bienveillante, bien décidé cependant à ne faire que ce qui lui paraîtrait juste et à ne se laisser influencer par personne. Pour atteindre son but, il se retira avec plusieurs hommes de confiance à un village situé à quelques lieues de Cuzco. Là, il fit son décret de répartition; après l'avoir terminé, il le remit cacheté aux autorités de l'ancienne capitale, leur ordonna de ne l'ouvrir et

le publier qu'après huit jours révolus, puis il partit pour Lima.

La publication du décret produisit une explosion de fureur, ainsi que la Gasca s'y était attendu. Peu d'individus, des mieux partagés, s'en montrèrent satisfaits; les autres, trop persuadés de leur mérite personnel, et exagérant outre mesure la valeur des services qu'ils avaient rendus, crièrent à l'injustice, à la partialité, et chargèrent le président de malédictions. Les passions, momentanément assoupies après la fin tragique de Gonzale Pizarre, se réveillèrent une fois encore; déjà les mécontents parlaient de reprendre les armes, mais ils reconnurent qu'ils manquaient d'un chef autour duquel ils auraient pu se grouper, et que les soldats leur faisaient défaut; force leur fut de renoncer à leurs projets. La tempête que l'on craignait se borna à quelques coups de tonnerre; leurs éclats, d'abord redoutables, s'affaiblirent peu à peu et se perdirent bientôt dans le lointain.

L'attitude de la Gasca fut pour beaucoup dans ce résultat. Unissant à la douceur du prêtre une fermeté inébranlable, il écouta les réclamations qui lui semblèrent fondées, opposa un mur d'airain aux prétentions outrées, et travailla avec un zèle qui jamais ne se trouva en défaut à rétablir l'autorité dans toutes les provinces de l'empire du Pérou. Bientôt l'ordre succéda à l'anarchie, la perception des revenus publics se fit avec régularité, le pouvoir fut respecté et le gouvernement se trouva établi sur une base solide.

Le président de l'audience se conforma aux volontés

de la cour et s'occupa avec une sollicitude paternelle du sort des indigènes. Il publia des règlements pour les soustraire à la tyrannie des vainqueurs et pour les faire instruire dans la religion chrétienne. Fidèle aux ordres qu'il avait reçus, il défendit sous les peines les plus sévères de faire ou de marquer des esclaves, il régularisa le tribut que les Indiens devaient payer, il fixa le salaire auquel ils avaient droit lorsqu'on les faisait travailler dans les mines, à la pêche des perles ou en qualité de portefaix, et il établit en tous lieux des officiers chargés spécialement de les protéger et de veiller à leurs intérêts. La Gasca fut merveilleusement secondé dans cette partie difficile de sa tâche par les clergés séculier et régulier; nous parlerons de leurs travaux dans notre prochain chapitre. Les Péruviens, se voyant véritablement protégés, perdirent peu à peu leur timidité et prirent l'habitude, dans leurs nécessités, de s'adresser avec confiance à ceux sur l'appui desquels ils pouvaient compter.

Dix-sept mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée du président de l'audience au Pérou; il aspirait à retourner en Espagne, à reprendre un genre de vie plus conforme au caractère dont il était revêtu, et à abdiquer des fonctions qu'il n'avait acceptées que par dévouement envers son souverain et dans l'intérêt de l'humanité. Cependant il avait à remplir encore une rude tâche.

Plusieurs des colons les plus riches et les plus influents venaient de mourir, leurs terres se trou-

vaient vacantes, il fallait procéder à une nouvelle distribution, et toutes les ambitions, toutes les cupidités étaient en éveil comme à l'occasion du partage fait à Cuzco. Les intrigues recommencèrent. La Gasca, résolu à quitter l'Amérique et voulant couper court aux réclamations, prépara son décret, le remit cacheté comme la première fois, aux membres de l'audience, leur enjoignit de n'ouvrir le pli que huit jours après son départ de Lima, et de se conformer strictement à son contenu. Puis il s'embarqua.

Tandis que le navire qui portait le président se dirigeait vers Panama, Pierre et Fernand de Contreras, fils du gouverneur de cette ville, qui s'étaient révoltés contre l'autorité royale et avaient attaché à leur cause un bon nombre de mécontents, se rendirent maîtres de quelques navires et croisèrent le long des côtes pour s'emparer de la Gasca au passage et le retenir prisonnier. Il leur échappa et arriva, après avoir couru encore plusieurs dangers, à Nombre-de-Dios, d'où il fit voile pour l'Espagne. Il y arriva en juillet 1550.

L'ancien président reçut un accueil enthousiaste dans sa patrie. Parti sans troupes ni argent pour remettre à la raison les plus audacieux des rebelles, un succès complet avait couronné sa difficile mission. Ajoutons qu'en un temps où la cupidité était la passion dominante de ceux qui visitaient le nouveau monde, il brilla par le plus rare désintéressement. La Gasca avait eu des sommes considérables entre les mains, et il fit parvenir à son maître d'immenses trésors; mais comme il était parti pauvre pour le Pérou,

pauvre il en revenait. L'Empereur fut même obligé de payer pour lui quelques dettes contractées à l'occasion de sa mission; il le pourvut de l'évêché de Palencia en récompense de ses services. La Gasca y vécut tranquille, sans faste, dans l'exercice de ses devoirs épiscopaux, et mourut en 1567, pleuré de tous ceux qui l'avaient connu.

Après le départ du président, les différents partis recommencèrent à s'agiter au Pérou; mais ils manquaient de chefs, et les scènes hideuses qui avaient ensanglanté précédemment ce pays ne se renouvelèrent plus au même degré. Il y eut, à la vérité, encore des conspirations et des soulèvements partiels dans l'ancien empire des Incas, mais ils furent promptement comprimés.

A partir de la présidence de la Gasca, le Pérou fut gouverné par des vice-rois. Don Antonio de Mendoza, comte de Tandilla, ouvre la série de ces grands dignitaires [1]. Mendoza, protecteur éclairé des indigènes, compléta l'œuvre ébauchée par son prédécesseur et exempta, par un décret, les Indiens de tout service *personnel obligé :* c'était la mise en vigueur de l'ordonnance royale à l'occasion de laquelle on s'était révolté contre Nugnez Vela. Cette disposition, qui améliorait considérablement le sort des Péruviens, mais qui

[1] Mendoza, comte de Tandilla, et frère du marquis de Mondéjar, nommé en 1532 vice-roi de la Nouvelle-Espagne, l'avait gouverné pendant dix-sept ans avec autant d'humanité que de sagesse. Il fut nommé en 1549 au Pérou en la même qualité, arriva à Lima en 1551 et y mourut l'année suivante.

causait un préjudice considérable aux avides colons, fut le prélude d'une sédition; le vice-roi tint bon. Louis de Vergas, chef des mécontents, paya de sa tête sa coupable tentative, et la tranquillité se rétablit.

Le second vice-roi, don Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, suivit les mêmes errements que son prédécesseur; désirant se concilier l'affection des indigènes, il fit de pacifiques propositions à Saïri-Tupac, fils de cet Inca Manco-Capac, proclamé souverain du Pérou à Cuzco, après la mort de Huascar et d'Atahualpa. Saïri vivait retiré dans les montagnes de Villa-Pampa; le marquis l'engagea à venir s'établir auprès de lui avec les siens, lui promettant sécurité complète, son appui auprès du roi d'Espagne et une pension assez considérable pour pouvoir vivre d'une manière conforme à son rang. L'Inca, après de longues hésitations, accepta la proposition; il se rendit d'abord à Lima, puis à Cuzco, dont la population l'accueillit avec un enthousiasme impossible à décrire. Saïri, âme naïve et douce, fut bien vite frappé de la majesté imposante des cérémonies du culte catholique; il demanda et reçut l'instruction chrétienne, et fut baptisé sous le nom de Diego.

Diego de Cuniga, Cante de Nieva, Garcia de Castro et François de Tolède furent les quatre premiers successeurs du marquis de Cañete. François de Tolède, abandonnant les principes de ses devanciers, souilla sa vice-royauté par un acte de perfidie qui le rendit l'objet de l'exécration des Péruviens.

Diego Saïri-Tupac était mort, laissant un frère

nommé Tupac-Amaru, qui jamais n'avait consenti à quitter ses montagnes. Le vice-roi voulut l'attirer à Cuzco et lui promit de le maintenir en possession des priviléges dont Saïri avait joui. Amaru s'y étant refusé, François de Tolède lui déclara la guerre sous le faux prétexte que l'Inca complotait pour remonter sur le trône, et qu'il faisait piller les marchands espagnols lorsqu'ils traversaient le district dans lequel il s'était établi.

Le vice-roi leva à la hâte deux cent cinquante hommes et chargea don Garcia Loyola, le plus hardi de ses officiers, d'aller attaquer le prince indien dans les montagnes de Villa-Pampa.

Tupac-Amaru quitta sa retraite à l'approche des Espagnols; poursuivi et hors d'état de soutenir une lutte inégale, il se rendit avec sa femme, ses deux fils, une de ses filles et les indigènes de sa suite. On conduisit les captifs à Cuzco, où se trouvait François de Tolède.

Alors commença le procès criminel le plus odieux, le plus inique qui se puisse imaginer. On accusa le malheureux Inca de conspiration et de projets d'assassinat; on impliqua dans la cause tous les métis fils d'Espagnols et d'Indiennes, feignant de croire qu'ils nourrissaient des desseins homicides contre les dominateurs du pays. Le vice-roi avait recours à ce moyen abominable pour se débarrasser de ceux qui tenaient aux indigènes par leurs mères; loin de comprendre que la fusion des races était ce qu'il y avait de plus désirable dans l'intérêt bien entendu de la

couronne, il estimait ne pouvoir mieux faire que de maintenir, plus tranchée que jamais, la séparation entre les vainqueurs et les vaincus. On mit un grand nombre de ces infortunés à la torture, mais on ne parvint à en tirer aucun aveu; François les fit exporter, les uns au Chili, les autres au Mexique ou même en Espagne; ils y moururent tous de nostalgie. Les Indiens de sang royal furent conduits à Lima au nombre de trente-six; trente-cinq d'entre eux succombèrent en deux ans au chagrin d'avoir quitté leurs familles et leur lieu natal. Dans leur nombre se trouvaient les deux fils et la fille de l'Inca.

Amaru fut condamné à avoir la tête tranchée. Il demanda en vain à être mené en Espagne pour y plaider sa cause en présence du roi Philippe II, qui occupait alors le trône. Tolède, craignant une émeute, ordonna que l'exécution eût lieu sur-le-champ. Garcilasso de la Vega, témoin de ce qui se passa, en rend compte dans les termes suivants :

« Le prince parut en public, dit-il, sur une mauvaise mule, ayant le cou et les mains liés. Un crieur marchait devant lui pour proclamer l'arrêt et le sujet de sa mort, qu'il disait être *pour avoir été tyran et traître au roi d'Espagne*. Tupac, qui n'entendait pas bien la langue espagnole, voulut savoir ce que publiait cet homme, et l'ayant demandé aux religieux qui l'accompagnaient, ils lui répondirent qu'on le faisait mourir pour les trahisons par lui commises contre le roi son seigneur. Ces paroles le touchèrent extrêmement; à l'instant même il demanda qu'on fît venir le crieur, et

il lui tint ce discours : « Tu as grand tort de publier une » chose que tu sais être fausse, puisque personne n'i» gnore que je n'ai jamais fait ni pensé à faire une tra» hison. Pourquoi ne dis-tu plutôt qu'on m'immole » parce que le vice-roi le veut ainsi, et non pas pour » aucun crime que j'ai commis ni contre lui ni contre le » roi de Castille ? J'en prends à témoin Pachacamac. » Après qu'il eut parlé de la sorte, les officiers de la justice furent très-étonnés de voir arriver sur la place une grande troupe de femmes de tout âge, les unes de sang royal, les autres filles de caciques de ces frontières-là, qui toutes désolées et répandant d'abondantes larmes, s'adressèrent au prince et lui dirent : « Inca, pourquoi veut-on te trancher la tête ? Quel » mal as-tu fait pour mériter la mort ? Demande à » celui qui te la donne de nous en faire autant, à nous » qui avons l'honneur de t'appartenir par la naissance » et qui serons beaucoup plus satisfaites de mourir » avec toi que de vivre ici sujettes et esclaves de ceux » qui conspirent contre ta vie. » Après ces paroles, elles recommencèrent leurs cris et leurs lamentations d'une façon si étrange que les assistants appréhendèrent que l'exécution d'une sentence si peu attendue, et que jamais personne n'eût imaginée, ne donnât lieu à quelque révolte. La foule était si grande que, tant à la place qu'aux fenêtres et aux toits des maisons, il y avait plus de trois cent mille personnes. Les officiers de justice s'approchèrent de l'échafaud avec les religieux qui accompagnaient le prince, et le bourreau les suivait le coutelas à la main. Les indigènes, voyant

leur Inca si près de la mort, en furent tellement affligés que, poussant des cris jusqu'au ciel, ils remplirent de terreur toute la place, où l'on ne pouvait s'entendre, ce qui fit que les prêtres qui parlaient à l'Inca le prièrent de faire taire ces Indiens. Aussitôt il haussa le bras et ouvrit la main, puis il la porta à son oreille, et ensuite il la baissa peu à peu jusqu'à sa cuisse droite. Les Indiens, connaissant par là qu'il leur commandait de se taire, cessèrent incontinent de crier et firent un si grand silence, qu'il semblait qu'il n'y avait plus personne dans la ville.

» Les Espagnols et le vice-roi, qui étaient à une fenêtre pour voir cette exécution, en furent fort étonnés et admirèrent l'obéissance que les Indiens rendaient à leur prince, même au dernier moment de sa vie. On lui coupa la tête aussitôt, ce qu'il souffrit avec une grandeur de courage surprenante; mais cette constance est ordinaire aux Incas et aux gentilshommes du pays, qui ne s'épouvantent jamais, quelque mal et quelque inhumanité qu'on leur fasse. »

Tel est le récit que nous transmet l'historien contemporain; cette tragédie fut plus hideuse encore et plus criminelle que le procès scandaleux fait à l'infortuné Atahualpa. Les deux fils de Tupac-Amaru le suivirent de très-près, ainsi que nous le disions ci-dessus; avec eux s'éteignit la descendance masculine de Manco-Capac, race étonnante, qui pendant plus de quatre siècles avait donné au Pérou une suite de souverains tous dignes du nom de père, et adorés de leurs sujets presque à l'égal de la Divinité. Pendant bien

des générations, le jour anniversaire de la mort d'Amaru fut pour les indigènes un jour de deuil public; ils le célébraient par des chants funèbres et par des représentations scéniques dans lesquelles les derniers moments du dernier Inca étaient pathétiquement reproduits et qui provoquaient toujours une explosion de larmes et de sanglots parmi les assistants. Ce crime non-seulement avait été infâme et inutile, il avait été impolitique. Les Péruviens ne l'oublièrent ni ne le pardonnèrent.

François de Tolède n'en retira aucun fruit; la plupart des Espagnols qui résidaient au Pérou, les membres du clergé en particulier, blâmèrent énergiquement la conduite du vice-roi, et celui-ci ne trouva pas les trésors qu'il croyait devoir être en la possession d'Amaru. Il s'était figuré aussi que l'extirpation de la race inca serait considérée par Philippe II comme un service signalé rendu à la couronne d'Espagne et magnifiquement récompensé. Il se trompait: Philippe en fut indigné, et lorsqu'à son retour du nouveau monde François se présenta devant lui, ce prince lui dit d'un ton glacial : « Je ne vous avais pas » envoyé au Pérou pour y tuer les rois, mais pour les » servir ; vous pouvez vous retirer. » Bientôt après, l'ancien vice-roi, convaincu d'avoir détourné pendant son gouvernement des sommes très-considérables au préjudice de la couronne, se vit au moment d'être arrêté et mis en jugement. Accablé de honte, il en mourut.

Ses successeurs reprirent les errements des premiers

vice-rois du Pérou. A partir de ce temps, le pays resta tranquille pendant une très-longue suite d'années [1].

---

## CHAPITRE ONZIÈME.

### Action de l'Église catholique au Pérou.

Détournons nos regards des scènes déplorables dont nous avons tracé la rapide esquisse, pour contempler un plus consolant spectacle.

Tandis que les conquérants du nouveau monde faisaient ployer les Indiens infortunés sous le joug le plus odieux, l'Église se préparait à les gagner à l'obéissance et à la civilisation chrétienne par des voies conformes à l'esprit de son divin fondateur.

Le pape Jules II avait créé les premiers évêchés aux Antilles dès l'année 1511, et des religieux de plusieurs ordres, notamment des franciscains et des dominicains, y travaillaient avec un zèle incomparable.

[1] La révolte formidable des habitants du Pérou à la fin du dix-huitième siècle n'appartient plus au sujet que nous traitons. Cette révolte, contemporaine de celle qui enleva à l'Angleterre presque toutes ses colonies de l'Amérique continentale, faillit faire perdre à l'Espagne la partie montueuse du Pérou. Elle fut provoquée par les exactions de quelques employés espagnols et reconnaissait en qualité de chef don José Gabriel Condorquani, fils du cacique de Tungasuca, et qui se donnait pour un descendant des Incas. Il avait pris le nom de Tupac-Amaru. Après une lutte des plus opiniâtres il fut pris et mis à mort avec sa famille. Quelques autres révoltes partielles suivirent celle dont nous venons de parler et servirent de prélude à la grande révolution qui mit fin à la domination espagnole dans l'Amérique méridionale.

Après la découverte et la conquête de l'Amérique centrale, et avant que le souverain pontife eût expédié les bulles nécessaires pour l'établissement régulier des affaires ecclésiastiques dans ces contrées, un grand nombre de moines demandèrent à s'y rendre pour se consacrer à la pacifique conquête des nations idolâtres.

Adrien IV, cédant aux instances de la cour d'Espagne et en particulier de l'impératrice Isabelle, lança, dès le 9 mai 1522, — plusieurs années par conséquent avant la découverte du Pérou, — une bulle qui chargeait les franciscains d'évangéliser le nouveau monde. Le général de l'ordre, Francisco de Quiñones, commissionna à cet effet Martin de Valence, provincial de Saint-Gabriel, qui partit à la tête de douze religieux.

Ces pacifiques conquérants arrivèrent à la Vera-Cruz au mois de mai 1524. Fernand Cortès les y accueillit avec respect. Leur apparence humble et affable impressionna favorablement les indigènes, qui tout aussitôt reconnurent en eux des amis et des protecteurs.

Les missionnaires s'occupèrent, dès leur arrivée, de l'étude des langues du pays; lorsqu'ils furent en état de les parler, ils se répandirent de divers côtés. Bientôt d'autres ordres envoyèrent des ouvriers pour s'associer aux travaux des premiers venus. L'on vit ainsi débarquer successivement en Amérique de nombreux disciples de saint François et de saint Dominique, des augustins et des frères de la Merci[1]. Tous

[1] Plus tard, plusieurs autres ordres encore, en particulier

ces Pères donnèrent successivement des missions dans l'Amérique centrale et au Pérou après la chute de l'empire des Incas; ils firent beaucoup de fruit en tous lieux.

Témoins de la conduite désordonnée des conquérants, les missionnaires prirent en main la cause des Indiens avec une énergie qui leur attira souvent des persécutions. Ils défendirent en toute occasion ces peuples malheureux contre leurs vainqueurs qui s'efforçaient de les représenter comme constituant une race imparfaite, marquée par la nature du sceau de la servitude, incapable de se former à la vie sociale et de comprendre les vérités de la religion. Ils furent pour les indigènes des ministres de paix, cherchant à les soustraire à la verge de fer de leurs oppresseurs. Partout où il y avait des injustices à combattre, des actions coupables à stigmatiser, on les voyait sur la brèche, ne transigeant jamais avec le devoir.

En maintes occasions les religieux surent faire arriver la vérité au pied du trône et instruire l'Empereur de ce qui se passait dans le nouveau monde. Ce fut à leur prière que Charles-Quint chargea spécialement les membres du clergé de protéger les Indiens contre l'oppression; à leur demande, il renouvela les ordonnances publiées précédemment en faveur des indigènes, mais qui étaient restées à l'état de lettre morte.

les jésuites, firent partir pour l'Amérique de nombreux missionnaires, que leurs œuvres et leur dévouement ont rendus célèbres.

Usant des droits que leur reconnaissaient les instructions royales, les missionnaires commandèrent aux habitants du pays de leur amener les enfants afin qu'ils leur apprissent à lire et à écrire en espagnol, et qu'ils leur enseignassent la doctrine chrétienne. Ils avaient compris que pour fonder quelque chose de durable il importait de s'emparer des jeunes générations. Bientôt ils établirent en diverses localités de véritables écoles. Les jeunes Indiens, comme pour donner un démenti à leurs détracteurs, y apprenaient avec une surprenante facilité les langues, la lecture, l'écriture, les arts et les sciences d'Europe.

Les indigènes qui se trouvaient en contact avec les missionnaires éprouvaient pour eux la plus haute vénération, leur témoignaient une confiance filiale et leur demandaient le baptême. Ces heureux résultats eussent été bien plus complets sans la conduite indigne des laïques espagnols; en particulier durant les années qui suivirent la conquête, en un temps où aucune autorité ne fonctionnait régulièrement en Amérique.

Deux actions se trouvaient alors en présence, l'une chrétienne, l'autre qu'on est tenté de qualifier d'infernale; le Pérou et l'Amérique centrale en ressentaient les effets, et une partie très-considérable de la population, exaspérée par de trop longues souffrances, haletante sous le joug, pleurant ses anciens souverains et son antique indépendance, échappait à l'action des religieux, confondait dans son ardente haine ses tyrans et le christianisme qu'ils voulaient lui imposer,

et demeurait foncièrement attachée à ses usages et à son culte [1].

Peu à peu on organisa la hiérarchie ecclésiastique en Amérique. Des évêchés furent fondés à Lima, Cuzco et Quito. Lima devint archevêché et métropole du Pérou vers le milieu du seizième siècle, au temps où Mexico fut érigée en métropole de la Nouvelle-Espagne sous le vertueux archevêque Zummaraga. Dans ce temps aussi, les deux grands empires du nouveau monde étaient gouvernés par des vice-rois qui se montrèrent zélés défenseurs des droits et des intérêts des indigènes, et qui assurèrent à ces derniers la paisible possession de leurs propriétés et les soutinrent contre les violences et les injustices des colons, sans tenir aucun compte des plaintes de ces derniers. Les Indiens commencèrent alors enfin à respirer, et les efforts du clergé étant secondés, les conversions se multiplièrent. On fonda divers colléges pour les néophytes, et on plaça à leur tête des religieux aussi distingués par la science que recommandables par la vertu. L'aptitude dont beaucoup d'indigènes firent preuve pour les sciences les plus abstraites causa un étonnement général ; au bout de quelques années, on compta dans leurs rangs des savants très-distingués.

L'éducation des filles ne fut pas négligée non plus. Des religieuses du tiers ordre de saint François, arri-

[1] Dix ans après la conquête, un tiers au moins de la population indigène avait été dévoré par les guerres, les épidémies et les mauvais traitements. La moitié de ce qui en restait devait périr durant les cinquante années suivantes.

vées d'Europe, réunirent les jeunes indigènes et leur enseignèrent la religion et les travaux propres à leur sexe.

D'après le mode d'administration établi dans le nouveau monde, lorsque l'ordre succéda enfin aux orgies de la conquête, tout Indien était ou vassal immédiat de la couronne, ou dépendant de quelque autre vassal, à qui le district dans lequel il habitait avait été cédé pour un temps limité [1] sous le titre de *commanderie*. Les rois d'Espagne réunirent la plupart des commanderies à la couronne, après l'expiration du temps pour lequel elles avaient été concédées.

Les Indiens des commanderies payaient au fisc les trois quarts de la taxe très-modique à laquelle ils étaient soumis; le dernier quart revenait à l'usufruitier du domaine; le bénéfice de leurs services se partageait dans la même proportion. Ces services étaient de deux sortes : les premiers comprenaient les travaux d'utilité publique, tels que la culture des grains, la garde des troupeaux, la construction des ponts, des routes, etc.; les seconds avaient rapport à l'exploitation des mines et à la purification des métaux, travaux pénibles et malsains. Des lois réglèrent la manière dont ces services devaient s'accomplir, et en dépit des réclamations souvent renouvelées par les avides possesseurs des mines, les vice-rois mirent énergiquement la main à leur stricte exécution [2]; ils

[1] C'était habituellement pour deux générations.

[2] Nous devons toutefois faire observer ici que l'exploitation

établirent dans les différents districts des officiers spécialement chargés de veiller au bien-être et à l'instruction des indigènes, de paraître devant les tribunaux pour les défendre et de les protéger contre la violence. Ils firent plus encore : en bien des localités ils choisirent leurs représentants parmi les chrétiens

des mines fut, pendant la domination espagnole, une occasion de rudes souffrances pour les indigènes. Comme ils se refusaient à ce genre de travail, on finit par le rendre obligatoire en en fixant le prix à un demi-dollar par jour. Le gouvernement établit à cet effet sous le nom de *mita* une sorte de conscription civile, en vertu de laquelle la population de chaque district était tenue de fournir annuellement un certain nombre d'hommes pour le service des mines; — tout Indien âgé de plus de dix-huit ans et de moins de cinquante était soumis à cette conscription. Son temps de service durait six mois et revenait à peu près de quatre en quatre ans. L'Indien appelé aux mines quittait, comme nos conscrits, sa famille et ses intérêts, pour se rendre au lieu d'exil, souvent fort éloigné, qui lui était assigné. Lorsqu'il était marié, il pouvait obtenir l'autorisation d'emmener avec lui sa femme et ses enfants. Malgré cet adoucissement, beaucoup de ces infortunés mouraient à la peine, et tous les historiens de l'ancien empire du Pérou sont d'accord pour considérer la *mita* comme devant figurer en première ligne parmi les causes de la dépopulation du pays.

Plus tard les Indiens eurent à se plaindre d'un autre abus très-grave. Une loi avait investi, peu après la conquête, les gouverneurs des districts du droit de fournir aux indigènes, *à des prix fixes et modérés*, les objets nécessaires à leur consommation. Cette loi donna peu à peu naissance à de véritables exactions, beaucoup de gouverneurs finirent par forcer les Péruviens à leur acheter au poids de l'or des objets hors d'usage ou dont ils n'avaient aucun besoin. L'avidité des gouverneurs de Chayanta et de Tinta fut la cause première de la révolte des montagnards péruviens en 1780.

indigènes, afin de faire respecter plus sûrement leurs bienveillantes intentions.

Soutenus par les vice-rois, les évêques et les clergés séculier et régulier poursuivaient leurs travaux apostoliques.

Les archevêques de Lima, en particulier Turribius, contemporain de sainte Rose, ont puissamment contribué à amener les Péruviens au giron de l'Église. Les canons des différents synodes tenus à Lima renferment d'admirables dispositions touchant la conversion des Indiens et la manière dont on doit les traiter.

Le zèle et la charité des évêques, des religieux et des vice-rois du Pérou et de la Nouvelle-Espagne éclatèrent surtout pendant les différentes épidémies, de petite vérole en particulier, qui désolèrent l'Amérique entre les années 1538 et 1576 et qui firent décroître de plus en plus la population indigène. Ils fondèrent trois hôpitaux, les dotèrent et veillèrent personnellement à ce que les secours temporels et spirituels ne manquassent jamais à ceux qu'on y recevait.

La gratitude des indigènes ne leur fit pas défaut, ils considérèrent les vice-rois, les évêques, le clergé et les missionnaires comme leurs défenseurs naturels. Toutefois l'affection que les Indiens portaient à leurs protecteurs ne s'étendit pas aux colons espagnols; ils ne voyaient en eux que des oppresseurs avides contre lesquels il fallait incessamment se tenir en garde. Le souvenir des atrocités qui avaient accompagné la conquête, la vue des villes ruinées, des cam-

pagnes dépeuplées, des terres les plus fertiles et des mines les plus riches passées aux mains des étrangers entretenaient de mortelles inimitiés.

Faisons observer aussi qu'une grande partie de la population, retirée dans les montagnes, où le zèle ardent des missionnaires pouvait seul l'atteindre quelquefois, demeurait attachée à l'idolâtrie et persistait à adorer le soleil et les astres.

En bien des lieux aussi l'ivraie se trouvait mêlée au bon grain parmi les nouveaux convertis. Les religieux, en ouvrant les portes de l'Église à des millions d'Indiens et en détruisant le côté le plus matériel et le plus grossier de l'idolâtrie, ne réussirent pas du premier coup à faire de tous ces hommes des chrétiens parfaits. Beaucoup de superstitions locales restèrent vivaces parmi eux.

Il était aussi des gens du pays qui, soumis en apparence aux lois du gouvernement et de l'Église, continuaient à célébrer en secret les cérémonies usitées chez leurs ancêtres. Les débris de l'ancienne noblesse se réunissaient à cet effet dans les lieux les plus inaccessibles des Cordillères, et pendant de longues années ils groupèrent autour d'eux tous ceux qui nourrissaient au fond de leur cœur la haine des envahisseurs, et qui n'avaient pas renoncé à l'espérance de ressaisir un jour le pouvoir et d'expulser les étrangers.

L'inimitié persistante des deux races se manifesta avec énergie au temps des épidémies dont il a été question ci-dessus. Tandis que le clergé donnait aux indigènes des preuves si éclatantes du plus ardent

dévouement, ceux-ci grinçaient des dents de fureur en voyant que le fléau épargnait les Européens; ils jetaient des cadavres dans les fontaines et mêlaient du sang des victimes au pain, dans l'espoir de tuer les blancs.

Résumons-nous.

D'une part, nous avons montré la population indienne broyée, écrasée par la conquête, puis en partie convertie, en partie encore attachée à l'idolâtrie, mais généralement animée du désir de secouer le joug; de l'autre, nous avons dépeint les conquérants tels que nous les font connaître les documents les plus dignes de foi, avides, cruels, éludant en toute occasion les ordres émanés de la mère patrie, quand ces ordres sont en faveur des vaincus. Au milieu de ces deux éléments hostiles, nous avons vu apparaître quelques magistrats intègres et un clergé actif, exemplaire, multipliant les prodiges de la charité, se posant partout en défenseur des opprimés, leur inspirant la confiance et le respect, mais ne suffisant pas à l'immensité de l'œuvre et ne parvenant pas, malgré la grandeur de son zèle, à détruire généralement, chez les uns, le penchant à l'idolâtrie et la soif de la vengeance; chez les autres, l'avarice, l'orgueil et l'esprit de domination.

Il fallait donc, ainsi que nous le disons dans notre Avant-propos, qu'un principe surnaturel vînt se placer entre les vainqueurs et les vaincus pour agir sur eux avec cette puissance douce et humble, donnée d'en haut et qui s'ignore elle-même.

Dieu accorda cet élément nécessaire au nouveau

monde en la personne de sainte Rose de sainte Marie, l'humble vierge de Lima; elle accomplit sa tâche providentielle sans s'en douter, et après une vie d'austère pénitence, toute cachée et presque ignorée, elle devint la glorieuse patronne du Pérou et le lien mystique des races diverses qui peuplaient l'ancien empire des Incas.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# DEUXIÈME PARTIE.

## SAINTE ROSE DE LIMA

### (SAINTE ROSE DE SAINTE MARIE.)

#### INDICATION DES SOURCES.

Un grand nombre d'auteurs ont écrit la vie de sainte Rose de Lima en divers idiomes, dans le cours du dix-septième siècle [1].

Parmi toutes ces biographies, les plus estimées

[1] La plupart de ces écrits sont devenus fort rares. Les principaux biographes de la sainte ont été : — *Jean de Vargas Machuca,* dominicain de la province de Saint-Jean-Baptiste au Pérou. Sa biographie, dédiée au conseil royal suprême des Indes, a été publiée en espagnol ; — *Dominique-Marie Marchesius,* dominicain (en langue italienne); — *Léonard Hansen,* dominicain. Son œuvre, rédigée en latin, a eu plusieurs éditions ; — *Antoine Gonzalez de Acuña de Lima* (en latin). On en possède également plusieurs éditions ; — *Seraphinus Bertolini,* dominicain. Au rapport d'Échardus, cette biographie, écrite avec élégance, manque de critique ; — *André Ferrer de Valdecebro,* dominicain aragonais (en espagnol); — *Pierre Emmanuel* et *Pierre Scoto* (en italien) ; — *Jean-Antoine Faure* (en français) ; — *Hyacinthe de Parra* (en espagnol) ; — *Joseph Lotello* (en italien) ; — *J.-B. Feuillet* (en français) ; — *Antoine de Lorca* (en espagnol) ; — *Jean-Baptiste Wouters* (en flamand). Nous ne faisons pas mention ici de plusieurs biographies anonymes ou moins importantes. Le dominicain *Thomas Souëges* et *Baillet* ont publié la vie de sainte Rose de

sont incontestablement celles des pères dominicains Antoine Gonzalez de Acuña, de Lima, et Léonard Hansen; elles ont été écrites en latin et ont eu toutes deux plusieurs éditions.

La biographie de Gonzalez est intitulée *Compendiolum vitæ admirabilis et pretiosæ mortis B. Rosæ de S. Maria Limensis Peruanæ, tertii ordinis S. P. Dominici, a S. D. N. Clemente IX beatis annumeratæ.*

L'édition que nous avons consultée est celle imprimée à Augsbourg en 1668, et reproduisant sans changements l'édition de Rome.

Léonard Hansen, né à Juliers, entra dans l'ordre des frères prêcheurs à Cologne; son profond savoir et sa piété exemplaire, son humilité au milieu des succès les plus éclatants, lui acquirent une très-grande célébrité. Il mourut à Rome en odeur de sainteté le 28 mars 1685, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et fut enterré dans l'église dominicaine de la Minerve. L'histoire de sainte Rose qu'il a publiée est intitulée *Vita mirabilis et mors pretiosa venerabilis sororis Rosæ de sancta Maria Limensis ex tertio ordine sancti Patris Dominici.*

Son œuvre a été imprimée à Rome en formats in-12 et in-4° en 1664, en in-folio en 1680. Outre ces trois éditions, il en existe une de Louvain, publiée en 1668

Lima en français, au commencement du dix-huitième siècle. Suivant sa coutume, le rationaliste *Baillet* a purgé sa biographie des miracles et des faits extraordinaires qui abondent dans la vie de la sainte, et bien que les jeûnes prodigieux de Rose aient été attestés de la façon la plus incontestable, il les déclare inadmissibles.

par les soins du père dominicain Jean Antoine d'Aubermont.

L'édition de Louvain est celle que les bollandistes ont reproduite dans leur tome cinquième du mois d'août (26 août). C'est là que nous l'avons consultée. L'auteur déclare que l'on connaît très-incomplétement les grâces dont Rose a été l'objet et les faits extraordinaires qui remplissent sa vie, parce que l'humilité la poussait à les celer le plus possible.

Dans les bollandistes, la biographie est précédée, suivant l'usage, d'un *Commentarius prœvius,* et suivie d'une série de chapitres consacrés à la *gloire posthume* de la sainte; leur article se termine par la bulle de canonisation de Rose, publiée par le pape Clément X; cette bulle elle-même est encore une biographie abrégée et très-remarquable.

Nous ignorons si sainte Rose de Lima a eu des historiographes modernes autres que le curé de Beratzhausen, Georges Ott. Ce vénérable ecclésiastique a publié une charmante vie de la vierge de Lima en langue allemande sous le titre de *Das Leben der lieben heiligen Jungfrau Rosa von Lima, den Prediger brüdern Leonard Hansen und Anton Gonzalez, getreülich nacherzählt* [1]. Outre les deux écrits qu'il cite dans son titre, Ott a consulté avec fruit la biographie de saint François de Solan par le père franciscain Diego de Cordoue et l'histoire de l'ancienne Amérique espagnole par le cardinal Baluffi.

[1] *Ratisbonne*, chez Frédéric Pustet. 1859.

Le livre du curé de Beratzhausen nous a été fort utile, et nous le citerons souvent dans l'ouvrage que nous entreprenons aujourd'hui. Cependant la division que nous adoptons n'est pas celle de notre devancier, qui ne nous semble pas conforme au goût de la majorité des lecteurs français. Tout en suivant un ordre chronologique plus rigoureux que Georges Ott, nous interromprons quelquefois le récit de la vie de Rose pour parler de ses vertus, au moment où celles-ci se manifestèrent avec le plus d'éclat, et nous y rattacherons divers faits qui en découlent, sans nous lier toujours strictement à la marche du temps. Cette méthode nous permettra de mettre plus de variété dans notre travail et d'éviter les redites.

---

# CHAPITRE PREMIER

Servant d'introduction à la vie de sainte Rose. — Considérations sur la mystique chrétienne.

Sainte Rose de Lima a poussé la rigueur envers elle-même au degré le plus extraordinaire. Sa vie est riche en événements merveilleux authentiquement constatés dans les procès qui ont précédé sa béatification, et dans le diplôme pontifical de canonisation publié en 1671 par le pape Clément X.

On connaît la lenteur, la maturité, la haute et minutieuse prudence avec lesquelles Rome agit toutes les fois qu'il est question de procéder à l'examen des personnages augustes qu'elle inscrit dans le catalogue des saints. Lorsque l'Église a parlé, le doute n'est plus possible, et quelque surnaturels que soient les faits solennellement attestés par elle, la certitude à leur égard est complète.

Ces faits d'ailleurs ont leur raison d'être. Nous allons essayer de le démontrer[1].

Dieu, en créant l'homme dans l'état d'innocence et de pureté, lui avait donné la royauté sur la nature entière. Adam et Ève, placés dans le paradis terrestre, commandaient en souverains absolus au monde

[1] Les questions que nous traiterons sommairement dans ce chapitre ont été déjà l'objet de notre introduction à la vie de sainte Françoise Romaine. Nous croyons devoir présenter ici une récapitulation très-abrégée de cette introduction, pour faciliter l'intelligence de l'histoire de sainte Rose à ceux qui la liront et qui ne connaîtraient pas notre biographie de sainte Françoise.

matériel, leurs corps et leurs sens leur étaient parfaitement soumis, un rapport intime les liait à leur Créateur et au monde des esprits.

Cet ordre admirable fut détruit par le péché.

. Lucifer et ses anges avaient les premiers refusé d'obéir au Seigneur et s'étaient séparés de lui. Ils réussirent à détourner le premier couple humain de sa fin et à l'entraîner dans leur rébellion.

Dieu châtia les coupables. Lucifer, auteur de la révolte, fut précipité dans l'abîme avec son armée. Adam, séduit par le prince des ténèbres, fut chassé du paradis terrestre, exilé sur un sol ingrat et condamné, avec toute sa descendance, à la peine, au travail, à la mort. Le mal, volontairement choisi, sépara la créature de son Créateur; les ténèbres succédèrent dans l'âme à la lumière; le monde des esprits cessa d'être visible au père du genre humain; il perdit sa royauté sur la nature. Destiné désormais au combat, il se vit placé entre le bien et le mal, entre la loi divine et ses penchants pervertis. Toutefois, au milieu des rigueurs de la condamnation prononcée contre Adam et Ève, la miséricorde du Seigneur leur promit, dans un lointain avenir, un rédempteur qui sauverait le genre humain et le rétablirait dans ses anciens droits.

Notre histoire se résume ainsi en deux hommes : en Adam, qui nous a perdus, et en Jésus-Christ, l'homme Dieu, qui nous a sauvés; elle se divise en deux grandes périodes : le réparateur *espéré* et le réparateur *venu*.

Après quatre mille ans d'attente, le Verbe s'incarne, et quand il a vaincu l'enfer et accompli la mission dont son Père l'avait chargé, il retourne au ciel et laisse son pouvoir à l'Église visible, fondée sur le roc et organe par lequel il restera autorité vivante pour nous jusqu'à la consommation des siècles.

Les voies qui rétablissent les rapports de la créature avec Dieu, préparées avant l'avénement du Messie, sont ouvertes après son incarnation. Le péché, qui avait renversé l'ordre primitif, est détruit en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, et l'homme, fidèle à l'appel d'en haut *et soutenu par une grâce toute spéciale*, peut monter aux plus sublimes hauteurs et reconquérir les priviléges qu'Adam avait possédés avant sa chute; cependant il peut encore, en résistant aux grâces ordinaires, rouler d'abîme en abîme, tomber dans les dernières profondeurs du mal et se rendre semblable aux démons.

Car aucune contrainte n'est imposée à *la liberté* de la créature rachetée. Elle est maîtresse de se donner à Dieu ou de rester sous l'esclavage de Satan. Jésus-Christ, en la sauvant, lui a laissé la redoutable faculté de se révolter.

Les êtres privilégiés vénérés par l'Église catholique sous le nom de *saints* sont ceux en qui l'œuvre de la rédemption a produit ses fruits les plus abondants. Les trouvant toujours fidèles à correspondre, la grâce les rétablit en partie dans la supériorité exercée primitivement par l'âme sur le corps, et renoue pour eux, plus ou moins complétement, les rapports avec le

monde invisible, que notre premier père avait perdus par le péché.

L'initiative du mouvement qui conduit les âmes à la sainteté vient de Dieu. Seul il fait choix de ses élus, et ce choix est une grâce toute gratuite. Ayant reçu l'appel d'en haut, *il faut que l'âme* CONSENTE *à suivre le mouvement ascensionnel qui lui est imprimé* et à rompre ses liens terrestres pour en contracter de nouveaux. Alors commence la vie du retour, dont le but est de rétablir l'homme dans sa liberté primitive et véritable, en l'affranchissant des liens dont le péché l'avait enlacé, en le rapprochant de ce dont il l'avait éloigné. Il s'agit, par conséquent, d'une conversion totale de l'être, du pénible traitement d'une maladie héréditaire invétérée.

Ce traitement attaque d'abord la nature physique. Le corps, en quelque sorte plus grossier et plus matériel depuis la chute d'Adam, et sans cesse renforcé par les éléments qu'il s'assimile, pèse de tout son poids sur la créature que Dieu appelle à la sainteté. Pour le réduire à l'état d'instrument docile, l'âme doit le condamner au régime le plus sévère; elle lui retranchera autant que possible la *nourriture,* qui entretient sa vigueur et son penchant à la révolte, le *sommeil,* qui est une des manifestations les plus puissantes de la domination exercée par la matière sur l'esprit.

La nature inférieure étant soumise et brisée de la sorte, il importe que les dispositions, les penchants et les passions de l'homme soient disciplinés à leur

tour. Le péché les a éloignés du but que Dieu leur avait assigné pour les tourner du côté de l'égoïsme et de la sensualité; les moyens employés pour rétablir l'ordre primitif sont :

1° La mortification, c'est-à-dire le frein ou le châtiment infligé au corps par une volonté énergique; — l'homme mortifié réprime sans hésiter tout appétit sensuel en le condamnant à supporter l'opposé de la jouissance à laquelle il aspire;

2° L'indifférence, ou au moins la parfaite soumission dans les maux de la vie présente, qui sont voulus et infligés par Dieu dans des vues de miséricorde;

3° Les œuvres de charité, qui forcent l'homme à s'oublier et à ne tenir aucun compte de ses répugnances, pour ne songer qu'aux intérêts — surtout aux intérêts spirituels, — du prochain.

Mais il importe que les plus hautes régions des facultés intellectuelles et spirituelles soient purifiées, renouvelées en quelque sorte, tout aussi bien que le corps et les penchants de l'homme; car, par suite de notre dégradation originelle, les impressions extérieures tiennent l'intelligence comme enchaînée et empêchent les puissances de l'âme et de l'esprit de se recueillir en Dieu.

Dans ce nouveau travail, l'ascète chrétien s'attache d'abord à émousser les sens, à les réduire en servitude, de manière à ne plus être ému ni distrait de la solitude intérieure et de la contemplation par les perceptions extérieures.

Puis il entreprend la mémoire et l'imagination, tou-

jours si inquiètes, si bruyantes, si peuplées, suivant l'expression du P. Faber[1], toujours semblables à une cité remuante et séditieuse; il les fait rentrer dans le devoir, les détourne de ce qui est terrestre et les vide impitoyablement des formes et des images dont elles se sont remplies.

Il brise par l'humilité, par l'obéissance, par une sainte haine de lui-même, *la volonté propre,* qu'il considère comme sa plus dangereuse ennemie; il en fait hommage à Dieu, qui la lui restitue épurée, transfigurée et devenue conforme à la sienne.

Ainsi la santé est rendue à l'âme; sa fidèle correspondance à la grâce prévenante lui a mérité la sanctification. Délivrée de ses chaînes, elle brise son enveloppe; d'insecte rampant au milieu des boues de la terre, elle est transformée en papillon aux ailes d'or et d'azur, destiné à séjourner dans les régions éthérées; elle s'élance vers son Dieu, en qui elle trouve son repos; elle ne pense et n'agit qu'en lui.

Toujours en présence de son Créateur, sans qu'aucune distraction l'en puisse séparer d'une manière absolue, l'homme régénéré vit d'une vie toute nouvelle; l'amour des choses de la terre n'a plus d'accès en son cœur; il fait constamment ce que Dieu conseille, inspire et commande; son existence devient un acte non interrompu d'adoration, et il peut dire avec Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.*

[1] *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, ch. XXIII.

Mais alors aussi les rapports de l'*homme inférieur* et de l'*homme supérieur* sont complétement changés. L'âme, détachée de ce qui est terrestre, commande en maîtresse absolue au corps, et celui-ci, entraîné lui-même vers des régions plus élevées, est soumis à des conditions d'existence toutes nouvelles[1] et n'a plus besoin d'éléments aussi grossiers que dans la vie ordinaire.

De ce détachement de l'âme, de ce mouvement d'ascension du corps résultent certains phénomènes opposés aux lois physiques auxquelles est sujette la nature déchue et qui se manifestent souvent dans la vie et dans la mort des saints.

Les causes n'étant plus les mêmes, les effets également *peuvent* être différents.

De là peut-être cette odeur suave et balsamique qu'exhalent les corps de certains saints, surtout après leur mort. L'âme, quittant son enveloppe, lui laisse un signe du parfum de ses vertus.

De là encore la légèreté, la flexibilité et l'incorruptibilité plus ou moins grande de plusieurs de ces corps. Dépouillés d'une partie de la matière par le régime sévère auquel ils ont été soumis, ceux-ci se retrouvent, sous certains rapports, dans des conditions analogues à celles dans lesquelles était Adam avant sa chute, et ils sont affranchis de la putréfaction, qui est une conséquence du péché.

[1] Cette question est admirablement traitée dans les célèbres dialogues de sainte Catherine de Gênes entre l'âme, le corps et l'amour-propre.

Les passions, les dispositions et les penchants soumis, ordonnés, détachés des objets extérieurs et des plaisirs sensuels, produisent ces merveilles de pureté et d'énergie, cette puissance d'aimer qui semble participer à l'infini de son objet, ces joies extraordinaires en Dieu, ce don précieux des larmes que l'on admire dans tant de glorieux ascètes.

Le *sensorium* sanctifié par l'esprit d'en haut ne s'attache plus aux phénomènes naturels; des sens nouveaux, tout intérieurs, pénétrant la moelle et l'essence des choses, sont donnés à un grand nombre de saints.

Pour ces êtres privilégiés, le toucher distingue ce qui est sanctifié de ce qui ne l'est pas.

Le goût ne trouve de douceur qu'à la très-sainte Eucharistie.

La vertu et l'harmonie morale affectent agréablement l'odorat; le vice, au contraire, est accompagné d'émanations infectes.

L'ouïe intérieure acquiert une finesse extraordinaire.

La vue distingue les choses spirituelles à travers les formes corporelles qui les enveloppent. Ainsi beaucoup de saints ont vu Notre-Seigneur sous le voile des espèces consacrées et les anges qui assistaient à la célébration du saint sacrifice. Il en est d'autres en présence desquels les saintes images s'animaient, et qui ont eu avec elles de fréquents et mystérieux entretiens [1]. Il en est encore qui, pénétrant l'enve-

[1] La vie de sainte Rose nous présentera de remarquables exemples de ce fait.

loppe terrestre, lisaient tout ce qui se passait dans l'âme et dans l'esprit des personnes avec lesquelles ils se trouvaient en rapport.

Faisons observer en outre que chez certains mystiques, le *sensorium*, considéré dans son ensemble, loin d'être borné comme chez les hommes ordinaires, domine tantôt le temps, tantôt l'espace. Ainsi saint Pie V, étant au Vatican le 5 octobre 1571, est témoin de la bataille de Lépante; ainsi encore saint Dominique voit d'avance la guerre des Albigeois et la mort de Pierre d'Aragon.

Ajoutons encore que la faculté de perception de ces grands mystiques se manifeste surtout par la force irrésistible qui les pousse vers la très-sainte Eucharistie, vers les reliques et les objets sanctifiés, et qui, réciproquement, pousse ces objets vers eux. On a vu plusieurs fois, pendant la célébration de la messe, l'hostie consacrée s'élancer d'elle-même dans la bouche des saints qui se trouvaient parmi l'assistance. Cela est arrivé à sainte Catherine de Sienne, à sainte Thérèse et à d'autres encore.

La purification complète des facultés supérieures de l'homme et la parfaite soumission des penchants naturels à l'âme impriment à l'entendement une direction toute nouvelle; dégagé du monde visible, il ne s'occupe plus que de ce qui est relatif au ciel.

Il arrive alors que l'esprit divin pénètre l'esprit humain et lui donne une science merveilleuse. Les Irénée, les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin, les Grégoire, les grands docteurs, en un mot, connus sous le

nom de *Pères de l'Église*, nous présentent les exemples les plus éclatants de ce genre de savoir.

La purification mystique de l'imagination se manifeste principalement dans les productions de l'art et de l'éloquence, qui reflètent dès lors une inspiration supérieure. Aussi le christianisme reconnaît-il une éloquence[1] et un art saints, une éloquence et un art profanes.

Quant à la volonté humaine, enfin, sanctifiée par sa résistance constante aux tentations et aux jouissances physiques, devenue conforme à celle de Dieu, — ainsi que nous le disions ci-dessus, — elle n'a plus d'inclination que pour le bien. Cette tendance invariable devient pour elle le ressort de la plus haute vertu. Cette vertu prend différents noms, selon les sphères diverses dans lesquelles elle se déploie[2]; elle atteint parfois ce degré *héroïque* dont l'histoire des saints nous offre de si admirables exemples.

Les phénomènes divers dont nous venons de faire mention ont leur principe dans les facultés et les penchants innés de l'homme; mais la purification parfaite de la créature peut être accompagnée encore de certains dons merveilleux octroyés par la Divinité à ceux qu'elle choisit pour être les instruments de ses

[1] Est-il besoin de rappeler les prédications des saint François d'Assise, des saint Vincent Ferrier, des saint François Xavier qui se faisaient entendre aux âmes de leurs auditeurs plutôt qu'à leurs oreilles et convertissaient des populations entières?

[2] Nous n'entrons pas ici dans le détail des vertus théologales et cardinales, on en trouve les définitions dans tous les traités de théologie.

desseins et dont ils doivent faire usage pour agir efficacement sur leurs semblables.

L'apôtre saint Paul nous apprend que ces dons sont au nombre de neuf, et saint Thomas d'Aquin les divise en trois catégories, à savoir :

1° *La science des choses divines*, à laquelle se rattachent les dons de *foi*, de *sagesse* et de *science ;*

2° *Les moyens nécessaires à la transmission*, au-dessous desquels se groupent le don *de discernement des esprits* et le double don des langues, car il faut *comprendre* et savoir se *faire comprendre ;*

3° *Les garanties pour la vérité de ce qui est transmis*, comprenant les dons de *prophétie*, de *guérison* et des *miracles*.

Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans l'examen détaillé des dons surnaturels[1] ; rappelons seulement que ceux de la dernière espèce se retrouvent dans tous les siècles qui se sont écoulés depuis la venue de Notre-Seigneur[2], et que les adversaires de l'Église, fermant volontairement les yeux aux preuves les plus irréfragables, se sont efforcés de les reléguer dans les temps apostoliques. Le dòn des *miracles*, en particulier, a été nié avec la mauvaise foi la plus insigne. Arrêtons-nous-y un instant.

La Genèse nous apprend qu'originairement l'homme possédait l'*empire sur la nature* et lui commandait en

[1] On en trouve également les définitions dans les ouvrages de théologie.

[2] Ce fait a été constaté de la façon la plus authentique dans les procès de béatification et de canonisation.

souverain. Nous le disions en commençant ce premier chapitre. Nous ajoutions qu'Adam s'étant révolté contre le Tout-Puissant, ses sujets avaient à leur tour refusé de lui obéir.

La descendance de notre premier père ne reprend aujourd'hui d'empire sur la création qu'en usant de violence, et son pouvoir est semblable à celui qu'exerce un maître sur un esclave irrité, toujours disposé à l'insurrection. Toutefois, lorsque l'homme dirige cette violence contre ses sens, ses facultés, sa volonté, pour les briser et se remettre sous le joug salutaire de l'obéissance qu'Adam avait rejeté, il retrouve plus ou moins sa dignité originaire, et Dieu permet alors quelquefois qu'il ressaisisse la royauté dont il avait été primitivement investi, et que la nature reconnaisse de nouveau en lui son chef et son seigneur.

Les vies des saints nous font connaître les actes de cette souveraineté exercée sur la création; la biographie de Rose de Lima nous en présentera d'admirables exemples.

Il nous reste à parler d'un état qui constitue le degré le plus élevé et le couronnement de la renaissance spirituelle de l'homme, c'est l'*état extatique*.

Dans l'état habituel de veille, la créature conserve la conscience d'elle-même vis-à-vis des objets extérieurs.

Dans l'extase, au contraire, elle est hors d'elle-même, tout absorbée dans la contemplation de Dieu, et elle perd le sentiment réflexe du *moi* [1].

[1] Nous ne nous occupons ici que de l'*extase mystique* ou *spi-*

Les vertus théologales sont dans l'homme la condition et la base de l'extase. Cette condition s'y trouvant, le moindre rapport avec quelque chose de saint peut la provoquer. Elle est indépendante des influences organiques et physiques, la volonté humaine également y est étrangère. *C'est l'esprit de Dieu qui souffle où il veut;* le Seigneur remplit de sa propre vie l'âme qui s'est entièrement donnée à lui, l'arrache au cercle naturel et la fait pénétrer dans les hautes régions d'un monde nouveau. Le corps est alors tout à fait sous l'empire de l'esprit et comme anéanti; les sens sont fermés, les lois de la pesanteur terrestre perdent leur puissance, la vie se réfugie en quelque sorte au centre de l'être et ne fonctionne que vis-à-vis de l'Éternel.

L'extatique revient à lui lorsque l'esprit de Dieu veut cesser d'agir, et cette volonté peut être manifestée par la parole des supérieurs spirituels.

*rituelle.* Il est un autre état qui se manifeste souvent par des symptômes à peu près identiques, qui est provoqué par le magnétisme, par l'usage de l'opium, etc., et qui forme le terme opposé de la vraie extase. Celle-ci est sainte, l'autre est profane, elle appartient à la nature et produit le somnambulisme; il est facile d'en abuser. La prétendue extase magnétique, dans laquelle l'esprit des ténèbres joue souvent un rôle, a existé de tout temps; les oracles et les sibylles des païens en font foi. L'extase mystique ne s'est jamais vue que chez les prophètes de l'ancienne loi et chez les saints de la loi nouvelle. Son domaine est uniquement religieux, elle est étrangère aux rapports individuels qui établissent le somnambulisme, et n'est jamais périodique ou régulière, car la périodicité est un symptôme d'influences naturelles.

Quelquefois, après cette délicieuse communication avec un autre monde, l'extatique est enlacé par le monde extérieur d'étreintes d'autant plus douloureuses qu'il le dominait de plus haut. Alors la désolation et la sécheresse succèdent aux douceurs de la grâce. Sainte Rose de Lima, nous le dirons en son lieu, s'est souvent trouvée dans cet état. Mais au milieu des souffrances de l'abandon, elle soumettait toujours par un acte héroïque sa volonté à la volonté divine.

Jetons un coup d'œil sur les différents phénomènes qui peuvent résulter de l'état extatique, et faisons observer d'abord que ces phénomènes font participer les corps des saints, dès cette vie et jusqu'à un certain point, aux qualités qui seront l'apanage des corps glorieux au ciel. La théologie désigne ces qualités sous les noms de *clarté, subtilité, agilité* et *impassibilité.*

Le corps parfaitement soumis à l'esprit participe, en certaines circonstances, à ce qui arrive à ce dernier, et comme une lumière et une chaleur extraordinaires environnent l'âme, un éclat surnaturel, visible à chacun, illumine souvent les saints. On en trouve de frappants exemples à travers tous les siècles de l'histoire de l'Église[1].

Les vies de quelques ascètes nous font connaître un autre phénomène très-remarquable, et qui se rattache à celui dont nous venons de parler : c'est l'*invisibilité.*

[1] Pour n'en citer que quelques-uns, nous rappellerons que saint Philippe de Néri, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier et saint François de Sales ont été vus souvent entourés d'une éblouissante lumière lorsqu'ils priaient.

De même que les corps physiques parfaitement pénétrés de lumière échappent à la vue, de même en certains cas de la vie mystique, l'esprit, embrasé par la flamme d'en haut, fait participer momentanément le corps à sa nature en s'emparant de lui. De semblables faits se présentent dans les histoires de saint François de Paule, de saint Vincent Ferrier, de saint Joseph Hermann de Steinfeld.

Le contraire a lieu lorsque de purs esprits se rendent visibles, c'est-à-dire dans les *visions*. Celles-ci sont une conséquence de l'extase; elles se font *dans l'imagination,* ou bien elles sont *purement intellectuelles.*

Dans les visions du premier genre, l'extatique assiste à des scènes, voit les objets avec leurs formes extérieures et est parmi les acteurs du drame qui se déroule en sa présence. Un monde merveilleux l'entoure; il n'y a plus pour lui ni temps ni espace. Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les saints et les anges lui apparaissent.

La vision intellectuelle, au contraire, réside dans les plus hautes facultés de l'esprit; celui-ci saisit les choses dans leur essence et en est saisi de la même manière; l'action du sens intérieur et du sens extérieur y est absolument nulle, et souvent l'âme ravie finit par perdre entièrement le sentiment d'elle-même dans l'intime contemplation de Dieu. Les admirables visions de sainte Thérèse, consignées dans l'histoire de sa vie écrite par elle-même, ont été purement intellectuelles[1].

[1] L'Église prend toujours de très-minutieuses précautions

Passons à une autre manifestation de l'extase. Il arrive qu'elle s'empare des organes de la voix. Alors, le voyant prononce des mots que l'esprit humain n'a point pensés, et qu'on dirait parlés par un autre; il s'énonce avec une éloquence entraînante en diverses langues qu'il ignore dans son état habituel [1], ou bien encore il fait entendre des chants d'une douceur infinie sans que l'on remarque en lui aucun mouvement de la langue ou des lèvres [2].

L'extase produit souvent l'immobilité la plus complète; en d'autres occasions, elle est mobile et donne naissance à une série de phénomènes très- remarquables, tels que les *stations mystiques*, la *marche*, le *ravissement*, le *vol extatique* et les *effets produits à distance*.

Dans les *stations mystiques*, le voyant imite Jésus-Christ souffrant; il reproduit en tout ou en partie

lorsqu'il s'agit de constater des visions et les soumet à la critique la plus sévère.

Car il peut y avoir des illusions des sens, et il peut y en avoir de l'imagination. Les visions peuvent aussi être produites par un état surexcité et maladif, ou par la malice de l'esprit des ténèbres ayant revêtu la forme d'un ange de lumière.

On ne saurait donc assez admirer la prudence avec laquelle l'Église procède pour faire un discernement exact et séparer le vrai du faux.

[1] On en trouve de très-frappants exemples dans les Actes des apôtres, au jour de la Pentecôte, et dans les vies de Madeleine de Pazzi, de Jeanne de la Croix, de Marie d'Agreda, etc.

[2] C'est ainsi que sainte Humilienne, Pierre le chartreux, Christina mirabilis, etc., chantaient pendant leurs extases.

l'histoire de sa passion et la subit lui-même avec ses plus atroces douleurs.

L'Église a constaté authentiquement l'existence du phénomène dont nous parlons dans les vies de Marie de Narni, d'Agnès de Jésu, de sainte Véronique Guiliani, de Jeanne de Jésus-Marie de Burgos, etc. Les *stations mystiques* touchent de très-près à la stigmatisation dont nous nous occuperons avant de terminer ce chapitre.

Dans la marche extatique, le voyant se rend d'un lieu à un autre pendant l'extase et obéit aux ordres de son directeur spirituel, même lorsque celui-ci ne les lui donne que par un acte de volonté intérieur. Sainte Françoise Romaine et sainte Madeleine de Pazzi, entre autres, se trouvaient fréquemment dans cet état.

Passons au *ravissement*. L'ascèse a dépouillé l'extatique des forces d'attraction inférieure; l'équilibre n'est plus celui qui existe dans les conditions ordinaires de la vie; le poids qui attache le corps à la terre est allégé : le ravissement en résulte. Saint Ignace, saint François Xavier, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse, saint Pierre d'Alcantara, pour ne nommer que des saints d'une époque peu éloignée de la nôtre, ont été vus suspendus en l'air et hors d'eux-mêmes pendant plusieurs heures consécutives.

Lorsque l'organisme du voyant, parfaitement soumis aux puissances de l'esprit, qui tend toujours à s'élever, est dépouillé de tout ce qui compose le lest dans la vie habituelle, le corps du saint est souvent

entraîné avec la rapidité de l'éclair par l'esprit divin qui le remplit, et le *vol extatique* se présente. Nous nous bornerons à rappeler ici qu'au moment où l'esprit d'en haut s'emparait de saint Joseph de Cupertino, on l'entendait jeter un cri doux et pénétrant et que, devenu véritable oiseau du ciel, on le voyait enlevé dans les airs à de prodigieuses hauteurs.

Dans les effets produits à distance, l'extatique attire d'une part ce qui lui est homogène, de l'autre il domine les lois habituelles de la nature.

Sainte Catherine de Sienne et de Gênes, sainte Françoise Romaine et une foule d'autres attiraient à elles la très-sainte Eucharistie, les crucifix, les images, ainsi que nous avons eu occasion de le dire précédemment.

Quant à l'empire exercé sur les lois de la nature, il se manifeste soit par la pénétration de ce qui est impénétrable, soit par l'action exercée en un lieu éloigné.

L'esprit divin, qui remplit ceux en qui la vie mystique et la correspondance parfaite à la grâce prévenante ont rétabli l'empire de l'âme, ne connaît pas d'obstacles et ne saurait être retenu par la matière. On sait que saint Dominique, saint Maurice et plusieurs autres saints, répétant le miracle de Notre-Seigneur après sa résurrection, n'ont pas été arrêtés par des *portes fermées*.

L'action en un lieu éloigné s'exerce de deux manières différentes, à savoir :

Le voyant est impétueusement transporté en un

autre endroit; il ne laisse de sa présence, au lieu qu'il quitte, aucune trace sensible. Tous ceux qui l'entouraient savent qu'il est parti[1].

D'autres fois, pour respecter dans une certaine mesure les lois de la nature, Dieu veut que le voyant ainsi entraîné laisse à la place qu'il quitte toutes les apparences de la personne qui n'y est plus. On trouve de très-frappants exemples de ce dernier phénomène dans les vies d'un grand nombre de saints, tels que saint Joseph de Cupertino, saint Antoine de Padoue, saint Pierre d'Alcantara, etc. Marie d'Agreda convertit, pendant ses extases, les peuples du nouveau Mexique; elle est connue et chérie de ces nations sans avoir jamais quitté l'Espagne, si ce n'est dans ses ravissements; elle parle leur langue, qui lui est complétement étrangère dans son état habituel.

Saint François Xavier, pendant la grande tempête qui menace d'engloutir le vaisseau portugais, est vu silencieux et recueilli dans le navire, et en même temps il se trouve parmi les matelots de la chaloupe égarée, les exhorte et les encourage. Enfin, saint Alphonse de Liguori, assoupi dans sa chambre à Saint-Agathe-des-Goths, est au même instant au Vatican et prépare à la mort le pape Clément XIV.

Il nous reste à dire un mot du point culminant de l'état extatique, de la *stigmatisation*.

L'image de la divinité a été troublée dans l'homme

[1] Rita de Cassia fut transportée au couvent de Cassia, où on ne voulait pas la recevoir, par saint Jean-Baptiste, saint Augustin et saint Nicolas de Tolentino.

par le péché. Dans tout ce qui précède, nous avons cherché à indiquer la manière dont cette adorable image peut être rétablie; nous avons vu comment la créature déchue peut être transformée, relevée de sa dégradation et rendue peu à peu à sa condition première, moyennant une fidélité parfaite à correspondre à des grâces toutes spéciales.

Mais ici-bas la souffrance est la condition inévitable de la transfiguration. Il faut avoir suivi Notre-Seigneur au Calvaire avant de monter avec lui au Thabor. L'image dont l'homme régénéré portera l'empreinte sera donc celle du Sauveur souffrant et non celle du Sauveur glorifié. De même que la croix de Jésus-Christ a précédé sa résurrection, de même aussi la renaissance des saints a lieu par la souffrance du vieil homme jusqu'à la mort du péché, et souvent ils arrivent à la gloire en portant en leurs corps les empreintes glorieuses des plaies du Rédempteur.

Saint François d'Assise est le premier exemple connu de la stigmatisation complète; il est aussi le seul saint qui l'ait reçue en une fois, car habituellement elle commence par la sueur de sang, le couronnement d'épines et l'ouverture de la plaie du côté. Outre le séraphin d'Assise, plusieurs hommes et un grand nombre de femmes ont été stigmatisés.

Les stigmates, il importe de le rappeler ici, ont été souvent un sujet de scandale pour les esprits légers. Pourquoi, disent-ils, ce renouvellement des terreurs du Calvaire et ces intolérables souffrances infligées aux êtres les plus purs et les plus innocents?

Une réflexion bien simple suffit pour démontrer que cette objection n'a pas de base solide. La stigmatisation, loin d'être imposée, est l'objet du plus ardent désir de celui qui la reçoit. L'âme entièrement dépouillée de toute *propriété,* pour nous servir de l'expression de sainte Catherine de Gênes, et qui vit en unión intime avec Jésus-Christ, a soif des souffrances de son bien-aimé; elle aspire à être entièrement transformée en lui, à pâtir comme il a pâti. L'état de cette âme s'empreint dans le corps qui lui est parfaitement soumis, et ce corps reçoit les stigmates. En d'autres termes, l'âme est stigmatisée la première, et le sceau divin s'empreint sur le corps en second lieu seulement.

Avant de terminer ces indications très-sommaires, il est une observation que nous devons présenter. Nous avons vu que, depuis la chute de l'homme, deux mouvements le poussent en sens divers. L'un est *ascendant;* nous avons tâché de faire connaître sa marche la plus habituelle dans les saints; l'autre est *descendant;* lorsque la créature s'y livre, il l'attire vers les puissances des ténèbres, et le sceau de sa glorieuse origine s'efface de plus en plus. Il y a, par conséquent, une mystique diabolique tout comme il y a une mystique chrétienne.

La démonologie repose *physiquement* sur l'abus des analogies qui existent entre l'homme et la création, c'est-à-dire entre l'être raisonnable d'une part et de l'autre les corps célestes, les éléments, les végétaux, les animaux et les autres hommes; *spirituellement,* elle a pour bases les relations entre le monde des

esprits et la partie immatérielle de l'homme. Ces relations existent; c'est sur elles que repose la croyance aux liens des Églises militante, souffrante et triomphante. De là les apparitions bonnes et mauvaises, les phénomènes de seconde vue, de sorcellerie, de diablerie et de lutinerie; de là également les rapports des saints avec les âmes du purgatoire et leurs tentations par les démons. Dieu permet quelquefois aux esprits des ténèbres de tourmenter ses prédestinés afin de faire arriver ces derniers à un plus haut degré de perfection en exerçant leurs vertus. Est-il besoin de rappeler ici l'histoire de Job et celle des tentations de saint Antoine, si éloquemment et fidèlement racontées par saint Athanase?

Des faits de cette nature se présentent également dans la vie de notre sainte; c'est pourquoi nous avons cru devoir faire mention ici de ce côté de la question.

Lorsque l'on considère, du point de vue que nous avons cherché à exposer dans ce chapitre, la vie de sainte Rose de Lima, cette existence si extraordinaire s'explique et se comprend.

Rose a été une de ces créatures privilégiées sur lesquelles Dieu a déversé à pleines mains l'abondance de ses grâces les plus extraordinaires.

« La connaissant dans sa prescience, il la prédestina pour être conforme à l'image de son Fils[1] », et toujours elle correspondit à la vocation d'en haut avec la plus inviolable fidélité. Voulant appartenir à Jésus-Christ, « elle crucifia en toute occasion sa chair avec ses pas-

[1] Rom., VIII, 29.

» sions déréglées[1] », « afin que le corps du péché fût » détruit en elle[2] ». Dès l'âge le plus tendre, « ce » n'était plus elle qui vivait, c'était le Seigneur qui » vivait en elle[3]; » « et elle lui demeurait attachée et » devint ainsi un même esprit avec lui[4]. »

Sainte Rose de Lima est la première fleur que l'Église ait cueillie en Amérique pour la placer sur les autels. Semblable à sainte Catherine de Sienne, qu'elle avait choisie pour maîtresse et pour modèle, Rose n'aspirait qu'à vivre pour son bien-aimé, et elle voulait rester ignorée de tous; mais la sagesse éternelle en avait décidé autrement, elle couronna son nom de gloire et d'honneur devant le monde entier.

Nous avons fait connaître dans la première partie de cet ouvrage les conditions dans lesquelles se trouvait une portion considérable du nouveau monde au moment où Dieu donna sainte Rose au Pérou. L'humble vierge était bien éloignée de supposer qu'elle pût être l'instrument dont l'Éternel se servirait pour faire descendre la rosée de sa grâce sur l'Amérique espagnole. Le Seigneur se plaît à opérer de grandes choses avec ce qui est petit en apparence, et à montrer sa force dans notre faiblesse.

Rose ne vécut que trente et un ans; pendant ce temps si court, elle fut le modèle accompli de toutes les vertus qui manquaient à la plupart de ses com-

[1] Galat., v, 6.
[2] Rom., vi, 6.
[3] Galat., ii, 20.
[4] I, Cor., vi, 17.

patriotes; elle a été en quelque sorte le miroir dans lequel ceux qui l'entouraient ont appris à connaître leur difformité morale. L'avidité des Espagnols et leur soif de l'or étaient insatiables; le renoncement absolu à tout ce qui est terrestre brillait dans notre sainte; son mépris d'elle-même, la conviction profonde avec laquelle elle se considérait comme une misérable pécheresse formait le plus saisissant contraste avec l'insolence orgueilleuse des dominateurs du Pérou. Ceux-ci traitaient les malheureux indigènes avec la dernière insolence, Rose se faisait leur douce et humble servante; les conquérants s'abandonnaient à tous les excès de la table et de la bonne chère, celle dont nous écrivons l'histoire se livrait aux jeûnes les plus rigoureux : un peu de pain, de l'eau ou quelques herbes amères et nauséabondes composaient sa nourriture habituelle; la débauche et la crapule régnaient à Lima; notre sainte s'efforçait de détruire son éclatante beauté, elle se flagellait avec des chaînes de fer, portait sur la tête un cercle armé de clous et s'imposait les mortifications les plus rigoureuses pour soumettre la chair à l'esprit et conserver à Dieu la pure fleur de cette virginité qu'elle lui avait consacrée dès l'âge de cinq ans. En un mot, la vie des compatriotes de Rose était toute sensuelle, la sienne au contraire était un sacrifice constant de la jeunesse, de la beauté, de toutes les joies de la terre sur l'autel de l'amour divin.

Ce sacrifice produisit les fruits les plus abondants pour le pays dans lequel la sainte avait reçu le jour.

Le parfum de ses vertus groupa autour d'elle toutes les âmes qui avaient su se préserver de la contagion; ses mortifications, quelque soin qu'elle mît à les celer, furent pour la population de Lima un appel à la pénitence; ses ferventes et continuelles prières, que les anges portaient aux pieds du trône du Seigneur, attirèrent la miséricorde divine sur une foule de pécheurs et d'idolâtres, et leur valurent des grâces spéciales; le saint amour dont son cœur était embrasé se communiqua et enflamma les confesseurs et les missionnaires d'un zèle nouveau. Mais pour opérer ces grandes choses, Rose, toujours humble, n'agissait pas extérieurement, nous le répétons encore; elle se bornait à implorer le Seigneur dans le secret de son cœur, à pleurer, à expier pour ses semblables, à s'unir de plus en plus intimement au bien-aimé de son âme, et, en retour de sa fidélité, celui-ci la faisait participer tour à tour à ses douleurs et à son abandon, à ses joies et à sa puissance. Et lorsque, après de longues et terribles souffrances, Rose prit son vol vers le ciel, son convoi funèbre eut l'aspect d'une marche triomphale; toutes les consciences furent profondément remuées; il y eut des prodiges de conversion dans la plupart des provinces de l'Amérique.

Les grâces que sainte Rose de Lima a reçues ont été spéciales et exceptionnelles; cependant, outre son côté édifiant, son histoire renferme une grande et utile leçon pour tous les chrétiens : elle leur fait comprendre que leur vie doit être une vie de sacrifices; que la voie de la croix est la seule qui mène au ciel,

et que le cœur humain ne trouve de paix et de repos véritables que sur le sein de Notre-Seigneur crucifié.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

Naissance, famille et première enfance de notre sainte.

La sainte dont nous écrivons l'histoire naquit à Lima, capitale du Pérou, le 20 avril de l'année 1586. Son père, Gaspard de Flores, originaire de l'île de Porto-Rico, était un ancien militaire, de noble famille, mais sans fortune; sa mère, Marie d'Oliva, qui ordinairement avait des couches très-laborieuses, la mit au monde sans douleurs, pour ainsi dire. La petite prédestinée naquit enveloppée d'une pellicule légère, semblable, disent ses biographes, au bouton de rose qu'une feuille diaphane protége contre les frimas et les insectes jusqu'au moment où la fleur s'épanouit. Elle avait dix frères et sœurs. On fut frappé plus tard d'une coïncidence singulière; la maison de Gaspard de Flores se trouvait dans la rue dite de Saint-Dominique, exactement en face de l'hospice placé sous l'invocation du Saint-Esprit. L'enfant fut ondoyée au moment de sa naissance et baptisée aux fêtes de la Pentecôte, qu'on désigne en espagnol sous le nom de *Pâques des roses* (rosarum Pascha), et on lui donna le nom d'Isabelle, d'après celui d'Isabelle de Herrera, son aïeule, qui la tint sur les fonts [1].

[1] Bolland., t. V d'août, 26 août, p. 903 et 1014. — Gonzalez, *op. cit.*, p. 1, 2. — Ott, *op. cit.*, p. 15.

Isabelle de Flores, âgée à peine de quelques semaines, était l'enfant du monde la plus aimable et la plus tranquille. Toujours douce et souriante, on ne la vit pleurer qu'une seule fois. Sa mère, fière de sa beauté, l'avait emportée pour la montrer à quelques dames de sa connaissance qu'elle allait visiter. L'enfant, comme si le sentiment de l'humilité et de la modestie eût été inné en elle, versa des larmes abondantes tandis qu'elle était donnée ainsi en spectacle au public, mais dès qu'on l'eut remise dans son berceau elle retrouva sa sérénité et son calme habituels [1].

Trois mois après la naissance d'Isabelle, sa mère et plusieurs autres femmes étaient assises autour de sa couche; elles la contemplaient avec un étonnement mêlé de respect, car l'expression de son visage avait quelque chose de surnaturel et ne cadrait en aucune façon avec son âge. Tout à coup elles virent descendre du ciel une rose magnifique; la fleur mystérieuse, doucement balancée, s'inclina sur le visage de la petite, sembla le caresser, puis elle disparut [2]. Marie d'Oliva, ravie, prit sa fille dans ses bras, la couvrit de caresses, et s'écria [3] : « A l'avenir je te con- » sidérerai comme une rose que le Ciel m'a donnée, » je t'appellerai *Rose*, et tu ne porteras plus d'autre » nom. »

La mère demeura fidèle à sa promesse; désormais aussi nous donnerons à notre sainte le nom de *Rose*,

[1] Bolland., t. V d'août, 26 août, p. 903 et 1014. — Gonzalez, *op. cit.*, p. 1, 2. — Ott, *op. cit.*, p. 15.

[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

qui reçut plusieurs consécrations solennelles, dont nous parlerons dans la suite de ce récit, et que l'Église a d'ailleurs confirmé.

Cependant ce nom devint l'occasion des premières tribulations de celle qui le porta. L'aïeule, très-irritée, voulait que sa petite-fille ne rendît leurs caresses qu'à ceux qui l'appelleraient Isabelle; la mère, de son côté, avait une exigence opposée. Très-violentes et emportées, les deux femmes avaient à ce sujet de fréquentes querelles, et la pauvre enfant en était habituellement la victime: qu'elle s'appliquât le nom de Rose ou celui d'Isabelle, en répondant par un sourire à l'un des deux appels, elle encourait la disgrâce tantôt de la dame de Herrera, tantôt de Marie de Flores, et elle était maltraitée[1]. La petite Rose fit aussi de très-bonne heure l'apprentissage de la mortification: elle comptait neuf mois à peine lorsque sa mère perdit son lait, sans vouloir l'avouer ni procéder au sevrage de sa fille. Celle-ci endura alors les souffrances de la faim, mais jamais on ne l'entendit se plaindre; ce fut en la voyant dépérir que la dame de Flores se décida enfin à lui donner la nourriture dont elle avait besoin.

Rose apprit à marcher et à parler de très-bonne heure; « elle était, disent ses biographes, toute charmante[2] », mais jamais elle ne jouait comme les autres enfants; sérieuse et réfléchie, elle recherchait la solitude, et souvent on la trouvait abîmée dans la contemplation devant une image qui décorait l'une des

[1] Bolland., p. 902, 1014. — Gonzalez, p. 2. — Ott, p. 16.
[2] *Ibid.*

chambres de la demeure de ses parents, et qui représentait Notre-Seigneur revêtu du manteau de dérision et couronné d'épines.

Rose puisa dans cette vue un désir de la souffrance et une force d'âme qui se manifestèrent pour la première fois lorsqu'elle venait d'accomplir sa troisième année. Son pouce demeura pris dans la lourde porte d'une armoire qu'on ferma précipitamment. Marie de Flores, qui se trouvait présente, accourut pleine d'effroi, pour dégager la main de sa fille. Rose ne jeta pas un cri et ne changea pas de visage; elle cacha son doigt écrasé sous son tablier pour ne pas effrayer sa mère. Un abcès se forma; on fit venir Jean Perez de Zumeta, célèbre chirurgien de Lima, qui jugea nécessaire une opération très-douloureuse. Rose tendit sa petite main, et tandis qu'on lui arrachait l'ongle et qu'on lui ouvrait le doigt avec un instrument tranchant, elle avait le sourire sur les lèvres et encourageait par de douces paroles ceux qui l'entouraient. Zumeta, stupéfait, redisait encore bien des années après que, pendant sa longue pratique, il n'avait jamais rencontré d'héroïsme comparable à celui de cette petite fille de trois ans [1].

Dieu, qui voulait posséder entièrement Rose, la fit passer de très-bonne heure par la voie de la souffrance et de la croix, la seule qui mène à lui. Dix mois après avoir eu le pouce écrasé, elle prit derrière l'oreille un abcès de la nature la plus dangereuse. Il fallut recourir une fois encore au fer du chirurgien; à

[1] Bolland., p. 943. — Gonzalez, p. 2. — Ott, p. 17.

la suite de profondes incisions supportées avec un admirable courage, des plaies nombreuses se formèrent à la tête de l'enfant. Sa mère, mal conseillée, envenima le mal en faisant usage de frictions mercurielles. Rose, en proie à des douleurs atroces, tremblait de tous ses membres dans son petit lit, mais elle ne se plaignait pas et ne poussait pas un gémissement. Un soir, Marie de Flores lui ayant demandé si elle souffrait, elle se borna à répondre « *qu'elle avait un peu mal,* » et elle passa la nuit suivante dans une immobilité parfaite. Lorsque, le lendemain, on dépouilla la tête de la petite des bandages qui l'enveloppaient, on la trouva couverte de blessures profondes, enflammées et qui toutes étaient en suppuration. — « Ma pauvre enfant, s'écria alors la mère » alarmée, comment as-tu pu endurer toute la nuit un » semblable supplice sans te plaindre ni demander » qu'on te vienne en aide ? »

Rose resta d'abord silencieuse, et Marie de Flores ayant renouvelé ses questions, sa fille lui répondit d'une voix douce et caressante : — « Ces douleurs » étaient très-supportables; celles causées par la cou» ronne d'épines étaient bien plus cruelles, » ajouta-t-elle, en désignant de la main l'image de l'*Ecce homo,* pour laquelle elle éprouvait une tendre dévotion.

La jeune prédestinée subit un douloureux traitement de quarante-deux jours, durant lesquels sa force d'âme ne se démentit pas un seul instant[1].

Lorsque Dieu n'envoyait pas la souffrance à Rose,

[1] Bolland., p. 943. — Gonzalez, p. 2. — Ott, p. 17.

elle se l'imposait elle-même afin de ressembler à celui que dès l'âge de quatre ans elle appelait *son bien-aimé*. Elle choisit pour confidente de ses mortifications précoces une pieuse fille péruvienne nommée Marianne, servante dans la maison de ses parents, et sur la discrétion de laquelle elle pouvait compter. Souvent elle se faisait placer sur les épaules de lourdes pièces de bois en l'honneur de Notre-Seigneur portant sa croix, et elle restait ainsi les mains jointes, faisant en esprit le voyage du Calvaire jusqu'à ce qu'elle succombât sous le poids de sa charge [1]. D'autres fois, elle suppliait Marianne de la frapper ou de la fouler aux pieds, et quand la compatissante servante refusait de céder à ce désir ou la traitait avec ménagement, Rose priait, insistait et n'était satisfaite qu'après avoir été rudement maltraitée.

La querelle de la mère et de l'aïeule à propos du double nom de l'enfant durait encore; Rose ne manquait jamais d'obéir avec empressement à l'appel de ces deux femmes auxquelles elle devait respect et soumission, elle savait cependant qu'en se rendant aux ordres de l'une elle s'attirait des reproches, des pénitences et fort souvent des coups de la part de l'autre.

Notre sainte avait quatre ans et demi lorsque Marie de Flores résolut de lui apprendre à lire et à écrire; bien que l'écolière fût pleine d'attention et de bonne volonté, l'institutrice se plaignait de fatigue et d'ennui. Or, un jour, Rose, qui commençait à peine à connaître les lettres, déposa son livre sur les genoux de

[1] Bolland., *l. c.*, p. 916.

sa mère, l'ouvrit, lut tout à fait couramment et lui montra une belle page d'écriture qu'elle venait de terminer. La dame de Flores, stupéfaite, lui ayant demandé d'où lui venait ce talent improvisé, la petite lui répondit avec une naïveté charmante et sans paraître étonnée de ce qui lui arrivait : « J'ai prié le bon Dieu de m'ap-» prendre à lire et à écrire, chère maman, pour vous » en éviter la peine, et ma prière a été exaucée. »

Rose n'employa la science que le Seigneur lui avait donnée que pour lire des livres propres à la faire avancer dans la perfection chrétienne. Elle étudia surtout avec une ardeur et une attention extrêmes une biographie de sainte Catherine de Sienne, et dès lors elle adopta cette sainte en qualité de maîtresse et résolut de marcher fidèlement sur ses traces. Dieu octroya des grâces et des lumières si extraordinaires à Rose que, semblable à son illustre modèle, elle fit vœu, au moment où elle achevait sa cinquième année, de garder sa virginité pour l'amour de Notre-Seigneur, et de ne vivre désormais que pour accomplir en toutes choses sa très-sainte volonté. Rose fut inviolablement fidèle à son vœu, et nous pouvons dire par anticipation que, d'après la déposition faite après sa mort par les onze confesseurs qui furent chargés successivement de la direction de sa conscience [1], elle n'a *jamais commis la moindre faute vénielle contre la sainte vertu de pureté* [2].

En ce même temps un événement insignifiant en ap-

[1] Il y en eut six de l'ordre de Saint-Dominique et cinq de la compagnie de Jésus.

[2] Bolland., *l. c.*, p. 927.

parence eut une influence extraordinaire et durable sur la destinée de notre jeune sainte. Quelques enfants avaient été réunis dans la maison de ses parents et jouaient avec ses frères et sœurs. Suivant sa coutume, Rose restait recueillie et silencieuse dans un coin. Les petites filles de la bande s'amusaient avec leurs poupées, les couvraient de baisers, causaient avec elles comme si elles eussent été vivantes et leur prodiguaient des témoignages d'une tendresse passionnée. Rose trouvait ce jeu fort extravagant et témoigna doucement que les marques d'adoration prodiguées à ces figures qui ne représentaient rien de saint étaient une sorte d'idolâtrie et pouvaient être inspirées par le mauvais esprit. Les paroles de l'enfant furent assez mal accueillies par ses compagnes, on se moqua d'elle; l'un de ses frères, nommé Ferdinand et son aîné de peu d'années, lui salit les cheveux en lui lançant à la tête de la boue et de la poussière. Rose, qui avait horreur de la malpropreté, s'éloigna d'un air peiné. Mais Ferdinand lui dit alors d'un ton moitié narquois, moitié sérieux : « Ma sœur, pourquoi t'affliges-tu de » la souillure de tes cheveux ? Ignores-tu que les belles » tresses des jeunes filles sont les lacs au moyen des- » quels le mauvais esprit, dont tu nous parlais tout à » l'heure, s'empare de celles qui ne sont pas sur leurs » gardes et les entraîne dans l'enfer ? Sois assurée que » ta chevelure, dont tu es fière, ne plaît nullement » au bon Dieu [1]. »

[1] Bolland., *l. c.*, p. 904, 1014. — Gonzalez, p. 3. — Ott, p. 19.

Ces paroles prononcées en plaisantant pénétrèrent au plus profond du cœur de Rose et furent accompagnées d'une illumination intérieure et d'une effusion soudaine de la grâce qui marqua pour elle le terme définitif de l'enfance, bien qu'elle ne comptât que cinq ans. Il lui sembla que l'éternité se dévoilait à ses regards; elle comprit en un même moment la gloire et le bonheur des élus, l'horreur et le désespoir de l'enfer; l'abomination du péché, le malheur de ceux qui le commettent. Quittant précipitamment les autres enfants, elle s'arma de ciseaux et coupa jusqu'à la racine ses magnifiques cheveux, ne conservant que ceux qui lui garnissaient le front, afin de pouvoir celer au public ce qu'elle venait de faire au moyen du voile dont les filles et les femmes du Pérou avaient coutume de se couvrir la tête[1].

L'acte héroïque de Rose ne fut nullement du goût de sa mère, elle la châtia rudement et l'accabla de coups; mais comme elle ne lui défendit pas formellement de recommencer, notre sainte ne laissa plus repousser ses cheveux et continua à les couper à mesure qu'ils croissaient.

A partir de ce moment aussi, Rose fut prise d'une ardeur immense pour la prière; constamment en présence de Dieu, on lui entendait répéter, même pendant son sommeil, les mots : *Que Jésus soit avec moi, que Jésus soit béni. Amen.* Et on pouvait lui appliquer en toute vérité les paroles du cantique : « *Elle dort, mais son cœur veille*[2]. »

[1] Bolland., p. 904, 1014. — Gonzalez, p. 3. — Ott, p. 19.
[2] *Ibid.*

Peu de temps après, notre sainte reçut le sacrement de confirmation; l'archevêque de Lima, en le lui conférant, lui donna définitivement le nom de *Rose* et mit ainsi un terme aux longues discussions de l'aïeule et de Marie de Flores.

Le prélat fut vivement frappé de la joie angélique, du profond recueillement et de l'expression en quelque sorte surnaturelle de la jeune confirmée. Quelques passages de ses anciens biographes nous font croire qu'elle fut admise à faire sa première communion beaucoup plus tôt qu'on ne l'est habituellement; toutefois, aucun d'eux ne fixe la date précise de ce grand acte de la sainte.

Celle-ci croissait en sagesse et en beauté, et souvent elle entendait vanter l'éclat et la pureté de son teint, la finesse et l'incomparable perfection de ses traits. Elle en éprouvait une profonde humiliation, et elle craignit que le nom de *Rose*, qu'elle savait n'avoir pas pris au moment de son baptême, ne lui eût été donné plus tard par une sorte de flatterie, à cause de ce visage qu'on vantait à tout propos et dont elle ne se souciait nullement. Angoissée à ce sujet, elle alla prier devant une célèbre image de la Mère de Dieu, à laquelle nous reviendrons plus tard, et que l'on vénérait dans la chapelle du Rosaire, attenante à l'église des dominicains.

Mais tandis qu'elle racontait ses peines à la Vierge immaculée, elle vit tout à coup la sainte image s'animer, lui sourire avec bienveillance, et elle entendit ces mots : « Ton nom plaît infiniment au Fils que je porte

» dans mes bras, mais désormais tu y ajouteras le mien » et tu t'appelleras *Rose de sainte Marie*. Il faut que ton » âme soit une fleur parfumée consacrée à Jésus de » Nazareth. »

Ravie et parfaitement rassurée, notre sainte raconta naïvement à sa mère ce qui venait de lui arriver, et la supplia de lui rappeler les devoirs qui lui étaient imposés, toutes les fois qu'elle lui donnerait son nom de Rose [1].

Bientôt après, les parents de la sainte se rendirent à une bourgade du Pérou désignée par les biographes sous le nom de *Canta* [2], et où se trouvaient de très-riches mines d'or. Les historiographes de Rose ne nous font pas connaître les motifs pour lesquels son père s'y établit; ils disent simplement qu'il passa à Canta quatre années, durant lesquelles Rose ne sortit de la maison que pour fréquenter l'église. Une seule fois, elle fut obligée d'aller en nombreuse compagnie à un lieu voisin du bourg, et où se trouvaient de riantes plantations et de beaux moulins. Mais elle resta complétement étrangère à ce qui se passait autour d'elle, et ne parla ni ne leva les yeux tant que dura la promenade [3].

L'air de Canta était froid et malsain, la petite Rose y tomba malade. Elle endura, avec la plus angélique

[1] Bolland., *l. c.*, p. 903, 1014. — Gonzalez, *l. c.* — Ott, p. 16.

[2] Ce nom ne se trouve dans aucune des géographies du Pérou. Les Bollandistes supposent qu'il y a erreur et que c'est peut-être de Guanta qu'il s'agit.

[3] Bolland., ch, XVI, p. 944. — Ott, ch. II, p. 25.

patience, de très-cruelles souffrances et se trouva privée tout à coup de l'usage de ses membres. Sa mère, croyant la guérir, imagina de l'emmaillotter très-étroitement dans des fourrures et lui défendit de les ôter. Comme jamais Rose ne se plaignait, la dame de Flores pensa qu'elle ne souffrait plus et la laissa dans son maillot pendant quatre jours. Au bout de ce temps, elle songea enfin à lui demander comment elle allait. — « Je ne vais pas mieux, répondit très-tranquillement Rose, mais je n'ai pas ôté les fourrures. » Alors Marie les délia et fut stupéfaite à la vue du corps de l'enfant couvert d'ulcères enflammés, et dont la peau était enlevée en diverses places. — « Mais, ma chère petite, s'écria-t-elle fort effrayée, vous devez avoir d'affreuses douleurs; pourquoi donc ne vous êtes vous pas débarrassée de ces pelisses qui vous ont fait si mal ? » — « Parce que vous m'aviez dit, ma mère, de les laisser en place jusqu'à ce que vous vinssiez me les ôter, » répliqua Rose avec un paisible sourire.

---

## CHAPITRE TROISIÈME.

Premières mortifications de Rose de sainte Marie.

Poussée par la grâce, ayant la ferme volonté de réduire son corps en servitude et de s'associer aux souffrances de Notre-Seigneur, notre sainte était enflammée pour la pénitence et la mortification d'une ardeur dont notre faiblesse s'épouvante.

Les austérités auxquelles elle se livra, nous croyons devoir le rappeler ici, sont proposées à notre admiration et non pas à notre imitation, car la vie commune est celle à laquelle Dieu appelle l'immense majorité des chrétiens et celle, par conséquent, qu'ils doivent suivre. La vie de la grande sainte américaine est tout exceptionnelle, il ne faut donc pas se laisser trop frapper l'imagination par le récit de ses prodigieuses mortifications, ni croire qu'on ne devient saint qu'en suivant la même voie. En soumettant son corps au régime le plus effroyable, Rose répondait à un appel spécial d'en haut; mais tout en étant la plus sévère des pénitentes, elle s'attachait principalement à la pratique des vertus; elle reconnaissait en elles l'essentiel de la sainteté, elle savait que le reste n'est qu'un accessoire qui peut en être séparé, sans nuire au fond.

Ces réserves faites, poursuivons notre récit.

Rose, pour commencer ses attaques contre la nature inférieure, priva, autant que faire se pouvait, son corps de nourriture, de sommeil et de tout ce qui flatte les sens.

Elle aimait beaucoup les fruits, elle se les interdit absolument dès l'âge de quatre ans. Lorsqu'on lui en donnait, elle les distribuait à ses frères et sœurs sans jamais y toucher du bout des lèvres. Agée de six ans, elle ne prit plus jamais d'autre nourriture, les mercredis, les vendredis et les samedis, qu'un peu de pain et d'eau. Encore ne se permettait-elle ce modeste repas qu'à l'heure du coucher du soleil. Son pain consistait

en quelques petits restes durcis qu'elle recueillait à la cuisine; l'eau qu'elle buvait était tiède et nauséabonde [1].

Mais elle devait aller plus loin. Ses biographes rapportent qu'après avoir été admise au banquet eucharistique, elle éprouvait une faim insatiable de l'aliment divin et qu'elle se passait souvent de toute autre nourriture. Ils ajoutent [2] qu'un jour Notre-Seigneur lui apparut après la communion et lui enjoignit de jeûner en son honneur, en lui donnant l'assurance que sa chair sacrée entretiendrait la vie en elle. Alors Rose fit vœu de ne plus jamais manger de viande, à moins d'y être contrainte au nom de la sainte obéissance, et dès lors aussi elle éprouva pour ce genre de nourriture une répugnance extrême; lorsque sa mère lui ordonnait d'en avaler son cœur se gonflait et elle était prise de vomissements.

Peu de temps après avoir fait son vœu, elle tomba dangereusement malade. Quand elle entra en convalescence, le médecin lui prescrivit l'usage de la viande pour reprendre des forces; dès qu'elle en eut mangé une bouchée, elle fut saisie d'un tremblement nerveux, suivi d'un profond évanouissement. Un second essai eut des conséquences plus graves encore et occasionna une rechute qui mit Rose à l'agonie. Le médecin, étonné, lui permit enfin de se contenter de pain et d'eau, et bientôt elle recouvra la santé.

[1] Gonzalez, ch. v, p. 13. — Bolland., *l. c.*, ch. v, p. 913. — Ott, ch. v, p. 41.

[2] *Ibid.*

Cependant la dame de Flores ne comprenait pas sa fille, et ne voyait dans sa manière de vivre qu'un puéril entêtement et un désir de se singulariser; elle lui reprocha ce qu'elle appelait la bizarrerie de sa conduite. Elle accusa l'humble enfant d'être une petite orgueilleuse et lui ordonna rudement de s'asseoir désormais à la table commune et de se nourrir comme tout le monde. Rose se soumit à la volonté maternelle; les crises qui avaient suivi l'ordonnance du médecin se renouvelèrent. Notre sainte demanda doucement à sa mère de lui permettre au moins de se préparer des aliments qu'elle pût digérer. Y ayant été autorisée, après bien des hésitations, elle eut recours à sa confidente Marianne, la servante péruvienne, et se fit cuire tous les jours une soupe composée de pain, d'eau sans sel et d'herbes amères. Encore Rose avait-elle soin d'y mêler des cendres et du fiel de mouton. Ayant découvert dans la campagne qui entoure Lima une plante d'un goût plus détestable que toutes celles dont elle pouvait disposer, elle en transplanta les racines dans son petit jardin et les cultiva avec soin afin d'en faire usage pour ses repas.

Les vendredis, elle se pétrissait une sorte de petit gâteau composé de pain et de fiel, auquel elle donnait le nom de *gaspacos;* elle en mangeait quelques bouchées après le coucher du soleil, et ne prenait rien d'autre de la journée.

La dame de Flores aperçut une fois une terrine pleine de fiel de mouton cachée sous un buisson du jardin dépendant de sa demeure. Devinant que sa fille

l'y avait placée, elle lui demanda sévèrement à quel usage elle en destinait le contenu. Jamais Rose n'altérait la vérité, elle répondit ingénument qu'elle le mêlait à sa soupe. Marianne à son tour avoua le fait et ajouta que, tous les soirs, avant de se coucher et tous les matins en revenant de l'église, Rose se frottait les lèvres et la langue de ce même fiel, en mémoire de celui qui avait été présenté à Notre-Seigneur durant sa passion. La mère de Rose vida la terrine, mais elle oublia de lui défendre de la renouveler. Dieu, qui se complaisait dans les mortifications de la jeune sainte, permit sans doute cet oubli, et Rose, aidée de Marianne, remplaça au bout de peu de jours l'ingrédient amer qui avait été répandu[1].

L'on trouve au Pérou la grenadille, plus connue sous le nom de *fleur de la passion,* parce que l'on y voit représentés les divers instruments qui ont servi à martyriser le Sauveur. Rose affectionnait singulièrement cette fleur. Souvent, absorbée dans la méditation, elle versait d'abondantes larmes à la vue de la pétale, dont les contours bizarres lui rappelaient ceux de la colonne de la flagellation; de la petite couronne d'épines qui en forme la base; des trois clous légers qui en décorent le sommet, et des taches couleur de sang qui se présentent sur les feuilles. La plante de la grenadille est excessivement âpre et désagréable au goût. Notre sainte, lui ayant découvert ces qualités, l'employa de préférence à toute autre pour en com-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. v, p. 914. — Gonzalez, ch. v, p. 13, 14. — Ott, ch. v, p. 42 et suiv.

poser ses repas; elle eut soin aussi d'en avoir toujours à portée, pour en mâcher de temps en temps les feuilles ou les tiges.

Nous avons dit que Rose, après avoir lu, dans sa première enfance, la vie de sainte Catherine de Sienne, l'avait prise pour modèle et s'était proposé de l'imiter avec toute la fidélité possible. Or, peu de saints ont poussé la mortification aussi loin que Catherine, et Rose ne lui fut pas inférieure sous ce rapport.

Nous venons de parler de la nourriture qui composait son ordinaire. Très-fréquemment elle ne se permettait pas même ces tristes repas, et ne prenait absolument rien pendant vingt-quatre heures; on l'a vue soutenue uniquement par la très-sainte Eucharistie durant huit jours consécutifs. En outre, elle observait annuellement sept ou huit mois de jeûne, à partir de l'Exaltation de la croix (14 septembre) jusqu'à Pâques. Durant ce temps, elle réduisait de moitié sa portion de pain et sa soupe d'herbes amères; en carême, elle supprimait le pain, et les vendredis de ce saint temps, elle se contentait d'une gorgée de fiel de mouton et de cinq pépins d'orange ou de grenade, en mémoire des cinq plaies de Notre-Seigneur.

Marie Utesaqui, épouse de Gonzalve de la Massa, receveur des domaines de la couronne au Pérou, amie de Marie de Flores, et que nous aurons occasion de nommer souvent dans le cours de cette histoire, avait conçu une profonde affection pour Rose dès l'enfance de notre sainte. Elle prit la charitable cou-

tume de lui envoyer toutes les semaines huit petites galettes composées de farine et d'eau, avec prière d'en manger au moins une par jour. Mais une galette et demie suffisait à Rose pour sa semaine; jamais elle n'en consomma davantage. Dans les années qui suivirent sa première communion, on remarqua que quatre de ces petits pains et un vase d'eau de médiocre capacité furent tout ce qu'elle prit de Pâques à la Pentecôte; en une autre occasion, elle s'abstint deboire pendant ce même temps. Elle restait d'ailleurs souvent plusieurs semaines consécutives, au plus fort de l'été, sans prendre aucune boisson, et lorsqu'enfin elle buvait, elle n'usait que d'eau tiède. Sa mère lui en ayant demandé la raison, elle lui répondit que c'était pour combattre le sommeil, provoqué habituellement par l'usage de l'eau fraîche.

Il est digne de remarque que cette privation presque complète d'aliments ne semblait exercer aucune influence sur la santé de Rose; plus elle jeûnait, plus les grâces et la beauté de la jeunesse s'épanouissaient sur son admirable visage. Semblable à sainte Catherine de Sienne, elle se réfugiait dans le côté ouvert de Notre-Seigneur; elle y puisait de la force, elle y oubliait les nécessités auxquelles nous sommes assujettis ici-bas.

Rose, non contente de refuser la nourriture à son corps, le privait aussi de repos et de sommeil pour le réduire en servitude. A l'âge de quatre ans déjà, elle quittait son petit lit dès qu'on ne l'observait pas, s'étendait sur le plancher et se servait d'une

brique au lieu d'oreiller. Sa mère, s'en étant aperçue, la fit coucher avec elle dans son propre lit; mais l'enfant, dès qu'elle voyait Marie de Flores endormie, quittait la couche maternelle et reprenait sa place habituelle sur le plancher. La dame de Flores, étonnée de la persistance de sa fille, la réprimanda d'abord et finit cependant par lui permettre de s'arranger comme elle le voudrait, pourvu qu'elle étendît une couverture sur les planches et qu'elle eût un oreiller. Rose, ravie de la faveur qui lui était accordée, en témoigna une vive reconnaissance et s'empressa d'arranger son lit dans la petite chambrette qu'elle habitait. Elle le fit de quelques planches d'inégale grosseur, y étendit une couverture et remplit son oreiller de copeaux. Un ordre de sa mère obligea notre sainte à les remplacer par de la laine; elle eut soin d'y mêler les débris d'un panier d'osier, et l'oreiller n'en devint que plus rude. Une nouvelle injonction força Rose à mettre dans son coussin de la laine sans mélange; l'enfant le remplit de telle sorte qu'il devint aussi dur qu'un bloc de bois. « Vous m'avez obéi, Rose, lui dit » alors sa mère; néanmoins l'oreiller n'est pas tel que » je le voulais. Arrangez donc votre lit à votre fan» taisie, je ne m'en mêlerai plus, dussiez-vous en » mourir [1]. »

Rose, comblée de joie et sûre de ne plus être gênée à l'avenir, convertit ce lit en un véritable instrument de martyre destiné à chasser le sommeil, loin de le pro-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. v, p. 914. — Gonzalez, ch. v, p. 13, 14. — Ott, ch. v, p. 42 et suiv.

voquer[1]. Elle plaça sur les planches qui le composaient trois blocs de bois garnis de nœuds et les y assujettit au moyen de coins; elle ajouta au bloc sept bûches, qu'elle eut soin de choisir anguleuses, et elle remplit les espaces demeurés libres de petites pierres aiguës, de débris de verre et de porcelaine dont les pointes étaient tournées de façon que le corps y portât lorsqu'elle s'y étendait. Une pièce de bois non taillée lui servait de coussin. Le drap qui couvrait cet effroyable lit était parsemé de crins; mais pendant le jour Rose le celait à tous les yeux au moyen d'une couverture parfaitement unie; la fidèle Marianne était sa seule confidente. Bien que notre sainte fût pleine de courage, la nature se révoltait au moment où elle se disposait à prendre place sur sa couche; souvent alors elle éprouvait un moment de cruelle angoisse et de répugnance instinctive.

Un jour, plus craintive que de coutume, elle hésita longtemps et s'arrêta irrésolue. Notre-Seigneur lui apparut alors sous sa forme la plus aimable et lui dit avec douceur : « Souviens-toi, ô ma fille, du lit » bien autrement terrible sur lequel j'ai consenti à » m'étendre au Calvaire pour racheter ton âme! As-tu » oublié ce que j'ai souffert? Je ne me suis pas con- » tenté de coucher sur la pierre et sur le bois; mes » mains et mes pieds ont été percés, et j'ai enduré d'in- » dicibles douleurs jusqu'au moment où j'ai rendu

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VIII, p. 921 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. VI, p. 21 et suiv. — Ott, ch. VIII, p. 58 et suiv.

» l'esprit. Pense à cela, ma fille, lorsque tu seras » disposée à faiblir. »

Ces paroles de Jésus remplirent Rose de consolation et firent disparaître à jamais son hésitation. Pendant seize années, elle n'eut pas d'autre lit que celui dont nous venons de faire la description. Nous dirons plus tard que ses directeurs spirituels, la voyant faible, malade et exténuée, le firent détruire trois ans avant la mort de la sainte.

Rose finissait par s'endormir sur sa couche; mais lorsqu'elle s'en relevait, elle était brisée. Elle avait lu dans la biographie de Catherine de Sienne que cette sainte s'était plainte à son confesseur, le bienheureux Raymond de Capoue, des luttes terribles qu'il lui fallait livrer à la somnolence, et que cependant elle était parvenue à ne jamais dormir plus de deux heures par nuit. La douce vierge péruvienne voulut imiter encore sous ce rapport celle qu'elle se plaisait à nommer *sa chère maîtresse*. Elle eut à soutenir un combat opiniâtre, cependant elle parvint à se réduire également à deux heures de sommeil. Elle consacra dès lors douze heures de sa journée à la méditation et à l'oraison mentale, dix au travail et deux au repos. Toutefois jamais, ni pendant le travail, ni pendant le sommeil, elle ne perdait la présence de Dieu : son existence était une prière continuelle.

Le malin esprit continua pendant longtemps à l'attaquer par le besoin de dormir; il fallut toute l'énergie de Rose, tout l'empire que son âme exerçait sur son corps pour sortir victorieuse d'assauts aussi fréquem-

ment répétés. Lorsqu'elle s'agenouillait, il lui semblait que ses paupières se fermaient en dépit de ses efforts; elle était prise de vertiges quand elle se tenait debout; se couchait-elle à terre pour prier, étendue en forme de croix, elle perdait conscience d'elle-même et l'assoupissement s'emparait d'elle. Mais notre sainte ne cédait pas à l'ennemi; jamais il ne remporta sur elle le moindre avantage. Dès qu'elle sentait venir le sommeil, elle se cognait la tête avec violence, s'enfonçait des aiguilles dans les chairs, ou bien allait se suspendre par les mains aux clous d'un crucifix aussi grand que nature et placé à côté de son lit; dans cette attitude pénible, elle récitait lentement les litanies de la sainte Vierge. Quelquefois l'envie de dormir persistait malgré tant d'efforts. Alors Rose avait recours à un moyen plus héroïque encore. Elle avait fixé dans le mur de sa chambre, à la hauteur de six pieds environ, un très-gros clou; lorsque la somnolence la dominait, elle allait se suspendre à ce clou par les cheveux qui lui restaient sur le devant de la tête, et quand elle sentait que les cheveux ne pouvaient porter davantage le poids du corps, elle appuyait la pointe de ses pieds sur le plancher. Souvent elle passait ainsi des nuits entières, veillant et souffrant avec le Seigneur[1].

Rose couchait depuis fort longtemps déjà sur son terrible lit, lorsqu'un jour Marie de Flores le découvrit par hasard. Remplie d'épouvante, son premier mouvement fut de se disposer à détruire cet instru-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VIII, p. 921 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. VI, p. 21 et suiv. — Ott, ch. VIII, p. 58 et suiv.

ment de martyre. Mais une émotion soudaine ne lui permit pas d'y mettre la main. Elle s'éloigna en pleurant, sans rien dire. La sainte avait fait connaître à son confesseur la composition de sa couche, en lui demandant la permission d'en faire usage. Le confesseur, homme très-avancé dans la théologie mystique, y réfléchit mûrement, puis il donna à Rose l'autorisation qu'elle sollicitait, car il avait reconnu que Dieu voulait que sa jeune pénitente fût une fidèle image de Notre-Seigneur souffrant.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

Continuation du même sujet. — Couronne et disciplines de Rose.

De même que saint Paul, Rose aspirait sans cesse à compléter en elle ce qui manque à la Passion du Christ. La mortification était chez elle, comme chez tous les saints, l'expression la plus simple de l'amour. L'amour lui faisait trouver sa joie dans les jeûnes, dans les insomnies, et lui inspirait l'horreur de la nourriture et du repos; l'amour encore l'arma des instruments de pénitence les plus terribles. Sa soif de la souffrance était inextinguible.

Elle avait vénéré dès sa plus tendre enfance, ainsi que nous avons eu occasion de le dire, une image représentant l'*Ecce homo*. Devenue jeune fille, elle voulut être l'imitatrice de Notre-Seigneur exposé aux insultes des Juifs déicides. En exécution de ce dessein, elle se tressa une couronne composée de lames flexibles d'étain et de cordes; elle y introduisit des clous

et des épines et la porta plusieurs années sous le voile qui lui serrait la tête[1]. Ce n'était encore qu'un essai. Plus tard, elle se fit faire un cercle d'argent intérieurement garni de trois rangées de trente-trois clous chacune, en l'honneur des trente-trois années de la vie terrestre de Notre-Seigneur. Les quatre-vingt-dix-neuf clous étaient très-solidement fixés et aussi acérés que des pointes d'aiguilles. Avant de porter ce nouvel instrument de torture, Rose eut soin de se couper encore une fois les cheveux aussi ras que possible, de crainte qu'ils n'interceptassent l'action des clous; elle ne conserva que ceux qui lui garnissaient le front. Puis elle prit la couronne, la plaça sur sa tête et la couvrit de son voile[2]. La douleur qui en résulta fut affreuse; le moindre mouvement la rendait plus aiguë; cependant rien dans l'extérieur de Rose ne trahissait la grandeur de ses souffrances; elle était comme toujours paisible et souriante. Elle avait attaché des rubans aux extrémités du cercle d'argent, afin de pouvoir le serrer à volonté; tous les vendredis et samedis, elle faisait pénétrer les clous très-avant dans les chairs en l'honneur de l'agonie de Notre-Seigneur et de Notre-Dame des Sept Douleurs. Elle changeait chaque jour la position du cercle afin d'augmenter son martyre en multipliant ses blessures. Désirant devenir de plus en plus semblable à son fiancé céleste, elle pria son confesseur, — c'était alors le père Juan

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VII, p. 918 et suiv. — Gonzalez, ch. VI, p. 19. — Ott, ch. VII, p. 52 et suiv.
[2] *Ibid.*

de Villalobos, recteur du collége des jésuites de Lima, — de lui permettre de porter une véritable couronne d'épines. Celui-ci le lui défendit et lui ordonna de se contenter de son cercle d'argent. Le bon père savait qu'elle en portait un, mais il ignorait la manière dont il était fait [1].

Pendant fort longtemps, Rose parvint à celer à tous les yeux sa terrible coiffure. Mais il advint un jour, — sans doute par une permission spéciale de Dieu, — que le père de notre sainte voulut infliger un châtiment corporel au cadet de ses fils; c'était encore un enfant. Rose, pleine de tendresse pour le pauvre petit, s'avança afin de le protéger, et Gaspard de Flores lui donna involontairement un coup léger à la tête. Au même moment trois traînées de sang s'écoulèrent du front de la jeune fille et lui couvrirent le visage. Très-effrayée, elle s'enfuit dans sa chambre, s'empressa d'ôter son cercle d'argent, de se laver la tête et de la couvrir de son voile; mais, malgré sa célérité, elle n'évita pas la découverte qu'elle redoutait. Sa mère l'avait suivie avec Marianne; on l'obligea à ôter son voile, et on vit avec horreur cette tête dépouillée de ses cheveux, labourée de profondes blessures encore saignantes. Dans son effroi, la mère se retira en silence, mais bientôt après elle alla trouver le père de Villalobos et lui rendit compte de ce qui venait de se passer. Le pieux religieux fit venir sa pénitente et lui enjoignit de lui montrer l'instrument dont elle

[1] Bolland., *l. c.,* ch. VII, p. 918 et suiv. — Gonzalez, ch. VI, p. 19. — Ott, ch. VII, p. 52 et suiv.

se servait pour s'infliger une semblable torture. Rose lui présenta sa couronne. Le père, muet d'étonnement, l'examina longtemps; des larmes roulaient dans ses yeux en contemplant tour à tour le terrible cercle et la frêle et souriante jeune fille qui se soumettait volontairement, en secret, à un aussi effroyable martyre. Retrouvant enfin la faculté de parler, il engagea Rose à se modérer et à ne plus être aussi impitoyable envers son corps à l'avenir. Toutefois, ses paroles n'impliquaient pas une défense formelle. Alors Rose, enhardie, le pria humblement de lui permettre de continuer à porter sa chère couronne, et elle plaida sa cause avec une éloquence si entraînante que le directeur y consentit, posant seulement la condition que les pointes des clous seraient émoussées; il voulut les limer lui-même et rendit ensuite le cercle à la prédestinée. Elle le replaça sur sa tête avec la plus vive joie, car elle estimait sa couronne à un prix bien plus élevé que les diadèmes des rois; c'était un mémorial de celle que Jésus avait portée, et elle chérissait la douleur physique parce que celui qu'elle aimait uniquement l'avait endurée pour l'amour d'elle[1]. Les clous, à la vérité, ne lui causèrent plus d'aussi vives souffrances qu'autrefois, mais elle donnait satisfaction à l'esprit de mortification en appliquant souvent de violents coups de poing sur son cercle de façon à entretenir ses blessures.

Notre-Seigneur attacha à la couronne de Rose le

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VII, p. 918, 919. — Gonzalez, ch. VIII, p. 19 et suiv. — Ott, ch. VIII, p. 52 et suiv.

singulier privilége de forcer à la retraite les puissances infernales [1]. Aussitôt que les mauvais esprits voulaient distraire notre sainte de l'oraison ou la tourmenter par des pensées vaines ou mauvaises, il lui suffisait de toucher trois fois son cercle au nom de la très-sainte Trinité pour mettre en fuite les légions ennemies.

La couronne dont nous venons de parler donna à Rose un nouveau trait de ressemblance avec sainte Catherine de Sienne. Si cette dernière avait reçu son diadème des mains mêmes de Notre-Seigneur, notre sainte avait pris le sien sous le souffle divin qui inspira la Passion, et toutes deux le portèrent avec le plus ardent amour, en mémoire de Celui que les Juifs et les païens avaient couronné d'ignominie dans le prétoire de Pilate.

Rose avait d'autres moyens encore de torturer son corps. Elle s'était tressé une discipline en cordes très-rudes et armées de gros nœuds. Elle en faisait usage tous les jours, quelquefois à plusieurs reprises dans les vingt-quatre heures, et s'en frappait impitoyablement pour expier ses propres péchés [2] et ceux d'autrui, pour détourner les malheurs publics et ceux de l'Église, pour attirer la bénédiction du Ciel sur sa patrie, enfin pour obtenir la conversion des idolâtres,

[1] Bolland., *l. c.,* ch. VII, p. 918, 919. — Gonzalez, ch. VIII, p. 19 et suiv. — Ott, ch. VIII, p. 52 et suiv.

[2] Et cependant, au dire de tous ceux qui ont pu observer de plus près sa conduite et pénétrer plus avant dans les secrets de son âme, elle n'a *jamais* eu à se reprocher une faute vénielle volontaire. — Bolland., *l. c.*, ch. VI, p. 915. — Gonzalez, ch. V, p. 16. — Ott, ch. VI, p. 46.

la grâce d'une bonne mort aux agonisants, et le repos éternel aux âmes du purgatoire. Son ingénieuse charité s'occupait ainsi des besoins communs et de ceux de chacun en particulier. Cette âme généreuse, s'oubliant elle-même et animée de l'esprit de Jésus-Christ, embrassait dans ses désirs le salut et la conversion de l'univers. Elle eût voulu que Dieu fût connu, aimé et glorifié de toutes les créatures, et que le sang du Rédempteur n'eût été répandu en vain pour personne. Nous verrons plus tard comment Rose substitua à sa discipline de cordes un instrument bien autrement terrible.

Souvent aussi elle liait autour de ses bras des cordes grossières et les serrait de façon à s'écorcher; elle supportait ce supplice pendant de longues heures sans qu'aucune altération se manifestât sur son visage [1].

Une autre de ses coutumes était de passer, quelque temps qu'il fît, plusieurs heures de la nuit nu-pieds dans le jardin de ses parents, les épaules chargées d'une énorme croix en bois. Souvent elle succombait sous ce poids et tombait meurtrie à terre. Elle suppliait alors sa confidente Marianne, qui l'accompagnait toujours, de lui marcher sur le corps, de l'accabler de coups et de mauvais traitements; elle n'était satisfaite que quand la fidèle servante l'avait brutalisée sans aucun ménagement [2].

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VI, p. 915. — Gonzalez, ch. V, p. 915. Ott, ch. VI, p. 46.

[2] *Ibid.*

## CHAPITRE CINQUIÈME.

**Amour de Rose pour la solitude. — Contradictions qu'elle essuie de la part de sa mère.**

Rose avait au plus haut degré l'amour du silence et de la solitude; elle éprouvait un dégoût naturel pour les paroles oiseuses, pour les discours mondains, en un mot pour tout ce qui tendait à la troubler dans l'oraison mentale et dans son amoureux colloque intérieur avec Notre-Seigneur. Nous avons dit que, dès ses plus jeunes années, elle avait évité de se mêler aux jeux des enfants de son âge; lorsqu'il en venait chez ses frères et sœurs, elle se retirait dans un endroit tranquille pour y vaquer à la prière.

Devenue plus grande, elle se construisit, à l'aide de son frère Ferdinand, qui l'affectionnait particulièrement, un petit oratoire en branchages; c'était à l'ombre d'un érable très-touffu, près du mur du jardin; elle avait adossé un petit autel à ce mur : une croix, quelques fleurs et toutes les images de saints qu'elle put se procurer en faisaient la décoration. Cette humble chapelle lui servit pendant plusieurs années de lieu de retraite; elle y passait de longues heures à s'entretenir avec le bien-aimé de son cœur, loin du tumulte de la maison.

Cependant, après que Rose eut passé de l'enfance à la jeunesse, son amour de la solitude devint pour elle l'occasion de très-fréquentes contrariétés. Sa mère, fière de sa beauté et espérant qu'elle lui ferait contracter un brillant mariage, voulut la produire dans le monde et l'obliger à soigner sa toilette.

Alors notre sainte se trouva souvent dans le plus cruel embarras pour accorder le double précepte : *d'honorer père et mère et d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* [1]. Jésus l'attirait vers les sentiers étroits de la perfection chrétienne; Marie de Flores voulait qu'elle remplît ce qu'on est convenu de nommer les *devoirs* de la société, et qu'elle s'associât aux divertissements des jeunes personnes de son âge. C'était pour notre sainte une cruelle exigence; sa conscience se révoltait contre tout ce qui tendait à l'arracher à la contemplation et à la prière. Souvent, les larmes aux yeux, elle suppliait sa mère de la dispenser de l'accompagner lorsque celle-ci allait faire des visites ou se montrer dans des réunions profanes; mais la dame de Flores, loin de se rendre aux sollicitations de sa fille, lui reprochait durement son humeur sauvage et lui ordonnait de la suivre. Rose obéissait, mais sa mère n'en devenait que plus exigeante; bientôt les réceptions et les visites se succédèrent à peu près quotidiennement. Notre jeune sainte en fut épouvantée; c'était la faire sortir de la voie à laquelle elle se sentait appelée par Notre-Seigneur; dès lors elle usa de mille industries et s'imposa les plus rudes tourments pour se dispenser d'obéir à ses parents sans leur manquer de respect ni leur résister en face [2].

Ainsi, un jour que sa mère devait l'emmener dans une nombreuse compagnie, elle s'écrasa le pied droit sous une très-grosse pierre; elle en souffrit long-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. II, p. 905.
[2] *Ibid.*

temps, mais, à sa grande satisfaction, elle ne put pas sortir. En une autre occasion, elle se brûla les deux pieds en les posant sur la braise du four de la cuisine, et pendant quelque temps on dut la laisser en paix.

Plusieurs fois aussi elle se frotta les paupières avec du piment; ses yeux s'enflammèrent et lui causèrent de cuisantes douleurs. Sa mère, ne voulant pas la produire dans cet état, la dispensait de l'accompagner. Cependant au bout d'un certain temps, Marie de Flores, étonnée de la persistance de ce mal d'yeux, qui redoublait quand il était question d'assemblées ou de visites, soupçonna quelque ruse, examina l'organe malade et y découvrit des vestiges de piment. Sa colère éclata, elle accabla sa fille de reproches, la battit, la traita de folle qui s'exposait volontairement à perdre la vue. « Très-chère mère, lui répondit dou» cement la sainte, plût à Dieu que je fusse aveugle » et dispensée à jamais de voir tant de choses vaines et « frivoles! » Ces humbles paroles calmèrent Marie; toutefois elle défendit formellement à sa fille de faire usage de piment à l'avenir.

Peu de temps après le fait que nous venons de raconter, quelques dames de Lima se trouvaient réunies dans la maison des parents de Rose. Elles venaient de faire l'éloge des traits incomparables et de la grâce parfaite de notre jeune sainte lorsque celle-ci entra dans l'appartement. La dame de Flores, toujours désireuse de faire valoir la beauté de sa fille, lui ordonna de placer sur son voile une riche couronne

de fleurs fraîchement écloses, déposée sur une table voisine. Rose rougit et trouva moyen de marcher sur les traces de son divin modèle, tout en obéissant à sa mère ; elle introduisit dans la couronne une longue aiguille, qu'elle s'enfonça dans la tête en y mettant les fleurs. Rien ne trahit extérieurement la douleur qu'elle en ressentit, et ce fait serait resté ignoré si, après le départ des visiteuses, Rose n'eût été obligée de recourir à Marianne pour retirer l'aiguille, qui s'était profondément enfoncée dans ses chairs[1].

L'une des dames en l'honneur desquelles Marie de Flores avait forcé sa fille à porter la couronne de fleurs s'était extasiée sur la blancheur et la forme parfaite des mains de la sainte. Rose, humiliée de ces éloges, s'en vengea en plongeant ces mains si délicates dans la chaux vive. Elles furent affreusement brûlées et dépouillées de leur peau. Pendant un mois, la sainte endura d'affreuses douleurs sans proférer une plainte, sans regretter de s'être condamnée à ce supplice[2].

Lorsque les mains furent guéries, Marie de Flores, voulant leur rendre leur beauté première, ordonna à sa fille de porter pendant la nuit de ces gants gras et parfumés dont les femmes faisaient usage au Pérou pour adoucir et blanchir la peau. Rose, désolée, supplia sa mère de l'en dispenser. Celle-ci lui enjoignit l'obéissance d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Mais le Seigneur lui-même justifia la répugnance de la

[1] Bolland., *l. c.*
[2] *Ibid.*

jeune fille pour cette frivole invention de la coquetterie. Dès qu'elle se fut étendue sur l'instrument de torture qui lui servait de lit, les brûlures de ses mains, emprisonnées dans les gants parfumés, se ravivèrent avec une violence extrême. Rose se réjouissait de subir cette souffrance et était décidée à ne pas s'en affranchir de la nuit. Mais soudain, — ajoutent ses biographes [1], — elle vit s'élever au-dessus de ses mains de nombreuses étincelles qui se réunirent en gerbes de flammes, remplirent la chambre en un instant et mirent le feu au pauvre mobilier de la pièce. Rose, effrayée, jeta ses gants; aussitôt le feu s'éteignit, la douleur disparut, et notre sainte tomba dans un profond sommeil. Le lendemain elle raconta ingénument à sa mère ce qui lui était arrivé, et lui montra, pour confirmer la vérité de son récit, ses mains rougies, couvertes d'ampoules. Celle-ci dut se rendre à l'évidence, et n'osa plus contraindre sa fille à faire usage de gants parfumés.

Cependant cet événement, qui aurait dû faire comprendre à la mère de Rose que Dieu lui-même guidait cette jeune fille dans des voies exceptionnelles, n'eut d'autre résultat qu'une trêve momentanée. Après avoir laissé notre sainte en paix pendant quelques jours, elle recommença ses persécutions. Elle lui fit don d'un voile fort élégant, brodé d'or et de soie, afin qu'elle s'en couvrît la tête, et lui ordonna de découper avec plus de goût ses vêtements, d'adopter l'usage

[1] Bolland., *l. c.*, p. 905. — Gonzalez, *op. c.*, p. 5.

des colliers, des bracelets, des franges de couleur pourpre et du fard, pour faire ressortir la blancheur de ses dents, les contours gracieux de sa bouche et l'éclat de ses yeux qu'ombrageaient de magnifiques cils noirs [1].

Rose comprit qu'en se soumettant aux injonctions de sa mère *elle offenserait Dieu;* aussi elle n'hésita pas, et, pour la première fois de sa vie, elle osa lui dire avec une humble fermeté qu'il lui était impossible de lui obéir. Marie de Flores, emportée par caractère, éclata. Elle accabla sa fille de reproches et finit par la souffleter. « Vous voulez vous singulariser, s'écria-» t-elle; vous affectez de ne pas vous vêtir comme les » personnes de votre condition; vous êtes une hypo-» crite, et vous vous donnez les airs de faire la leçon » aux autres. Vous vous plaisez à désoler votre mère, » en évitant tout ce qui pourrait vous procurer un » établissement avantageux, auquel votre beauté et » votre naissance peuvent vous faire prétendre, mal-» gré votre manque de fortune [2]. » Cet argument ne pouvait avoir de valeur pour Rose, décidée dès l'enfance à consacrer sa virginité au Seigneur, et plus désireuse de détruire sa beauté que de la faire valoir. Elle écouta les rudes paroles de sa mère les yeux baissés, et ne lui répondit pas.

Celle-ci, après avoir épanché sa bile, se calma un peu et essaya d'une sorte de compromis; sans parler

[1] Bolland., *l. c.,* p. 905. — Gonzalez, *op. c.,* p. 5.
[2] *Ibid.*

davantage des colliers, des bracelets et du fard, elle tendit le voile brodé à sa fille et lui enjoignit de s'en couvrir la tête et de lui donner cette preuve d'obéissance. Rose, craignant une nouvelle scène, le prit respectueusement et supplia sa mère de lui permettre de consulter son confesseur avant de porter ce riche vêtement. Une semblable requête ne pouvait être repoussée; notre sainte alla donc trouver son père spirituel et lui raconta ce qui s'était passé. Ce sage directeur se rendit immédiatement chez Marie de Flores et l'exhorta fort sérieusement à ne plus contrister le cœur de sa fille en s'efforçant d'y faire germer la vanité, et à ne pas oublier que c'était le Saint-Esprit lui-même qui avait dirigé dès ses plus jeunes années cette âme prédestinée dans les voies étroites de la perfection chrétienne. Ces paroles, prononcées d'un ton sévère, firent rentrer Marie de Flores en elle-même; confuse et humiliée, elle reprit le voile brodé et ne proposa plus à sa fille de le porter.

Mais Rose, désirant demeurer à jamais affranchie de semblables obsessions, demanda à sa mère l'autorisation de ne plus se vêtir désormais que d'une robe d'étoffe grossière, de couleur écrue, entièrement dépourvue d'ornements, telles que les portaient certaines femmes respectables vouées au célibat et aux bonnes œuvres, sans avoir embrassé cependant la vie religieuse. Marie de Flores, qui était encore sous l'impression des reproches que lui avait adressés le confesseur de sa fille, y consentit.

Rose accueillit cette autorisation avec la joie la

plus vive; dès le jour suivant, on la vit paraître avec l'habit de son choix [1].

Elle ne le quitta plus jusqu'à sa vingtième année, époque à laquelle elle devint tertiaire dominicaine, ainsi que nous le dirons en son lieu.

---

## CHAPITRE SIXIÈME.

Obéissance et amour filial de Rose. — On veut la forcer à se marier. — Conséquences de son refus.

Rose avait fait un puissant effort sur elle-même pour résister aux ordres de sa mère, car elle était la plus soumise et la plus respectueuse des filles. Sachant qu'un acte de désobéissance avait précipité les anges du haut du ciel et bâti l'enfer, et que la rédemption du genre humain avait eu pour principe l'obéissance parfaite de la mère de Dieu, exprimée par les paroles: *Fiat mihi secundum verbum tuum, — qu'il me soit fait suivant votre parole,* elle tenait cette vertu en singulière estime. Jamais elle ne négligeait les occasions de la pratiquer, ou plutôt encore elle les recherchait avec autant de soin que d'autres en mettent à s'en affranchir. Elle obéissait même aux domestiques et aux gens de peine lorsqu'ils se déchargeaient sur elle d'une partie de leurs travaux. Quand elle éprouvait le besoin impérieux de rompre le terrible jeûne auquel elle s'était condamnée, elle demandait à sa mère la permission de manger ou de boire, et quelquefois celle-

[1] Bolland., *l. c.*, p. 906. — Gonzalez, *op. c.*, p. 5. — Ott, p. 24.

16.

ci, distraite ou ennuyée, ne répondait pas. Rose alors ne renouvelait pas sa requête, et plusieurs fois elle resta ainsi pendant cinq ou six jours sans prendre ni nourriture ni boisson.

De même, avant de se mettre au travail, elle priait Marie de Flores de l'autoriser à user de la soie, du fil, des laines et des autres objets dont elle avait besoin. L'humeur irritable de cette dernière n'accueillait pas toujours ces requêtes avec bienveillance. « Pourquoi, dit-elle un jour à Rose, me fatiguez-vous de la sorte; tout ce qu'il vous faut se trouve dans une armoire ouverte; qui vous empêche de l'y prendre? — Mon travail n'a guère de prix, répondit humblement la sainte, je m'efforce de lui en donner en y joignant le mérite de l'obéissance [1]. »

Voulant mettre cette vertu à l'épreuve, la dame de Flores commanda un jour à sa fille, occupée à broder des fleurs en soie, de les reproduire à l'envers, contrairement à toutes les règles de l'art. Rose ne répondit pas et se soumit à cet ordre bizarre. Quelques heures après, la mère revint, examina le travail fait en son absence et s'écria avec une feinte surprise : « Avez-vous la prétention d'avoir représenté des fleurs? Ce sont des monstres qui n'existent pas dans la nature, de véritables horreurs; hâtez-vous de défaire cet ouvrage et de le recommencer en sens inverse. — Il me semblait aussi, répliqua tranquillement Rose en obéissant à cette nouvelle injonction, que cette manière de

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

broder ne produirait rien de joli; mais vous m'aviez dit de travailler de la sorte, ma chère mère, et je me suis conformée à votre désir. »

Notre sainte, toujours disposée à subordonner sa volonté à celle d'autrui lorsqu'elle le pouvait sans manquer à ses devoirs, fit, toute sa vie durant, profession de l'obéissance la plus absolue envers ses confesseurs. Chacune de leurs paroles était pour elle un ordre émané de Dieu et auquel elle s'empressait de se soumettre. Il advint — pour en citer un exemple — qu'à la suite des larmes que Rose répandait avec une abondance extraordinaire durant ses longues méditations, elle fut prise de migraines excessivement violentes, sans renoncer pour cela à sa coutume de passer des nuits presque entières à prier et à veiller. Son directeur, en ayant été informé, lui enjoignit de se donner régulièrement quatre heures de sommeil après minuit. Rose fit son possible pour se conformer à cet ordre; mais, en dépit de ses efforts, elle n'y put réussir. Tantôt elle se réveillait avant l'heure prescrite; tantôt, accablée de fatigue, elle la dépassait. Elle fut saisie alors d'une grande crainte d'avoir manqué à ce qu'elle devait à son père spirituel, et il fallut que celui-ci lui défendît de penser davantage à ce qui la troublait, pour faire rentrer le calme dans son cœur.

Les commensaux de la sainte profitèrent avec adresse de cette disposition dans l'intérêt de sa santé; car lorsque Rose, accablée et malade, refusait héroï-

quement de prendre les remèdes propres à calmer ses douleurs physiques ou de s'accorder le repos dont elle avait besoin, on prétextait un ordre de son confesseur; dès lors, toute opposition cessait[1].

Malgré les fréquentes brusqueries de sa mère, Rose l'aimait de l'amour le plus tendre; elle avait une affection égale pour son père et son aïeule, et elle chérissait ses frères et sœurs. Notre sainte leur prouvait cette disposition par ses actes plus encore que par ses paroles.

La famille de Flores, chargée de onze enfants, était privée des biens de la fortune, nous avons eu occasion de le dire; souvent la gêne régnait dans la maison, quelquefois le nécessaire était au moment d'y manquer. Rose, témoin des angoisses que cet état précaire causait à ses parents, s'empressait de leur venir en aide. Elle était d'une adresse incomparable pour tous les ouvrages de femme et brodait avec une merveilleuse rapidité. Personne ne maniait comme elle l'aiguille et la navette, et, bien qu'elle consacrât chaque jour douze heures à la méditation et à l'oraison, elle faisait plus de besogne en une journée, en se privant de sommeil, que quatre habiles ouvrières réunies. Ce fait a été attesté solennellement par un grand nombre de témoins dans les premiers procès qui ont suivi la mort de Rose, entre autres par la famille de la Massa, amie de celle de la sainte, et par doña Louise Urtado de Bustamente, veuve d'Al-

[1] Bolland., *l. c.*, p. 907. — Gonzalez, *op. c.*, p. 6. — Ott, p. 17, 28.

phonse de Lombrera (porte-étendard royal), qui l'avait particulièrement connue. Ces témoins déposèrent que les ouvrages de Rose étaient d'une incomparable beauté; qu'au moment où elle les terminait, ils étaient aussi blancs et nets que si les anges seuls y avaient touché, et qu'on voyait naître sous ses doigts agiles des fleurs qui, par le velouté et la richesse du coloris, rivalisaient avec les produits de la nature. La dame de la Massa dit encore que souvent, lorsqu'elle voyait Rose souffrante, accablée, épuisée de fatigue, elle l'exhortait à accorder un peu de repos à son pauvre corps. « Mais, ajouta-t-elle, Rose me répondait que ses parents avaient besoin du produit de son travail, et que par conséquent jamais elle ne l'interromprait, à moins de nécessité absolue[1]; en effet les broderies de Rose trouvaient toujours des acheteurs, et souvent elle ramenait l'aisance dans la demeure paternelle. » Non contente de secourir les siens de cette manière, elle eut recours à une autre industrie pour leur être utile. Il n'y a pas de ville où la passion des fleurs règne autant qu'à Lima. Rose profita de ce goût dominant de ses compatriotes dans l'intérêt de ses parents. Elle arrangea plusieurs des plates-bandes du jardin et y cultiva des fleurs qu'elle faisait porter au marché par la fidèle Marianne. Or Dieu bénissait les plantes que soignait Rose. Les fleurs des diverses saisons arrosées par elle s'épanouissaient toutes ensemble, sans observer

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, p. 21.

les lois habituelles de la nature; leurs couleurs étaient plus brillantes, leurs parfums plus suaves que dans les autres jardins de Lima, et dès qu'elles étaient mises en vente, les amateurs se présentaient en foule. Un ecclésiastique ayant demandé un jour à Rose si son commerce pouvait être de quelque utilité à sa famille, elle lui dit avec un doux sourire : « C'est, à la vérité, un fort petit commerce; mais la miséricorde de mon fiancé céleste en augmente les bénéfices [1]. »

La charité de notre jeune sainte éclatait surtout lorsque son aïeule, son père, sa mère ou quelque autre membre de la famille tombait malade. Elle leur prodiguait les soins les plus touchants, veillait auprès de leurs lits et leur donnait les potions dont ils avaient besoin avec une sollicitude craintive; mais en même temps son cœur était toujours auprès de Dieu; tandis qu'elle agissait extérieurement, elle ne perdait pas la solitude intérieure et n'interrompait jamais son oraison [2].

Toutefois ce dévouement absolu, ces soins si constants et si tendres furent oubliés souvent encore par ceux qui en étaient les objets. Marie de Flores, tout en permettant à Rose d'adopter son simple vêtement gris écru et en la dispensant de l'accompagner aux assemblées qu'elle fréquentait, n'avait pas renoncé aux ambitieux projets d'établissement que l'incomparable beauté de sa fille lui faisait espérer, et elle exigeait qu'elle fût présente lorsque des étran-

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, p. 21.
[2] *Ibid.*

gères venaient dans sa maison. C'était pour Rose un vrai supplice; elle s'y soumettait par respect pour sa mère.

Parmi les personnes que voyaient les parents de notre sainte se trouvait une dame de haute naissance, comblée des dons de la fortune et mère d'un fils unique. Après avoir observé Rose pendant quelque temps, charmée de sa vertu et de ses grâces, elle la demanda en mariage pour ce riche héritier. Gaspard de Flores et son épouse surtout reçurent cette proposition avec la joie la plus vive. Marie, dans les jours où elle se livrait aux plus folles rêveries de l'ambition maternelle, n'avait jamais songé à une alliance aussi avantageuse. Rose, à la vérité, avait refusé déjà quelques bons partis; mais la dame de Flores ne pensait pas qu'en cette occasion il y eût d'objection sérieuse à faire, ni que sa fille pût repousser un bonheur aussi inespéré.

Toutefois les pensées de la jeune prédestinée étaient très-différentes de celles de sa mère. Parfaite imitatrice de sainte Catherine de Sienne, elle avait, nous le savons, fait le vœu de virginité dès l'âge de cinq ans et promis de ne pas avoir d'autre époux que Notre-Seigneur. Elle répondit donc à Marie avec autant de modestie que de fermeté, qu'engagée irrévocablement à son fiancé céleste, elle était décidée à ne jamais se marier [1].

La dame de Flores essaya d'abord de faire naître

[1] Bolland., *l. c.*, p. 908. — Ott, *op. c.*, p. 29.

d'autres sentiments dans le cœur de sa fille par de douces paroles. Elle s'efforça de lui peindre les avantages d'une grande fortune, la joie de répandre de nombreuses charités, de faire des heureux, de pouvoir être utile aux siens. Rose résista avec une inébranlable constance à ces vains arguments. Voyant l'inutilité de ses efforts, Marie de Flores se livra à un violent accès de colère : les menaces succédèrent aux caresses. Rose, qualifiée de créature dénaturée qui ferait mourir sa mère de chagrin, fut enfin accablée d'une grêle de coups de bâton [1]. C'était un nouveau trait de ressemblance entre elle et Catherine de Sienne, à laquelle sa mère Lapa avait infligé le même traitement pour un refus analogue.

Rose opposa à cette tempête la plus parfaite douceur. Mais sa patience fut soumise à une épreuve plus rude encore. Son aïeule, son père, tous les siens, en un mot, partagèrent l'indignation de Marie de Flores, et pendant quelque temps elle se vit en butte aux reproches sanglants, à l'aversion, pour ainsi dire, des êtres qu'elle chérissait le plus ici-bas. Ses frères et ses sœurs la qualifièrent d'hypocrite infâme, qui affectait les dehors de la piété par orgueil, et qui deviendrait un jour l'opprobre de sa famille; ils allèrent jusqu'à l'accuser d'avoir fait un pacte avec le mauvais esprit et lui annoncèrent qu'elle finirait dans les cachots de l'inquisition [2].

Rose était peinée, sans doute, du chagrin qu'elle

[1] Bolland., *l. c.*, p. 908. — Gonzalez, ch. III, p. 7.
[2] Gonzalez, *op. c.*, p. 46.

causait à ses parents; mais, loin de s'affliger pour elle-même du mépris auquel elle se voyait livrée, elle s'en réjouissait, car sa profonde humilité la portait à se considérer comme la dernière des créatures et à désirer d'être traitée en conséquence. Non-seulement elle ne se plaignait jamais de ceux qui l'humiliaient, mais elle préférait l'humiliation à l'élévation. Elle chérissait l'opprobre de la croix, en faisait ses délices, y établissait son trésor, et recevait les calomnies, les injures, les accusations, avec une joie égale à celle qu'éprouvent les gens du monde lorsqu'on leur prodigue les adulations et les honneurs.

Peu à peu les colères se calmèrent, et la paix rentra dans la demeure de la famille de Flores. On ne parla plus à Rose du projet de mariage qui avait été pour elle l'occasion d'une si étrange persécution, et le bruit de cette aventure s'étant répandu dans le public, on en conclut que notre sainte était décidée à vivre dans le célibat, et les prétendants à sa main cessèrent de se présenter.

---

## CHAPITRE SEPTIÈME.

Cellule de Rose. — Faveurs célestes qu'elle y reçoit.

L'épouse dit dans le Cantique[1] : « *J'ai cherché celui que j'aime, je l'ai trouvé, je l'ai embrassé, et je ne le laisserai point en aller.* » Ces paroles étaient parfaitement applicables à celle dont nous écrivons l'histoire.

[1] Gonzalez, ch. III, p. 4.

Elle avait cherché Dieu dès l'enfance, en correspondant toujours à la grâce prévenante et en marchant en présence du Seigneur, sans jamais le perdre de vue. Dans toutes ses actions, elle s'était souvenue de lui et s'était oubliée elle-même avec le détachement le plus complet.

Toujours son intention avait été parfaitement pure et simple; son but unique étant de servir et d'honorer Dieu, et d'accomplir en toute rencontre sa volonté, elle avait étouffé dans son cœur tout sentiment d'amour-propre, de respect humain et de vaine gloire, car elle savait que quiconque en use autrément aspire à se satisfaire lui-même et ne cherche pas Jésus-Christ.

Et ayant cherché Dieu avec une si constante fidélité, elle l'avait trouvé, il s'était uni à elle et elle s'était unie à lui si intimement qu'elle le sentait dans son cœur, d'où elle avait banni le péché, et où elle jouissait d'une sérénité, d'une paix et d'une joie intérieure que la seule présence du Seigneur y peut apporter : « La sérénité de l'âme, a dit un grand maître de la » vie spirituelle [1], est l'effet des grandes lumières qui » en chassent les ténèbres; la paix vient de l'éloigne» ment des objets capables de la troubler; la joie pro» cède de la grâce dont elle est toute pénétrée, et qui » remplit toutes ses puissances. Alors il est vrai de » dire qu'elle a trouvé ce qu'elle cherchait et que c'est » le fruit de sa longue persévérance. »

Nous avons parlé, dans nos précédents chapitres,

[1] Le R. P. Surin, de la Compagnie de Jésus. *Les Fondements de la vie spirituelle*, ch. VII, p. 155.

de l'énergie avec laquelle Rose s'était efforcée de maintenir en toute occasion la domination de la partie supérieure de son être sur la convoitise et les inclinations terrestres. Sa victoire avait été complète, et Dieu l'en récompensa en la comblant de ces dons merveilleux, de ces grâces signalées dont on trouve de si frappants exemples dans la vie d'un grand nombre de saints. Nous en constaterons les fréquents effets à mesure que nous avancerons dans notre étude.

L'épreuve que notre sainte avait subie à l'occasion de la proposition de mariage dont il a été question ci-dessus lui avait inspiré un amour de plus en plus ardent pour la solitude. Cet amour était souvent contrarié, car toutes les personnes qui venaient chez Marie de Flores lui demandaient à voir sa fille.

Rose, espérant se soustraire à ces importunités et voyant l'humeur de sa mère adoucie, la supplia de lui permettre de se construire, dans le jardin dépendant de la maison, une petite cellule isolée, longue de cinq pieds, large de quatre et munie d'une fenêtre étroite. Elle lui dit encore que Dieu lui avait inspiré la pensée de se retirer dans cette cellule et de s'y consacrer à son service par la prière et le travail; qu'elle désirait s'y renfermer, et que sa mère seule en eût la clef. Marie de Flores répondit par un refus absolu, ne voulant pas que sa fille s'*enterrât vive*[1].

Toutefois, Rose ne perdit pas courage; suivant sa

[1] Bolland., *l. c.*, p. 924 et suiv. — Gonzalèz, *op. c.*, p. 24 et suiv. — Ott, *op. c.*, p. 69 et suiv.

coutume, elle eut recours à Dieu et à ses saints. Elle supplia Jésus et Marie de lui venir en aide et de rendre le cœur de sa mère favorable à son désir; elle avait la certitude d'être exaucée, cependant elle demanda au Seigneur de daigner lui manifester par un signe que sa demande était agréée.

Or, la sainte avait un fort beau chapelet en corail qui lui venait d'une amie de Marie de Flores. C'était ce qu'elle possédait de plus précieux. Elle se rendit à la chapelle du Rosaire de l'église des dominicains, dans laquelle se trouvait l'image miraculeuse de la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et aux pieds de laquelle elle avait obtenu une grâce signalée dès son enfance, alors que son double nom d'Isabelle et de Rose était une cause de perpétuelle désunion entre sa mère et son aïeule.

Notre sainte avait conservé la plus tendre dévotion pour cette image, qui était en très-haute vénération à Lima. Elle remit son chapelet à l'un des religieux dominicains, le pria de le suspendre au cou de la Madone, puis elle s'éloigna. Mais l'image était placée fort haut, et le bon père, n'ayant pas trouvé d'échelle, ne put remplir le désir de Rose. Quand elle vint à la chapelle le jour suivant pour y assister au saint sacrifice de la messe, elle fut attristée en retrouvant son chapelet à la place même où elle l'avait déposé la veille; s'adressant alors au père sacristain, elle le supplia de le suspendre lui-même au cou de Marie; « car, ajouta-t-elle, il m'importe d'enlacer de ce lien » sacré la bienheureuse Mère de Dieu, afin qu'elle

» intercède pour moi auprès de son Fils[1]. » Bien que le sacristain ne comprît pas le sens de ces paroles, il s'empressa d'accéder au désir manifesté par la pieuse fille, chercha une échelle et mit, mais avec beaucoup de peine, les coraux au lieu désigné. Rose passa deux jours en prières, le troisième était celui auquel elle espérait obtenir le signe d'assentiment qu'elle sollicitait de la miséricorde divine. Elle se rendit à la chapelle, le chapelet ne se trouvait plus au cou de l'image de la Vierge, il était appendu aux mains du petit Enfant Jésus, au grand étonnement du père sacristain, car ni lui ni aucun des religieux du couvent n'y avait touché.

Quant à Rose, son cœur était pénétré de reconnaissance; ne doutant plus qu'elle ne fût arrivée au but de ses vœux, elle pria instamment le père Juan de Lorenzana (il était alors son confesseur) et les époux de la Massa de lui obtenir l'autorisation de construire sa petite cellule.

Ils se rendirent à cet effet, le 2 février, jour de la Purification, chez Marie de Flores. Les dispositions de cette dernière n'étaient plus les mêmes, elle accueillit la requête avec une bienveillance parfaite et consentit à ce que désormais personne n'eût accès auprès de sa fille, sans une permission formelle de son directeur spirituel[2].

Rose se mit elle-même à l'œuvre le lendemain.

[1] Bolland., *l. c.,* p. 924 et suiv. — Gonzalez, *op. c.,* p. 24 et suiv. — Ott, *op. c.,* p. 69 et suiv.

[2] *Ibid.*

Elle réunit des pièces de bois et des planches, et au bout de peu de jours le modeste sanctuaire était construit. Notre sainte lui donna les proportions qu'elle avait indiquées, cinq pieds de long sur quatre de large, et le père Lorenzana s'étant étonné qu'elle l'eût construit si petit, elle lui répondit avec un paisible sourire : « Nous y trouverons bien assez de place le » bien-aimé de mon âme et moi [1]. »

A partir du moment où la cellule fut achevée, Rose y passa toutes ses journées, et habituellement elle ne retournait à la maison paternelle qu'à une heure assez avancée de la nuit. Elle y partagea son temps entre la prière, la méditation et le travail manuel, et y fut l'objet des faveurs célestes les plus signalées.

Lorsqu'au lever du soleil elle traversait le jardin pour gagner sa retraite, elle conviait la nature entière à glorifier avec elle l'auteur de toutes choses. Et alors on voyait les arbres s'incliner sur son passage, secouer les perles de la rosée et entre-choquer leurs feuilles en rendant un son harmonieux, les fleurs se balancer sur leurs tiges et entr'ouvrir leurs corolles pour répandre leurs plus suaves parfums, et célébrer à leur manière les louanges de Dieu. En même temps, les oiseaux se mettaient à chanter et venaient se poser sur les mains et les épaules de Rose, les insectes la saluaient de leur joyeux bourdonnement; en un mot, tout ce qui a vie et mouvement s'unissait au concert de louanges qu'elle adressait au Seigneur; elle avait reconquis la royauté

[1] Bolland., *l. c.*, p. 924 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, p. 24 et suiv. — Ott, *op. c.*, p. 69 et suiv.

sur la création, que notre premier père exerçait avant sa chute.

Il arriva un jour qu'une pieuse fille se rendit au jardin avec Rose à l'aube du jour. Au moment où elles y entrèrent et où notre sainte adressa à la nature son invitation habituelle, les arbres et les buissons se baissèrent jusqu'à terre. L'étrangère était stupéfaite à ce spectacle, mais elle le fut bien plus encore lorsqu'elle vit Rose continuer tranquillement sa marche comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé. Celle-ci lui dit alors : « Chère sœur, croyez-vous qu'on puisse assez » honorer le Maître du monde, et ne devons-nous pas » le louer et le servir, lorsque nous voyons que tout » ce qui verdit et fleurit lui rend grâces à sa façon ? »

Rose ne vivait pas seule dans sa cellule; cette humble retraite était visitée matin et soir par une innombrable quantité de moustiques, qu'attiraient l'humidité du sol et l'ombrage touffu des arbres aux pieds desquels le petit ermitage s'élevait. Mais aucun de ces moucherons n'incommodait la sainte, ils entraient et sortaient par la porte et la fenêtre sans jamais la toucher. Lorsqu'au contraire Marie de Flores ou quelque autre personne pénétrait dans sa cellule avec l'autorisation du confesseur, les moustiques se jetaient sur les visiteurs avec une sorte de fureur et leur mettaient le visage et les mains en sang. Marie s'étant étonnée un jour que Rose pût demeurer si tranquille au milieu de cette horde ennemie, elle lui dit avec ce calme séraphique qui lui était habituel : « Lorsque je suis venue ici pour » la première fois, j'ai conclu un traité avec ces bes-

» tioles, il a été convenu que jamais elles ne me feraient » de mal, et que de mon côté je les laisserais en paix. » Jusqu'à présent la convention a été fidèlement » observée; non-seulement les moustiques ne me » piquent pas, mais ils s'associent à moi pour célé- » brer les grandeurs et la bonté de Dieu[1]. » En effet, lorsque Rose entrait de bonne heure dans sa cellule, elle appelait les moustiques qui passaient les nuits sur les parois du frêle édifice; aussitôt, ces insectes commençaient à voltiger autour d'elle en formant un cercle parfaitement régulier et en s'associant, par un bourdonnement doux et plein d'harmonie, à l'hymne que notre sainte entonnait en l'honneur du Seigneur. Ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que les moustiques se divisaient en deux chœurs, dont l'un restait silencieux tandis que l'autre chantait. Cela durait jusqu'au moment où Rose donnait le signal du départ, en disant : « Partez à présent, petites sœurs, allez chercher votre nourriture en butinant sur les fleurs du voisinage; vous reviendrez ce soir, et nous célébrerons ensemble les louanges de celui qui nous a donné l'être[2]. » L'armée ailée disparaissait aussitôt; mais, fidèle à l'ordre reçu, elle revenait à l'heure du coucher du soleil et recommençait sa ronde et ses chants; elle les interrompait au moment où la sainte lui disait : « Maintenant allez vous reposer[3]. »

[1] Bolland., *l. c.*, p. 925 et 926. — Gonzalez, *op. c.*, p. 26. — Ott, *op. c.*, p. 72, 73.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

Il advint un jour que Catherine de Sainte-Marie, tertiaire dominicaine, étant venue voir Rose dans son ermitage, les moustiques se jetèrent sur elle et la piquèrent impitoyablement. Catherine, impatientée, en écrasa un qui s'était posé sur sa main. — « Chère sœur, lui dit Rose avec tristesse, pourquoi tuez-vous mes hôtes? — Aimables hôtes en vérité, répondit Catherine, ils nous mettent en sang et ne nous laissent pas un instant de repos! — Hélas! répliqua doucement notre sainte, n'oublions pas, lorsque ces insectes nous tirent un peu de sang, que Jésus[1] le Roi du ciel et de la terre, daigne nous nourrir de sa chair et de son sang trois fois saints! Je vous supplie, chère sœur, de pardonner aux moustiques, de ne plus leur faire de mal, et je vous promets qu'à l'avenir ils vous laisseront tranquille. » En effet, à partir de ce moment ils ne piquèrent plus Catherine. Le même fait se répéta en faveur de la mère de Rose et des époux de la Massa[2].

Une autre tertiaire dominicaine, Françoise de Montoya, se trouvant un soir dans la cellule, y vit arriver une légion de moustiques et en fut effrayée. — « N'ayez » pas peur, ma chère sœur, lui dit Rose, vous allez être » piquée trois fois en l'honneur de la très-sainte Tri- » nité, mais ensuite il ne vous sera plus fait aucun » mal. » L'événement justifia la prédiction de Rose[3].

Nous avons eu occasion de dire que, dès l'enfance,

[1] Bolland., *l. c.*, p. 925 et 926. — Gonzalez, *op. c.*, p. 26. — Ott, p. 72, 73.
[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

notre sainte avait reçu, comme son modèle sainte Catherine de Sienne, le don de la prière. A l'âge de douze ans, elle avait poussé ce saint exercice à son plus haut degré, et elle était arrivée au genre d'oraison que les théologiens désignent sous le nom d'*oraison unitive*[1]. « Nous savons qu'endormie ou éveillée les yeux de son âme étaient toujours ouverts sur Dieu. Quand elle tissait, cousait; quand elle parlait, mangeait ou se promenait; dans l'église, au jardin, à la maison, dans la rue, partout et toujours elle se tenait en la présence du Seigneur. Et tandis que cette divine présence occupait toutes ses puissances intérieures, ses sens extérieurs restaient libres et dégagés; pendant qu'elle parlait intérieurement avec Dieu, elle s'occupait sans peine des choses du dehors dont elle était chargée, elle répondait patiemment aux questions qu'on lui adressait, et vaquait à ses occupations avec autant de promptitude et d'attention que ceux qui n'ont rien autre à faire. Ses compagnes avaient remarqué souvent que, lorsqu'elle cousait et tirait le fil en haut, en même temps que son bras s'élevait, son esprit semblait s'élever aussi dans l'extase, pour redescendre ensuite à mesure que le bras s'abaissait, sans que la pointe de son aiguille variât d'une ligne. »

C'était surtout pour être plus libre de vaquer à la prière, qu'elle appelait la nourriture de l'âme, que Rose avait si ardemment désiré la possession de sa

[1] Tous les auteurs cités et Goerres, *la Mystique*, traduite par Charles Sainte-Foi, t. I[er], p. 250.

cellule. Elle la quittait trois fois par semaine, y compris les dimanches et fêtes, pour fréquenter les églises et recevoir la sainte communion. Lorsqu'elle était en oraison devant les autels, on la voyait, au milieu de la foule qui encombrait le lieu saint, prosternée à terre, les yeux invariablement fixés sur le tabernacle, parfaitement étrangère à ce qui se passait autour d'elle et sourde à tous les bruits. Si quelque objet extérieur venait à toucher son œil, elle ne baissait pas même la paupière; car, semblable à l'aigle, elle regardait intérieurement le soleil divin et était aveugle pour les choses de ce monde. En même temps, elle demeurait dans la plus complète immobilité durant des journées entières. Ainsi, aux quarante heures elle restait dans l'église depuis le matin jusqu'au soir sans bouger ni rien prendre[1]; on eût dit une statue.

Lorsque sainte Rose s'approchait du banquet eucharistique, elle éprouvait un sentiment d'ineffable bonheur. Elle s'y préparait par la confession sacramentelle, qu'elle accomplissait en versant des torrents de larmes et avec autant de contrition que si elle eût eu les plus grands péchés à se reprocher. Elle prenait rarement quelque peu de nourriture la veille des jours où elle devait communier, s'accordait à peine une ou deux heures de sommeil[2], et se disciplinait avec la plus inflexible rigueur. En un mot, disent ses

[1] Gonzalez, *op. c.*, ch. v, p. 58. — Bolland., *l. c.*, p. 930.

[2] Avec l'autorisation de son confesseur, elle avait réduit de plus de moitié les quatre heures de sommeil qu'il lui avait imposées.

biographes[1], elle se disposait à s'unir au Sauveur avec autant de ferveur que si elle n'eût dû le recevoir qu'une seule fois dans sa vie, ou que si chacune de ses communions eût été la dernière. Au moment où elle allait à la sainte table, le feu qui brûlait dans son cœur se manifestait extérieurement, Dieu voulait faire éclater ainsi à tous les yeux l'ardeur qui la consumait, une mystérieuse flamme l'entourait, une lueur céleste brillait sur sa tête, elle paraissait diaphane, son être devenait en quelque sorte aérien, son visage n'avait plus rien d'humain, elle semblait plutôt un ange qu'une créature mortelle; le prêtre qui célébrait la messe et les témoins qui assistaient à ce ravissant spectacle en étaient frappés d'une religieuse stupeur! Lorsque les confesseurs de Rose lui ordonnaient d'exprimer les effets que l'Eucharistie produisait en elle, elle balbutiait, assurant qu'elle ne trouvait pas de mots pour exprimer sa pensée; qu'au reste tout ce qu'elle en pouvait dire, c'est qu'elle passait tout entière en Dieu et se sentait inondée d'une joie telle, que rien dans la vie ordinaire ne lui était comparable[2].

Cette nourriture divine, ajoute Gonzalez, demeurait dans le tabernacle de son corps pendant sept ou huit heures sans se consumer, elle la rassasiait et la fortifiait tellement, qu'en revenant de l'église Rose marchait d'un pas agile et ferme, tandis que lorsqu'elle s'y rendait, épuisée par les veilles, le jeûne et les mor-

[1] Gonzalez, *op. c.*, ch. v, p. 58. — Bolland., *l. c.*, p. 930.
[2] Bolland., *l. c.*, p. 959.

tifications, elle se traînait souvent avec difficulté et était obligée de s'arrêter de temps en temps pour prendre haleine. A peine rentrée au logis, elle se retirait dans sa cellule et y restait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Et lorsqu'alors sa mère l'engageait à manger quelque chose, elle répondait que cela lui était impossible, étant pleinement rassasiée. Elle resta ainsi une fois huit jours sans prendre aucune nourriture [1].

Après sa communion du vendredi, notre sainte avait coutume de s'enfermer dans son ermitage pour méditer sur la passion de Notre-Seigneur; elle y demeurait jusqu'au samedi, quelquefois jusqu'au dimanche, et elle suppliait qu'on l'y laissât parfaitement tranquille quoi qu'il pût arriver. Comme on lui en demandait le motif, elle répondit avec simplicité que, pendant tout ce temps, elle était immobile et qu'il lui serait impossible de se lever pour ouvrir sa porte si quelqu'un venait y frapper [2].

Cependant beaucoup de personnes qui connaissaient la ferveur de Rose trouvaient singulier qu'elle ne parût aux églises que les dimanches et fêtes et rarement pendant la semaine, et lui en exprimèrent leur étonnement. « Les nombreuses occupations de ma mère ne lui permettent pas de me conduire tous les jours à la messe, répondit Rose, et mon directeur me défend de fréquenter les églises sans elle. Ce n'est donc pas l'amour de ma cellule, mais l'obéissance qui me

[1] Bolland., *l. c.*, p. 959.
[2] *Ibid.*

retient ici. Mais Dieu ne m'a pas abandonnée, et grâce à sa bonté, j'ai le bonheur d'assister chaque jour à plusieurs messes. » Le confesseur de Rose, ayant eu connaissance de ces dernières paroles, en demanda l'explication à sa pénitente et apprit que tous les matins elle se trouvait transportée en esprit aux églises de l'Hôpital, du Saint-Esprit et de Saint-Augustin, tandis que l'on y célébrait le saint sacrifice [1].

Cette faveur n'était pas la seule que Rose eût obtenue; le Seigneur la comblait des grâces les plus exceptionnelles. La terre étant pour elle un lieu d'exil, le ciel, sa véritable patrie, s'inclinait vers elle, et ses habitants venaient la visiter et la consoler. Ils convertissaient ainsi sa cellule en un vrai paradis.

Lorsque Rose lisait, la seule vue du très-saint nom de Jésus imprimé dans le volume ouvert devant elle provoquait l'extase, et, pour nous servir de l'expression de ses historiens, ce nom, semblable à un dard acéré, pénétrait jusqu'au plus profond de son cœur, l'embrasait du plus ardent amour et la mettait hors d'elle-même [2]. Alors, Jésus lui apparaissait sous la forme du plus beau et du plus aimable des enfants, se plaçait devant elle, couvrait les feuillets du livre et caressait affectueusement Rose. De même, lorsque notre sainte travaillait à l'aiguille, l'Enfant divin venait s'asseoir sur son coussin, lui tendait les bras avec amour, avait avec elle de charmants entretiens et lui

[1] Gonzalez, *l. c.* — Ott, *op. c.*, p. 72.

[2] Bolland., *l. c.*, p. 939, 940 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. II, p. 39 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XIV, p. 108 et suiv.

disait que de même qu'elle voulait être toute à lui, il voulait être tout à elle, prendre le cœur de Rose et lui donner le sien [1]. Rose demeurait alors perdue dans la plus profonde contemplation, et cependant, chose merveilleuse, elle continuait à coudre ou à broder, aussi régulièrement que si elle eût été absorbée par son travail. Bientôt les visites de l'Enfant Jésus se multiplièrent et devinrent à peu près quotidiennes; il était rare qu'il n'eût point apparu lorsqu'arrivait le milieu du jour [2].

Quelquefois cependant il ne venait pas, et Rose languissait, fondait en larmes; puis elle s'écriait : « L'heure est passée, mon bien-aimé n'est point venu; midi a sonné, et je ne l'ai pas vu, malheureuse que je suis, me voilà privée de son adorable présence! » Il arriva un jour que les personnes qui étaient dans le voisinage de la cellule l'entendirent chanter d'une voix douce et sur une plaintive mélodie des vers charmants qu'elle improvisait dans sa douleur, et dont la traduction qui suit ne saurait exprimer la grâce mélancolique [3] :

« Hélas! mon bien-aimé, où reste-t-il, et qui peut » le retenir loin de moi? — Pourquoi me laisse-t-il » seule dans le deuil et dans les pleurs? — Il n'est » pas de malheur plus grand que d'être loin de lui. — » Venez, Seigneur, montrez-vous, calmez la souffrance

[1] Bolland., *l. c.*, p. 939, 940 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. II, p. 39 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XIV, p. 108 et suiv.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

» de mon cœur. — Je suis pauvre, faible et petite, je » suis digne de vos mépris; — mais, vous le savez, je » ne puis vivre sans vous; — loin de vous je me sens » mourir! »

Un soir, Rose fut prise d'un violent mal de gorge. Suivant sa coutume, l'Enfant Jésus la visita; il lui proposa en souriant d'engager avec elle une partie de jeu d'adresse. La partie eut lieu, et Rose, l'ayant gagnée, demanda, comme prix de sa victoire, la guérison de sa gorge. Au moment même le mal disparut. Mais l'Enfant divin ayant exigé sa revanche, Rose perdit la seconde partie; sa douleur reprit plus violente qu'auparavant et l'empêcha de fermer l'œil de la nuit. Elle réfléchit alors au sens de cette mystérieuse partie; elle comprit que, sous une allégorie enfantine, le Seigneur avait voulu lui faire connaître le prix et le mérite de la souffrance, et son cœur déborda de joie à la pensée de la condescendance de l'Éternel, qui, suivant la parole du Sage, se complaît au milieu des enfants des hommes. Cependant Marie de Flores, voyant sa fille très-malade, en témoigna de l'inquiétude. Rose, pour la rassurer, lui raconta ce qui s'était passé entre elle et l'Enfant Jésus. Et tandis qu'elle parlait à sa mère, son visage s'illumina et prit l'expression extatique que lui communiquait habituellement la réception de l'Eucharistie [1].

En une autre occasion, Rose s'attarda dans sa cellule. Au moment où minuit venait de sonner, elle se

[1] Bolland., *l. c.*, p. 939, 940 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. II, p. 39 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XIV, p. 108 et suiv.

sentit prise d'une faiblesse extrême; elle essaya de se traîner vers la maison, mais ne put faire un pas; elle s'efforça d'appeler afin qu'on lui vînt en aide, la voix lui manqua. L'anéantissement augmentait de moment en moment; Rose se sentait mourir. Son corps, exténué par le jeûne, réclamait impérieusement de la nourriture; mais notre sainte, devant communier le lendemain et affamée de l'aliment divin, ne voulait rien prendre. Elle s'adressa à son fiancé céleste et lui demanda avec une humble confiance de venir à son secours. Aussitôt Jésus apparut : « Appliquez vos lèvres à la plaie de mon côté, ma fille bien-aimée, dit-il à Rose avec une douce et grave majesté, il a été ouvert pour le salut du genre humain, et toujours les fidèles y trouvent le baume salutaire dont ils ont besoin. » — La sainte obéit; en même temps une force nouvelle se répandit dans ses membres, une joie surnaturelle remplit son cœur; elle se sentit guérie et put communier le jour suivant. La même faveur avait été accordée jadis par le Seigneur à sainte Catherine de Sienne.

Quelquefois des tiers étaient témoins des mystiques entretiens de Rose avec le Sauveur enfant.

Ainsi une circonstance grave obligea un jour notre sainte à se départir de ses habitudes et à aller chez une dame dont les biographes ne nous ont pas transmis le nom. Rose, après s'être entretenue avec elle, sollicita l'autorisation de se retirer dans une pièce solitaire pour y vaquer à la prière. La dame chargea la fille d'une de ses servantes d'accompagner Rose.

Lorsque la petite, âgée de sept ans, la vit agenouillée, elle sortit de l'appartement et alla retrouver sa mère. Pensant que l'étrangère devait avoir terminé sa prière, elle revint au bout d'une heure, et elle aperçut auprès de Rose l'Enfant Jésus, vêtu d'azur et de pourpre, entouré de rayons plus éclatants que ceux du soleil [1].

Dans une occasion semblable, Rose dut se rendre à la demeure d'Isabelle de Mexia. La fille de cette dame vit la sainte qui marchait dans le salon de la maison avec l'Enfant divin. L'apparence du petit Jésus était douce et majestueuse; il conduisait Rose par la main, échangeait avec elle des regards pleins d'amour et lui parlait. Des jets de la plus éblouissante lumière jaillissaient du sol à mesure qu'il y posait les pieds [2].

L'amour de Jésus pour sa fiancée était tel, — disent encore les Bollandistes [3], — qu'il voulait posséder son cœur sans aucun partage et ne permettait pas qu'elle se complût dans les choses créées, dans celles même qui sont privées de sentiment. Ils en citent un exemple remarquable. Rose, avons-nous dit, cultivait des fleurs. Elle avait un double but en se livrant à cette occupation; elle voulait, on s'en souvient, procurer un peu plus d'aisance à sa famille; et elle se complaisait aussi à parer tous les jours différents autels de ces charmants produits de la nature. Quelques-unes

[1] Bolland., *l. c.*, p. 939, 940 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. II, p. 39 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XIV, p. 108 et suiv.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

des planches de son jardin étaient spécialement destinées à ce dernier usage; elle leur donnait des soins particuliers. Les fleurs de ces planches s'épanouissaient avec magnificence, et la plante désignée sous le nom de couronne impériale, entre autres, s'y développait avec un luxe de végétation et de coloris inconnu ailleurs. Rose s'en réjouissait, car elle destinait ces fleurs à la décoration du saint des saints pendant l'exposition des *quarante heures*. Or un matin, lorsqu'elle allait les arroser, elle les trouva arrachées du sol, brisées et flétries. Elle s'éloigna pleine de tristesse; mais Jésus se présenta à elle et lui dit : « Pourquoi cette affliction, ma fille? Ne vous suis-je » pas plus cher que toutes les fleurs? Je veux être » moi-même votre couronne impériale; voilà pour» quoi j'ai détruit celles que vous cultiviez avec amour » dans votre jardin. Rose, vous êtes ma fleur; que » désormais je sois SEUL celle de votre cœur. »

---

## CHAPITRE HUITIÈME.

**Suite du précédent. — Entretiens de Rose avec la sainte Vierge, sainte Catherine de Sienne et son ange gardien.**

Rose jouissait pareillement de la douce familiarité de Marie, reine des chœurs célestes, de sainte Catherine de Sienne et de son ange gardien.

Étant encore enfant, notre sainte s'était constituée en quelque sorte sacristaine de la chapelle du Rosaire de l'église des domicains. Elle se plaisait à la nettoyer, à l'orner, à y entretenir une exquise propreté. La

sainte Vierge récompensa ce zèle pour son service par des faveurs extraordinaires. Dès que Rose eut atteint sa onzième année, Marie eut avec elle de fréquents entretiens, et après la construction de sa cellule, ces visites devinrent à peu près quotidiennes.

Rose fut affligée à cette époque d'insomnies complètes. Cette privation de sommeil donnait des craintes sérieuses pour sa santé. Son confesseur lui enjoignit d'employer certains narcotiques et lui renouvela l'ordre de dormir pendant un nombre d'heures déterminé. Mais, malgré l'usage des infusions prescrites, le sommeil persistait à fuir les paupières de Rose; enfin cependant les narcotiques opérèrent; notre sainte commença à s'endormir vers le matin, et alors aussi l'assoupissement s'empara d'elle à tel point, en dépit des horreurs de sa couche, que souvent il lui arriva de dépasser le nombre d'heures prescrit. Sa conscience s'en alarma; elle supplia la mère de Dieu de lui venir en aide. Et à partir de ce jour, dès que le moment du réveil arrivait, Marie, l'étoile du matin, se présentait à Rose, pleine de gloire et de beauté, et lui disait de sa voix la plus douce : « Levez-vous, ma chère fille, l'heure de la prière a sonné. » Et Rose, reconnaissante, se prosternait et s'écriait, comme autrefois sainte Élisabeth : « Et d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne me visiter[1] ? »

Un jour il arriva que Rose était plongée dans le plus profond sommeil au moment où la sainte Vierge

[1] Luc, I, 43. — Bolland., *l. c.*, p. 939, 940. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XI, p. 41 et suiv. — Ott., *op. c.*, p. 113 et suiv.

vint la réveiller. Elle répondit cependant sur-le-champ au céleste appel et se mit sur son séant; mais, vaincue par la fatigue, elle referma involontairement les yeux et se rendormit. Marie revint, toucha Rose de ses mains immaculées, chose que jamais elle n'avait fait jusqu'alors, et lui dit d'un ton plus sérieux que de coutume : « Ne soyez pas endormie, ma fille; vous m'avez instamment priée de vous avertir à l'heure de la prière; je viens vous trouver pour la seconde fois et l'heure est passée [1]. » Rose rouvrit les yeux; elle vit la mère de Dieu qui s'éloignait, mais elle n'eut pas le bonheur de contempler comme d'habitude son glorieux visage, et elle en conclut, avec une profonde contrition, que Marie avait voulu la punir de sa paresse.

Depuis que Rose avait choisi sainte Catherine de Sienne pour sa mère spirituelle, ses conférences avec cette sainte étaient fréquentes. Les entretiens de ces deux nobles âmes, dont l'une était déjà en possession de la béatitude éternelle, tandis que l'autre se trouvait encore enchaînée aux misères de la terre, avaient, — au dire des confesseurs de Rose, — le caractère de la plus tendre intimité. Catherine était le conseil de la fille des Flores, et celle-ci se modelait en toutes choses sur Catherine. Souvent, après avoir joui de sa présence, les traits de notre sainte se modifiaient de manière à reproduire fidèlement l'extérieur de sa *chère maîtresse*. Ce fait, observé par une foule de témoins,

[1] Bolland., *l. c.*, p. 939, 940. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XI, p. 41 et suiv. — Ott, *op. c.*, p. 112 et suiv.

a été authentiquement constaté [1]. Nous aurons occasion de reparler des relations des deux saintes.

Rose vivait dans une douce familiarité avec l'ange préposé à sa garde. Il se montrait à elle sous les traits les plus aimables. Elle avait avec lui de célestes entretiens, le chargeait souvent de messages, et il lui prodiguait ses soins. Les biographes que nous suivons en citent de gracieux exemples.

Ainsi une pieuse matrone, qui un jour se trouvait auprès de la cellule de Rose, alors qu'elle attendait la visite quotidienne de l'Enfant Jésus, l'entendit qui chargeait son ange d'aller l'avertir que l'heure se passait. Poëte dans son extase, elle lui donnait son message en vers charmants et les chantait sur un rhythme mélancolique. En voici l'imparfaite traduction :

« Volez, messager agile, volez vers Notre-Seigneur, vers notre maître adoré; demandez-lui pourquoi il tarde et se tient éloigné de nous;

» Dites-lui qu'en son absence je ne saurais vivre; que loin de lui mon cœur est vide de joie; que seul il me donne le repos, que seul il me procure le bonheur;

» Volez, volez, noble messager; dites-lui que je languis quand il est absent, et que sa Rose sera plongée dans la douleur jusqu'au moment où il retournera auprès d'elle [2]. »

[1] Bolland., *l. c.*, p. 939, 940. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XI, p. 41 et suiv. — Ott, *op. c.*, p. 113 et suiv.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. XV, p. 940 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XI, p. 42, 43. — Ott, *op. c.*, ch. XV, p. 115 et suiv.

La même matrone, observant une nuit Rose à travers la fenêtre de la cellule, la vit avec son ange, contemplant le ciel étoilé, adorant l'auteur de tant de merveilles et brillant elle-même d'une lumière plus éclatante que celle des constellations du firmament.

Une autre fois, notre sainte s'était attardée dans son ermitage et y avait passé une grande partie de la nuit. Sa mère, qui d'ordinaire venait l'appeler ou la faisait chercher par Marianne, l'avait oubliée, et la porte du jardin se trouvait fermée à clef. Tout à coup Rose fut prise d'une faiblesse ayant les caractères de l'évanouissement, sans perdre cependant le sentiment d'elle-même. Son compagnon céleste, la voyant dans cet état, l'emporta chez Marie de Flores. Celle-ci se souvint alors de son oubli et éprouva un étonnement mêlé de frayeur à la vue de la pâleur mortelle de sa fille. Elle s'empressa de réveiller Marianne et lui ordonna de chercher du chocolat à la pharmacie et d'en préparer un repas pour Rose, afin que celle-ci reprît des forces[1]. Mais notre sainte supplia sa mère de ne pas se mettre en frais, l'assurant qu'on ne tarderait point à lui apporter ce dont elle avait besoin. « Ce que vous dites n'a pas de sens, mon enfant, lui répondit la mère; vous savez bien qu'il n'y a pas un atome de chocolat dans notre pauvre maison. — Aussi, répliqua doucement Rose, je ne pense nullement que personne de la maison m'en prépare, c'est de chez le

[1] Au Pérou et au Mexique, le chocolat était considéré comme le remède souverain contre les faiblesses, syncopes, maux de nerfs, etc.

seigneur Gonzalve de la Massa qu'on m'en apportera. » La dame de Flores, assez prompte à se mettre en colère, commença à se fâcher. « Vous êtes folle, Rose, s'écria-t-elle; comment saurait-on dans la maison du receveur des domaines que vous êtes malade, nous n'y avons envoyé personne? Allez, Marianne, exécutez mes ordres. — Attendez un instant encore, dit Rose en souriant, voilà le serviteur de Marie de la Massa qui arrive. » Au moment où elle prononçait ces paroles, on frappa à la porte et le domestique du receveur entra, tenant à la main une écuelle d'argent pleine de chocolat encore chaud, qu'il présenta à Rose. Celle-ci congédia l'étranger après l'avoir chargé de ses remercîments pour sa maîtresse. Marie de Flores assista à cette scène, muette d'étonnement; mais, après le départ du serviteur, elle ordonna à sa fille, sous peine de désobéissance, de lui expliquer comment elle avait su qu'on lui apporterait, au milieu de la nuit, un bol de chocolat. « Ne vous étonnez pas de » ce qui est arrivé, chère mère, lui répondit la sainte; » mon protecteur céleste me rend souvent de semblables services; lorsque j'ai senti qu'une faiblesse » mortelle s'emparait de moi, je l'ai prié de dire à » Marie de la Massa que j'avais besoin de nourriture, » et vous voyez qu'il s'est acquitté de la commission [1]. »

C'était d'habitude une heure avant minuit que la dame de Flores allait chercher Rose à sa cellule pour la ramener à la maison. Quelque temps après l'événe-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xv, p. 940 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. xi, p. 42, 43. — Ott, *op. c.*, ch. xv, p. 115 et suiv.

ment que nous venons de raconter, il lui arriva encore d'oublier sa fille. La sainte attendait et ne savait comment sortir du jardin ; mais alors elle vit sous les arbres qui protégeaient son ermitage l'ange qui lui faisait signe de le suivre. La porte du jardin s'ouvrit d'elle-même devant lui, et le messager divin ne disparut que lorsque celle dont la garde lui était confiée entra dans la chambre maternelle[1].

Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que Rose se trouvait également en rapport avec les anges gardiens des personnes auxquelles elle s'intéressait.

Il est fait mention à ce propos, dans le procès de canonisation de notre sainte, d'un fait remarquable. Un prêtre, y est-il dit, devait entreprendre, en compagnie d'un prélat étranger, un long et dangereux voyage. Avant de se mettre en route, il demanda à Rose de se souvenir de lui dans ses oraisons, et elle lui promit d'adresser pour lui des prières à Dieu et *à l'ange qui devait l'accompagner*.

Le prêtre partit fort satisfait, et en dépit de dangers et d'obstacles de toute nature, son voyage fut parfaitement heureux de Lima à Potosi. Mais lorsqu'il se rendit de ce dernier endroit à Truxillo, il eut toutes sortes de malheurs, et plusieurs fois même il fut au moment de perdre la vie. Il comprit qu'il n'était plus protégé par son ange gardien ni soutenu par les prières de Rose. Revenu à Lima, après une foule de mésaventures, il reprocha avec amertume à

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xv, p. 940 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. xi, p. 42, 43. — Ott, *op. c.*, ch. xv, p. 115 et suiv.

la sainte de l'avoir abandonné à mi-chemin. « Cela est parfaitement vrai, lui dit Rose avec une sévérité tempérée par la douceur; c'est parce qu'alors vous avez cessé d'être celui que vous étiez en partant. »

A ces mots, le prêtre rentra en lui-même et reconnut qu'il avait mérité de perdre la protection d'en haut par certains actes secrets, dont il s'était rendu coupable, et que la fille de Gaspard de Flores n'avait pu connaître que par une révélation spéciale de l'ange attaché à sa personne.

---

## CHAPITRE NEUVIÈME.

Luttes de notre sainte avec le démon. — Humilité de Rose.

Cependant l'esprit de ténèbres, furieux des complaisances célestes dont Rose était l'objet, lui dressait de fréquentes embûches, cherchait à la distraire dans ses oraisons et à remporter au moins quelque avantage sur elle, en faisant naître dans son cœur des mouvements d'impatience. C'était en vain. Ainsi il lui appliqua un jour un épouvantable soufflet, une autre fois il lui lança une pierre énorme dans le dos. Elle ne fit que rire de ces attaques et témoigna à leur auteur l'horreur qu'il lui inspirait.

Un jour aussi, tandis que notre sainte était en prière dans son ermitage, le démon se présenta à elle sous la figure d'un énorme chien noir, lançant des flammes infectes par la gueule et par les yeux, grinçant des dents, dressant la queue et hérissant les poils. Il se

mit à faire un effroyable tapage; Rose poursuivit sa prière sans faire attention à son hideux visiteur. De plus en plus exaspéré par cette attitude calme, le démon s'élança sur elle, la jeta à terre, la secoua violemment sans parvenir à lui inspirer aucun sentiment d'effroi; elle se borna à implorer tranquillement l'assistance de son fiancé céleste en disant : « *Domine, ne tradas bestiis animas confitentes tibi ;* Seigneur, ne livrez pas aux bêtes les âmes de ceux qui placent leur confiance en vous. » A ces mots, l'esprit infernal disparut en hurlant, et la sainte continua ses oraisons comme si rien ne l'avait dérangée [1].

Furieux d'avoir été vaincu par une jeune fille, Satan ne tarda pas à reparaître pour exercer sa rage contre les livres de Rose; il maltraita surtout les Méditations de Louis de Grenade, qu'elle affectionnait particulièrement. Après avoir lacéré et souillé d'ordures le volume, il le lança dans un lieu immonde. Rose ne s'émut point de son impuissante fureur. Son livre lui fut rendu, peu d'instants après, parfaitement intact [2].

Anticipons sur l'avenir, pour en finir avec les luttes que notre sainte eut à soutenir contre les puissances infernales et dont les Bollandistes font mention. Dans les dernières années de sa vie, elle habitait chez les époux de la Massa, ainsi que nous le rapporterons en son lieu. Un soir, elle quitta la chapelle de la maison et se retira dans une petite chambre solitaire, située

[1] Bolland., *l. c.*, p. 941, 942. — Gonzalez, ch. XI, p. 44, 45. — Ott, p. 118 et suiv.

[2] *Ibid.*

sous les combles, pour y continuer son oraison. Mais dès qu'elle se mit en prière, elle se vit entourée d'une quantité de rats, qui se disputaient entre eux et sautaient sur elle. Rose, fatiguée de ce tapage, se rendit à la cave, où elle espérait rester seule. Au moment où elle en ouvrit la porte, elle eut le pressentiment du rude combat qu'elle aurait à y soutenir. Inaccessible à la peur, elle congédia une servante qui était là par aventure, en la priant de ne dire à personne qu'elle se trouvait en ce lieu, et de l'y laisser tranquille, dût-elle y passer la nuit.

Rose alors ferme la porte intérieurement et entend qu'en même temps quelqu'un la verrouille en dehors. Elle n'en est pas effrayée et fait l'examen des localités. Bientôt elle découvre une hideuse figure accroupie dans un vaste panier. Conservant son sang-froid, elle éteint sa lumière et s'écrie : « Sors de là, père du mensonge, si tu l'oses, je t'attends. Maltraite mon misérable corps, si Dieu te le permet ; quant à mon âme, tu ne pourras lui nuire, mon fiancé céleste la protége. Sors donc, brute infernale, et commence le combat[1]. » A ce défi, le démon s'élance ; il prend des proportions colossales ; un feu livide sort de sa bouche et de ses yeux, et répand une lueur sinistre dans la cave. Il saisit Rose par le milieu du corps, la lance en l'air, essaye de lui broyer les membres, la lutte dure plusieurs heures ; l'intrépide vierge méprise les efforts de son ennemi et l'accable des expressions de son

[1] Bolland., *l. c.*, p. 941, 942. — Gonzalez, ch. XI, p. 44, 45. — Ott, p. 118 et suiv.

dédain. Enfin, le mauvais esprit, vaincu, s'échappe plein de confusion [1].

Tandis que ces choses se passaient, Marie de la Massa, s'étant informée de Rose auprès de la servante, descendait à la cave, en retirait le verrou, et remontait sans appeler son amie, qu'elle supposait absorbée par la prière. Notre sainte ne la suivit pas immédiatement, il était plus de minuit lorsqu'on la vit reparaître. Son air était serein et son regard exprimait la satisfaction. L'épouse de Gonzalve en fut très-frappée. Le jour suivant, elle questionna Rose et en obtint le récit fidèle de ce qui lui était arrivé [2].

A quelque temps de là, notre sainte se retira dans un lieu solitaire du jardin des de la Massa pour y vaquer à l'oraison. A sa grande surprise, elle y rencontra, dans un bosquet touffu, un jeune homme vêtu avec élégance et de l'extérieur le plus séduisant. Il s'approcha vivement d'elle, en la dévorant d'un regard passionné, et voulut la saisir et l'embrasser. C'était l'esprit infernal qui, après avoir vainement essayé de faire tomber Rose dans l'impatience et dans la crainte, ou de la pousser au péché d'orgueil, espérait maintenant la tenter par la sensualité. Mais notre sainte reconnut aussitôt l'ennemi, et sachant que si on vainc tous les vices par la lutte, on n'échappe à l'incontinence que par la fuite, elle se sauva en adressant une énergique malédiction à son persécuteur. Arrivée à la

[1] Bolland., *l. c.*, p. 941, 942. — Gonzalez, ch. xi, p. 44, 45. — Ott, p. 118 et suiv.

[2] *Ibid.*

porte du jardin, elle s'empara d'une grosse chaîne de fer, s'en flagella impitoyablement et s'écria tout en pleurs : « O mon Seigneur! pourquoi m'avez-vous » abandonnée? Si vous eussiez été auprès de moi, » jamais je n'aurais été exposée à une aussi abomi- » nable tentation! » Au moment où elle prononçait ces mots, elle vit à côté d'elle Jésus, qui lui dit en la regardant avec amour : « Aurais-tu vaincu, Rose, si » je n'avais été dans ton cœur? » Ces douces paroles remplirent la sainte de joie et de confiance. Notre-Seigneur les avait également adressées autrefois à sainte Catherine de Sienne dans une occasion semblable [1].

Les biographes, après avoir rapporté les faits que nous venons de raconter, ajoutent [2] que notre sainte sortit, en toutes rencontres, victorieuse des nombreux assauts que lui livrèrent les puissances des ténèbres et que, d'après le témoignage unanime de ses directeurs spirituels, elle fut douée, au plus haut degré, du don du discernement des esprits. Aucune tentation, quelque finement tissue qu'elle fût, n'échappait à sa clairvoyance. Elle avait coutume de dire à son confesseur : « Les visions et les inspirations qui viennent de Dieu remplissent l'âme d'humilité, de respect, d'une joie tranquille, surnaturelle, d'une paix profonde, elles nous font connaître notre propre néant; les fausses visions et les inspirations qui sont l'œuvre du démon exaltent l'orgueil, remplissent l'esprit de pen-

[1] Bolland., *l. c.*, p. 941, 942. — Gonzalez, ch. XI, p. 44, 45. — Ott, p. 118 et suiv.
[2] *Ibid.*

sées vaines, de trouble et de désordre; elles nourrissent l'amour-propre et éloignent de Dieu. » Cette règle avait été donnée à Rose par sainte Catherine, qui la tenait de Notre-Seigneur [1].

Rose était d'ailleurs la preuve vivante de la vérité des maximes qu'elle transmettait à son père spirituel. Les faveurs célestes dont elle se voyait comblée faisaient jeter des racines de plus en plus profondes à son humilité; plus Dieu l'élevait et plus elle s'abaissait; c'était sur cette solide base que reposait l'édifice de ses vertus. Elle se considérait de la meilleure foi du monde comme la dernière des créatures, comme le rebut du genre humain, et disait que si le Seigneur cessait un seul instant de la soutenir, elle ne manquerait pas de se jeter dans l'abîme du péché. La connaissance qu'elle avait de la grandeur et des perfections de Dieu lui faisait mieux comprendre sa propre petitesse; elle se proclamait indigne d'être éclairée par le soleil et de marcher sur la terre, elle n'était qu'un composé de misères. Telle était sérieusement l'opinion qu'elle avait d'elle-même; lorsqu'on lui affirmait le contraire elle pâlissait, versait des larmes et disait : « Je sais cela » mieux que vous ne pouvez le savoir, personne ne » me connaît telle que je me connais moi-même [2]. »

Quand on lui témoignait du mépris, quand on la qualifiait de personne bizarre et ridicule, elle s'en

[1] Bolland., *l. c.*, p. 941, 942. — Gonzalez, ch. XI, p. 44, 45. — Ott, p. 118 et suiv.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. IV, p. 911. — Gonzalez, ch. IV. p. 10 et suiv. — Ott, ch. IV, p. 35 et suiv.

réjouissait; la blâmait-on sans raison, loin de chercher à se justifier, elle acceptait joyeusement l'humiliation et implorait le pardon de ceux qui l'accusaient à tort. Lorsqu'au contraire on la louait, son cœur se brisait, et elle s'en châtiait en redoublant ses mortifications. Ses jeûnes, ses veilles, les tortures qu'elle infligeait à son corps, lui causaient de fréquentes maladies accompagnées de douleurs atroces. Elle les celait le plus possible par humilité, afin qu'on n'eût pas à s'occuper d'elle; mais quand la nature épuisée l'obligeait à faire l'aveu de ses souffrances, elle avait soin d'ajouter qu'elles lui étaient infligées en punition de ses péchés[1].

Un jour, alors qu'elle était déjà commensale de la famille de la Massa, Michel Garzes, chanoine de la cathédrale, vint faire visite au receveur des domaines. Michel et Gonzalve firent, dans le cours de la conversation, l'éloge des vertus, de la vie pénitente et mortifiée de notre sainte. Rose, qui se trouvait dans un cabinet voisin, fut saisie d'épouvante en entendant ce discours; elle alla se réfugier dans la chambre de la fille de Gonzalve, et pour se punir d'avoir écouté, bien qu'involontairement, les paroles louangeuses prononcées à son sujet, elle frappa des poings sa terrible couronne d'argent et rouvrit ainsi les blessures de sa tête[2].

Marie Usatequi, épouse de Gonzalve, affirma, lors

[1] Bolland., *l. c.*, ch. IV, p. 911. — Gonzalez, ch. IV, p. 10 et suiv. — Ott., ch. IV, p. 35 et suiv.

[2] *Ibid.*

du premier procès qui eut lieu après la mort de notre sainte, que par humilité Rose s'empressait d'obéir à tous les habitants de la maison, sans en excepter les enfants, les domestiques et même les esclaves. S'estimant la dernière de toutes, elle considérait les ordres qu'on lui donnait comme autant de faveurs, surtout lorsqu'ils indiquaient qu'on avait basse opinion d'elle[1].

Quand elle allait se confesser, la violence de ses sanglots semblait devoir lui briser la poitrine; elle s'examinait avec une sévérité inouïe, s'accusait avec la plus profonde contrition de ses prétendus péchés et manquements, tandis que, nous le répétons, *jamais* aucun de ses confesseurs ne découvrit en elle *rien* qui eût pu servir de matière à l'absolution sacramentelle[2].

L'humilité poussait aussi Rose à celer avec soin à autrui les grâces innombrables dont le Seigneur la comblait, et dont elle se reconnaissait tout à fait indigne. Les personnes qui vivaient dans son intimité parvenaient difficilement à connaître une faible partie des faveurs célestes dont elle était l'objet. Elle ne parlait de ces merveilles que lorsqu'elle en était sommée au nom de la sainte obéissance, et alors c'était en termes très-brefs, avec une prudence extrême; elle se bornait à répondre aux questions qui lui étaient adressées et n'allait pas au delà. Il est hors de doute que nous connaissons à peine quelques fragments de la vie

[1] Bolland., *l. c.*, ch. IV, p. 911. — Gonzalez, ch. IV, p. 10 et suiv. — Ott, ch. IV, p. 35 et suiv.

[2] *Ibid.*

mystique de Rose; les biographes rapportent[1] que, l'un de ses confesseurs l'ayant un jour sondée à ce sujet, elle lui répondit : « Dès mon enfance, j'ai supplié Dieu de ne pas permettre que les choses que sa » bonté opère en moi fussent manifestées, et con- » naissant la sincérité de ma prière, il a daigné » m'exaucer. »

L'humilité de Rose lui donnait un trait de ressemblance avec l'auguste créature à laquelle le complet épanouissement de cette vertu a mérité la gloire de la maternité divine. Les abaissements volontaires de notre sainte lui avaient fait trouver grâce aux yeux de la bienheureuse Vierge Marie. Nous avons parlé des faveurs dont elle la comblait. La Reine du ciel lui donna un jour une marque touchante de sa bienveillance, et lui prouva que sa vie cachée en Dieu lui plaisait. Rose s'était rendue à l'église des dominicains; tandis qu'elle s'y trouvait en prière, elle se souvint d'avoir laissé sur un meuble de sa chambre la discipline dont elle se servait pour tenir son corps en servitude. Elle en fut affligée, car elle désirait que personne ne connût ses mortifications. Dans sa peine, elle s'adressa avec une confiance filiale à la Mère du Verbe et la supplia d'empêcher qu'on découvrît sa discipline. Puis, sans songer davantage à ce qui avait causé son inquiétude, elle acheva ses oraisons avant de retourner au logis. Mais lorsqu'elle entra dans sa petite chambre, son ange gardien lui désigna le lieu

[1] Bolland., *l. c.*, ch. IV, p. 911. — Gonzalez, ch. IV, p. 10 et suiv. — Ott, ch. IV, p. 35 et suiv.

où il avait celé la discipline, conformément aux ordres de Marie [1].

N'oublions pas de dire qu'autant notre sainte était sévère pour elle-même, autant elle était douce, charitable, pleine de condescendance pour le prochain. Elle savait se faire toute à tous, elle découvrait avec une rare perspicacité les vertus et les mérites d'autrui et tenait ses semblables en haute estime, en leur qualité de créatures rachetées par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jamais une parole rude ne sortait de ses lèvres, jamais on ne lui vit un mouvement d'humeur ou d'impatience [2]. Aussi pouvait-on dire d'elle en toute vérité, ajoute un de ses historiographes, qu'elle était une *rose sans épines*.

---

## CHAPITRE DIXIÈME.

### Son amour pour Dieu, son zèle pour la gloire du Seigneur.

Les faits rapportés précédemment ont pu faire comprendre que le plus ardent amour du Seigneur embrasait le cœur de Rose. La sainte était pleine d'une reconnaissance passionnée envers Celui qui ne cessait de veiller sur elle avec une si paternelle sollicitude. Les historiens que nous suivons entrent à ce sujet dans des détails du plus haut intérêt [3].

[1] Bolland., *l. c.*, ch. IV, p. 911. — Gonzalez, ch. IV, p. 10 et suiv. — Ott, ch. IV, p. 35 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] Bolland., *l c.*, ch. XI, p. 930 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 49 et suiv. — Ott, ch. XVII, p. 130 et suiv.

Le feu de l'amour divin qui brûlait dans le cœur de la chère sainte, disent-ils, se manifestait fort souvent par une lumière très-brillante qui l'entourait. Cette lumière semblait sortir de ses yeux et de sa bouche lorsqu'elle était en prière et plus encore quand elle s'approchait de la sainte table. Mais elle n'avait pas conscience de cette flamme surnaturelle, dont nous avons eu occasion de parler dans un de nos précédents chapitres. Il arriva une fois qu'une pauvre fille passa la nuit dans la même chambre que Rose. Lorsqu'elle se réveilla, vers l'heure du crépuscule du matin, elle remarqua qu'une lueur extraordinaire remplissait la pièce. Très-effrayée d'abord, elle aperçut, en se retournant, sa compagne agenouillée dans un coin, lumineuse, diaphane et ayant plutôt l'apparence d'un corps glorieux que d'une habitante de la terre.

L'amour dont Rose était animée pour l'auteur de tout bien se manifestait encore par les soupirs et les oraisons jaculatoires qui s'échappaient sans cesse de ses lèvres. « O Seigneur, l'entendait-on s'écrier, » qui pourrait ne pas vous aimer! — Quand donc, » très-aimable Jésus, commencerai-je à vous aimer » dignement? — Hélas! que j'en suis éloignée encore! » — A quoi me sert mon cœur, s'il ne se brise et ne » se fond d'amour pour vous [1] ? »

Quoique pleine d'amour, Rose avait soif d'aimer davantage; enfin elle épancha son âme dans une prière

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XI, p. 930 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 49, et suiv. — Ott, ch. XVII, p. 130 et suiv.

qu'elle se plaisait à répéter sans cesse, qui nous a été conservée et dont voici la traduction littérale [1] :

« Adorable Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai » homme, notre Créateur et notre Rédempteur! je » déplore du fond de mon cœur de vous avoir si sou- » vent offensé, parce que vous êtes Celui qui Est et » que je vous aime par-dessus toutes choses! — O vrai » Dieu et fiancé de mon âme, très-aimable Jésus, mon » adorable consolateur, je souhaite de vous aimer de » cet amour parfait, complet, sincère, incomparable, » invincible et éternel dont vous aiment les bien- » heureux du ciel! — Oui, Dieu de mon cœur, joie » de mon âme, je souhaite de vous aimer autant que » vous aime votre Mère, bénie entre toutes les femmes, » ma Mère et ma Dame, la très-pure Vierge Marie! — » Je voudrais vous aimer, mon Seigneur et mon Dieu, » mon salut et mon bonheur, comme vous vous aimez » vous-même. — O mon très-adorable Jésus, per- » mettez que je me consume et me fonde dans le bra- » sier de votre très-ardente charité! »

Rose n'avait pas conscience de ses vertus et elle cherchait à celer à tous les yeux les grâces dont elle était l'objet; l'amour qu'elle éprouvait pour le Seigneur était la seule chose qu'elle ne pût couvrir du voile de l'humilité; son cœur, semblable à un vase trop plein, débordait de toutes parts, et chacune de ses paroles exprimait ce que ce cœur éprouvait. Lorsqu'elle rencontrait une amie, elle la saluait toujours

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XI, p. 930 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 49 et suiv. — Ott, ch. XVII, p. 130 et suiv.

des mots : « Aimons le Seigneur de toutes nos » forces et de toute notre âme. » Quand elle voulait faire l'éloge d'un individu, ses louanges se résumaient en ce peu de paroles : « Il aime Dieu véri» tablement ! » Au moment où elle ployait les genoux au tribunal de la pénitence, elle disait à son directeur en s'armant du signe de la croix : « Le Seigneur » soit avec vous, mon père ; ah ! puissions-nous l'ai» mer parfaitement ; ceux qui ont le malheur de ne » pas l'aimer ne connaissent pas sa bonté[1] ! »

Rose, habituellement silencieuse et recueillie, avait horreur des discours inutiles ; mais elle sortait de sa retenue lorsqu'il était question de l'amour divin ; elle dirigeait d'ailleurs toujours la conversation sur ce sujet qui la possédait tout entière. Elle devenait alors d'une éloquence entraînante ; les paroles s'échappaient de ses lèvres semblables à des traits enflammés, et elle parvenait à embraser également les âmes de ses interlocuteurs et à leur communiquer le feu qui brûlait dans la sienne, en leur parlant de la miséricorde du Tout-Puissant, et en leur faisant connaître ses perfections infinies[2].

Retirée dans sa cellule, la violence de son amour s'épanchait dans de sublimes prières qu'elle faisait à haute voix, l'extase s'emparait d'elle, et semblable au roi prophète, elle conviait tout ce qui a vie à se joindre au concert de louanges qu'elle adressait au

[1] Bolland., *l. c.,* ch. XI, p. 930 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 49 et suiv. — Ott, ch. XVII, p. 130 et suiv.
[2] *Ibid.*

Créateur. Elle y invitait le ciel et la terre, les anges et les hommes, les animaux et les plantes et s'écriait dans son transport : « Aimons Dieu, célébrons ses » grandeurs! » Puis elle entonnait des chants d'une beauté, d'une pureté, d'une suavité inexprimables, et dont le caractère surnaturel arrachait de douces larmes à ceux qui avaient le bonheur de les entendre. Souvent ces chants ravissants duraient plusieurs heures. Quelquefois aussi Rose saisissait une harpe, et bien que jamais elle n'eût appris à jouer de cet instrument, elle s'en servait pour s'accompagner, et elle en tirait des sons qu'on eût dits empruntés aux luths d'or des séraphins [1].

Nous savons que Rose avait deux manières de prier; que l'une, à laquelle elle consacrait douze heures par jour, consistait à demeurer immobile, perdue en Dieu et fermée au monde extérieur; que pendant l'autre, au contraire, elle vaquait à ses travaux, sans cesser pour cela de s'occuper un seul instant de son bien-aimé, car, semblable à sainte Catherine de Sienne, « elle avait préparé à son divin Fiancé, dans le lieu le » plus reculé de son cœur, une cellule solitaire, et elle » y conversait avec lui constamment, sans distraction, » tandis que son corps et ses sens étaient occupés ail» leurs [2]. » Elle réunissait ainsi les mérites de Marthe à ceux de Marie, elle se tenait aux pieds de Jésus

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XI, p. 930 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 49 et suiv. — Ott, ch. XVII, p. 180 et suiv.

[2] Bolland., *l. c.*, p. 930 et suiv. — Gonzalez, ch. IX, p. 30 et suiv. — Ott, ch. XI, p. 84 et suiv.

avec la seconde, elle travaillait pour lui avec la première.

Tous les jours la sainte consacrait trois heures à remercier Dieu de ses bienfaits : une le matin, une à midi et une le soir. Elle considérait les grâces dont le Seigneur l'avait comblée, et elle lui adressait un hymne de reconnaissance [1].

Rose se plaisait aussi à contempler les perfections de l'Éternel. A sa prière, le P. de Lorenzana, l'un de ses confesseurs, lui avait dressé une liste composée de cent cinquante attributs divins. Notre sainte la divisa en quinze versets qu'elle récitait lentement, et en accompagnant chaque verset d'un *Gloria Patri*, etc. Elle assurait que les esprits infernaux redoutaient beaucoup cette prière [2].

Les causes en apparence les plus insignifiantes entretenaient l'ardeur de Rose et lui servaient de stimulant pour élever son âme à Dieu. Ainsi, en revenant un jour de l'église, accablée de fatigue et en proie à de vives souffrances, elle se disposait à préparer son misérable potage, composé d'herbes amères, pour se restaurer un peu. Mais tandis qu'elle était occupée à allumer du feu, elle entendit un petit oiseau qui, perché sur un toit voisin, chantait avec un admirable entrain. Notre sainte demeura immobile pour l'écouter ; puis, poussant un profond soupir, elle s'écria : « Cette aimable créature célèbre la grandeur

[1] Bolland., *l. c.*, p. 930 et suiv. — Gonzalez, ch. IX, p. 30 et suiv. — Ott, ch. XI, p. 84 et suiv.

[2] *Ibid.*

de Dieu en son joyeux ramage; elle en oublie le boire et le manger, et moi je songe à soutenir mon misérable corps! » Après avoir prononcé ces mots, elle fut ravie en extase et demeura jusqu'au soir dans la même attitude, abîmée dans la plus profonde contemplation [1].

L'amour du Seigneur est nécessairement accompagné de zèle pour sa gloire. En toute occasion, Rose s'efforçait de glorifier Dieu en travaillant au salut des âmes qu'il a rachetées. Pour parvenir à cette fin, elle ne cessait de recommander à tous ceux qu'elle connaissait l'usage des lectures spirituelles et de l'oraison mentale; ce fut à sa prière que son frère Ferdinand adopta cette salutaire habitude. Elle avait coutume de dire que la méditation est l'antidote le plus puissant contre le venin du péché. Elle exhortait les confesseurs et les prédicateurs à beaucoup insister sur la nécessité de ce genre d'oraison; elle ajoutait que les âmes qui s'y appliquaient assuraient leur salut, et que celles qui la négligeaient couraient à leur perte.

Rose recommandait aussi la récitation du chapelet avec la méditation des quinze mystères. L'oraison vocale et l'oraison mentale, la supplication, la louange et l'action de grâces s'y trouvent réunies, disait-elle; ce genre de prière est très-agréable à Dieu [2].

On eut une preuve frappante du zèle de Rose pour

[1] Bolland., *l. c.*, p. 930 et suiv. — Gonzalez, ch. IX, p. 30 et suiv. — Ott, ch. XI, p. 84 et suiv.

[2] *Ibid.*

la gloire du Seigneur et le salut des âmes à l'époque de sa vie à laquelle nous sommes parvenus. Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons esquissé l'histoire de la conquête du nouveau monde par les Espagnols; nous avons parlé des haines que la cruauté et l'avarice des conquérants avaient soulevées dans les cœurs d'une foule d'indigènes, et nous avons dit aussi que malheureusement cette haine s'était étendue des individus à la religion qu'ils avaient apportée en Amérique. Malgré le zèle des ordres religieux, les infortunés Indiens, légers et ignorants, pleurant leur antique indépendance et voulant s'affranchir du joug qui les écrasait, s'enfuyaient en grand nombre dans leurs forêts vierges et retournaient au culte des idoles. Le vertueux Turribius, archevêque de Lima, que l'Église devait placer plus tard sur les autels, les poursuivit jusqu'aux lieux les plus éloignés pour essayer de les regagner à Jésus-Christ; les prières de Rose l'accompagnèrent dans son périlleux voyage; mais en dépit des efforts de l'archevêque et des compagnons de ses travaux, beaucoup d'indigènes persévérèrent dans l'idolâtrie; un de leurs villages, nommé Anco-Anco et situé sur la route de Lima à Potosi, devint le point central d'un culte abominable. La main du Seigneur s'appesantit sur la localité coupable; elle eut le sort des villes maudites et disparut en une nuit avec ses habitants. Une seule jeune fille, qui avait invoqué la sainte Vierge au moment de la catastrophe, fut sauvée et fit connaître le jugement de Dieu, dont elle avait été témoin.

Les prêtres et les ordres religieux de Lima saisirent cette occasion pour adresser à leurs ouailles un appel solennel, car la démoralisation avait atteint de colossales proportions dans la capitale du Pérou; toutefois le zèle des clergés séculier et régulier échoua : la population de Lima ne s'amenda pas encore; elle aussi semblait mûre pour la punition. Mais Dieu, qui voulait la sauver, parla à saint François Solan, prédicateur apostolique à Tucuman [1], et le chargea de se rendre à Lima et d'annoncer que la ville serait détruite si elle ne faisait pénitence.

Docile à l'appel d'en haut, Solan franchit à pied l'immense distance qui le séparait de la capitale du Pérou; puis, nouveau Jonas, il se rendit à la place du marché pour y prêcher. Il annonça de prompts et effroyables châtiments si on ne se convertissait, et s'écria que c'était à Lima qu'on pouvait appliquer en toute vérité les paroles de l'apôtre saint Jean [2], et qu'on n'y trouvait que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. L'air austère et menaçant du missionnaire, la véhémence de ses paroles, la peinture énergique qu'il fit de la dégradation morale de Lima, remplirent son auditoire d'épouvante; on crut comprendre que la ville était menacée d'une destruction immédiate.

Une terreur panique se répandit dans la populeuse cité. L'archevêque et le vice-roi eux-mêmes partagèrent l'effroi général. Mais pendant ce temps, Rose,

[1] Dans la république Argentine actuelle.
[2] I Jean, II, 16.

agenouillée dans sa cellule solitaire, se flagellait impitoyablement, se mettait le corps en sang, frappait à coups redoublés sur sa terrible couronne, et faisait violence au ciel par l'énergie avec laquelle elle sollicitait la grâce de ses coupables concitoyens.

Elle fut exaucée. La foule éperdue rentra en elle-même et se précipita dans les églises; les tribunaux de la pénitence furent assiégés pendant toute la nuit; les prêtres et les religieux la passèrent entière à entendre des confessions qu'on leur fit avec les signes d'une véritable contrition.

Lorsque le jour parut, un immense cri de reconnaissance s'échappa de toutes les poitrines; on comprit que Lima était sauvée et que Dieu lui avait accordé son pardon, de même qu'il l'avait accordé autrefois à Ninive pénitente [1].

L'ardent amour de Dieu qui remplissait le cœur de Rose se manifestait encore par son profond respect pour tout ce qui se rapporte au service du Seigneur. Elle se plaisait à faire les ouvrages les plus charmants et des broderies en soie de diverses couleurs pour en décorer les autels et surtout les saints tabernacles. Elle employait ses nuits à ce genre de travail, afin de ne pas prendre sur les heures pendant lesquelles ses talents étaient consacrés au service de sa famille. Son confesseur l'ayant engagée, à l'instigation de Marie de Flores, à ne pas excéder ses forces en se privant ainsi de repos, elle s'empressa de lui dire : « Ne me croyez

[1] Boll., *l. c.*, ch. v, p. 915, 916. — Ott, p. 7 et suiv.

» pas si délicate, mon révérend père; je ne me fatigue » pas lorsque je travaille de nuit pour mon céleste » Fiancé. Est-il une femme qui refuse de sacrifier » quelques heures de sommeil pour préparer ce dont » son mari a besoin le jour suivant, et moi j'hésiterais » lorsqu'il s'agit de l'époux des âmes [1]? »

La vénération de Rose pour la croix avait le caractère de la passion. La principale décoration de sa cellule consistait en un crucifix grand comme nature; elle l'avait demandé ainsi, afin qu'il fût pour elle la représentation fidèle de la croix du Calvaire, et qu'à l'imitation de sainte Madeleine, elle pût le serrer dans ses bras, le baiser et l'arroser de ses larmes [2]. En quelque lieu qu'elle aperçût le signe sacré de la rédemption, elle le saluait avec la plus vive et la plus profonde dévotion. Sa ferveur éclatait particulièrement pendant la semaine sainte; elle passait de longues heures agenouillée auprès du crucifix exposé à l'adoration des fidèles, et sa contenance indiquait qu'elle assistait en esprit au sacrifice sanglant du Golgotha [3].

Les représentations même fortuites du signe de la croix recevaient des marques de respect de Rose. Souvent Ferdinand, frère de la sainte, l'accompagnait aux églises lorsque Marie de Flores se trouvait empêchée. Pendant longtemps il ne comprit pas pourquoi

[1] Bolland., *l. c.*, p. 959. — Gonzalez, ch. xv, p. 58, 59.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. xx, p. 954 et suiv. — Gonzalez, ch. xv, p. 55. — Ott, ch. xx, p. 150 et suiv.

[3] *Ibid.*

sa sœur s'arrêtait fréquemment, se baissait et le faisait attendre. Enfin il remarqua que Rose relevait les pailles et les petits morceaux de bois qui se trouvaient, par hasard, à terre en forme de croix. « Croyez-vous, » ma sœur, lui dit-il avec un peu d'humeur, qu'il soit » séant à une jeune fille de lever à tout moment son » voile et de se livrer à une aussi puérile occupation? » Que doivent penser les passants qui vous voient » vous baisser pour ramasser des fétus de paille et des » petites branches mortes? Les enfants même qui » jouent dans les rues se moqueront de vous. » Rose lui répondit doucement : « Vous ne sauriez vous figu- » rer, cher frère, la peine que j'éprouve en apercevant » vant exposée à être foulée aux pieds l'image de la » croix sur laquelle mon Sauveur a été suspendu pen- » dant trois heures et a versé son sang pour mon » salut! Beaucoup de gens, je le sais, n'y font pas » attention; je ne veux pas les en blâmer. Mais, » tant que je vivrai, je veillerai à ce que la croix du » Seigneur soit respectée dans sa représentation la » plus fortuite. C'est peut-être une dévotion puérile, » mais elle a pour moi un tel attrait que je ne saurais » y renoncer[1]. »

Notre chère sainte cultivait trois romarins dans son petit jardin. Elle les avait taillés de façon à les faire croître en forme de croix; ils prospéraient, étaient couverts de verdure et de fleurs. Rose donna l'une de ces plantes à son confesseur; la vice-reine du Pérou

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xx, p. 954 et suiv. — Gonzalez, ch. xv, p. 55. — Ott, ch. xx, p. 150 et suiv.

ayant témoigné le vif désir d'en avoir une également, la sainte lui fit offrir la seconde; elle garda la troisième. La vice-reine accueillit le romarin avec reconnaissance et lui donna elle-même ses soins; mais il dépérit en peu de jours et ne présenta plus qu'un rameau desséché, dépouillé de verdure. Elle s'en plaignit au confesseur, et celui-ci en ayant parlé à Rose, la sainte lui dit : « Ces sortes de croix redoutent » l'air des cours; si l'on me renvoie la plante, j'es» sayerai de la faire revivre. » On la lui rapporta; quatre jours plus tard, elle était plus verte et plus fleurie qu'auparavant. Rose la décora de gracieuses petites figures d'anges ciselées et d'une image de sainte Madeleine, et la rendit à la vice-reine, qui fut très-étonnée de ce prodige. Quant à notre sainte, elle l'attribua à la vertu de la croix [1].

Tout ce qui offensait Dieu, objet de son ardent amour, affligeait profondément Rose et excitait son zèle. Ainsi, lorsqu'en entrant dans les églises elle voyait des personnes livrées à de futiles conversations, elle oubliait sa réserve habituelle et allait leur rappeler le respect dû au temple du Seigneur; mais elle le faisait d'un ton si affable, que son avertissement avait plutôt l'air d'une prière que d'un blâme [2].

Ainsi encore, toute parole légère, toute chanson profane provoquait ses pleurs. Dès sa plus tendre

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xx, p. 954 et suiv. — Gonzalez, ch. xv, p. 55. — Ott, ch. xx, p. 150 et suiv.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. xvii, p. 133 et suiv. — Gonzalez, ch. xiii, p. 50. — Ott, p. 133.

enfance, ses commensaux avaient remarqué cette disposition et savaient que, toujours prête à supporter sans se plaindre les mauvais traitements, les mépris et les injustices, elle ne tolérait pas qu'on offensât Dieu en sa présence, et s'empressait, quand cela arrivait, d'en rendre compte à ses parents[1].

Le mensonge lui inspirait la plus profonde horreur. « Dieu étant la vérité même, disait-elle, c'est lui manquer grièvement que prononcer une parole opposée à » ce qui est vrai, pour quelque motif et en quelque » circonstance que ce soit. » Lorsqu'elle entendait rapporter inexactement un fait ou une histoire, elle s'empressait d'interrompre l'interlocuteur et de lui dire : « Pardonnez-moi, mais ce que vous dites ne me » semble pas exact; je crois que les choses se sont » passées autrement[2]. »

L'amour vrai provoque souvent les larmes; Rose avait reçu du ciel ce don précieux. Elle pleurait ses propres imperfections; elle pleurait surtout en méditant les souffrances de Jésus-Christ. Mais elle estimait que les larmes appartiennent à Dieu, et qu'on n'en doit verser que pour lui; elle les appelait *les perles destinées au trésor de l'Éternel*. Ainsi, trouvant un jour Marie de Flores qui pleurait pour une cause toute mondaine, elle lui dit avec feu : « Ah! chère mère, » que faites-vous là? Vous dépensez un bien qui n'ap- » partient qu'au Seigneur, car c'est à lui seul que nous

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVII, p. 133 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 50. — Ott, p 133.
[2] *Ibid.*

» devons donner cette pure liqueur destinée à laver » nos péchés [1] ! »

Rose ne reculait devant aucun obstacle et ne s'effrayait d'aucune souffrance lorsqu'il s'agissait de travailler pour la plus grande gloire de Dieu. Il arriva une fois que le confesseur de la sainte tomba grièvement malade la veille du jour où il devait prêcher devant un très-nombreux auditoire. Fort affligé de ce contre-temps, il chargea un des religieux de son couvent d'annoncer sa peine à sa pénitente. Rose, s'étant recueillie un instant, dit au messager : « Il » s'agit ici de la gloire du Tout-Puissant, annoncez à » mon révérend père qu'il sera en état de prêcher » demain à l'heure indiquée. » L'événement justifia la prédiction. Quelques heures avant celle du sermon, le prédicateur se trouva soudainement rétabli, et au moment même sa maladie et ses douleurs passèrent à notre sainte. Elle avait demandé au Seigneur d'agréer cette substitution, afin qu'il ne fût pas frustré de la gloire que le sermon devait lui procurer [2].

Vers la même époque, une religieuse de l'un des couvents de la ville s'enfuit de son monastère et se réfugia à Guamanga, où elle vécut quelque temps vêtue en homme. Cet événement causa beaucoup de scandale à Lima, et Rose, très-affligée, s'infligea les plus rudes mortifications afin d'expier pour la coupable. Bientôt celle-ci pleura amèrement sa faute et

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVII, p. 133 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 50. — Ott, p. 183.
[2] *Ibid.*

put de nouveau être reçue au couvent. La joie qu'en ressentit la sainte était troublée par la crainte que la pénitente ne manquât de persévérance. Mais Dieu lui révéla que la religieuse avait obtenu la grâce d'une contrition parfaite, qu'elle ne quitterait plus sa retraite et y mourrait en odeur de sainteté [1].

Sainte Catherine avait fait un jour don d'un vêtement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel lui était apparu sous la figure d'un mendiant; ce fait donna naissance à une pieuse émulation dans le cœur de Rose : elle se représentait vivement l'Enfant Jésus et sa très-sainte Mère dénués de toutes choses dans l'étable de Bethléhem, et la pensée lui vint de préparer pour le Verbe incarné un *vêtement spirituel* composé de prières et de mortifications. Elle exécuta ce dessein et persévéra dans cette coutume tant qu'elle vécut. On trouve dans un fragment de journal, écrit vingt mois avant sa mort, le passage suivant :

« Seigneur ! pour commencer l'année 1616, je veux, » avec l'aide du Christ et de sa Mère bénie entre toutes » les femmes, préparer un vêtement à l'adorable nou» veau-né Jésus, car il est pauvre, nu, et il a froid! » — Cinquante litanies, neuf cents rosaires et cinq » jours de jeûne, en l'*honneur de l'Incarnation*, feront » la petite chemise de l'Enfant divin; — au lieu de » langes je lui offrirai neuf visites au très-saint sacre» ment, neuf offices de la sainte Vierge et neuf jours » de jeûne, *en l'honneur des neuf mois qu'il a passés*

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVII, p. 133 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 50. — Ott, p. 133.

» *enfermé dans le sein très-pur de sa mère ;* — la robe
» sera composée de cinq jours de jeûne, de cinq visites
» d'églises et d'autant de rosaires, *en mémoire de sa*
» *naissance bénie ;* — cinq couronnes du Seigneur,
» cinq jours de jeûne et cinq visites d'églises, *en l'hon-*
» *neur de la circoncision,* seront les bandes que je
» présenterai au Seigneur ; — les garnitures de la
» robe seront formées par trente-trois communions,
» trente-trois messes, trente-trois heures de médita-
» tion et trente-trois *Pater* et *Ave Maria*, suivis du
» *Gloria Patri* et du *Salve Regina ;* — je lui offrirai
» aussi trente-trois chapelets, trente-trois jours de
» jeûne et trois mille trois cents coups de discipline,
» *en l'honneur des trente-trois années qu'il a passées sur*
» *la terre.* Et je dépose dans son berceau mes larmes,
» mes soupirs, mes désirs, mon cœur et mon âme,
» afin de ne plus rien posséder, afin que tout ce que
» j'ai soit à lui [1]. »

Tel était l'amour de Rose pour le Seigneur et son zèle pour la gloire de Dieu.

---

## CHAPITRE ONZIÈME.

### Sa confiance en Dieu.

Rose, nous venons de le voir, ne donnait entrée dans son cœur qu'à Dieu, ne se réjouissait qu'en lui, n'avait d'attache que pour lui, ne cherchait qu'à accomplir sa très-sainte volonté et ne s'intéressait qu'à

[1] Bolland., *l. c.,* ch. XVII, p. 133 et suiv. — Gonzalez, ch. XIII, p. 50.

ce qui regarde sa gloire. Elle avait renoncé à tous ses intérêts pour l'amour du Seigneur, elle avait complétement mortifié ses appétits et si bien dompté les passions humaines qu'elle n'aimait rien, ne se réjouissait ni ne s'attristait de rien que par rapport à Dieu seul, et que, quoi qu'il arrivât, elle ne pensait qu'à l'aimer et à le servir.

Un tel amour engendre la confiance. Celle de notre sainte ne connaissait pas de bornes, et bien qu'elle se considérât comme la dernière des créatures, elle était sûre que la protection de son Fiancé céleste ne lui manquerait jamais.

Dès l'enfance elle avait trouvé un charme particulier aux premiers mots du psaume soixante-neuvième : « *O Dieu, venez à mon secours ; Seigneur, hâtez-vous de* » *me secourir*[1] ! » elle les répétait sans cesse, et on les lui entendait chanter d'une voix douce pendant ses heures de travail et de repos. Lorsqu'elle sut que sainte Catherine de Sienne avait partagé son enthousiasme pour ce verset, elle l'aima davantage encore, et quand on lui demandait pourquoi elle affectionnait tant ce passage des saintes Écritures, elle avait coutume de dire : « Il a soutenu et consolé ma *chère maîtresse,* il y » règne une douceur infinie, il exprime la plus filiale » confiance en Dieu ; on ne saurait rien imaginer de » plus suave et de plus délicieux[2]. »

[1] Deus, in adjutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina.

[2] Bolland., *l. c.,* ch. XXIV, p. 967 et suiv. — Gonzalez, ch. XVII, p. 65 et suiv. — Ott, ch. XXIV, p. 184 et suiv.

Rose, enfant, avait une crainte puérile des ténèbres et des revenants. Elle tenait cela de sa mère, fort poltronne naturellement. Mais sa confiance en Dieu l'emportait alors déjà sur la timidité, et pour vaincre sa faiblesse elle se retirait dans les endroits solitaires et obscurs afin d'y vaquer à la prière. En une soirée d'automne fort noire, elle était restée tard au jardin en oraison. Sa mère vint l'y prendre en compagnie du sieur de Flores, n'osant y aller seule. Rose, entendant ses parents, se porta à leur rencontre et tout en marchant elle se disait : « Ma mère traverse le jardin sans » crainte parce que mon père l'accompagne, et j'au» rais peur des ténèbres, moi qui ai toujours mon Fiancé » céleste auprès de moi ? Je ne le vois pas à mes côtés, » mais il est dans mon cœur. Ma mère met sa con» fiance en un homme mortel et ne craint plus le danger » quand il est présent, et je tremblerais tandis que » mon Sauveur est avec moi ? » Cette simple réflexion la guérit à jamais de sa peur ; à partir de ce moment, elle ne redouta plus aucun danger[1].

Elle donna en maintes occasions des preuves de ce courage inspiré par la confiance en Dieu.

Ainsi, à l'époque où elle venait d'atteindre sa douzième année, elle habita quelque temps avec sa famille un village indien. Un jour qu'elle retournait au logis avec sa mère et ses frères, un taureau furieux, qui avait rompu ses liens, s'élança vers eux. Marie de Flores, en proie à la plus vive terreur, voulut fuir

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIV, p. 967 et suiv. — Gonzalez, ch. XVII, p. 65 et suiv. — Ott, ch. XXIV, p. 184 et suiv.

avec ses enfants; Rose demeura immobile à sa place, affirma à sa mère qu'il ne leur arriverait aucun mal et la supplia de se tenir tranquille, de peur d'irriter davantage le redoutable animal. Puis elle leva les yeux au ciel et adressa une prière à Dieu. En effet, le taureau passa à côté d'eux avec la rapidité de la foudre, sans avoir l'air de les apercevoir. Marie de Flores et ses fils étaient encore pâles et tremblants d'émotion, quoique le péril fût passé; quant à Rose, son visage ne trahissait aucune émotion, et elle dit à sa mère avec la douceur sereine qui lui était habituelle : « Reposons-nous tranquillement sur l'assis» tance du Seigneur, lorsque le danger nous menace » et que les secours humains nous manquent [1]. »

Une autre fois, Rose revenait de l'église en carrosse avec sa mère et quelques dames de haut parage. Elles devaient traverser la grande place de Lima; le peuple y avait excité un bœuf échappé en lui jetant des pierres; il labourait la terre de ses cornes, faisait voler à une grande hauteur des débris qui se trouvaient sur son passage, écumait de rage et se livrait à des bonds prodigieux. Tout à coup il s'élança vers la voiture qui portait Rose, l'une des dames s'évanouit de frayeur, les chevaux se cabrèrent et le cocher lui-même se disposait à quitter son siége. — Mais Rose adresse une fervente prière à Dieu, rassure ses compagnes et leur dit d'un ton ferme que le dangereux animal retournera sur ses pas avant d'atteindre leur

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIV, p. 967 et suiv. — Gonzalez, ch. XVII, p. 65 et suiv. — Ott, ch. XXIV, p. 184 et suiv.

voiture. En effet, au moment où le bœuf n'est plus qu'à quelques pas d'elles, il s'arrête et se dirige tranquillement d'un autre côté. Alors Rose, calme et radieuse, perdue dans la contemplation, s'adresse à son Fiancé céleste et chante d'une voix douce comme celle des anges, ces mots : « Je ne redoute rien, je ne » crains aucun malheur, ô mon Seigneur adoré, car » vous êtes auprès de moi [1]. »

Notre sainte, connaissant la bonté et l'amour du Seigneur, avait la certitude non-seulement d'obtenir son assistance dans les dangers et besoins de la vie terrestre, mais encore d'être sauvée et de ne jamais perdre l'amitié du Tout-Puissant [2].

Quant à la certitude du salut éternel, la confiance de Rose reposait sur une parole que le Seigneur lui-même avait daigné lui dire. Une fois, à la vérité, il avait permis qu'elle fût assiégée de doutes cruels relativement à son élection et épouvantée en réfléchissant aux insondables jugements de Dieu. Mais la bonté de Jésus ne la laissa pas longtemps dans cette douloureuse perplexité et se plut à la rassurer. Il lui apparut et lui dit : *Ma fille, ayez bon courage, je ne condamne que ceux qui veulent être condamnés.* Ces divines paroles la tranquillisèrent à jamais.

Un célèbre docteur de Lima, Jean de Castello, que nous verrons bientôt figurer au nombre des examinateurs de notre sainte, lui demanda un jour si elle avait

[1] Bolland., *l. c.,* ch. XXIV, p. 967 et suiv. — Gonzalez, ch. XVII, p. 65 et suiv. — Ott, ch. XXIV, p. 184 et suiv.

[2] *Ibid.*

la certitude de son salut par révélation divine. D'abord elle ne comprit pas sa question, mais après qu'il la lui eut posée plus clairement, elle lui dit que de très-bonne heure elle avait été éclairée à ce sujet de telle sorte que le doute ne lui était plus possible [1].

Le Seigneur affermit encore cette confiance au moyen d'une gracieuse vision. — Rose se trouvait en oraison dans sa cellule, lorsque tout à coup l'extase s'empara d'elle. C'était pendant la saison d'hiver, cependant elle vit soudain la terre se couvrir de roses magnifiques, répandant un parfum exquis. La sainte s'étonnait de ce printemps précoce, lorsque la Vierge immaculée lui apparut tenant dans ses bras le petit Jésus.

L'Enfant divin, regardant Rose avec amour, lui enjoignit de cueillir les fleurs fraîchement épanouies. Elle s'empressa d'en réunir autant qu'il en pouvait tenir dans son tablier et de les offrir au Seigneur; mais il lui dit : « J'en veux une seule, choisis-la et » me la donnes. » La jeune fille ayant obéi, Jésus prit la fleur et ajouta : « C'est toi qui es cette rose, » je la soignerai et la préserverai moi-même, fais ce » que bon te semblera de celles qui te restent [2]. »

L'humble vierge saisit le sens de ces paroles, se réjouit de se voir placée dans la main droite du Sauveur comme une fleur élue, et les paroles du bon Pasteur lui vinrent à la mémoire : « Mes brebis entendent

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIV, p. 967 et suiv. — Gonzalez, ch. XVII, p. 65 et suiv. — Ott, ch. XXIV, p. 184 et suiv.
[2] *Ibid.*

» ma voix, je les connais et elles me suivent. Je leur » donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et » nul ne me les arrachera d'entre les mains[1]. »

Mais dans sa joie, la fille de Marie de Flores avait oublié de demander ce qu'elle devait faire des autres roses, elle s'empressa cependant d'en tresser une couronne qu'elle plaça sur la tête de Jésus. Le Seigneur la bénit et disparut. Plus tard il fut révélé à Rose que les autres fleurs symbolisaient une foule de pieuses filles de Lima, appelées à couronner de leurs vœux le fiancé des âmes chastes, en se réunissant dans un couvent qu'on verrait s'élever sous l'invocation de sainte Catherine, et dont nous parlerons dans la suite de ce récit[2].

De même que notre sainte demeurait calme et confiante en Notre-Seigneur lorsqu'elle était menacée de quelque danger, de même aussi elle comptait sur l'assistance divine quand sa famille se trouvait dans la gêne sous le rapport temporel. Un jour, Marie de Flores annonça tristement à ses enfants qu'il n'y avait plus de pain au logis et qu'elle manquait d'argent pour en acheter. Rose fut un peu étonnée de cette pénurie inattendue; mais, loin de se troubler, elle adressa une fervente prière à Dieu et alla ouvrir l'armoire dans laquelle on serrait d'habitude les provisions de la maison. Elle la trouva pleine de pains blancs, d'un goût exquis et tels qu'on n'en avait jamais vu dans la demeure des Flores. « La beauté du pain, ajoute

[1] Jean, x, 27, 28.
[2] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

l'un des biographes de Rose, démontrait qu'il n'avait pas été pétri par des mains humaines [1]. »

Une autre fois ce fut le miel qui manqua. Or, le miel était considéré au Pérou comme un objet de première nécessité, il entrait dans la composition d'un grand nombre d'aliments et de boissons. Marie de Flores, croyant que sa provision n'était pas épuisée, en envoya querir à la cave, et on vint lui annoncer que le tonnelet était complétement vide. Rose, affligée de la détresse des siens, mais pleine de confiance en la providence divine, dit à sa mère : « Si « vous me l'ordonnez, j'irai au nom du Seigneur » voir si je ne trouve rien dans le tonneau; » elle y alla; il était plein jusqu'aux bords. La stupéfaction que cet événement causa à sa famille devait augmenter encore, car le miel semblait renaître à mesure qu'on en puisait, et le contenu du tonnelet suffit pendant huit mois entiers aux besoins de tous les habitants de la maison [2].

Un jour le père de Rose tomba malade, et ses souffrances étaient entretenues et augmentées par un grave sujet d'inquiétude. Il avait contracté une dette de cinquante livres d'argent. Le moment de l'échéance arrivant, il ne pouvait payer. Sa femme était livrée à une cruelle angoisse. Notre sainte, ayant été initiée aux soucis de ses parents, se rendit à l'église et supplia Dieu de leur venir en aide. Lorsqu'elle revenait au logis, elle rencontra un jeune étranger de gracieuse et noble appa-

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*
[2] *Ibid.*

rence. Il l'accosta, la salua avec une gravité majestueuse, lui remit un rouleau d'argent enveloppé dans un linge blanc et disparut. Rose, arrivée chez elle, ouvrit le paquet et y trouva cinquante livres d'argent. S'approchant du lit de son père, elle lui remit la somme dont il avait besoin en l'exhortant à rendre grâces à Dieu; — jamais, lui dit-elle, il n'abandonne ceux qui placent leur espoir en lui[1].

C'est ainsi que le Seigneur récompensait l'inébranlable confiance de Rose. Cette confiance devait être mise à une redoutable épreuve. Nous en parlerons au prochain chapitre.

---

## CHAPITRE DOUZIÈME.

### Désolation et angoisses de Rose.

Vous devez savoir, dit le bienheureux Jean de la Croix[2], que les âmes qui parviennent sur la terre au royaume de Dieu ont ordinairement traversé beaucoup d'épreuves et d'afflictions, suivant cette parole de saint Paul : « Il faut que vous entriez dans le royaume du ciel en passant par un très-grand nombre de tribulations. » Les épreuves que Dieu fait subir à ceux qu'il veut élever à son union sont des peines de diverses sortes dans le corps et dans l'âme. C'est par elles que s'opère la purgation de ces deux parties, purgation absolument nécessaire au grand ouvrage du

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*
[2] *Vive flamme*, cant. II, ℣ 5.

salut. Les travaux, les austérités, les douleurs et les maladies bien prises purifient le corps; les tentations, les angoisses, les ténèbres, les privations de ce que l'on aime purifient l'âme et la rendent digne de Dieu.

Le père Saint-Jure fait à ce sujet une comparaison qui nous semble d'une frappante vérité. « Nous sommes entre les mains de Dieu, dit-il[1], comme un morceau de marbre entre les mains d'un sculpteur : 1° le marbre tiré de la carrière est grossier, informe et brut, mais on en peut faire une belle statue; de même l'homme est par sa nature terrestre, corrompu et vicieux, et pourtant on en peut faire quelque chose d'excellent; 2° il y a dans ce marbre une infinité de statues, l'art de l'ouvrier consiste à les y trouver, et plus l'ouvrier est habile, plus il les trouvera aisément; il en est de même de l'homme, tout terrestre et brute qu'il est, il est capable d'une haute perfection avec le secours de Dieu; 3° le marbre se forme en statue en lui donnant des coups, en lui ôtant cette partie de lui-même qui empêchait que la statue ne parût; de même l'homme se façonne et se polit en lui ôtant ce qui, dans sa nature, fait obstacle à sa perfection et à son union avec Dieu; 4° plus le marbre reçoit de coups bien donnés, plus il devient beau et poli, plus la figure qu'on en fait est excellente et achevée; de même l'homme se perfectionne sous la main de Dieu qui le frappe, qui le taille et travaille sur lui; 5° lorsqu'on coupe le marbre, qu'on le racle, qu'on le façonne, il demeure

[1] L'*Homme religieux*, par le P. Saint-Jure, de la compagnie de Jésus, édit. de 1843 de Périsse, t. II, p. 648 et suiv.

immobile et tranquille sous la main de l'ouvrier, autrement au lieu d'une belle statue on en aurait une laide et imparfaite; de même si l'homme se remue et s'agite avec impatience sous la main de Dieu qui opère sur lui, s'il ne souffre paisiblement ses coups, il n'aura que des coups et du mal, et il ne se fera rien de lui qui ait quelque mérite et quelque excellence; 6° enfin ce n'est pas l'affaire de la pierre, mais de l'ouvrier, de couper, de polir et de figurer le marbre; de même ce n'est pas l'affaire de la créature, mais de Dieu, d'ôter à l'homme ses imperfections, de le faire sortir de lui-même, de l'anéantir et de le rendre parfait. Dieu seul le sait et lui seul le peut. Le prince des apôtres dit dans ce sens [1] : « Le Dieu de toute grâce et de toute perfection qui nous a appelés pour le glorifier sur le modèle de Jésus-Christ, nous perfectionnera constamment et solidement par les souffrances que nous endurerons patiemment pour son amour et qu'il nous fera supporter. »

Faisons observer aussi que, quoi que nous fassions de nous-mêmes pour nous anéantir, cet anéantissement ne peut être entier et parfait, parce que le choix de la chose que nous voulons faire est toujours nôtre; tandis que dans les œuvres de Dieu en nous, et dans ce qu'il nous fait souffrir, il n'y a de nous que notre consentement et notre soumission.

Voilà ce que le Seigneur résolut d'opérer en Rose

[1] Ep. I, ch. v, ℣ 10. « Deus autem omnis gratiæ, qui vocavit nos in æternam suam gloriam in Christo Jesu, modicum passos ipse perficiet, confirmabit solidabitque. »

dans le dessein de la rendre parfaite. Lorsque, âgée de quinze ans, elle fut arrivée au dernier degré de l'union avec le Seigneur, il la plongea dans l'état opposé à celui d'extase, et que les mystiques désignent sous le nom de sécheresse, de désolation et d'abandon. Il est difficile de donner une idée de l'horreur de cet état, dans lequel l'âme passe sans transition d'une condition qui a de l'analogie avec celle des bienheureux à l'obscurité de la nuit la plus profonde.

Rose fut éprouvée comme l'or dans la fournaise; chaque jour, elle se sentait en quelque sorte précipitée tout à coup dans une effroyable obscurité, et aussitôt elle perdait complétement le souvenir des délices dont Dieu l'avait enivrée et le goût de sa présence. Elle restait ainsi pendant une heure au moins et fort souvent plus longtemps encore [1]. Elle se trouvait alors dans un désert de ténèbres, d'abattement et d'insensibilité; c'était, suivant ses propres expressions, la patrie de la mort, la nuit du délaissement, la caverne de la désolation, et elle y était seule, sans appui ni secours, loin de Dieu [2]. Elle gémissait et se tordait sous le poids de la souffrance; elle était incapable de penser non-seulement aux choses surnaturelles, mais même aux choses les plus simples. Son esprit s'efforçait de saisir une étincelle de la Divinité, mais toute lumière avait disparu. Sa volonté tâchait d'aimer encore, mais elle était dure et froide comme la glace; sa mémoire

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XII, p. 932 et suiv. — Gonzalez, ch. X, p. 34 et suiv. — Ott, ch. XII, p. 91 et suiv.
[2] *Ibid.*

cherchait en vain à s'attacher à quelque image qui pût la consoler. Elle avait un vague et lointain souvenir d'avoir connu et aimé Dieu; en même temps, elle sentait qu'elle ne le connaissait ni ne l'aimait plus, et qu'il était pour elle un absent, un inconnu, un étranger, et cela ajoutait à ses tourments[1]. Elle s'efforçait de trouver dans les créatures les traces de celui qui l'avait abandonnée, mais elle n'y reconnaissait plus l'image accoutumée du Seigneur. Accablée d'épouvante et d'angoisse, elle s'écriait: *Eloï, Eloï, lamma sabacthani?* — mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Et son âme ne recevait aucune réponse; elle restait vide et comme morte. Rose tentait de nouveaux efforts également inutiles, car son cœur était sans chaleur, la force de son esprit était émoussée, sa piété était éteinte. Arrachée à son bien-aimé, déchirée dans son être, elle ne savait que faire en ce martyre. Ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que lorsqu'elle se trouvait ainsi, il lui semblait que cela durerait toujours; elle ne voyait aucune fin à sa misère. Elle se sentait comme renfermée à jamais en cet épouvantable labyrinthe, et dans sa désolation, il lui était impossible de distinguer ce qu'elle souffrait des tourments de l'enfer[2]. Elle essayait de se consoler par la pensée que d'aussi horribles douleurs devaient nécessairement l'écraser et la faire succomber; alors le souvenir de l'éternité des peines se présentait à son âme éperdue, et quelquefois elle était au moment

[1] Gonzalez, *l. c.*

[2] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

d'appeler au secours; cependant elle étouffait son cri, comprenant que personne ne pouvait l'assister dans des angoisses qu'elle était incapable d'exprimer. Pendant quinze années, Rose subit chaque jour ce supplice. L'habitude, loin de l'adoucir, en augmentait l'horreur, car lorsqu'elle se représentait ses peines comme éternelles, sa mémoire, entièrement liée, ne pouvait lui rappeler que la veille elles avaient cessé. Quelquefois seulement un rayon de lumière, pénétrant dans son âme, les lui faisait envisager comme ne devant pas durer toujours. Alors, au lieu d'endurer les tourments de l'enfer, elle souffrait ceux du purgatoire. Mais elle n'en était pas moins désolée de se sentir bannie de la présence du Seigneur. Elle voulait l'aimer, et elle ne le pouvait. Son esprit aveuglé errait au hasard; son cœur était desséché, son énergie brisée. Elle soupirait, pleurait, se plaignait en vain, toutefois elle finissait toujours par se soumettre et disait à Dieu pendant cette torture morale : « Que » votre volonté et non la mienne s'accomplisse[1] ! » Elle expirait ainsi mystiquement entre les bras de la croix.

Car Rose, s'étant donnée à Dieu sans aucune restriction, l'avait établi le maître de faire d'elle tout ce qu'il lui plaisait, et au milieu de sa désolation, elle comprenait que refuser de s'abandonner aux volontés du Seigneur, pour quelque raison que ce fût, c'eût été se reprendre elle-même et révoquer sa donation. Dieu,

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

voulant se glorifier en elle, la traitait en quelque sorte comme il avait traité son Fils unique. Après l'avoir préparée par diverses épreuves au grand acte d'un amour dépouillé de toute propriété, il semblait la livrer à son néant, à ses misères, aux péchés dont elle se croyait coupable et à ce châtiment qu'elle estimait avoir mérité. C'était donc l'opération crucifiante de la grâce divine. Peu de créatures ont mérité d'être élevées à cet immense acte d'amour, qui glorifie infiniment le Seigneur; — pour arriver à cette redoutable hauteur, il faut avoir correspondu à la grâce avec une fidélité parfaite, il faut avoir résisté généreusement, sans retour sur soi-même, à toutes les épreuves précédentes, quelque douloureuses ou humiliantes qu'elles fussent. Rose, n'ayant jamais reculé devant aucun sacrifice, était devenue digne aux yeux de Dieu de porter le plus terrible de tous.

Lorsque ses confesseurs lui demandaient de peindre ce qu'elle éprouvait pendant ces heures de délaissement, les mots et les images lui manquaient. Elle se bornait à dire : « Le feu naturel est une rosée » bienfaisante en comparaison de la brûlante douleur » qui me dévore intérieurement; car le feu ordinaire » ne tourmente que le corps, mais ce feu intérieur » pénètre dans la partie la plus intime de l'âme. C'est » quelque chose de semblable à ce qu'endura saint » Augustin quand il se sentit éloigné de Dieu; c'est à » cet état que faisait allusion le roi prophète quand il » s'écriait : Les douleurs de la mort m'ont environné, » et les torrents de l'iniquité m'ont épouvanté; — les

» douleurs de l'enfer m'ont environné, les filets de la » mort m'ont surpris [1]. » Quelquefois aussi notre sainte comparait ses douleurs à celle d'une conscience timorée qui se croirait exclue du ciel, dans l'inimitié de Dieu, et prête à être engloutie par l'enfer; ou bien encore à la terreur que ressentiront les damnés lorsque le souverain juge prononcera les redoutables paroles : *Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel!* Puis elle ajoutait : « Je ne saurais faire comprendre l'horreur de cet état; elle est telle que chaque fois j'y succomberais si la main de Dieu ne me soutenait [2]. »

Marie de Flores, voyant tous les jours sa fille dans cette complète prostration, la crut en proie à une sorte de fièvre étrange et voulut la faire traiter par les médecins; cela devint pour Rose l'occasion de nouveaux tourments.

Le confesseur et les directeurs de la sainte ne comprirent pas non plus ce qui lui arrivait. Ils la supposèrent d'abord livrée à une surexcitation nerveuse produite par l'excès des mortifications. Ce fut au bout d'un certain temps seulement qu'ils reconnurent l'œuvre de Dieu dans la terrible épreuve que subissait leur pénitente [3].

Au moment même où les ténèbres de Rose se dissipaient, le Seigneur la ranimait en la comblant de

[1] Ps. XVII, ℣ 5, 6.

[2] Bolland, *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.* — Saint Henri Suzo, sainte Catherine de Sienne et saint François de Sales ont passé par les mêmes tourments.

[3] *Ibid.*

faveurs nouvelles, en lui assurant que jamais il ne l'abandonnerait, que jamais elle ne perdrait sa grâce pendant un seul moment. Elle passait ainsi, sans transition, des ténèbres infernales aux plus sublimes consolations.

Sommée par son directeur spirituel de lui révéler ce qui se passait en elle lorsque la lumière et la joie en Dieu rentraient dans son cœur et dans son esprit, elle lui répondit avec une humble obéissance : « Alors, » mon père, je sens mon âme tout illuminée et comme » embrasée du plus ardent amour; je me précipite, » je vole dans le sein de Dieu, je me sens transformée » en mon bien-aimé, tellement affermie en lui et for» tifiée par sa grâce, que je sais que jamais, ni dans » le temps ni dans l'éternité, rien ne pourra me sépa» rer de lui [1]. » Et tandis que Rose prononçait ces mots, son visage brillait du plus vif éclat.

Le confesseur, frappé de ces paroles et voulant juger du degré de certitude qu'avait Rose touchant son salut éternel, poursuivit ses investigations et lui posa les questions les plus ardues et les plus minutieuses.

Rose, bien qu'étonnée de cette sévérité inaccoutumée, l'écouta tranquillement, et lorsqu'elle comprit enfin où il en voulait venir, elle lui dit [2] : « Vous » avez raison, mon révérend père, de m'exhorter à » travailler à l'œuvre de mon salut avec crainte et » tremblement. Plût à Dieu que, sous ce rapport, je

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*
[2] *Ibid.*

» ne fusse jamais restée au-dessous de mon devoir!
» Je reconnais que je suis une pécheresse, et je m'ac-
» cuse, en cette qualité, au tribunal de la pénitence.
» Mais en même temps, et par la miséricorde de mon
» Fiancé céleste, je trouve en moi tant de preuves de
» sa fidèle et constante amitié, qu'il serait plus aisé de
» me persuader que je suis devenue une pierre ou un
» fétu de paille, que de me faire croire que Dieu puisse
» jamais se détourner de moi. Mon révérend père, je
» sais ce qu'il m'a promis, à moi, sa très-indigne ser-
» vante; je compte sur la parole du Seigneur, non que
» je mérite d'être affermie dans sa grâce, mais parce
» qu'il est souverainement fidèle à ses promesses [1]. »

Le confesseur, qui connaissait le cœur très-pur de Rose, fut pleinement satisfait de cette réponse et admira la perfection de l'œuvre divine dans cette humble et simple créature.

---

## CHAPITRE TREIZIÈME.

Rose entre dans le tiers ordre de saint Dominique, à l'instar de *sa maîtresse,* sainte Catherine de Sienne. — Ses nouvelles mortifications.

Tous les biographes de sainte Rose de Lima s'accordent à la proclamer la parfaite imitatrice de sainte Catherine de Sienne [2]. On retrouvait en elle les mœurs angéliques et les dons surnaturels qui avaient brillé dans l'illustre thaumaturge italienne. Comme

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

[2] Bolland., *l. c.,* ch. III, p. 908. — Gonzalez, *op. c.,* ch. III, p. 8. — Ott, *op. c.,* ch. III, p. 29.

Catherine, elle était, dans sa première enfance, douce, aimable, silencieuse et forte contre la douleur; comme Catherine, elle se coupa les cheveux, fit vœu de virginité, se fiança au Seigneur à l'âge de cinq ans et fut comblée des faveurs célestes les plus extraordinaires; comme Catherine, elle se livra à des mortifications qui épouvantent la nature humaine, et elle eut à subir les injures, les mauvais traitements et même les coups de sa mère, qui voulait la forcer à se marier; comme Catherine enfin, elle passa par la plus cruelle des épreuves, par celle du délaissement et de la désolation intérieure.

Dès sa plus tendre jeunesse, Rose avait désiré devenir membre de l'ordre dans lequel avait vécu son modèle. Mais au temps auquel nous sommes arrivés, Turribius, le saint archevêque de Lima, venait d'achever la construction du monastère de l'Incarnation des clarisses; sa tante maternelle, Marie de Quiñones, en était fondatrice. L'archevêque, ardent admirateur des vertus de Rose, voulut l'y faire entrer et proposa de l'y admettre sans dot. Comme il n'y avait pas de monastère de dominicaines à Lima, elle accepta, comptant pouvoir satisfaire son goût pour la retraite à l'abri des murs d'un couvent. Cependant Dieu en avait décidé autrement; il voulait que Rose restât en toutes choses fidèle à l'exemple de Catherine. Personne ne doutait que Marie de Flores n'acquiesçât avec reconnaissance à la proposition désintéressée de l'archevêque. Contre toute attente, elle la refusa, sous le prétexte que sa famille ne pouvait se passer des secours

que Rose lui procurait par son travail, et que l'aïeule Isabelle, infirme et souvent malade, n'était bien soignée que par sa petite-fille [1].

Toutefois, Marie fut seule de son avis; les autres membres de la famille, sans en excepter la grand'mère, pressèrent Rose d'accepter l'offre généreuse de Turribius; les directeurs spirituels l'y poussèrent également, si bien qu'un matin, sans en prévenir sa mère, notre sainte partit en compagnie de son frère, avec l'intention de se rendre au couvent [2].

C'était un dimanche. Pour aller au monastère de l'Incarnation, il fallait passer auprès de l'église des dominicains.

La sainte y entre, afin de saluer la sainte Vierge dans la chapelle du Rosaire et de demander à l'Enfant Jésus de bénir son entreprise. Elle s'agenouille et adresse au Seigneur la plus ardente prière; lorsqu'elle veut partir, elle se sent comme rivée au sol. Ses jambes, privées de sentiment et de flexibilité, ont l'immobilité et le poids du marbre. Ferdinand de Flores s'approche d'elle et l'avertit qu'il est temps de partir; Rose, effrayée et ne comprenant pas ce qui lui arrive, essaye encore, mais en vain, de se relever; son frère vient à son secours. En dépit de ses efforts, ce jeune homme, tout vigoureux qu'il est, ne parvient pas à imprimer au corps de sa sœur le moindre mouvement. Alors enfin, la sainte com-

[1] Bolland., *l. c.,* ch. III, p. 908. — Gonzalez, *op. c.,* ch. III, p. 8. — Ott, *op. c.,* ch. III, p. 29.

[2] *Ibid.*

prend que son Fiancé céleste ne veut pas qu'elle entre dans la maison de l'Incarnation, et qu'il a d'autres desseins sur elle. Elle promet à la statue miraculeuse de retourner à la demeure paternelle dès qu'elle pourra se relever, et d'y vivre désormais comme dans un couvent. Au même moment, elle voit les images de l'Enfant divin et de la Mère immaculée s'animer et fixer sur elle le regard le plus doux et le plus aimable; la vie et le mouvement rentrent dans ses membres. Elle se relève, revient promptement chez sa mère, et lui rend un compte fidèle de ce qui vient de lui arriver [1].

Un autre signe encore fit comprendre à Rose qu'elle devait marcher en toutes choses sur les traces de sainte Catherine de Sienne, et la confirma dans sa résolution. Bientôt après l'événement que nous venons de raconter, elle se vit entourée, dans sa cellule, d'un essaim de papillons aux nuances éclatantes et variées; l'un d'eux, noir, rayé de blanc, se dirigea vers elle et voltigea lentement autour de sa tête. Rose fut aussitôt ravie en extase; et, éclairée d'une lumière surnaturelle, elle reconnut qu'elle devait prendre l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique, dont le mystérieux papillon était le symbole. Ce vêtement se compose d'une robe, d'un scapulaire et d'un capuce blancs, accompagnés d'un voile et d'un manteau noirs [2].

Notre sainte parvint enfin au but de ses désirs. Ses

[1] Bolland., *l. c.*, ch. III, p. 908. — Gonzalez, *op. c.*, ch. III, p. 8. — Ott, *op. c.*, ch. III, p. 29.

[2] *Ibid.*

parents l'autorisèrent à entrer dans le tiers ordre. Elle en prit l'habit à la fête de saint Laurent, en 1606, — étant âgée de vingt ans, — dans la chapelle du Rosaire, à la place même où elle avait été frappée d'immobilité. Son confesseur, qui était alors le père Alphonse Velasquez, l'en revêtit [1]. Cependant Rose eut encore une épreuve à subir à ce sujet.

Le receveur des domaines royaux, le pieux Gonzalve de la Massa, lui avait voué la plus haute estime. Croyant qu'il n'était pas séant qu'une jeune et fervente religieuse restât dans une maison particulière, au sein de sa famille, il proposa de la doter et de la faire entrer au monastère des carmélites déchaussées. Marie de Flores, qui avait refusé la proposition de l'archevêque, accepta celle du sieur Gonzalve, qu'appuyaient d'ailleurs plusieurs ecclésiastiques de haut mérite. Rose éprouva un cruel embarras; elle ne doutait pas que le Seigneur ne voulût qu'elle restât dans le tiers ordre, et cependant son humilité s'effrayait à la pensée de soutenir seule un avis contre l'opinion de tant de personnes auxquelles elle devait respect et obéissance. Pour se tirer de peine, elle proposa de soumettre la question à la décision des quatre principaux théologiens de l'ordre de Saint-Dominique à Lima; puis elle remit le tout aux mains de son Fiancé céleste et demeura en paix. Les théologiens ne parvinrent pas à s'entendre, mais les raisons de ceux qui estimaient que Rose devait rester dans le tiers ordre

[1] Bolland., *l. c.*, ch. III, p. 908. — Gonzalez, *op. c.*, ch. III, p. 8. — Ott, *op. c.*, ch. III, p. 29.

parurent péremptoires à notre sainte; elle y puisa le courage de dire à son protecteur Gonzalve de la Massa : « Le choix d'un ordre religieux ne dépend pas de » nous, et ne peut jamais être motivé par des consi» dérations humaines; c'est l'œuvre du Seigneur dont » nous devons suivre l'inspiration. Je ne me sens de » vocation que pour celui dont je suis devenue mem» bre; je vous prie donc de me laisser vivre et mourir » sous son habit. Ce que je désire, c'est de marcher » sur les traces de sainte Catherine de Sienne [1]. »

» Je suis sûre, ajouta-t-elle, qu'il y aura un jour un » couvent de dominicaines du tiers ordre à Lima, » quoique j'ignore si je suis destinée à le voir [2]. »

Enfin on laissa Rose tranquille et libre de suivre la voie à laquelle Dieu l'appelait. Mais aux tribulations extérieures succédèrent les peines intérieures. L'humilité de la pieuse vierge s'effraya de porter le même habit que sa séraphique maîtresse; elle s'en jugeait indigne. Ce qui augmentait son inquiétude, c'est que beaucoup de personnes pieuses la traitaient avec respect et parlaient d'elle sur le ton de l'éloge. Or, les louanges humaines avaient toujours inspiré à Rose une insurmontable répugnance [3].

[1] Bolland., *l. c.*, ch. III, p. 908. — Gonzalez, *op. c.*, ch. III, p. 8. — Ott, *op. c.*, ch. III, p. 29.

[2] Alors déjà, sans doute, Rose avait eu une première et vague révélation à ce sujet, elle en eut plusieurs encore et traça enfin d'avance le plan du couvent, elle en nomma prophétiquement la fondatrice, la première supérieure et entra dans les détails les plus complets, nous le dirons en son lieu.

[3] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

Dans son angoisse, elle alla se réfugier aux pieds de la statue vénérée de Notre-Dame du Rosaire. Plusieurs sœurs du tiers ordre se trouvaient également dans la chapelle. Elles observaient leur nouvelle compagne qui, parfaitement immobile, avait les yeux fixés sur la sainte image, et elles virent son visage, d'abord blanc comme la neige, puis très-coloré, devenir enfin radieux et lancer des étincelles[1].

Quant à Rose, elle avait reconnu pendant son oraison que son tourment était une simple tentation. Elle se releva vivement et s'écria dans un joyeux transport: « Courage, mes chères sœurs, remercions le Seigneur » qui daigne demeurer parmi nous et s'unir à nous par » les liens du parfait amour[2]. »

A partir de ce jour, Rose se vit affranchie du trouble, elle grandit de plus en plus en sainteté et s'appliqua avec une ardeur nouvelle à imiter les vertus de Catherine. C'est alors que son confesseur la vit plusieurs fois, à son grand étonnement, prendre tout à coup les traits et l'expression de cette sainte[3].

Rose continua, presque jusqu'à la fin de sa vie, à subir tous les jours, plus ou moins longtemps, les tourments affreux de la désolation intérieure. Mais après ces terribles moments, le Seigneur se communiquait à elle avec un amour de plus en plus vif. La trouvant absolument vide des créatures et morte au monde, il traitait familièrement avec elle et habi-

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

tait en elle, non-seulement par la grâce habituelle et sanctifiante, mais encore par le goût et le sentiment délicieux de sa présence. Il se faisait son guide, son conseil, son appui, son tout; il la remplissait, la rassasiait, répandait la joie dans toutes les puissances de son âme, de sorte qu'elle le possédait et qu'elle jouissait de lui, tantôt en le voyant clairement, tantôt en le sentant en elle-même par une foi vive et par une ardente charité.

Depuis longtemps les mortifications de notre sainte semblaient avoir atteint les dernières limites du possible; cependant elle les augmenta après avoir pris l'habit de saint Dominique. Elle substitua à la discipline de cordes dont elle s'était servie jusqu'alors une double chaîne de fer et s'en frappait sans miséricorde, de manière à arroser de sang les parois et le plancher de sa cellule [1].

Il lui arriva plusieurs fois de s'en donner jusqu'à *cinq mille* coups, nombre présumé de ceux qu'avait reçus Notre-Seigneur dans la flagellation. Rose faisait atteindre par chaque coup la partie de son corps qu'elle pouvait croire intacte, son dos était habituellement une seule plaie [2]. Elle continuait à se livrer à ces sanglantes exécutions non-seulement en expiation de ses prétendus péchés, mais encore pour obtenir le repos éternel aux âmes du purgatoire, pour satisfaire à la justice de Dieu, pour les besoins de l'Église, pour ceux de l'humanité en général. Elle embrassait la souf-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VI, p. 915 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. V, p. 16. — Ott, *op. c.*, ch. VI, p. 46 et suiv.

[2] *Ibid.*

france avec des transports de joie; le souvenir du Calvaire la lui rendait chère.

Cependant les confesseurs de Rose lui ayant défendu de se discipliner avec les chaînes, elle les prit, les appliqua en un triple tour sur ses reins, et en fixa les deux bouts, rapprochés l'un de l'autre, avec un cadenas dont elle jeta la clef. La peau fut bientôt enlevée, et les chaînes s'enfoncèrent si avant dans les chairs qu'elles disparurent presque entièrement et pénétrèrent jusqu'aux nerfs de cette région. Il en résulta une vive douleur aux hanches, et une nuit cette douleur devint tellement violente que Rose se crut au moment de mourir. Elle essaya d'ouvrir les chaînes, mais ne put y réussir, parce qu'elle n'avait plus la clef du cadenas. L'excès de la souffrance lui arracha quelques gémissements qui réveillèrent Marianne. Saisie d'horreur à la vue de ce terrible spectacle, la fidèle servante, après avoir vainement essayé de rompre les chaînes, se mit en quête d'une pierre pour briser la serrure. Mais tandis qu'elle s'éloignait, Rose eut recours à la prière qui force les cieux; le cadenas, ouvert merveilleusement, tomba de lui-même et la sainte arracha avec un courage héroïque la chaîne de la plaie béante. Le lendemain elle se leva à son heure accoutumée et se livra à ses occupations habituelles, ayant l'air aussi calme que si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Dès que les blessures furent guéries, Rose reprit sa terrible ceinture; mais son confesseur, en ayant été informé, lui fit dire, par le père Blaise Martinez,

sacristain, qu'elle eût à la lui envoyer; elle obéit, enleva les chaînes qui avaient formé de nouveau de larges plaies, les enveloppa dans un linge et les remit au sacristain. Le confesseur vit avec effroi qu'elles étaient teintes de sang, et que des lambeaux de chair et de peau [1] y étaient attachés.

Non contente des instruments de pénitence que nous avons nommés, Rose se fit un vêtement de deux grands morceaux d'une étoffe de crin, rude, lourde et épaisse, qu'elle s'était fait donner. Elle portait sur la peau ce cilice, et pour le rendre plus douloureux, elle avait eu soin de le garnir intérieurement de pointes, d'aiguilles et de chardons acérés. Elle ne pouvait faire un mouvement ni un pas sans que cet effroyable vêtement lui fît une quantité de blessures. Cependant elle le porta fort longtemps. Elle fut obligée de le quitter enfin, par ordre de son directeur, parce qu'elle avait de fréquents crachements de sang; mais elle le remplaça par une chemise d'étoffe grossière, intérieurement tapissée de crin, et que son poids eût rendue insupportable à tout autre qu'à notre sainte dans le climat brûlant du Pérou. Elle garnit l'extrémité des manches de ce nouvel instrument de torture de toile fine afin d'en dérober la connaissance à ses commensaux [2].

Rose s'efforçait ainsi, avec un héroïsme qui jamais n'a été surpassé, de s'associer aux douleurs de la passion du Sauveur.

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VI, p. 915 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, p. 16. — Ott, ch. VI, p. 46 et suiv.

[2] *Ibid.*

En même temps elle mettait courageusement en pratique ce qu'elle avait lu dans les écrits du vénérable serviteur de Dieu Grégoire Lopez, de Mexico; elle ne voulait pas qu'aucune joie spirituelle réagît sur ce corps qu'elle châtiait si impitoyablement. Lorsqu'au milieu des souffrances qu'elle s'imposait, son âme nageait dans la douceur des consolations célestes et était admise, jusqu'à un certain point, à participer aux joies des bienheureux, elle ne permettait pas à la partie inférieure de s'y associer ou d'y trouver quelque rafraîchissement. « Elle ne consentait pas, disent ses biographes[1], à ce que le corps pénétrât dans les celliers de l'amour divin, dans lesquels Jésus, le Roi des rois, introduisait souvent l'âme de sa fiancée; elle l'obligeait à se tenir en dehors du lieu saint, car elle l'avait condamné à la pénitence et au martyre. »

---

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

### Nouvelles maladies de Rose. — Ses œuvres de charité.

Outre les tourments volontaires que s'infligeait Rose, elle fut atteinte de plusieurs maladies très-douloureuses, qui mirent en défaut la science des médecins.

Nous avons rapporté précédemment que dès sa plus tendre enfance elle avait enduré avec une patience héroïque de très-grandes souffrances physiques. Ces souffrances se multiplièrent à mesure que Rose avança en âge, mais sans altérer en rien son humeur égale et

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VI, p. 915 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. V, p. 16. — Ott, ch. VI, p. 46 et suiv.

sa parfaite soumission. Elle avait presque tous les jours la fièvre et était sujette à des maux de gorge et à des étouffements excessivement pénibles; des douleurs très-violentes à l'estomac, au cœur et aux reins, accompagnées de points de côté, ne lui donnaient pas de relâche, et souvent des accès de goutte lui torturaient les pieds et les mains. Les commensaux de Rose ne se doutaient de son martyre que lorsque la violence de la maladie ne lui permettait plus de le celer. Les gens de l'art n'entendaient rien à ces complications et ne comprenaient pas qu'un corps humain pût les supporter [1].

Rose, au milieu de ses douleurs, étendue sur un méchant grabat (quand elle était malade ses confesseurs l'obligeaient à quitter son affreuse couche), ne se laissait jamais aller à soupirer ou à gémir. Elle demeurait paisible, et soumise à la volonté de Dieu. Mais elle plaignait ceux qui la soignaient et regrettait de leur causer de l'embarras. Parfois on l'entendait dire : « Ah! qu'il me semblerait doux de souffrir, si » je n'étais une occasion de peine pour ceux qui ont la » bonté de s'occuper de moi [2] ! »

Quand on lui demandait comment elle allait, elle répondait : « Ce que j'endure est fort peu de chose » en comparaison de ce que je mériterais de souffrir. » Lorsqu'on voulait la consoler, elle disait, en accompagnant ses paroles du plus calme sourire : « Tout ce

[1] Bolland, *l. c.*, ch. XVI, p. 944 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XII, p. 47, 48. — Ott, *op. c.*, ch. XVI, p. 125 et suiv.

[2] *Ibid.*

» qui me vient de la main de mon Fiancé céleste me » semble plus doux que le miel le plus excellent. » Souvent aussi elle s'écriait : « O Seigneur, augmentez » mes douleurs, mais rendez aussi plus ardentes les » flammes de l'amour dans mon cœur[1] ! »

Une femme très-pieuse l'ayant questionnée au sujet de ses maladies, elle lui dit[2] : « Les souffrances sont » autant de bienfaits de Dieu ; une créature aussi » faible et misérable que je le suis ne pourrait sup- » porter les douleurs que j'endure sans une assis- » tance particulière du Seigneur, car il n'y a pas » une partie saine dans tout mon corps ; mais jamais » mon Sauveur ne m'abandonne, il me donne du » courage, et moyennant l'assistance de sa grâce, » l'impatience ne me gagne pas et je demeure sou- » mise en tout à la volonté de Dieu. Hélas ! je ne le » remercie pas assez de cette insigne faveur, je ne » l'aime pas comme je devrais l'aimer, je suis la plus » ingrate des créatures, et cependant il me traite comme » il a coutume de traiter ses amis les plus chers et les » plus fidèles[3] ! »

Une autre personne lui demanda pourquoi elle ne priait pas sainte Catherine de Sienne d'intercéder pour elle afin qu'elle fût délivrée de ses douleurs morales et physiques, mais Rose lui répondit avec feu : « Je sais d'avance ce que dirait ma sainte maîtresse, » elle me demanderait si je prétends suivre une autre

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVI, p. 944 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XII, p. 47, 48. — Ott, *op. c.*, ch. XVI, p. 125 et suiv.

[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

» voie que celle de la croix, qu'elle a suivie elle-» même. » Et, en effet, en digne fiancée du Crucifié, Rose n'avait qu'un désir, celui de n'être jamais sans souffrance[1].

Notre sainte eut à l'époque de sa vie à laquelle nous sommes arrivés maintenant une merveilleuse vision, qui l'affermit encore dans cet ardent désir. Elle la raconta plus tard, peu de temps avant de mourir, au docteur de Castillo[2] : « J'étais en oraison, » dit-elle; tout à coup je fus ravie en esprit, et je vis » une lumière éblouissante, de l'éclat le plus majes-» tueux, qui émanait de la Divinité partout présente » et se répandait en tous lieux. Au milieu de la » lumière se trouvait un arc aux couleurs éclatantes » et variées; au-dessus de l'arc il y en avait un second » d'égale beauté qui portait à son centre, la croix du » Seigneur arrosée de sang; des rayons marquaient » le lieu des clous, on y voyait aussi le titre : *Jesus* » *Nazarenus, Rex Judæorum*. La très-sainte humanité » du Rédempteur occupait l'espace compris entre les » arcs; elle avait un grand éclat et une apparence » infiniment glorieuse, jamais auparavant je ne l'avais » vue ainsi. Mon aimable Sauveur me fortifia de telle » sorte que je pus contempler à mon aise, et pendant » longtemps, ses splendeurs toutes royales. En d'autres » occasions, je l'avais vu de loin et seulement la partie » supérieure de son corps, cette fois-ci je le vis face à

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVI, p. 944 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XII, p. 47, 48. — Ott, *op. c.*, ch. XVI, p. 125 et suiv.
[2] *Ibid.*

» face, de la tête aux pieds. » — Castillo interrompit Rose en cet endroit de son récit, pour lui demander quelles étaient les couleurs des arcs. « Elles étaient » multiples et très-variées, répondit-elle, mais je ne » saurais les décrire ni les comparer. » — Puis elle reprit ainsi qu'il suit : « Des flammes partant de la » très-sainte humanité de Jésus pénétraient jusqu'au » plus profond de mon âme; je me croyais délivrée » de ce corps mortel et admise aux joies éternelles. » Cependant, on voyait auprès du plus beau des enfants » des hommes une balance et une quantité de poids » d'apparence extraordinaire. Des anges vinrent se » grouper autour du Seigneur et le saluer avec le plus » profond respect, une foule innombrable d'élus les » suivait. Les anges prirent la balance et les poids, » pesèrent les peines, les souffrances et les tribula- » tions, et Jésus remit à chacun des élus la part qui » lui en revenait, il m'en donna à moi-même une assez » grande quantité. Alors je vis un entassement énorme » de grâces et de faveurs célestes; les anges voulurent » les peser également, mais le Seigneur les en em- » pêcha, et de sa main toute-puissante il déposa » les grâces les plus précieuses dans les plateaux » de la balance, les pesa avec les tribulations et » les distribua aux élus. J'en reçus à mon tour une » quantité proportionnée à celle des souffrances qui » m'étaient échues. Je vis de mes yeux les âmes enri- » chies des plus magnifiques trésors de la grâce divine, » et j'entendis Jésus qui disait : L'affliction est tou- » jours la compagne de la grâce. On n'obtient la grâce

» que par la souffrance; les consolations divines sont » distribuées dans la même mesure que les peines; que » chaque âme le reconnaisse. Que personne ne se fasse » illusion, la voie seule de la croix aboutit au ciel, les » afflictions terrestres sont les racines des joies célestes.

» Lorsque j'eus entendu ces paroles, ajouta Rose, » je fus saisie d'un zèle brûlant, j'aurais voulu par- » courir les rues et les places publiques et crier partout » ces mots : Peuples, écoutez, je vous annonce de la » part de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'on ne reçoit » la grâce divine que par la souffrance. Il vous faut » souffrir si vous voulez devenir enfants de Dieu et jouir » de la santé de l'âme. Sachez d'ailleurs que les dou- » leurs ne sont jamais disproportionnées aux forces » de ceux auxquels le Seigneur les envoie, car il ne » frappe pas ses coups au hasard, et sa sagesse pèse » scrupuleusement les croix qu'il impose. Il me sem- » blait aussi que mon âme était prête à sortir de mon » corps pour parcourir le monde entier et dire à » tous ses habitants : Ah! si vous pouviez recon- » naître l'amabilité, la beauté, la noblesse de la grâce » divine, la richesse de ses trésors, les délices qui » l'accompagnent, vous aspireriez aux tourments du » martyre, vous rechercheriez les croix, les douleurs, » les maladies, les afflictions de toute nature, pour » obtenir par la sainte patience l'inestimable trésor de » la grâce! — Vous ne gémiriez sous le poids d'aucune » croix, quelque pesante qu'elle fût, si vous saviez » combien les douceurs de la grâce l'emportent sur » tout ce que l'on souffre! »

Après que Rose eut terminé le récit de son admirable vision, le docteur Castillo voulut savoir sous quelle forme la grâce divine lui avait été représentée; la sainte lui répondit : « On ne saurait comparer la grâce » à une forme corporelle, à une beauté ou à une cou- » leur créée; sans être Dieu, elle est de nature divine » et façonne l'âme qui la reçoit à l'image de Dieu [1]. »

Castillo demanda encore à Rose comment elle avait entendu la voix de Dieu, si c'était de ses oreilles corporelles ou intérieurement en son cœur. « J'ignore quel » nom les théologiens donnent à cette manière d'en- » tendre, répliqua notre sainte, mais voici comment » la chose s'est passée : De la bouche du Seigneur sor- » tait un rayon d'une pureté et d'un éclat inexpri- » mables, ce rayon a pénétré au fond de mon âme et » y a laissé l'impression de ce que Jésus voulait me » communiquer [2]. »

Cependant les mortifications et les souffrances de Rose avaient considérablement modifié son extérieur; elle était devenue d'une maigreur et d'une pâleur excessives, elle se soutenait avec peine, en un mot elle était l'image vivante de la pénitence. Voyant que cet air mortifié lui attirait l'attention et le respect du public, elle en éprouva une peine extrême; elle désirait ne plaire qu'à Dieu et le supplia de lui ôter ce qui, dans son apparence, pourrait lui faire décerner des éloges qui lui inspiraient de l'horreur. Au moment

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVI, p. 944 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XII, p. 47, 48. — Ott, *op. c.*, ch. XVI, p. 125 et suiv.

[2] *Ibid.*

même où elle achevait sa prière elle reprit son embonpoint d'autrefois, les couleurs de la plus florissante santé reparurent sur son visage, les rides s'effacèrent de son front et ses yeux retrouvèrent leur ancien éclat, sans que cependant elle éprouvât le moindre allégement dans son martyre. Peu de temps après elle rentrait au logis avec sa mère, dans la journée du vendredi saint, après avoir passé un jour et une nuit en adoration devant le saint sacrement, sans prendre aucune nourriture ni se donner un seul instant de repos. Quelques jeunes gens qui se trouvaient sous le portique de l'église se moquèrent d'elle. — « Voyez donc cette nonnette à mine rebondie, disaient-ils, assurément elle ne se laisse manquer de rien et se nourrit bien, le jeûne ne la fatigue guère! » Marie de Flores fut outrée de cette grossière incartade; quant à Rose, elle s'en réjouit intérieurement et remercia le Seigneur de l'avoir si complétement exaucée[1].

Autant Rose était dure à elle-même, autant, nous le redisons encore, elle exerçait la charité à un degré héroïque à l'égard du prochain. Elle voyait dans les malheureux et dans les infirmes l'image de Notre-Seigneur souffrant, et tous ils la nommaient leur mère et leur providence[2]. Pauvre elle-même et fille de

[1] Bolland., *l. c.*, ch. IV., p. 912. — Gonzalez, *op. c.*, ch. IV, p. 11, 12. — Ott, *op. c.*, ch. IV, p. 38.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. XXIII, p. 964 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 62 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIII, p. 176 et suiv.

parents privés de fortune, elle trouvait moyen cependant de venir en aide à une quantité d'infortunés. L'amour est ingénieux, il connaît des voies que la sagesse humaine ignore, la bonté de Dieu, sur laquelle il compte, est l'intarissable source à laquelle il puise toujours.

Jésus, voulant favoriser les dispositions de sa fille bien-aimée, lui apparut et lui annonça que désormais il se chargerait lui-même du soin de sa famille, afin qu'elle fût plus libre de ses actions et plus maîtresse de son temps. Dès lors Rose consacra aux malheureux les heures qu'elle avait consacrées autrefois aux travaux domestiques.

Les biographes de la sainte citent quelques traits charmants de son active et ingénieuse charité [1].

Un jour, le sieur de Flores porta une pièce de toile très-considérable au logis pour l'usage de la famille. Marie de Flores, sachant que Rose avait un besoin urgent de linge à cause de ses nombreuses infirmités, lui en donna trente-six aunes. Notre sainte, très-étonnée de cette libéralité, lui demanda si tout cela était bien pour elle : « Oui, lui dit la mère, *tu feras de cette toile » ce que tu voudras.* » Rose la donna en secret à deux pauvres demoiselles qui se trouvaient dans la plus profonde misère. Quelques jours après, la mère voulut savoir à quoi sa fille avait employé la toile. « Chère mère, répondit notre sainte, elle a été convertie en

[1] Bolland., *l. c.*, chap. XXIII, p. 964 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 62 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIII, p. 176 et suiv.

aumônes. — Mais, répliqua Marie avec humeur, je t'avais remis cette étoffe pour te servir de linge de corps pendant tes maladies. — Pardonnez-moi, ma mère, dit doucement Rose, vous m'aviez permis de faire de cette toile *ce que je voudrais*, et soyez sûre que la bonté de Dieu ne me laissera manquer de rien quand je serai malade. » En effet, peu de temps après, la dame de la Massa pourvut abondamment Rose de tout ce dont elle avait besoin.

Les femmes de Lima ne sortaient jamais de chez elles sans se couvrir d'un voile et d'une sorte de manteau; une personne qui se respectait n'eût osé paraître dans les rues sans ce double vêtement. Or, une jeune et très-pauvre demoiselle, nommée Montoya, n'ayant plus de manteau, se trouvait empêchée de fréquenter les églises. Marie de Flores en avait deux, et un jour, en sortant de chez elle, elle laissa sur une chaise celui qu'elle ne portait pas; Rose le vit et l'envoya à la demoiselle. Lorsque sa mère rentra et se mit en quête de sa mante, sa fille lui dit : « J'ai l'ai donnée à la pauvre Montoya, qui ne pouvait plus aller à la messe faute de vêtement convenable; mais, soyez sans crainte, chère mère, avant que le manteau qui vous reste soit usé, vous en aurez trois nouveaux pour remplacer celui dont je me suis permis de disposer. » En effet, bientôt après un inconnu vint remettre à Marie, sans dire de quelle part, une somme d'argent *destinée à faire l'acquisition d'un beau manteau;* le même jour, la dame Maria de Sala lui envoya, pour le même objet, une épaisse étoffe de soie, et les do-

minicains lui firent tenir une très-belle pièce de drap [1].

Jeanne de Bobadilla, jeune fille dépourvue de fortune, mais de haute vertu, vivait retirée dans une petite maison, située à une distance assez considerable de la ville de Lima. Elle était affligée d'un cancer et abandonnée de tous, car les médecins ne voulaient pas se transporter chez elle pour la soigner, et sa pauvreté ne lui permettait pas de louer une chambre à Lima. Un homme étranger lui avait offert, à la vérité, de la prendre chez lui, mais elle avait refusé, de crainte de donner du scandale au prochain. Rose, étant un jour en prières dans la chapelle du Rosaire, fut instruite par révélation des malheurs de Jeanne, et elle sut en même temps que le Seigneur la chargeait du soin de cette infortunée. Elle se rendit chez elle, lui conseilla de louer une chambre inoccupée qui se trouvait dans la maison de ses parents, ajoutant qu'elle n'aurait pas à se préoccuper du montant du loyer, lequel lui serait remis exactement tous les mois. Jeanne de Bobadilla suivit le conseil de Rose, devint sa commensale et fut soignée par elle. Notre sainte lui portait régulièrement le prix du bail au jour de l'échéance. Au bout de cinq mois, Jeanne fut radicalement guérie; elle ne publia ce qui lui était arrivé qu'après la mort de Rose, car celle-ci lui avait demandé de tenir la chose secrète [2].

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIII, p. 964 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 62 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIII, p. 176 et suiv.

[2] *Ibid.*

Notre sainte usait de mille industries et se privait du nécessaire pour venir en aide au prochain. Une de ses grandes joies était de recevoir dans la maison paternelle de pauvres femmes malades et abandonnées, et de leur prodiguer ses services. Souvent elle suppliait sa mère de lui permettre d'accueillir de malheureuses servantes ou des esclaves privées de tout secours. Parfois Marie de Flores refusait de céder aux instances de sa fille et lui représentait qu'elle-même était trop pauvre et trop malade pour pouvoir se charger des misères d'autrui; mais parfois aussi elle ne savait pas résister aux douces larmes et aux charitables instances de Rose. Alors la sainte s'empressait d'aller à la recherche des femmes les plus délaissées, qu'elles fussent Espagnoles ou Indiennes, blanches ou négresses, peu lui importait; elle les conduisait chez elle, leur donnait à laver, pansait leurs plaies, leur préparait les aliments et les boissons dont elles avaient besoin, raccommodait ou renouvelait leurs vêtements, en un mot elle leur rendait jour et nuit les soins qu'une tendre mère rend à un enfant chéri. Les infirmités les plus affreuses ne la rebutaient point; lorsqu'elle n'avait pas de pauvres au logis, c'était aux hôpitaux qu'elle allait, pour y secourir et y consoler les malheureux [1].

Un jour, elle rentrait chez elle après avoir pansé, à l'hospice, les ulcères d'une femme réduite à l'extrémité. Sans qu'elle s'en aperçût, une partie du pus

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIII, p. 964 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 62 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIII, p. 176 et suiv.

était tombée sur sa robe et répandait une fort mauvaise odeur. Marie de Flores vit les taches et sentit l'infection dès que sa fille parut. Son naturel irascible reprenant le dessus, elle s'écria dans un violent accès de colère : « Ne sauriez-vous être plus attentive? portez-vous le vêtement blanc pour le souiller » des ordures d'autrui? En vérité, c'est avec raison » que vous vous nommez Rose, car vous répandez des » senteurs exquises! Vous n'êtes pas aussi délicate, à » ce qu'il paraît, qu'au temps où vous ne pouviez » supporter l'odeur des gants parfumés, mais au moins » je vous prie de ne plus me porter une semblable » puanteur au logis! »

Rose était restée immobile pendant que sa mère parlait ainsi. Lorsque le manque d'haleine força Marie de Flores à s'arrêter, sa fille lui dit avec douceur : « Chère mère, quand nous soignons les malades, nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ. La charité ne méprise personne, car elle sait que, tirés tous de la poussière, nous y retournerons tous. Oh! que la légère souillure de mon vêtement ne vous inspire pas de dégoût; les immondices qui ont été lancées au visage adorable du Sauveur par ses bourreaux étaient bien autrement hideuses[1]! » Il est un trait de la charité de Rose qu'on n'ose presque pas raconter, tant il révolte les sens et choque notre délicatesse. Cependant nous mutilerions l'histoire de notre sainte si une considération quelconque nous empêchait de rapporter un

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIII, p. 964 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 62 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXII, p. 176 et suiv.

des faits les plus saillants de sa vie. N'oublions pas, d'ailleurs, que l'âme, une fois dégagée des chaînes du monde et de son propre corps, doit, en triomphant d'elle-même et de ses répugnances, s'approprier en quelque sorte l'opération de Dieu, qu'elle a reçue d'abord d'une manière passive. Or, ceci se fait par la pratique héroïque des œuvres de miséricorde.

Dans la maison de la veuve Isabelle de Mexia, se trouvait une servante atteinte d'une très-violente fièvre inflammatoire. Rose, autorisée par sa mère, lui donnait ses soins. Le médecin saigna la malade et ordonna de conserver le sang afin qu'il pût l'examiner à son retour. Mais il resta deux jours sans revenir; le sang se corrompit et devint hideux à voir. Lorsque le médecin arriva, il ordonna de vider le bassin.

Dans ce moment, Rose regarde le sang, son cœur se soulève, et elle est saisie d'une horreur inexprimable. Elle dissimule ce qu'elle éprouve, prend le bassin des mains du domestique qui le tient, sous prétexte d'aller elle-même le vider et le nettoyer. Dès qu'elle s'est éloignée, elle se dit à elle-même : « Comment, tu as » horreur du sang de ta sœur en Jésus-Christ? est-ce » là ce que t'a enseigné ta sainte maîtresse? Ignores- » tu que tu es mille fois plus vile et plus abjecte » que ce sang? Attends, corps délicat, je t'apprendrai » à te dégoûter du prochain créé à l'image de Dieu! » Aussitôt elle approche le bassin de ses lèvres, le vide d'un trait, le nettoie, s'essuie la bouche d'un linge et retourne tranquillement dans la chambre de la

malade[1]. Sainte Catherine de Sienne, sainte Élisabeth de Thuringe et sainte Odile, patronne de l'Alsace, ont fait des choses semblables.

Rose croyait n'avoir été vue de personne, mais Dieu avait permis qu'Isabelle de Mexia fût témoin de ce qui venait de se passer. Rose l'ignora. Isabelle conserva comme une très-précieuse relique le linge dont notre sainte s'était servie pour essuyer ses lèvres[2].

Cette victoire complète sur la nature plut infiniment au Seigneur. Il doua Rose du pouvoir de guérir les malades. Nous en citerons plusieurs exemples dans le cours de cette histoire; ici, nous nous bornons à en rapporter un seul, parce qu'il eut lieu très-peu de temps après le fait que nous venons de raconter.

Jean de Tineo Almanza, homme rempli de la crainte de Dieu, et ami particulier de la famille de la Massa, tenait Rose en singulière estime. Il fut pris d'une inflammation d'entrailles très-douloureuse, et, se croyant au moment d'expirer, il reçut les derniers sacrements. Après avoir été administré, le souvenir de la charité de Rose lui revint à la mémoire, et il pria le sieur Gonzalve de la lui amener. Malgré la répugnance que notre sainte éprouvait pour s'approcher du lit d'un homme, elle crut devoir obéir, et, après en avoir obtenu l'autorisation de son confesseur, elle fit savoir à l'infirme qu'elle irait le voir en compagnie de la dame de la Massa, après avoir

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIII, p. 964 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 62 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIII, p. 176 et suiv.
[2] *Ibid.*

assisté au saint sacrifice de la messe à l'église des dominicains. Dès que cette nouvelle fut portée à Almanza, ses douleurs diminuèrent ; lorsque ensuite Rose vint elle-même, elles cessèrent ; le malade s'endormit bientôt profondément et se réveilla guéri [1].

Tant de dévouement, d'amour et de charité attirèrent de nouvelles faveurs à Rose. Nous les ferons connaître au prochain chapitre.

---

## CHAPITRE QUINZIÈME.

### Mariage mystique de sainte Rose avec Notre-Seigneur.

Les biographes les plus authentiques de sainte Catherine de Sienne rendent compte du mariage mystique de cette vierge privilégiée avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'humilité de Rose ne lui permettait pas de soupçonner qu'une faveur aussi exceptionnelle lui

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIII, p. 964 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 62 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIII, p. 176 et suiv.

La charité de Rose s'étendait même aux animaux. Sans revenir sur ce que nous avons dit des redoutables moustiques que sa foi avait apprivoisés, citons un trait de l'enfance de la sainte. Marie de Flores avait un coq superbe, au brillant plumage et que tous les enfants aimaient. Ce coq devint gras et paresseux. Sans cesse couché au-dessous de l'escalier, il avait cessé de chanter. Marie résolut de le faire rôtir. Cette décision inspira de la compassion à Rose, et s'adressant au condamné, elle lui dit : « Chante, mon pauvre coq, chante, pour éviter la mort. » Au moment même le coq se dressa, battit des ailes, se mit à chanter à tue-tête ; il recommença chaque fois que Rose le lui ordonnait, à la grande hilarité des assistants. Ainsi, il évita la broche. On dit même qu'il ne retomba plus dans le péché de paresse.

fût réservée. Sans s'en douter cependant, elle s'était préparée dès l'enfance à la recevoir, par le parfait détachement des créatures, par l'ardent amour pour Jésus, par la basse opinion qu'elle avait d'elle-même, enfin par la grandeur de ses mortifications et par une pureté plus angélique qu'humaine. Nous savons que Rose a eu dans sa vie onze confesseurs, dont six de l'ordre de Saint-Dominique et cinq de la compagnie de Jésus [1], et qu'ils ont attesté, après sa mort, que *jamais* à leur connaissance une pensée contraire à la plus aimable des vertus n'avait souillé l'esprit de leur pénitente.

Rose portait donc la couronne de lis d'une virginité sans tache, lorsque Notre-Seigneur résolut de lui donner le signe le plus marquant de l'union intime qu'il avait contractée avec elle, et de devenir le céleste et chaste époux de sa très-pure fiancée. Mais nous le répétons encore, elle se considérait comme tellement indigne d'un semblable bonheur, qu'il fallut plusieurs événements miraculeux pour lui faire comprendre enfin les intentions du Roi des rois [2].

Elle était occupée un jour à coudre avec quelques pieuses jeunes filles, lorsqu'elle vit reparaître le papillon noir et blanc qui lui avait annoncé précédemment son entrée dans l'ordre de Saint-Dominique. Le mystérieux insecte, après avoir voltigé quelque temps autour de Rose, se plaça sur son côté gauche;

[1] V. ch. II.

[2] Bolland., *l. c.,* ch. x, p. 927 et suiv. — Gonzalez, ch. VIII, p. 28 et suiv. — Ott, ch. x, p. 75 et suiv.

puis il commença à agiter ses ailes et à faire des mouvements semblables à ceux des abeilles lorsqu'elles pompent le suc des fleurs pour en composer le miel. Les compagnes de la sainte observaient en silence le papillon; lorsqu'il s'envola, elles aperçurent avec étonnement un cœur, parfaitement dessiné, tracé sur le vêtement de Rose, et en même temps cette dernière entendit une très-douce voix qui lui disait: *Donne-moi ton cœur!* Ces mots pénétrèrent au plus profond de son âme; toutefois elle n'en saisit pas encore la signification [1].

Quelque temps après, Rose, endormie, vit en rêve un homme d'une beauté et d'une majesté incomparables, vêtu en sculpteur et en portant les attributs. Il semblait à Rose que cet homme était au moment d'entreprendre un voyage dont il terminait les apprêts. Il s'approcha d'elle et lui demanda son cœur et sa main, et bien que jamais, même en rêve, la pensée du mariage ne lui eût traversé l'esprit, elle sentit qu'une union avec ce noble étranger serait pour elle un bonheur immense, et elle n'hésita pas à lui répondre affirmativement. Or, le sculpteur n'était autre que Notre-Seigneur lui-même! Il se fit reconnaître, et montra à sa future épouse plusieurs blocs de marbre; elle devait les tailler et les polir en son absence. Il lui répéta aussi qu'étant devenue maintenant son époux, il se chargerait seul désormais du soin de la famille de Flores et veillerait à ce qu'elle ne manquât

[1] Bolland., *l. c.*, ch. x, p. 927 et suiv. — Gonzalez, ch. VIII, p. 28 et suiv. — Ott, ch. x, p. 75 et suiv.

de rien, de manière que Rose n'eût plus à s'en occuper, puis il disparut [1].

Bientôt après il sembla à notre sainte que l'étranger revenait de son voyage; mais elle n'avait pas encore achevé son travail. Elle s'en excusa avec une simplicité enfantine, disant que jamais elle ne s'était occupée précédemment de la taille des pierres, et que jusqu'alors elle n'avait connu d'autres travaux que ceux à l'aiguille, auxquels se livrent les jeunes filles de son âge et de sa condition. L'époux lui dit alors d'un ton aimable et enjoué : « Ne croyez pas, ma bien-» aimée, que vous soyez la première de votre sexe » que j'aie chargée d'une semblable besogne; tenez, » jugez-en par vous-même. » Après avoir prononcé ces paroles, il ouvrit une porte voisine; Rose vit un très-vaste atelier rempli de blocs de marbre, une foule de jeunes filles, armées de ciseaux, de maillets et d'autres instruments, taillaient les blocs et les polissaient en les mouillant de leurs larmes. Rose remarqua que, tout en se livrant à ce poudreux travail, les ouvrières étaient couvertes de très-riches vêtements de la plus admirable propreté, comme si elles eussent été conviées à un festin de noces ou à quelque fête extraordinaire [2].

La sainte ne comprit pas d'abord pourquoi toutes ces vierges se livraient à une occupation qui ne semblait pas faite pour leur sexe; mais il lui fut révélé que la

[1] Bolland., *l. c.*, ch. x, p. 927 et suiv. — Gonzalez, ch. VIII, p. 28 et suiv. — Ott, ch. x, p. 75 et suiv.

[2] *Ibid.*

taille des pierres était une excellente figure destinée à représenter les peines, les efforts et les larmes que coûte l'acquisition de chaque vertu. Pendant qu'elle contemplait les ouvrières, elle se vit tout à coup revêtue elle-même d'une magnifique robe de brocart d'or, ornée de perles et de pierreries de diverses couleurs. Ce somptueux vêtement avait remplacé l'habit blanc et noir de saint Dominique.

Bientôt après, Rose se réveilla; elle se sentit remplie d'une joie et d'une consolation surnaturelles; cependant elle ne prévoyait pas ce qui devait lui arriver [1].

A peu de jours de là, — c'était le dimanche des Rameaux, — le sacristain de l'église de Saint-Dominique distribua, conformément à l'usage établi, des rameaux bénits aux membres du clergé et à tous les fidèles qui assistaient à la solennité du jour. Rose se trouvait dans la chapelle du Rosaire avec les sœurs du tiers ordre, mais le sacristain, soit oubli, soit disposition spéciale de la Providence, ne remit pas de rameau à notre sainte; seule, entre ses compagnes, elle resta les mains vides. Elle en fut très-affectée, et dans sa douleur elle se demanda si ce n'était pas en punition de ses péchés que Dieu avait voulu lui imposer cette privation. Elle n'en suivit pas moins dévotement la procession, et, à la fin de la cérémonie, elle reprit sa place habituelle dans la chapelle du Rosaire; contemplant alors avec amour la statue de la sainte

[1] Bolland., *l. c.*, ch. x, p. 927 et suiv. — Gonzalez, ch. VIII, p. 28 et suiv. — Ott, ch. x, p. 75 et suiv.

Vierge, elle s'accusa, en versant beaucoup de larmes, d'avoir désiré le rameau bénit avec trop d'ardeur peut-être [1].

Mais la statue, avec laquelle nous savons que Rose avait eu déjà plusieurs colloques, s'anima et lui sourit avec plus de bienveillance encore que de coutume. Notre sainte, remplie d'une ineffable consolation, oublia sa peine et s'écria : « Désormais, très-aimable » Dame, je n'accepterai plus de rameau offert par des » mains humaines, car vous m'en donnerez un, ô » palme de Cadès! et celui-là ne se flétrira jamais [2]! » Au moment où Rose achevait ces paroles, elle vit Marie tourner les yeux vers l'Enfant divin qui reposait sur ses genoux, comme pour lui demander une faveur; puis elle regarda Rose avec un redoublement de tendresse. Le petit Jésus aussi lui adressa le plus doux sourire, et plus Rose contemplait la Mère et le céleste Enfant, plus elle trouvait dans leurs regards d'amour et de contentement.

Une joie surnaturelle remplissait le cœur de la sainte, l'inondait, le pénétrait de toutes parts; il lui semblait qu'elle ne tenait plus à la terre et que les chœurs des séraphins l'appelaient; l'image de l'Enfant Jésus s'anima de plus en plus et prononça enfin distinctement ces mots : ROSE DE MON CŒUR, SOIS MON ÉPOUSE.

Anéantie par la crainte et le bonheur, retenue par le sentiment de sa profonde indignité, Rose est, pen-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. x, p. 927 et suiv. — Gonzalez, ch. VIII, p. 28 et suiv. — Ott, ch. x, p. 75 et suiv.

[2] *Ibid.*

dant quelques instants, incapable de répondre. Enfin elle retrouve la faculté de parler; prosternée dans la poussière, elle s'écrie : « Je suis votre servante, ô » Seigneur! Roi de gloire, je suis la dernière de vos » esclaves, je vous appartiens, je ne veux être qu'à » vous, je vous serai éternellement fidèle, et je désire » mourir pour vous[1]. » L'amour brûlant qui la remplit, la claire vue de la condescendance infinie du Seigneur ne lui permettent pas d'en dire davantage. La Vierge Marie lui fait entendre à son tour ces mots : « O ma Rose, tu vois et tu comprends la faveur que te » fait mon Fils! »

L'extase de Rose se prolongea, et son céleste Époux — ajoutent les biographes[2], — lui fit don à cette occasion d'une plénitude de grâces que la parole humaine est impuissante à exprimer.

Notre sainte se proposa de se faire faire une bague et de la porter comme anneau de mariage, afin de conserver toujours un souvenir matériel de l'immense faveur dont elle avait été l'objet. Elle chargea son frère Ferdinand de commander la bague, mais sans lui parler de l'événement miraculeux; car elle voulait que ce mystère demeurât enseveli au fond de son cœur[3]. Ferdinand prit la mesure du doigt de sa sœur, traça le dessin de la bague sur une feuille de papier,

[1] Bolland., *l. c.*, ch. x, p. 927 et suiv. — Gonzalez, ch. VIII, p. 28 et suiv. — Ott, ch. x, p. 75 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] Le secret de cette alliance céleste ne fut divulgué qu'après la mort de Rose.

et Rose le pria d'y faire graver une inscription. Le jeune homme resta un moment pensif, puis, comme éclairé soudainement d'une illumination intérieure, il saisit une plume et écrivit les mots : ROSE DE MON COEUR, SOIS MON ÉPOUSE. Notre sainte, stupéfaite de cette coïncidence, dans laquelle elle reconnaissait une preuve nouvelle de l'amour de son céleste Époux, acquiesça d'un joyeux signe de tête à la proposition de son frère.

Lorsque la bague fut prête, — c'était dans la matinée du jeudi saint, — Rose la porta à l'église des dominicains et pria le père sacristain de la déposer au lieu où l'on gardait le très-saint sacrement, et de l'y laisser jusqu'au samedi suivant. Elle désirait ensevelir ainsi le gage de son amour dans le saint tombeau, pour exprimer à son Époux divin qu'elle voulait être à lui dans le temps et dans l'éternité. Durant la matinée du dimanche de Pâques, Marie de Flores et sa fille étaient toutes deux à genoux devant l'image de la chapelle du Rosaire; tout à coup, Rose vit que l'anneau se trouvait à son doigt, sans qu'elle ni sa mère eussent aperçu la main qui l'y avait placé [1].

Ajoutons ici, en devançant les années, qu'après la mort de Rose, son anneau, son cercle d'argent et quelques objets qui lui avaient appartenu devinrent la propriété de Marie de la Massa. Un pieux vieillard, grand serviteur de Dieu, vint voir cette dame et la pria de lui montrer la couronne et la bague de notre

[1] Bolland., *l. c.*, ch. x, p. 927 et suiv. — Gonzalez, ch. VIII, p. 28 et suiv. — Ott, ch. x, p. 75 et suiv.

sainte. Marie céda à ce désir; l'étranger toucha d'abord la couronne; au moment même, il se sentit tellement pénétré des ardeurs de l'amour divin qu'il lui semblait goûter par avance les joies éternelles [1]. Lorsque vint le tour de l'anneau, il s'écria avec transport et comme hors de lui [2] : « Béni soit le Seigneur, » qui a opéré de si grandes choses dans Rose, sa ser- » vante! Bénie soit la très-sainte Trinité, qui a placé » Rose à côté de son trône dans la gloire céleste! » O très-chère Rose, vous êtes l'élue du Seigneur, » vous êtes l'épouse de l'agneau de Dieu, vous êtes » grande et glorieuse, vous brillez d'un incomparable » éclat au milieu de la troupe des bienheureux! » Tandis que ces paroles brûlantes s'échappaient des lèvres du visiteur, son corps devint complétement immobile; sa main droite, qui tenait la bague, était appuyée sur le bras d'un fauteuil et semblait convertie en un bloc de marbre; il avait placé sa main gauche sur son cœur, pour essayer d'en contenir les battements, et ne pouvait plus l'en retirer; cependant il continuait à louer Dieu, à glorifier Rose, et de chaudes larmes coulaient le long de ses joues. La dame de la Massa, après avoir contemplé quelque temps cet attendrissant spectacle, appela son époux. Lorsque le receveur des domaines royaux entra, son ami, incapable de se lever et de le saluer, continuait à épancher sa joie et s'écriait : « O douceur qu'aucune parole

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VII, p. 918. — Ott, ch. VII, p. 56.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. X, p, 929. — Gonzalez, ch. VIII, p. 29. — Ott, ch. X, p. 81.

» ne saurait rendre! ô feu divin qui pénétrez jusqu'à » la moelle de mes os! ô puissant lien d'amour, avec » quelle force pleine de suavité tu enlaces les âmes[1]! » Gonzalve, presque effrayé de l'état du saint homme, voulut lui reprendre la bague; il ne parvint qu'avec la plus grande peine à lui ouvrir la main; mais quand l'anneau ne fut plus en possession de l'étranger, son extase cessa, sa joie surnaturelle se dissipa, et la faculté de se mouvoir lui fut rendue[2].

Retournons à Rose. Sa dévotion pour l'image de la chapelle du Rosaire prit un caractère encore plus profond après l'événement miraculeux raconté dans ce chapitre.

Toutes les fois que notre sainte avait à implorer une grâce pour elle-même ou pour le prochain, elle allait prier dans ce sanctuaire, et presque toujours elle était exaucée. L'épouse de Gonzalve, examinée après la mort de son amie, affirma sous la foi du serment que souvent elle en voyait revenir Rose le visage illuminé de l'expression d'un ineffable bonheur, et qu'alors elle ne pouvait s'empêcher de lui dire : « Aujourd'hui » encore, vous avez été comblée de célestes faveurs. » A quoi la sainte ne manquait pas de répondre avec une profonde humilité : « En effet, l'auguste Reine » du ciel est pleine de condescendance envers la plus » misérable des créatures[3]. »

[1] Bolland., *l. c.*, ch. x, p. 929. — Gonzalez, ch. VIII, p. 29. — Ott, ch. x, p. 81.

[2] *Ibid.*

[3] Bolland., *l. c.*, ch. XIX, p. 951, 952. — Ott, ch. XIX, p. 143, 147.

Beaucoup de gens, convaincus que la Mère du Sauveur ne savait rien refuser à Rose, venaient supplier cette dernière d'intercéder pour eux auprès de Marie, à l'effet d'en obtenir certaines grâces, et Rose se prêtait toujours aux saints désirs de ses semblables. Citons-en un remarquable exemple.

Peu de temps après le mystique mariage dont nous avons rendu compte, il advint que l'esprit de ténèbres réussit à semer la discorde dans une des plus nombreuses communautés de Lima. C'en était fait de la paix du monastère, et l'exaspération qui y régnait causait beaucoup de scandale. Le confesseur de Rose, très-peiné de ce qui se passait, ordonna à sa fille spirituelle d'aller à la chapelle du Rosaire et d'implorer l'assistance de la consolatrice des affligés, afin que la concorde se rétablît dans la maison d'où elle semblait bannie à jamais. La sainte obéit; bientôt après, on la vit revenir fort abattue. Elle retourna le jour suivant au même sanctuaire, pria longtemps avec une ferveur extrême; tout à coup elle se releva pleine de joie, et, questionnée par son confesseur, elle lui répondit en ces termes [1] : « La première fois que je » fus à la chapelle, les images de Jésus et de Notre-» Dame avaient un air courroucé; je compris que je » ne serais pas écoutée, et je rentrai au logis le cœur » plein de tristesse. Aujourd'hui, j'ai pleuré avec tant » d'amertume aux pieds de la très-sainte Vierge » qu'elle a daigné intercéder en ma faveur auprès de

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIX, p. 951, 952. — Ott, ch. XIX, p. 146, 147.

» Jésus. Pendant longtemps, le Seigneur ne voulut
» pas se laisser fléchir; j'étais tremblante et éperdue
» en écoutant ce que se disaient la Mère et le Fils. La
» Mère implorait la miséricorde divine, le Fils parlait
» de justice et de châtiment; cependant il ne sut pas
» résister aux instances de Marie; il finit par la con-
» templer avec une vive tendresse, et il me regarda
» également avec amour, moi, son indigne servante.
» Je suis sûre maintenant que ma prière a été exaucée.
» Consolez-vous donc, mon révérend père, et soyez
» certain que l'affaire qui cause votre tourment se
» terminera à votre entière satisfaction. »

En effet, contre toute attente, les cœurs divisés ne tardèrent pas à se rapprocher, la paix se rétablit dans le couvent, et il présenta, à partir de ce temps, l'édifiant spectacle d'une parfaite harmonie [1].

Rose, qui s'était toujours plu à orner la chapelle du Rosaire, prit, après sa mystique union, la pieuse habitude de décorer tous les samedis de fleurs fraîches la miraculeuse image. Jamais, quels que fussent le temps et la saison, les fleurs ne manquaient dans son jardin, elles s'y épanouissaient, avec un luxe inouï de végétation, à toutes les époques de l'année. Rose aurait voulu revêtir la statue de la Vierge d'un manteau de prix, mais sa pauvreté ne le lui permettant pas, elle y suppléa en composant, deux fois par an, un vêtement spirituel pour Marie, ainsi qu'elle avait déjà coutume de le faire pour l'Enfant Jésus aux fêtes de Noël. Voici

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIX, p. 951, 952. — Ott, ch. XIX, p. 146, 147.

ce qu'on lit à ce sujet dans le fragment conservé de son journal [1] :

« Vêtement que je commence à faire avec l'aide de
» Dieu à la Reine des anges, moi Rose de sainte Marie,
» très-indigne esclave de cette auguste souveraine :
» — six cents *Ave Maria*, autant de *Salve Regina*, et
» quinze jours de jeûne *en l'honneur de la joie pure que*
» *Marie éprouva lorsque l'ange la salua en qualité de*
» *Mère du Verbe*, composeront la chemise de ce vête-
» ment; la robe sera faite de six cents *Ave* et six cents
» *Salve Regina*, de quinze rosaires et de quinze jours
» de jeûne *en l'honneur de la Visitation;* — le même
» nombre d'*Ave*, de *Salve*, de rosaires et de jours de
» jeûne *en l'honneur de la joie que Marie ressentit à la*
» *naissance de l'Enfant divin*, seront le velours et les
» broderies destinés à orner la robe; — autant d'*Ave*,
» de *Salve*, de rosaires et de jours de jeûne *en mé-*
» *moire de la Présentation*, feront la ceinture de la
» Vierge; — le voile sera composé également de six
» cents *Ave*, six cents *Salve*, quinze rosaires et quinze
» jours de jeûne *en souvenir de la joie qu'éprouva la*
» *Mère de Dieu lorsqu'elle retrouva son Fils dans le*
» *temple;* — je composerai le bouquet de la Reine des
» anges de trente-trois *Pater*, *Ave* et *Gloria*, de trente-
» trois *Salve Regina*, et d'un pareil nombre de cou-
» ronnes de Notre-Seigneur et de Notre-Dame *en mé-*
» *moire des trente-trois années que Jésus mon Sauveur a*
» *passées sur la terre!* »

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIX, p. 951. 952. — Ott, ch. XIX, p. 146, 147.

Plus bas on lit : « Le vêtement est achevé, loués » soient le Seigneur et sa Mère bénie, qu'ils daignent » me pardonner mes fautes et ma hardiesse; gloire à » vous Jésus[1] ! »

Rose avait également une très-grande dévotion pour un beau tableau placé dans l'oratoire privé de la famille de la Massa. Cette peinture représentait la Vierge tenant sur ses genoux son Fils endormi. Souvent notre sainte allait y offrir le pur encens de ses prières; plusieurs fois elle fut au moment d'entonner un cantique d'actions de grâces; mais le sommeil de l'Enfant divin la retenait, elle craignait de le réveiller, et alors elle entendait de son oreille intérieure une voix qui lui disait doucement : *Je dors, mais mon cœur veille.* Un jour Rose se trouvait en présence de ce tableau en compagnie de sa mère, de la maîtresse du logis et de deux autres matrones. Marie de la Massa se mit à parler de plusieurs grands miracles que la toute-puissance divine avait accomplis récemment à l'église de Notre-Dame d'Atocha, en Espagne. Rose écoutait ces récits avec admiration, mais sans détourner les yeux de l'image de la Vierge. Lorsque la narratrice s'interrompit, notre sainte lui dit vivement : « Continuez, je vous en supplie, communiquez-nous » tout ce que vous savez de la célèbre statue d'Ato- » cha. » Les dames présentes jugèrent, d'après le ton animé de Rose que quelque chose d'extraordinaire lui était arrivé. Questionnée à ce sujet par sa mère lors-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIX, p. 951, 952. — Ott, ch. XIX, p. 146, 147.

qu'elle fut rentrée au logis, elle lui dit : « Tant qu'a » duré le récit des miracles d'Atocha, le visage de la » Mère de Dieu, représentée sur le tableau, rayonnait » de joie, elle me regardait avec tendresse, tantôt ses » yeux se dirigeaient de notre côté, tantôt ils se fixaient » sur le petit Jésus endormi; plusieurs fois il me sem» bla qu'elle allait se lever et sortir du cadre pour venir » à nous[1]. »

---

## CHAPITRE SEIZIÈME.

### Zèle ardent de Rose pour le salut des âmes.

Nous avons eu occasion de parler de l'immense charité de Rose et de son zèle pour le salut des âmes. Ce zèle grandit après que le Seigneur eut daigné lui donner le gage de l'union très-pure qu'il avait contractée avec elle, et dont il a été question au chapitre précédent. Rose considérait ses semblables comme les membres vivants de Jésus-Christ, elle savait à quel prix son céleste Époux avait racheté les âmes, et elle ressentait une poignante douleur en pensant à toutes celles qui se perdent après avoir été si chèrement payées.

Souvent elle dirigeait ses yeux baignés de larmes vers la chaîne des Cordillères habitée par des Indiens plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le royaume du Chili, qui, après avoir connu la vraie religion, était retourné au culte abject des idoles, lui causait une

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIX, p. 951, 952. — Ott, ch. XIX, p. 146, 147.

profonde affliction; elle pleurait aussi sur le sort des Chinois, des Turcs et des nombreuses sectes schismatiques et hérétiques qui désolaient l'Europe, après avoir déchiré la robe sans couture de l'Église. Quelquefois on l'entendait s'écrier que pour sauver les âmes elle consentirait à se laisser hacher en morceaux, et qu'elle voudrait pouvoir se placer à la porte des enfers afin de les empêcher d'y entrer[1]. Hélas! ajoutait-elle, les âmes tombent dans le gouffre infernal comme les feuilles desséchées tombent sur la terre pendant une violente tempête d'automne, et cependant Jésus a payé la rançon de chacune d'elles! Sainte Catherine de Sienne avait exprimé le même vœu et éprouvé la même douleur.

Rose regrettait que son sexe ne lui permît pas de remplir les fonctions de missionnaire, qui lui semblaient particulièrement dignes d'envie; elle eût parcouru volontiers le monde entier pour essayer de ramener les brebis errantes au bercail du bon Pasteur.

L'un de ses confesseurs lui déclara un jour qu'il se sentait poussé à aller porter aux idolâtres la lumière de l'Évangile. Loin de faire un retour égoïste sur elle-même et de s'attrister à la pensée de perdre son père spirituel, Rose reçut cette ouverture avec la joie la plus vive. Elle exhorta son directeur à ne se laisser détourner par aucune considération du dessein que Dieu lui inspirait, à n'en pas retarder l'exécution et à ne craindre aucun danger. Elle lui représenta qu'en

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.

délivrant les âmes des liens de Satan on devenait créancier du Seigneur, que l'assistance d'en haut ne manquait jamais à ceux qui remplissent dignement les fonctions apostoliques, et que si tous ses efforts ne devaient avoir d'autre effet que la conversion de quelques pauvres idolâtres, ce serait déjà un magnifique résultat [1]. Le religieux, voulant s'assurer que Dieu lui parlait par la bouche de Rose, feignit de ne pas être décidé encore, de redouter les périls qu'il aurait à affronter, et, après une hésitation simulée, il finit par déclarer qu'il embrasserait la vie dangereuse du missionnaire si Rose consentait à l'assister de ses jeûnes, de ses prières et de ses mortifications. Rose considérait ce qu'elle faisait comme fort peu de chose et n'en parlait jamais; en cette occasion elle se départit de sa réserve habituelle et promit, sans hésiter, de rendre le père participant à toutes ses œuvres, à la condition que, de son côté, il l'associerait au mérite de son apostolat parmi les infidèles. La proposition fut acceptée avec reconnaissance; soutenu par les prières de notre sainte, le nouveau missionnaire amena beaucoup d'âmes à la connaissance du vrai Dieu [2].

Rose exhortait avec la même ardeur les autres ecclésiastiques, en particulier ceux de l'ordre de Saint-Dominique, à travailler à la conversion des idolâtres et des impies. Elle avait coutume de leur dire que dans leurs travaux ils devaient se proposer un but unique,

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.

[2] *Ibid.*

à savoir : « de soumettre toute l'Amérique au joug » très-suave de Jésus-Christ, et de faire entrer dans » les célestes demeures tant de millions d'âmes que » Satan tenait en son pouvoir [1]. » Elle les suppliait de renoncer aux disputes, aux arguties; car, ajoutait-elle, c'est en vain que l'on étudie et que l'on veille pour devenir savant si cette science n'est pas employée à la propagation de la foi. « Ah! disait-elle encore, si j'étais homme et si j'avais les connaissances nécessaires, je consacrerais mon existence à porter les lumières de l'Évangile aux peuples païens, je donnerais joyeusement la dernière goutte de mon sang pour les amener à la connaissance de la vérité. »

Le regret de Rose de ne pouvoir s'employer activement pour un but aussi saint était si profond que, dans les dernières années de sa vie, elle se proposa d'adopter un petit orphelin, de le faire élever et étudier avec l'assistance de quelques personnes pieuses, de lui inspirer dès l'enfance un très-vif désir de sauver les âmes, et de l'envoyer à sa place, après qu'il serait devenu prêtre, prêcher parmi les idolâtres. La mort prématurée de notre sainte ne lui permit pas d'exécuter ce plan charitable [2].

Le zèle de Rose éclatait de même lorsqu'il s'agissait de retirer le prochain des voies du péché ou de le pousser à réformer des habitudes vicieuses capables de compromettre le salut éternel. Dans son ardente

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.
[2] *Ibid.*

charité, elle se disciplinait jusqu'au sang et passait des journées entières à prier afin d'obtenir à ses semblables la grâce de la conversion. « Hélas! s'écriait-elle[1], s'il » m'était donné de remplir les fonctions de prédicateur, » je parcourrais nu-pieds, revêtue d'un cilice, la croix » à la main, les rues de Lima pour appeler le monde » à la pénitence, je dirais à chacun : Rentrez en vous- » même, malheureux pécheur, quittez la voie large et » glissante qui aboutit aux horreurs de l'enfer; les » courts moments de cette vie passagère vous en sé- » parent seuls encore. Infortunés, reconnaissez le » danger que vous courez; brebis égarées, ayez pitié » de vos âmes! Jésus, le bon Pasteur, est à leur recher- » che à travers les ronces et les épines; il a subi les » horreurs de sa passion, il a versé tout son sang sur » la croix afin de les rendre éternellement brillantes et » glorieuses dans le royaume des cieux. N'hésitez pas » à répondre à l'appel du Sauveur, ne perdez pas de » temps : savez-vous si demain vous vivrez encore? » Songez donc au sens de ces mots terribles : *Perdu » pour l'éternité!* Pouvez-vous supporter sans frémir » l'horreur de cette pensée? Pouvez-vous vous repré- » senter l'immensité de cette ruine, la profondeur de » cette misère, la durée de cette torture, l'incommen- » surable grandeur de ce désespoir? »

Rose, si amie du silence, le rompait ainsi toutes les fois qu'il était question du salut du prochain, de brûlantes paroles s'échappaient de ses lèvres, et son

[1] Bolland., *l. c.,* ch. XXII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.,* ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.

éloquence eut souvent pour ses auditeurs les résultats qu'avait produits jadis la prédication du prophète Jonas à Ninive[1].

Un jour Antoine Rodriguez, provincial des dominicains d'Amérique, vint la voir. Rose, causant confidentiellement avec lui, lui dit avec une sainte liberté tempérée par l'humilité et le respect[2] : « Mon très-» révérend père, la bonté de Dieu vous a élu pour lui » ramener les pécheurs. Il importe que vous n'employiez » pas le talent qui vous a été donné à faire des discours » fleuris et élégants ; Jésus veut que vous soyez pêcheur » d'hommes, étendez donc vos filets de tous les côtés » pour conduire au Seigneur ceux qui sont éloignés de » lui. Il faut retirer les âmes de l'abîme du péché et » les faire arriver aux rives assurées d'une sincère pé-» nitence. C'est là l'unique chose nécessaire. »

Citons encore quelques exemples du zèle admirable de Rose.

Un jeune homme de noble famille, nommé Vincent Montesius Venegas, habitait une maison située en face de celle des Flores. Très-frappé de la beauté de Rose, il voulut se donner au moins le plaisir de la voir de près. Afin de satisfaire cette fantaisie, il se rendit chez Marie de Flores, lui dit qu'il avait l'intention de la faire travailler pour lui, et qu'ayant entendu parler de l'habileté de sa fille, il venait proposer sa commande. La dame de Flores y acquiesça et appela Rose afin qu'elle

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.

[2] *Ibid.*

s'entendît avec l'étranger et convînt d'un prix avec lui. Rose ayant paru, Venegas lui répéta ce qu'il avait dit à sa mère et lui demanda quand l'ouvrage serait prêt et ce qu'il coûterait. La sainte, après l'avoir écouté, leva les yeux au ciel, et, éclairée intérieurement, elle s'écria[1] : « O! bon Jésus, que votre patience » est grande! » Puis, s'adressant au jeune homme, elle ajouta : « Excusez ma franchise, vous avez une in- » tention différente que celle que vous manifestez. Par » condescendance pour vous, je ne dirai pas ce que je » sais, rentrez en vous-même et repentez-vous. Tout » ce qui nous éloigne de Dieu, tout ce qui satisfait le » chair, tue l'âme. Votre situation est pleine de périls, » écartez les pensées mondaines dont vous êtes assailli! » Marchez dorénavant dans la voie des commandements » du Seigneur, autrement vous périrez. Quelque peine » que vous vous donniez pour celer vos mauvaises » desseins, vous n'en sauriez dérober la connaissance » à Jésus. »

Frappé de ce discours, auquel il avait été loin de s'attendre, Venegas rougit, baissa les yeux, et après quelques moments de lutte intérieure, il dit d'une voix émue[2] : « L'esprit de Dieu me parle par votre » bouche, Rose de Flores, je le reconnais; car seul il » a pu vous découvrir ce qui se passait en moi! Désor- » mais je me conformerai à ce que vous venez de me » dire, et j'aimerai de tout mon cœur le Seigneur qui

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.
[2] *Ibid.*

» s'est servi de vous pour m'appeler à une meilleure » vie. Mais ne me refusez pas la grâce que je sollicite » de votre charité, priez pour moi afin que je demeure » fidèle aux projets que je forme en ce moment. » Rose le lui promit, et Venegas s'éloigna plein de reconnaissance. Il devint un homme nouveau, un fervent chrétien de la conduite la plus exemplaire.

Marie de Mesta, compagne d'enfance de la sainte, et épouse du peintre Medoro Angelini, était excessivement irascible, la moindre contrariété lui causait de violents emportements; elle jetait alors des cris affreux, cassait ce qui lui tombait sous la main et paraissait hors de sens. Quand les accès étaient passés, Marie de Mesta pleurait, se désolait, se repentait, mais à la première occasion la mauvaise habitude reprenait le dessus. Un jour, elle alla trouver notre sainte dans sa cellule. La chère Rose dirigea adroitement la conversation sur les avantages de la douceur et de la patience et donna à la femme du peintre d'excellents conseils pratiques touchant la manière d'exercer ces aimables vertus. En quittant Rose, Marie de Mesta était radicalement changée; loin de retomber jamais dans son ancien défaut, elle devint un modèle d'affabilité, au point de désirer les contrariétés afin de ne jamais manquer d'occasions d'exercer la vertu qu'elle devait aux conseils et aux prières de son amie[1].

Un prêtre de Lima s'était adonné, dès sa première jeunesse, à l'habitude de fumer; il ne quittait jamais,

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVI, p. 60 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.

pour ainsi dire, la pipe, tant ce besoin était devenu impérieux. Une maladie de poitrine étant survenue, les médecins déclarèrent au prêtre que, s'il ne renonçait pas au tabac, ils ne continueraient pas à lui rendre leurs soins, parce que sa mort était certaine et imminente; ses amis le conjuraient en vain de s'amender, en vain aussi ses supérieurs le menacèrent-ils des censures ecclésiastiques, la passion l'emportait sur toute autre considération, et le malheureux tomba dans le plus déplorable relâchement. Comme on était à bout de ressources, on ordonna à Rose d'aller le trouver et de chercher à le faire rentrer en lui-même. Cinq jours après cette visite, non-seulement le prêtre ne fumait plus, mais le tabac lui inspirait une répugnance telle qu'il n'en supportait plus l'odeur. Sa santé se rétablit parfaitement; il fit une confession générale, et devint l'un des prêtres les plus exemplaires de Lima [1].

Le père dominicain de Loaysa, connaissant l'immense charité de Rose, lui fit savoir que l'un de ses confrères, malade et abandonné des médecins, était livré aux plus cruels tourments. Il doutait de son salut et ne cessait de dire que sa vie ayant été inutile et vide de bonnes œuvres, il serait réprouvé par le souverain Juge. Notre sainte, très-effrayée de l'état de cette âme, supplia le père de Loaysa d'aller de sa part chez le malade et de lui recommander *d'avoir une confiance absolue en la miséricorde de Dieu.*

[1] Bolland., *l. c.,* ch. XXII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.,* ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.

« Pendant que vous serez auprès de lui, dit-elle encore, je supplierai le Seigneur d'accorder à votre confrère la grâce d'une bonne mort, et, bien que mes œuvres soient fort peu de chose et n'aient pas grande valeur, je lui donne et lui fais l'abandon de ce qui m'appartient, jusqu'à concurrence de ce qui pourrait lui manquer; il le présentera comme sien à son Juge.

» Et, si le Seigneur le permet, ajouta-t-elle, votre ami m'apparaîtra après sa mort, afin que nous puissions venir en aide à son âme, s'il en était besoin. » Le père de Loaysa s'empressa de retourner auprès du malade pour lui communiquer les paroles de Rose; dès qu'il les eut entendues, un calme profond, une confiance entière succédèrent à la terrible agitation à laquelle il avait été en proie; il reçut tous les sacrements de l'Église, promit d'apparaître à Rose si Dieu lui en accordait l'autorisation, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Quelque temps après, le père de Loaysa parla du défunt à Rose; elle lui dit, avec l'expression angélique qui illuminait habituellement son visage : « Son âme jouit de la paix éternelle, elle n'a plus besoin de notre assistance[1]. »

De semblables traits de zèle et de charité se produisaient journellement dans la vie de notre sainte, et ses historiens disent, en terminant ce récit, qu'on ne finirait jamais si l'on voulait tout raconter.

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVI, p. 60 et suiv. — Ott, ch. XXII, p. 168 et suiv.

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

**Esprit prophétique de Rose. — Prédictions relatives à la fondation du couvent de Sainte-Catherine à Lima. — Culte de cette sainte.**

Depuis plusieurs années la ville de Lima était en instance auprès de la cour d'Espagne, à l'effet d'obtenir un décret autorisant l'établissement dans la capitale du Pérou d'un couvent de dominicaines, placé sous l'invocation de sainte Catherine de Sienne. Le décret n'arrivait pas ; d'insurmontables difficultés semblaient s'opposer à l'exécution de ce projet.

Toutefois, dès l'an 1612, Rose affirmait que le monastère en question serait bâti un jour, et telle était sa confiance à ce sujet qu'elle disait que, si l'autorisation du roi arrivait de son vivant, elle se chargeait seule, s'il le fallait, de la construction du nouvel édifice [1].

Sa mère, l'entendant émettre cette pensée en présence de quelques amies, s'en impatienta et lui dit d'un ton brusque : « Taisez-vous, Rose, vous n'avez » pas le sens commun ; où prendriez vous l'argent pour » fonder un couvent, avez-vous quelques centaines de » mille livres à votre disposition ? — En effet, ma chère » mère, répondit la sainte, si je ne comptais que sur » des moyens humains la chose serait impossible, mais » Celui sur lequel je m'appuie dispose de tout, quiconque place son espoir en lui n'est jamais trompé [2]. »

La confiance de Rose, ou plutôt la certitude qu'elle

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXIV, p. 969. — Gonzalez, ch. XVIII, p. 67. — Ott, ch. XXIV, p. 192.

[2] *Ibid.*

témoignait, reposait sur une base inébranlable, elle avait eu à ce sujet plusieurs révélations; douée de l'intelligence des choses saintes et éclairée par l'esprit d'en haut, elle en avait saisi le sens mystérieux.

Les biographes et la bulle de canonisation font à ce sujet le récit qui suit[1] :

« Rose cueillait un jour des fleurs dans son jardin. Après en avoir rassemblé une grande quantité, elle leva les yeux au ciel, et intérieurement poussée, elle commença à lancer dans les airs, rose après rose, comme pour en faire à Dieu une offrande d'agréable odeur. Son frère Ferdinand, étant arrivé sur ces entrefaites, assista pendant quelques instants, sans rien dire, à l'exercice auquel se livrait sa sœur, puis il lui demanda ce qu'elle prétendait faire. « Mais vous le voyez, » répondit Rose en souriant, sans cesser de lancer ses fleurs. Ferdinand, croyant qu'il s'agissait d'un simple jeu, répliqua : « Permettez-moi de jeter aussi quelques roses en l'air, à qui arrivera le plus haut. Notre sainte le laissa faire, mais les roses de Ferdinand retombèrent toutes à terre; celles de sa sœur demeurèrent suspendues dans les airs, de manière à y former une croix d'une merveilleuse beauté. »

Ferdinand de Flores, stupéfait, ne comprit pas ce que signifiait ce miracle; Rose au contraire en eut la parfaite intelligence, et lorsque plus tard son confesseur la questionna à ce sujet, elle lui répondit : « Les » roses étaient le symbole des vierges qui vivront

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xxv, p. 970 et suiv. — Gonzalez, ch. xviii, p. 68 et suiv. — Ott, ch. xxv, p. 193 et suiv.

» dans le couvent de Sainte-Catherine à Lima, renon» ceront au monde, crucifieront leur chair pour l'a» mour de Jésus-Christ et arriveront au ciel par la » voie royale de la croix. »

Quelque temps après, notre chère sainte, étant ravie en extase, se vit transportée au milieu d'une magnifique campagne couverte avec profusion de roses de couleur pourpre et de lis argentés. La vue de ces fleurs charmantes la remplit de joie; son contentement augmenta encore lorsque la voix qui se faisait entendre à son cœur lui eut dit que roses et lis étaient destinés à former une couronne à son céleste Époux. Elle se mit en devoir de la tresser elle-même, puis elle la plaça sur la tête de Jésus, qui lui parlait, et il voulut bien lui témoigner qu'il agréait cette offrande. Cependant une pensée troubla la satisfaction de Rose, ces belles fleurs croissaient en un lieu ouvert à tout venant et pouvaient être écrasées ou souillées par des animaux malfaisants. Il lui fut révélé alors qu'un temps viendrait où elles seraient toutes transplantées dans le jardin bien fermé de sainte Catherine de Sienne et à l'abri des périls du monde. La voix lui dit encore : « Les roses et les lis représentent les âmes » pures qui vivent aujourd'hui dispersées dans la capi» tale du Pérou; lorsque le moment fixé par les décrets » éternels arrivera, elles se réuniront dans un monas» tère et ne courront plus aucun danger; elles sont » destinées à former, dans les célestes demeures, une » couronne immortelle au Fiancé des cœurs chastes. » Toutes les fois que Rose eut occasion de parler de cette

aimable vision, elle ne manquait pas de dire qu'un grand nombre de vierges peupleraient le monastère de Sainte-Catherine et y vivraient dans la pratique de toutes les vertus[1].

Le père dominicain Louis de Bilbao refusait de croire à la fondation de ce couvent, bien qu'il tînt Rose en singulière estime et qu'habituellement ses paroles lui inspirassent une très-grande confiance. Tout, en effet, semblait indiquer que jamais cette œuvre ne réussirait. Le gouvernement de la mère patrie, loin d'y donner son assentiment, venait de répondre par un refus à la demande qui lui avait été adressée à ce sujet, déclarant que Lima, qui ne comptait guère plus d'un demi-siècle d'existence, renfermait dans son enceinte un nombre plus que suffisant de monastères. Lorsque le père exprima son doute à notre sainte, elle lui dit avec son calme habituel[2] : « Vous refusez de me croire, mon » révérend père, et cependant je vous affirme que vous » verrez le couvent de Sainte-Catherine à Lima; quels » que soient les obstacles, que le gouvernement s'y » oppose, que le monde s'y refuse, que la malice du » démon suscite des difficultés en apparence insur» montables, le monastère sera bâti et deviendra l'un » des plus florissants de notre ordre. Mais il y a plus » encore, le Seigneur vous a prédestiné à célébrer » le saint sacrifice de la messe en honneur de la » pose de la première pierre de cette sainte maison.

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xv, p. 970 et suiv. — Gonzalez, ch. xviii, p. 68 et suiv. — Ott, ch. xv, p. 193 et suiv.
[2] *Ibid.*

» Lorsque ces choses arriveront, vous vous rappellerez » qu'elles vous ont été prédites par la misérable péche- » resse que vous écoutez. »

Un jour aussi Rose parlait avec enthousiasme à ses commensaux de l'éminente sainteté de sainte Catherine. Dans le cours de la conversation elle fit mention du couvent qui serait érigé à Lima sous l'invocation de cette sainte. Elle ajouta qu'elle ne le verrait pas elle-même, mais que tous ceux qui l'entouraient auraient cette consolation. Les personnes qui l'entendaient se mirent à rire, l'une d'elles dit même que l'enthousiasme de Rose pour *sa chère maîtresse* la faisait divaguer. Mais Rose était trop sûre de ce qu'elle affirmait pour qu'un doute pût pénétrer dans son esprit. S'emparant d'un crayon et d'une feuille de papier, elle traça à la hâte le plan du futur monastère, indiqua son enceinte, l'église, les dortoirs, les jardins, n'oubliant aucun détail et regrettant seulement de ne pouvoir dessiner les choses aussi exactement qu'elle les voyait [1].

Sur ces entrefaites, Marie de Flores entra dans la pièce. Elle savait que les gens les mieux informés considéraient la construction de la maison de Sainte-Catherine comme impossible, que les de la Massa et les confesseurs de Rose s'étaient efforcés de démontrer à notre sainte que cette maison n'existerait jamais que dans son imagination, et qu'en en parlant elle se rendait ridicule et risquait de se faire passer pour une visionnaire. Marie se fâcha quand elle entendit ce dont il

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XV, p. 970 et suiv. — Gonzalez, ch. XVIII, p. 68 et suiv. — Ott, ch. XXV, p. 193 et suiv.

s'agissait. « Rose, s'écria-t-elle, vous persistez dans » votre entêtement contre l'avis de tout le monde, je » vous prédis à mon tour que vous serez décriée et » montrée au doigt comme fausse prophétesse; car, » sachez-le bien, le couvent de Sainte-Catherine sera » bâti plutôt dans l'autre monde qu'à Lima [1]. »

Rose reçut tranquillement cette réprimande et répondit : « Ma mère bien-aimée, ce sujet vous irrite, je vous » en parle donc pour la dernière fois; cependant je dois » vous dire encore que vous reconnaîtrez un jour, à » votre grande joie et consolation, qu'il vous est dur de » regimber contre l'aiguillon. Vous serez une des pre- » mières à prendre l'habit religieux et à prononcer des » vœux dans le monastère dont je vous annonce la fon- » dation; et vous y finirez saintement vos jours dans » le calme et la retraite. »

A ces mots l'exaspération de Marie de Flores augmenta. « Comment, s'écria-t-elle [2], vous osez dire que » je serai religieuse, moi qui n'ai pas l'ombre de voca- » tion pour cet état, moi qui ne sais ni chanter, ni psal- » modier, moi élevée pour le monde et chargée d'en- » fants! A mon âge je prendrais le voile et j'entrerais » dans un ordre aussi sévère? Qui donc payera ma dot? » Rose, ne vous avisez plus de parler de la sorte et » n'oubliez pas qu'une fille ne doit pas se moquer de » sa mère. »

Rose ne répliqua plus, mais à quelque temps de là

[1] Bolland., *l. c.,* ch. xv, p. 970 et suiv. — Gonzalez, ch. xviii, p. 68 et suiv. — Ott, ch. xv, p. 193 et suiv.

[2] *Ibid.*

elle eut une nouvelle révélation relative au couvent de Sainte-Catherine; nous devons en rendre compte maintenant[1].

Isabelle de Mexia, dame de haute condition, avait une servante, appelée Marianne, dangereusement malade. Notre sainte, toujours charitable, prodiguait ses soins à la pauvre infirme. Beaucoup de dames de Lima fréquentaient la maison d'Isabelle, tant pour la voir elle-même qu'afin d'avoir l'occasion de rencontrer Rose. De leur nombre se trouva un jour Lucie Guerra de la Daga, femme de noble origine et très-riche. Elle fut fort touchée de la charité de Rose, la prit au moment même en très-grande affection et se recommanda à ses prières en lui demandant de penser plus particulièrement à elle certain jour de la semaine. Rose, intérieurement avertie, lui dit en toute simplicité qu'elle ne l'oublierait pas devant Dieu. La dame de la Daga se retira très-satisfaite de cette assurance. Mais la vue et les paroles de notre sainte avaient produit sur elle une impression si extraordinaire qu'elle en resta constamment préoccupée et éprouva le vif désir de se retrouver en sa compagnie. Elle en eut bientôt l'occasion. Son mari et l'une de ses filles étant tombés malades, elle se rendit chez Rose afin de lui demander d'intercéder pour eux auprès du Seigneur. Notre sainte lui fit le plus affectueux accueil, et, sans dire un mot à Lucie de ses malades, elle se sentit irrésistiblement poussée à lui promettre de l'associer désormais à toutes

[1] Bolland., *l. c.,* ch. xxv, p. 970 et suiv. — Gonzalez, ch. xviii, p. 68 et suiv. — Ott, ch. xxv, p. 193 et suiv.

ses œuvres. Après avoir formulé cette promesse, Rose leva les yeux, qu'elle tenait habituellement baissés, fixa un long et profond regard sur l'étrangère, la serra, l'embrassa à plusieurs reprises, et s'écria avec un mouvement de joie tout céleste : « Courage, ma mère bien-» aimée, le Seigneur vous destine à accomplir une » grande et noble œuvre ! »

Dès que Rose eut prononcé ces mots, Lucie sentit qu'un changement complet venait de s'opérer dans son intérieur; l'esprit de notre sainte avait passé dans le sien, une ardeur jusqu'alors inconnue pénétrait dans les dernières profondeurs de son âme, des pensées nouvelles l'occupaient, le dégoût des choses de la terre s'emparait de son cœur, et pour ainsi dire ravie hors d'elle-même, elle dit à haute voix ces mots : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[1] ?

Lucie Guerra de la Daga fut constamment en colloque avec Notre-Seigneur tandis qu'elle regagnait sa demeure. — Mon Dieu, disait-elle, s'il entre dans votre sainte volonté, comme il me semble le comprendre, que j'embrasse l'état religieux, que je renonce au monde et à toutes choses, me voici. Je m'offre à vous avec mon époux, avec mes enfants, avec tout ce que j'aime, avec tout ce que je possède[2]. Ces pensées ne la quittèrent plus, elle demeura convaincue que Jésus l'appelait à l'état religieux; seulement elle ignorait comment cela se ferait, mais elle ne doutait pas que

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXV, p. 970 et suiv. — Gonzalez, ch. XVIII, p. 68 et suiv. — Ott, ch. XXV, p. 193 et suiv.

[2] *Ibid.*

le Seigneur ne lui manifestât clairement ses intentions quand il en serait temps.

Le lendemain du jour où avait eu lieu l'entrevue de Rose et Lucie, le père Jean de Villalobos, recteur du noviciat de la compagnie de Jésus à Lima, vint également à la maison d'Isabelle de Mexia. Il ne partageait pas l'incrédulité générale relativement à la fondation du couvent de Sainte-Catherine et en parla à Rose. Notre sainte lui dit, à ce propos, qu'elle avait vu la veille Lucie de la Daga et lui fit un grand éloge de cette dame, « qui, malgré sa jeunesse, avait la pru» dence, la sagesse et la maturité des matrones les » plus respectables[1]. » Rose n'en dit pas davantage, mais le père Villalobos pénétra sa pensée et devina pourquoi elle lui parlait de Lucie à l'occasion du monastère dont la construction lui avait été révélée.

Les prédictions de la sainte se vérifièrent à la lettre peu d'années après son décès. Nous le disons ici pour n'avoir plus à revenir à ce sujet. Lucie de la Daga, qui s'adressait au père Villalobos pour la direction de sa conscience, lui déclara qu'elle se sentait irrésistiblement poussée à fonder un couvent sous l'invocation de la grande sainte italienne, et qu'elle était décidée à ne pas résister à l'appel d'en haut. Le père, se souvenant des paroles de Rose, confirma Lucie dans son dessein et ajouta que la protection de celle qui avait été ici-bas la parfaite imitatrice de Catherine, et qui maintenant régnait au ciel, ne lui manquerait pas.

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xxv, p. 970 et suiv. — Gonzalez, ch. xviii, p. 68 et suiv. — Ott, ch. xxv, p. 193 et suiv.

Bientôt après, Dieu écarta tous les obstacles qui auraient pu arrêter Lucie : elle perdit en très-peu de temps son époux et ses cinq enfants, et si elle ploya un instant sous le poids de cette immense douleur, elle ne tarda pas à se relever avec une virile énergie, et, semblable aux chrétiens des premiers siècles, elle offrit courageusement son complet sacrifice au Seigneur. Comme elle était encore jeune, belle et puissamment riche, sa famille voulut lui faire contracter un second mariage; elle s'y refusa et répondit qu'ayant fait l'abandon de sa fortune à Dieu, elle la consacrerait, sans rien se réserver, à fonder et à doter un monastère placé sous l'invocation de sainte Catherine de Sienne.

Presque en même temps l'autorisation du gouvernement arriva, et on posa la première pierre de l'édifice; Lucie demanda au père Louis de Bilbao d'offrir le saint sacrifice à cette occasion. Après la célébration de la messe, le père prit la parole et raconta à l'assistance ce que Rose lui avait prédit; jusqu'alors il avait observé à ce sujet le plus religieux secret.

Le couvent fut bâti conformément au plan que notre sainte en avait tracé, bien que ni Lucie ni les architectes ne connussent ce dessin. Lorsque les constructions furent achevées, en 1622, la dame Guerra de la Daga prit elle-même l'habit de saint Dominique sous le nom de Lucie de la très-sainte Trinité, et elle devint la première supérieure de la maison. Elle la dirigea admirablement pendant de longues années; l'esprit de Rose semblait l'animer, et, après avoir été sa vie

durant un modèle accompli de vertu pour ses compagnes, elle mourut en odeur de sainteté.

En 1629, Marie de Flores, devenue veuve, entra au couvent de Sainte-Catherine, y fit profession et y termina sa vie. La dot exigée pour être admise dans le monastère était de quatre mille livres d'argent, mais la fondatrice avait établi que, par exception, on y recevait gratuitement quelques personnes de mérite privées de fortune. La mère de Rose jouit la première de cette exemption; en prenant le voile elle se souvint des paroles que lui avait adressées sa fille alors qu'elle la traitait de fausse prophétesse.

Quarante années après la mort de notre sainte, le couvent comptait plus de deux cents religieuses, et l'on pouvait dire en toute vérité que l'esprit de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne régnait dans cette paisible demeure. Les personnes qui l'habitaient étaient réellement les roses et les lis destinés à arriver au ciel par la voie de la croix et à former une immortelle couronne au Seigneur, ainsi que Rose l'avait annoncé à la suite de ses visions [1].

Retournons maintenant à cette aimable sainte. Longtemps avant la fondation du monastère dont il vient d'être question, Catherine de Sienne était en haute vénération à Lima. On y avait établi, en son honneur, une confrérie très-nombreuse, et trois fois

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXV, p. 970 et suiv. — Gonzalez, ch. XVIII, p. 68 et suiv. — Ott, ch. XXV, p. 193 et suiv.

Le peuple de Lima désignait indifféremment le couvent sous le nom de Sainte-Catherine et sous celui de Sainte-Rose.

par an la statue de la sainte était portée processionnellement dans les rues de la ville [1]. En ces occasions on décorait magnifiquement l'image, et tant que Rose vécut la confrérie la chargea de cette décoration, car personne n'y réussissait comme elle. Les dames de Lima lui prêtaient leurs colliers et leurs bijoux pour rehausser l'éclat de la solennité, et pendant que la sainte ornait la statue de sa *chère maîtresse,* elle la couvrait de baisers, répandait des larmes d'attendrissement et lui adressait fréquemment la parole. Un jour on l'entendit qui lui disait à demi-voix : « Mère bien-aimée, si je possédais quinze ou seize doublons, je serais si heureuse de vous parer d'une belle robe blanche ! » Ces mots venaient d'être prononcés, lorsque arriva la servante de Hieronima de Gama, noble dame de la cité; elle remit à Rose un billet cacheté de la teneur suivante : « Que Dieu vous bénisse, ma chère » enfant; je pense que vous êtes occupée à décorer » l'image de notre vénérée patronne, je vous adresse » ci-inclus seize doublons, afin que vous les employiez » de la manière qui vous semblera la plus convenable » en son honneur. » — « Oh ! très-aimable Jésus, s'écria Rose, après avoir achevé la lecture, vous êtes le plus fidèle des amis ! » Puis elle acheta un magnifique satin blanc dont elle revêtit la statue [2].

En une autre occasion la sainte faisait ses préparatifs pour la procession. Elle cousait le scapulaire de Cathe-

[1] Bolland., *l. c.,* ch. xx, p. 954 et suiv. — Gonzalez, ch. xiv, p. 55, 56. — Ott, ch. xx, p. 152 et suiv.
[2] *Ibid.*

rine, et ayant besoin de soie, elle pria Philippa de Montoya, l'une de ses compagnes, d'en aller querir dans la pièce voisine où se trouvait la sainte image. Au moment où Philippa entra dans la chambre, elle appela Rose, la voix tremblante d'émotion. Des flots d'une éblouissante lumière entouraient la statue, qui semblait animée. « Vous voyez, chère sœur, dit alors Rose, que notre sainte mère agrée notre travail [1]. »

Rose désirait placer dans la main de sainte Catherine un bel œillet fraîchement épanoui. Mais le mois de mai commençait [2], et en cette saison les œillets ne fleurissent pas au Pérou. Néanmoins, Rose alla, avec quelques-unes de ses compagnes, voir si elle ne trouverait pas dans son petit jardin la fleur qu'elle souhaitait. On chercha en vain; notre sainte ne perdit pas courage, et indiquant de la main un faible rameau de la plante, elle dit [3] : « Le Seigneur nous exaucera : cette nuit il » fera naître sur cette branche trois beaux œillets en » l'honneur de la sainte Trinité. » Les personnes présentes sourirent de la simplicité de Rose et n'ajoutèrent pas foi à ses paroles. Le jour suivant elles revinrent de très-bonne heure à la maison Flores pour mettre la dernière main à la décoration de la statue. Rose les pria d'aller cueillir les trois œillets de son jardin, au nom de la très-sainte Trinité, et de les lui porter. Mais

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xx, p. 954 et suiv. — Gonzalez, ch. xiv, p. 55, 56. — Ott, ch. xx, p. 152 et suiv.

[2] Ce mois est le plus rigoureux de l'hiver du Pérou.

[3] Bolland., *l. c.*, ch. xx, p. 954 et suiv. — Gonzalez, ch. xiv, p. 55, 56. — Ott, ch. xx, p. 152 et suiv.

l'une de ses amies lui dit : « Chère Rose, avez-vous oublié que nous les avons vainement cherchés hier et que nous ne sommes pas au temps des œillets? — Peu importe, répliqua la sainte du ton de la plus intime conviction, allez-y toujours; car celui qui a fait fleurir la verge d'Aaron a écouté notre prière. » La compagne de Rose céda, bien qu'encore un peu incrédule. Elle trouva, au rameau que Rose avait désigné la veille, trois magnifiques œillets des plus brillantes couleurs, de la senteur la plus exquise. Les autres femmes prièrent la sainte de leur pardonner leurs doutes, et on remarqua qu'à partir de ce temps le jardin de Rose ne resta jamais un seul jour, quelque temps qu'il fît, sans œillets épanouis [1].

Une autre fois encore, Rose, occupée des apprêts de la fête, demanda à Marie-Euphémie de Pareias, jeune veuve de très-sainte vie, de l'aider à orner la statue. Euphémie vint, quoique fort inquiète de Françoise, la nourrice du cadet de ses enfants; cette femme était dangereusement malade, les médecins l'avaient séparée de son nourrisson, et ce dernier en pâtissait beaucoup. Lorsque la sainte image fut prête, Rose dit à ses compagnes : « Reposez-vous maintenant, mes amies, et faites une agréable promenade. » La veuve Pareias lui répondit avec un soupir : « Je suis trop tourmentée pour pouvoir songer à me divertir, mais, Rose, je suis sûre qu'en priant pour moi vous me tireriez de peine. » Notre sainte, s'agenouillant alors

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xx, p. 954 et suiv. — Gonzalez, ch. xiv, p. 55, 56. — Ott, ch. xx, p. 152 et suiv.

devant la statue, s'écria d'un ton pénétré : « Mère bien-aimée, voyez la tristesse dont votre fidèle servante est accablée, secourez-la ; c'est au nom des plaies sacrées de Notre-Seigneur, dont vous êtes la fervente adoratrice, que je vous supplie d'obtenir la guérison de la nourrice malade. » En rentrant chez elle, Euphémie trouva Françoise en parfaite santé, et pouvant donner le sein à l'enfant [1].

La même année, Françoise de Montoya passa toute la nuit à décorer l'image en compagnie de Rose. Au moment où la procession se mettait en marche, elle entendit notre sainte qui s'adressait à sa *chère maîtresse* et lui disait : « Mère chérie, veillez sur votre » servante Françoise et protégez-la dans le danger qui » la menace. » Or, pendant la procession, une pièce d'artifice, mal dirigée, donna en plein dans le visage de Françoise, mais sans lui faire le moindre mal ; on eût dit qu'une main invisible avait détourné le danger. Après la procession la jeune Montoya s'approcha de Rose et la remercia cordialement d'avoir prié pour elle. « Comment notre protectrice eût-elle pu vous oublier » aujourd'hui, lui répondit-elle doucement, vous qui » avez passé la nuit à travailler pour elle [2] ! »

[1] Bolland., *l. c.,* ch. xx, p. 954 et suiv. — Gonzalez, ch. xiv, p. 55, 56. — Ott, ch. xx, p. 152 et suiv.

[2] *Ibid.*

## CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

**Autres exemples de l'esprit prophétique de Rose.**

L'esprit divin, pour lequel tout est éternellement présent, éclairait Rose. Souvent la main du Tout-Puissant soulevait à ses yeux le voile qui enveloppe l'avenir, ou bien encore lui découvrait ce qui se passait au fond des cœurs de ceux avec lesquels elle traitait. Outre le fait relatif à la construction du couvent de Sainte-Catherine de Sienne, dont il a été question au précédent chapitre, les historiens de la sainte citent de nombreux exemples de la clairvoyance dont elle était douée[1].

Lors des premières enquêtes qui eurent lieu après la mort de Rose, par ordre de l'autorité ecclésiastique, le père recteur, Jean de Villalobos, déclara sous la foi du serment que, préoccupé en certaine occasion d'un affaire de la dernière importance, dont il n'avait fait part à personne, il s'était recommandé aux prières de Rose, mais sans lui dire aucunement ce dont il s'agissait. Celle-ci lui répondit sur-le-champ sans hésiter, et de manière à lui prouver qu'elle connaissait son secret par révélation.

La fille de Gonzalve de la Massa était fort agitée par diverses pensées qu'elle n'avait découvertes à âme qui vive. Un jour, elle se trouvait seule avec Rose, celle-ci lui parla avec le plus grand détail de

[1] Bolland., *l. c.,* ch. XXVI, p. 973 et suiv. — Gonzalez, ch. XVIII, p. 70. — Ott, ch. XXVI, p. 203 à 215.

tout ce qui se passait dans son intérieur et lui donna d'excellents conseils pratiques.

Marie de Mesta, femme du peintre Angellini, la même que Rose avait rendue douce de violente qu'elle était, voulait faire avec son mari le voyage d'Espagne, mais les époux avaient tenu ce projet secret, craignant de ne pas avoir assez d'argent pour le mener à bonne fin. Sur ces entrefaites Marie alla voir Rose; dans le cours de la conversation, celle-ci dit à la femme du peintre, à son inexprimable étonnement, que Dieu bénirait leur voyage d'Espagne et que la somme dont ils disposaient suffirait à tous leurs besoins.

Jean Miguel, dominicain, revenant à Lima d'un lointain pèlerinage, rencontra Rose auprès d'une chapelle consacrée à saint Jérôme et l'accosta; elle lui parla de ce qui lui était arrivé en pays étranger, bien qu'humainement elle ne pût le savoir, et lui prouva qu'elle avait connaissance de ses pensées les plus intimes.

Un membre très-respectable de la compagnie de Jésus croyait n'avoir que peu de mois à vivre et n'être pas destiné à arriver au dernier jour de l'année courante. Ses confrères et ses supérieurs avaient cherché inutilement à le guérir de cette bizarre imagination; sa conviction était inébranlable, quoiqu'il jouît d'une santé parfaite. Un jour il alla voir la dame de la Massa, sa pénitente. Rose se trouva présente à la visite. Le père, après avoir entretenu les dames de sa mort imminente, — car on approchait du nouvel an, — se recommanda à leurs prières. L'épouse du receveur des

domaines témoigna la peine profonde que lui causaient les paroles de son directeur. Quant à Rose, elle lui dit avec gaieté : « *Mon père, vous ne mourrez pas cette année, je vous l'affirme.* — Vous vous trompez, ma fille, répliqua le religieux, je sais que mes jours sont comptés ; tout ce que je désire, c'est de mourir après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, et j'espère bien que Dieu m'accordera cette grâce. » Marie de la Massa, redoutant de perdre son guide spirituel, était dévorée d'inquiétude, malgré les assurances de Rose; tous les matins elle assistait à la messe du père, craignant chaque fois que ce ne fût la dernière. Elle alla se confesser la veille de Noël, et au moment où elle sortait de chez elle, la sainte lui dit : « Recommandez à votre » confesseur de se tranquilliser, qu'il sache bien que » Dieu le tient en réserve pour opérer de grandes » choses. Il ne mourra pas avant d'avoir ramené » beaucoup d'âmes au Seigneur, et il aura encore » des jours pleins de mérites qui seront éternelle» ment récompensés. » Tout cela se vérifia à la lettre, le père vécut neuf années après Rose, devint missionnaire, convertit un nombre prodigieux d'idolâtres et mourut à Lima, universellement regretté, l'année 1626.

Le dominicain Barthélemy Martinez, prieur du couvent de Sainte-Madeleine et confesseur de notre sainte, était dangereusement malade, les médecins déclaraient son mal sans ressource. Au moment où on lui avait administré les derniers sacrements, un de ses confrères vint le trouver et lui dit :

« Ayez bon courage, j'ai vu à l'instant une lumière » très-brillante qui brûle pour vous devant les saints » tabernacles. » La lumière dont parlait le père n'était autre que Rose; prosternée en présence du Seigneur, elle implorait la guérison de son directeur. Bientôt après, le père sacristain entra dans la cellule du malade, chargé de lui annoncer de la part de la sainte que la santé lui serait rendue, et que Notre-Seigneur voulait encore se servir de lui sur la terre. Dès le lendemain Barthélemy Martinez put reprendre ses occupations habituelles.

Louis de Bilbao, qui avait dirigé pendant quatorze ans la conscience de Rose, gisait malade d'une fièvre tellement opiniâtre que les médecins, désespérant de le guérir, ne lui donnaient plus de remèdes. Presque privé de l'usage de la voix, ce fut avec peine qu'il chargea l'individu qui le soignait d'un message pour Rose. Il désirait que notre sainte lui fît savoir franchement si sa maladie allait à la mort, et que dans ce cas elle le soutînt de ses prières au moment du redoutable passage. Il lui demandait cette faveur au nom de la confiance filiale qu'elle lui avait toujours témoignée. Rose répondit à l'envoyé du religieux dans les termes suivants : « Il est toujours salutaire de pen- » ser à la mort et de s'y préparer, mais le révérend père » ne mourra pas de cette maladie; il prêchera à la fête » prochaine du Rosaire. Je vais lui envoyer mon mé- » decin; qu'il le place auprès de son lit, qu'il le regarde » souvent, l'invoque, et ne doute pas de sa guérison. » Le médecin dont parlait la sainte était une charmante

statuette de l'Enfant Jésus, ciselée en bois, et qu'elle aimait beaucoup. Louis de Bilbao ajouta foi aux paroles de Rose et fut promptement rétabli. Toutefois il ne pensait pas prêcher à la fête du Rosaire, car le provincial Gabriel de Zarate devait faire le sermon. Mais le père Zarate tomba malade trois jours avant le sermon et chargea Bilbao de le remplacer.

Vers la même époque, un certain Juan de Sotto entra au noviciat des dominicains de Lima; au bout d'un certain temps, on reconnut qu'il était sujet à des attaques d'épilepsie, et Pierre de Loaysa, le maître des novices, se préparait à le renvoyer. Tout ceci se passait dans le plus profond secret; cependant au jour fixé pour le renvoi de Sotto, Rose arriva avant le lever du soleil à l'église des dominicains, et pria le sacristain de faire venir immédiatement les pères prieur et Loaysa. Ils se rendirent à l'appel de la sainte, fort surpris de recevoir sa visite à une heure aussi indue; leur étonnement augmenta lorsqu'ils en connurent le motif: elle venait les supplier de ne pas renvoyer le novice. L'un des pères lui répondit assez sèchement que Sotto ne pourrait être admis à faire profession. « Votre dessein est opposé à celui de Dieu, » dit alors Rose avec calme; Sotto guérira, fera » profession et deviendra un sujet d'édification pour » l'ordre par la sainteté de sa vie. » Tout ce qu'elle avait annoncé s'accomplit.

Trois pieuses sœurs, que nous avons eu occasion de nommer déjà, Philippa, Catherine et Françoise de Montoya, étaient amies d'enfance de notre sainte.

Philippa et Catherine désiraient embrasser la vie religieuse; Françoise, au contraire, montrait peu de goût pour la réclusion, aimait à se parer et à couvrir d'ornements sa magnifique chevelure. Rose lui adressait parfois de doux reproches à ce sujet. « Françoise, lui » dit-elle un jour, je verrai couper prochainement ces » beaux cheveux dont vous êtes trop éprise; vous et » votre sœur Catherine entrerez dans le tiers ordre, et » Philippa se mariera. » Ni Françoise ni Philippa n'ajoutèrent foi à ces paroles, qui cependant ne tardèrent pas à se vérifier.

Les époux de la Raya avaient toujours eu le vif désir de voir entrer leur fils unique Rodrigue dans la compagnie de Jésus; mais Rodrigue semblait n'avoir de goût ni pour la vie religieuse ni pour les études. La dame de la Raya, très-affligée, demanda des prières à Rose. Celle-ci, s'étant recueillie un moment, dit à la mère : « Votre fils entrera dans un ordre, mais ce ne sera pas dans la compagnie de Jésus; il se fera frère mineur. » La mère se mit à pleurer et à dire que Rodrigue, de complexion très-délicate, succomberait bien vite dans un ordre aussi sévère. « Loin de vous affliger de la sorte, répliqua Rose avec une douce compassion, vous devriez remercier Dieu de vous faire connaître sa volonté, car autrement vous risqueriez de vous opposer à l'esprit d'en haut, qui souffle là où il veut. D'ailleurs, votre fils supportera parfaitement les rigueurs qu'il embrassera volontairement, et il sera un religieux exemplaire. » Trois mois plus tard, la prédiction de notre sainte s'accomplissait, et

pendant de longues années, le P. de la Raya fut un sujet d'édification pour la ville de Lima.

Nous avons eu occasion de nommer souvent, dans le cours de cette histoire, Ferdinand de Flores Herrera, frère de notre sainte. Ce jeune homme, marchant sur les traces de son père, embrassa la carrière des armes, fut envoyé au Chili et y devint capitaine. Sa sœur apprit par révélation qu'il s'était marié dans cette contrée lointaine. Elle lui écrivit une longue lettre pour lui rappeler les devoirs du soldat chrétien et pour le supplier d'élever sa famille dans la crainte de Dieu. « Le » premier enfant que le Seigneur vous donnera, lui » mandait-elle, sera une fille qui portera au visage le » signe d'une rose fraîchement épanouie. Offrez-la à la » Reine du ciel aussitôt après son baptême, car sa par- » faite innocence la rendra particulièrement agréable » à Dieu. » Après deux années de mariage la femme de Ferdinand accoucha d'une fille; au bas du charmant visage de l'enfant on voyait une petite rose, qui semblait avoir été peinte délicatement par un habile artiste. Dès ses premières années, elle donna des preuves d'une piété extraordinaire; les Espagnols établis au Chili, qui avaient eu connaissance de la prédiction de Rose, venaient admirer la petite prédestinée. Ferdinand et sa femme moururent fort jeunes, leur fille resta orpheline en bas âge. François Lasso de la Vega, gouverneur du Chili, plein de vénération pour la mémoire de notre sainte, qui avait alors terminé également sa carrière terrestre, envoya à ses frais l'enfant à Lima. Elle entra au couvent de Sainte-

Catherine de Sienne, où son aïeule Marie de Flores avait déjà pris le voile; elle y vécut longtemps, émule des vertus de sa tante, et y mourut en odeur de sainteté.

Une servante négresse, née en Afrique, nommée Speranza, et qui avait séjourné à Panama avant d'arriver à Lima, était depuis six ans au service d'Isabelle de Mexia. Speranza tomba gravement malade, et à la prière de Rose, qui voulait lui donner ses soins, on la transporta à la maison Flores. Dès que notre sainte la vit elle dit : *Speranza n'est pas baptisée.* La malade, entendant ces mots, se récria, nomma le prêtre qui lui avait conféré le sacrement de la régénération à Panama et les témoins de la cérémonie. Marie de Flores et Isabelle de Mexia ajoutèrent foi à une déclaration aussi péremptoire, Rose secoua la tête en gémissant. Onze jours plus tard un serviteur du sieur Gonzalve vint à la maison Flores; ayant fait le voyage d'Afrique avec Speranza, il ne l'avait perdue de vue ni à Panama ni à Lima. Isabelle de Mexia lui demanda si Speranza était baptisée, afin de convaincre Rose, toujours incrédule, mais il lui répondit : « Elle ne l'a été ni en Afrique ni à Panama, et je ne pense pas qu'elle l'ait été à Lima. » Speranza, se voyant dévoilée, fit enfin des aveux complets : « Lorsque j'arrivai à Lima, s'écria-t-elle, les autres nègres se moquaient de moi et m'appelaient païenne, voulant mettre un terme à leurs sarcasmes, j'affirmai que j'étais baptisée, et depuis lors une mauvaise honte m'a empêchée de me dédire. J'avoue mon affreux

mensonge, et je supplie qu'on me baptise sans plus tarder. » Rose fit venir sur-le-champ le curé de la paroisse; la négresse mourut le lendemain de la mort des prédestinés.

Arrêtons nous ici. Les biographes rapportent encore divers traits de l'esprit prophétique de Rose [1]. Ils sont de moindre intérêt que ceux que nous venons de citer, nous les omettons; nous aurons d'ailleurs à en raconter encore quelques remarquables exemples avant de terminer l'histoire de la sainte.

---

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

### Rose soumise à l'examen des docteurs et des théologiens.

Rose, éclairée de l'esprit divin dès l'enfance et guidée par de sages directeurs, était sûre de ne point s'égarer dans la voie qu'elle suivait et de ne pas être le jouet d'illusions produites par l'esprit des ténèbres. Toutefois sa profonde humilité ne refusa pas de se soumettre aux enquêtes que l'autorité ecclésiastique prescrivit à son sujet. Elle fut examinée longuement et sévèrement par les hommes les plus doctes de Lima. Au nombre des examinateurs, on cite particulièrement le docteur Juan de Castillo et maître Juan de Lorenzana [2], avec lesquels nous devons d'abord faire plus ample connaissance.

[1] Bolland., *l. c.,* ch. XXVI, p. 973 et suiv. — Gonzalez, ch. XVII, p. 70. — Ott, ch. XXVI, p. 203 à 245.

[2] Bolland., *l. c.,* ch. XIII, p. 934 et suiv. — Gonzalez, ch. X, p. 36 et suiv. — Ott, ch. XIII, p. 97 à 108.

Juan de Castillo, célèbre médecin, auquel sa haute piété avait valu le glorieux surnom de *véritable serviteur de Dieu,* était vraiment un religieux par la vie qu'il menait, bien qu'il fût séculier par état. Très-versé dans la connaissance des saintes Écritures, profond philosophe et théologien, il résolvait avec une admirable précision les questions les plus difficiles, et il connaissait, par sa propre expérience, les effets merveilleux de la grâce dans le cœur humain. Castillo fut le collaborateur de l'illustre jésuite Diego Alvarez de Paz dans la rédaction du livre sur la prière et la méditation; le traité remarquable sur l'illumination intérieure qui se trouve dans cet ouvrage est de la main du docteur; les évêques les plus distingués du nouveau monde ont célébré les mérites de Castillo[1].

Les mêmes prélats ont fait un éloge également éclatant de maître Juan de Lorenzana. Il était le confesseur de Rose au moment des examens et le resta jusqu'à la mort de la sainte. Voici le portrait que font de lui les biographes[2] : « Il se distinguait autant par son immense science que par la sainteté de sa vie. Profond contemplatif, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une raison exquise, réunissant au plus haut degré le mépris du monde à la connaissance des affaires, il était le directeur spirituel le plus en renom de Lima. Il expliquait les saintes Écritures à l'université de cette ville; fut d'abord prieur puis provincial des dominicains du nouveau monde, et jouissait de l'estime géné-

[1] Bolland., *l. c.,* ch. XIII, p. 934 et suiv. — Gonzalez, ch. X, p. 36 et suiv. — Ott, ch. XIII, p. 97 à 108.

[2] *Ibid.*

rale. L'archevêque Turribius et le vice-roi du Pérou l'appelaient fréquemment à leurs conseils. Ce saint religieux devint le guide de Rose de Flores, par une disposition spéciale de la Providence. »

On adjoignit à ces deux hommes éminents, pour procéder à l'examen de la sainte, le savant père jésuite Diego Martinez et les pères dominicains Alphonse Velasquez, Louis de Bilbao et Juan Perez. Marie de Flores et Marie de la Massa assistèrent à la séance comme témoins[1].

Le docteur Castillo porta le premier la parole. « Pendant trois heures, dit le P. Hansen, le principal » des historiographes de Rose[2], il sonda le cœur de la » sainte et compta les pulsations de son âme, mais il » en trouva toutes les artères et toutes les fibres dans » un état parfaitement normal. »

Il lui demanda d'abord depuis combien de temps elle se sentait poussée à l'oraison et à la méditation ?. « Je ne saurais vous le dire, fut la réponse de Rose, » car dès mon enfance la prière a été mon occupation » favorite, et alors déjà rien ne m'était plus agréable » que de penser à Dieu, de parler de lui et des choses » du ciel[3]. »

Castillo voulut savoir ensuite comment et de quelle façon elle avait progressé dans l'habitude de l'oraison mentale. « Avez-vous eu à subir une lutte, lui dit-il,

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIII, p. 934 et suiv. — Gonzalez, ch. X, p. 36 et suiv. — Ott, ch. XIII, p. 97 à 108.

[2] Ap. Bolland., *l c.*

[3] *Ibid.*

» ou vous a-t-il toujours été facile de rassembler vos » facultés ? »

« Jusqu'à l'âge de douze ans, répliqua la sainte, j'ai » éprouvé parfois des difficultés, et il m'a fallu lutter » en certaines occasions avec le sommeil et la distrac- » tion, mais cela ne durait guère; habituellement je » priais le cœur tranquille. Après avoir atteint ma » douzième année j'ai prié beaucoup plus facilement ; » dès que je commençais mon oraison je sentais que » Dieu attirait irrésistiblement à lui toutes les puis- » sances de mon âme. A partir de ce temps, ma raison, » ma mémoire et ma volonté ont été tellement en- » chaînées et absorbées par la contemplation pendant » mes oraisons, que toujours les sens extérieurs ont » été comme anéantis et incapables d'arracher l'âme » aux douceurs de l'amour divin et au charme inex- » primable de la présence du Seigneur. »

« Faut-il, dit alors Castillo, que durant cette déli- » cieuse contemplation vous usiez de quelque violence » envers les sens pour les tenir dans leur anéantisse- » ment? sont-ils disposés ou non à la révolte, et êtes- » vous obligée de faire quelque effort pour vous main- » tenir à la hauteur de votre oraison? »

« Pendant l'oraison, répondit Rose, je n'ai aucun » effort à faire; je ne connais pas la peine, car les » puissances de l'âme, attirées par un pouvoir supé- » rieur comme le fer l'est par l'aimant, vont s'abîmer » dans leur centre; tout cela est accompagné d'une » douceur dont aucune expression ni comparaison ne » saurait donner d'idée. Les flammes du plus ardent

» amour remplissent mon cœur, je ne découvre, je ne » vois, je ne sens dans tout mon être que la présence » de Dieu, et j'ai la certitude la plus complète, la plus » inébranlable de cette adorable présence[1]. »

« Avez-vous jamais lu des livres de théologie mys- » tique qui traitent de ce genre d'oraison? » lui demanda le docteur. — « Je n'ai lu aucun de ces livres, » fut la réponse de Rose, je n'ai eu d'autre maître que » l'expérience, voilà peut-être pourquoi je ne sau- » rais vous faire connaître, comme je le voudrais, les » secrets de mon cœur. »

Après que notre sainte eut prononcé ces paroles, Castillo lui expliqua théologiquement ce qui se passait dans son intérieur et ce que l'on entend par *oraison d'union.* « Les facultés humaines, lui dit-il, n'arrivent » pas à ce genre d'oraison par leurs propres efforts, » Dieu lui-même y élève l'âme; dans cet état l'âme est » d'abord complétement dépouillée de ce qui rappelle » les choses terrestres, elle est ensuite remplie par le » Seigneur d'une lumière toute céleste, il allume dans » le cœur la pure flamme de son amour et donne à sa » créature comme un avant-goût des joies et de la » gloire éternelles[2]. »

Castillo continua longtemps ses explications, ajoutent les biographes; Rose saisit parfaitement le sens de ses paroles; il en résulta qu'elle put désormais faire connaître plus facilement son état intérieur à ses confesseurs.

[1] Ap. Bolland., *l. c.*
[2] *Ibid.*

Passant ensuite à la voie purgative, le docteur voulut savoir si Rose avait dû lutter longtemps contre les tentations, les appétits de la nature corrompue et les exigences de l'amour-propre. « J'ai à peine souvenance d'une lutte de ce genre, répondit la sainte, car, par la grâce de Dieu, j'ai éprouvé depuis mon enfance l'amour inné de ce qui est bien ; dès que j'ai connu le Seigneur, j'ai été armée de la crainte et de l'horreur du péché, et lorsque inopinément un léger conflit tentait de s'élever dans mon intérieur, il me suffisait de penser à la présence de Dieu pour le calmer à l'instant [1]. »

« Lorsque vous voulez accorder quelque repos à votre esprit fatigué par la contemplation, dit le docteur, et vous donner un plaisir permis, quel est le genre de satisfaction que vous procurent les créatures ? — Rien de créé, répliqua Rose, ne saurait me donner de joie ou de consolation, je ne connais qu'une seule joie, c'est celle que me procure la présence de Dieu dans mon âme. Jamais la contemplation ne me fatigue ; en être privée me semblerait un enfer [2]. »

Mais on n'arrive à l'éminent degré de perfection qu'expriment les paroles de Rose que par les peines et les tribulations ; c'est pourquoi le docteur lui demanda si elle n'avait pas eu à subir des persécutions et des chagrins. Rose répondit affirmativement ; elle se borna toutefois à dire que son genre de vie lui avait attiré des désagréments ; par respect pour sa

[1] Ap. Bolland., *l. c.*
[2] *Ibid.*

mère présente, elle n'en voulut pas dire davantage, et elle passa immédiatement à l'abandon et à l'inexprimable désolation intérieure auxquels elle se trouvait journellement livrée. Elle pria le docteur de vouloir bien lui faire connaître les causes et les effets de ce douloureux état. Castillo se rendit à son désir. « Lorsqu'au milieu de votre obscurcissement vous conservez l'espoir de voir finir votre peine, lui dit-il, vous endurez les tourments du purgatoire; quand, au contraire, il vous semble que cet état durera éternellement, vous subissez les horreurs de l'enfer. L'âme apprend à se connaître dans les tourments de ce genre; les alternatives de ténèbres et de lumière lui enseignent : d'une part, ce qu'elle est par elle-même; de l'autre, ce qu'elle tient de Dieu. Elle reste ainsi dans l'équilibre et ne court pas le risque de perdre l'humilité. La nuit qui l'enveloppe parfois l'empêche de sortir de son néant et de s'exalter par l'orgueil, en considérant comme étant sa propriété ce qui n'est qu'un don gratuit du Seigneur. Elle est maintenue de la sorte dans une crainte salutaire, et elle apprécie bien mieux l'infinie condescendance du Très-Haut lorsque, venant la visiter, il fait succéder la douce lumière de sa présence à la nuit affreuse de l'abandon. Il faut, d'ailleurs, que l'on soit purifié dans cette fournaise; que l'amour y soit rendu assez fort et assez détaché de toutes choses pour aimer le Seigneur pour lui-même et non pas à cause de ses dons. Plusieurs saints, parmi les plus chers à Dieu, ont éprouvé des afflictions semblables; eux aussi ont crié vers lui afin

d'être délivrés de ces tourments et de ces terreurs; le roi prophète ne dit-il pas : *Mes larmes me tiennent lieu de nourriture jour et nuit, pendant qu'on m'insulte en me disant à toute heure : Où est votre Dieu?* (Ps. XLI) et : *Je passe la nuit sans sommeil; je me trouve comme un passereau solitaire sur un toit.* (Ps. CI.) »

Castillo, ayant terminé cette explication, demanda à Rose ce qu'elle éprouvait lorsque les heures d'obscurcissement finissaient. A cette question, la sainte pâlit et fut incapable de proférer une parole, car elle sentait qu'elle avait beaucoup à dire, mais que les expressions lui manquaient. Le docteur l'engagea doucement à avoir bon courage, mais elle resta muette.

Prenant alors un ton sévère, l'examinateur lui dit[1] : « N'oubliez pas, Rose, qu'il s'agit ici de votre conscience; il importe donc de tout dire; si dans cet examen vous celez quelque chose, vous agissez contre la grâce divine; il faut que vous répondiez explicitement à toutes mes questions, autrement nous ne nous entendrons jamais. » L'humble sainte, effrayée de ce reproche, prit la parole et dit : « Pardonnez-moi si je ne parviens pas à m'expliquer aussi clairement que je le désire. » Puis, s'étant recueillie un moment, elle ajouta : « Après être demeurée plus ou moins longtemps dans l'abandon, gémissante, fondant en larmes, et en quelque sorte enveloppée de ténèbres palpables, je me sens transportée tout à coup dans le plein jour de l'union la plus intime avec le céleste

[1] Ap. Bolland., *l. c.*

Époux de mon âme, et je me retrouve là d'où je me croyais bannie à jamais. Je sens la source de l'amour s'épancher en moi avec une violence et une abondance telles, que je ne puis comparer ce qui se passe dans mon intérieur qu'à un torrent qui, après avoir rompu ses digues et renversé tous les obstacles, s'élancerait avec une impétuosité sans égale du haut des montagnes, à travers les rochers. Bientôt après, je suis comme rafraîchie par une brise céleste chargée de senteurs exquises, et mon âme est plongée dans l'immense océan de la bonté divine; elle se trouve transfigurée, changée en quelque sorte en l'objet de son amour et toute perdue en lui. » Après avoir prononcé ces paroles, Rose, livrée à un sentiment d'effroi surnaturel, se tut un instant, puis elle ajouta[1] : « Pendant cette union intime avec le Seigneur, il me semble que je suis fondée à jamais en lui, complétement et inébranlablement sûre de son amitié, et je sens que je ne perdrai jamais sa grâce; je dis alors avec l'Apôtre : « Je suis assurée » que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, » ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de » plus haut ou de plus profond, ni aucune autre créa» ture, ne pourra jamais me séparer de l'amour de » Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (Rom., VIII, 38, 39.)

Après avoir répondu ainsi, Rose déclara que jamais elle n'avait révélé ces choses à des oreilles humaines,

[1] Ap. Bolland., *l. c.*

et qu'en cette occasion encore elle n'en aurait point parlé si elle n'y eût été forcée. « Pardonnez-moi, ajouta-t-elle, si la crainte ou l'inexpérience m'ont fait commettre quelque faute. » Castillo, plein d'admiration pour une si grande humilité et une obéissance si enfantine, engagea doucement notre sainte à continuer son récit. Le visage couvert de la plus modeste rougeur, elle poursuivit dans les termes suivants [1] : « Après le martyre des heures d'obscurcissement, je vois véritablement la très-sainte humanité de Notre-Seigneur; tantôt elle m'apparaît sous la figure d'un charmant enfant, tantôt sous l'apparence d'un homme jeune et de la plus incomparable majesté. Très-souvent aussi je vois la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu; elle est plus belle qu'on ne le saurait dire, et son noble visage a l'expression la plus douce et la plus aimable [2]. »

« Ces apparitions, demanda le docteur, consistent-elles en la représentation extérieure d'une forme corporelle ou en une illumination intérieure? durent-elles longtemps ou sont-elles passagères? les voyez-vous face à face ou dans une sorte de lointain? — J'ai peine à m'expliquer, répondit Rose; les mots me font défaut. » Après quelque réflexion, elle dit : « La glorieuse humanité de Jésus m'est montrée clairement, mais comme au passage; elle s'avance vers moi, puis elle s'éloigne de nouveau. Il en est ainsi de certaines étoiles du firmament qu'on croit voir se rapprocher

[1] Ap. Bolland., *l. c.*
[2] *Ibid.*

peu à peu pour disparaître ensuite. Lorsque je vois Notre-Seigneur autrement que sous la figure d'un enfant, il ne se montre à moi qu'en buste et se borne à passer. Je vois plus complétement et plus longtemps la glorieuse Mère de Dieu [1]. »

Castillo conclut de cette réponse de Rose que ses visions consistaient en représentations de formes corporelles. Il voulut aussi qu'elle lui fît connaître comment elle voyait et comprenait la Divinité lorsqu'elle se trouvait en sa présence. « Cette question est fort » ardue, lui dit notre sainte, il me sera plus difficile » encore d'y répondre qu'à celle qui l'a précédée. Dieu » est la lumière, mais la lumière sans forme, sans me- » sure, ni limites, la lumière une, parfaitement pure » et invariable qui remplit toutes choses de son éclat, » qui est et qui sera, qui est la même en tous lieux, la » lumière dont la moindre étincelle surpasse en excel- » lence les créatures les plus parfaites, la lumière qui » malgré son immensité peut trouver à se loger dans » nos âmes et y produire les effets les plus mer- » veilleux. »

« Et quels sont ces effets? » dit alors le docteur.

« Ils sont multiples, répliqua Rose, mais je crois » pouvoir les expliquer en peu de mots; les voici : » une joie pure et parfaite surpassant toutes les joies » réunies de la terre, — la parenté avec le Seigneur, » — le renouvellement du vieil homme, — l'attrait » puissant et constant pour tout ce qui est bien! »

[1] Ap. Bolland., *l. c.*

Castillo savait que Rose avait souvent de mystérieux entretiens avec diverses images saintes, et qu'en particulier la Vierge et l'Enfant Jésus de la chapelle du Rosaire étaient l'aimant qui l'avait attirée dès l'enfance. Il n'ignorait pas qu'elle confiait toutes ses affaires à cette image, et qu'en la fixant elle savait sur-le-champ si elle serait exaucée ou non. Il la questionna donc sur la nature de ces rapports. « Mes entretiens » avec la très-sainte Vierge et l'Enfant Jésus de la cha- » pelle du Rosaire ont lieu sans bruit ni mouvement, » répondit Rose [1]. Ils consistent en une pure sympathie » produite par l'harmonie des sentiments : le visage » de la statue de Marie s'exprime d'une manière si » claire à mon égard, qu'aucun discours ne saurait pro- » duire la certitude qui en résulte ; il en est de même du » visage de l'Enfant Jésus ; j'y lis la réponse que j'at- » tendais comme dans un livre ouvert, bien mieux que » si elle eût été écrite. Les yeux, les lèvres, les joues » des deux figures respirent une grâce mystérieuse et » sont expressifs à un point que je ne puis rendre. Les » signes ne sont pas toujours favorables ; la sainte » Vierge et son divin Fils prennent quelquefois un air » très-sérieux, menaçant même. Mais dans ces occa- » sions je ne me décourage pas et je continue à prier » jusqu'à ce que j'aie désarmé le petit Jésus par l'in- » tercession de sa Mère et qu'il m'ait accordé un sou- » rire gracieux. »

« Dans le mot *sympathie*, dont vous vous êtes servie

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, ch. XIV, p. 54. — Ott, ch. XIX, p. 146, 147.

» fort à propos, Rose, reprit le docteur, gît tout le mys-
» tère de ce commerce intime entre vous et la sainte
» image. Ce que vous voyez intérieurement avec les
» yeux de l'esprit, prend pour vous une forme corpo-
» relle, et par le moyen de la sympathie qui vous attire
» vers cette image, se traduit en des signes extérieu-
» rement visibles pour vous. »

Cependant Castillo frappé de la simplicité modeste et de la profonde sagesse des réponses de notre sainte, et comprenant que plus on parlait des choses spirituelles et plus aussi on trouvait à en dire, termina après cette question la première partie de son interrogatoire, pour passer aux œuvres de pénitence et aux mortifications exercées par Rose [1]. L'humble vierge, qui estimait ne rien faire que de très-ordinaire, lui fit connaître, en toute simplicité, ses habitudes austères, ses jeûnes, ses cilices, son coucher et les autres tourments qu'elle s'infligeait volontairement, ajoutant qu'en tout ce qu'elle pratiquait elle se conformait aux avis de ses confesseurs et aux permissions qu'ils voulaient bien lui accorder.

Le docteur, après avoir parlé encore à Rose de la nécessité de se défier de soi-même, de la foi, de l'espérance et de la charité, finit son examen en déclarant que notre sainte suivait la voie la plus sûre de la vie spirituelle; qu'il la reconnaissait affranchie de toute illusion et de toute influence de l'esprit de ténèbres [2].

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *op. c.*, ch. x, p. 36 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. xiii, p. 106 et suiv.

[2] A partir de ce temps, le docteur Castillo vit souvent

Vint alors le tour de maître Lorenzana. Les biographes[1] ne rendent pas un compte aussi détaillé de l'examen qu'il fit subir à Rose, que de celui de Castillo. Ils se bornent à dire que son jugement confirma pleinement celui du docteur, et ajoutent qu'avant de terminer, il posa à sa pénitente des questions sur les mystères de la très-sainte Trinité, de l'incarnation, de la présence réelle et de la prédestination, sur la gloire des élus et sur la nature de la grâce, et que la sainte lui donna des réponses si profondes et si précises qu'il affirma n'avoir jamais rencontré personne aussi avancé dans les voies de la spiritualité, et remercia à haute voix Dieu qui cachait ces choses aux esprits élevés et les dévoilait aux petits et aux humbles[2].

Louis de Bilbao, également étonné de la manière dont Rose répondit sans aucune hésitation aux questions très-difficiles qu'il lui adressa, déclara à son tour que le Saint-Esprit parlait par la bouche de la sainte, et que seul il pouvait lui avoir donné la science incomparable qui brillait dans toutes ses paroles.

Rose, et plus tard il déposa que toutes les fois qu'il avait eu un entretien avec elle, il s'était senti fortifié et merveilleusement consolé.

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *op. c.*, ch. x, p. 36 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. xiii, p. 106 et suiv.

[2] Nos historiens rapportent à cette occasion une anecdote que nous ne pensons pas devoir passer sous silence. Un jour que Rose venait se confesser, disent-ils, le sacristain alla appeler le P. Lorenzana et se servit des mots : *La petite Rose est là qui vous attend...* « Mon frère, lui répondit le père, l'univers » entier reconnaîtra un jour la grandeur, aux yeux de Dieu, de » la Rose que vous appelez petite maintenant. »

Avant de lever la séance, les examinateurs reconnurent encore à l'unanimité[1] : « que par la grâce du » Seigneur, Rose était arrivée par le chemin le plus » droit à l'union avec Dieu, qu'elle avait à peine passé » par la voie purgative qui lui était inutile, le Seigneur » ayant attiré à lui son cœur, dès l'enfance, de telle » manière qu'elle n'avait pas besoin de purification. Ils » ajoutèrent que Rose déployait un courage héroïque » lorsqu'elle se trouvait dans l'abandon et la désola- » tion, et qu'elle supportait ces douleurs extrêmes » avec une soumission parfaite à la volonté divine. »

---

## CHAPITRE VINGTIÈME.

**Maladie de Rose. — Elle devient commensale de la famille de Gonzalve de la Massa.**

Rose avait appris par révélation, dès sa première jeunesse, que la fête de l'apôtre saint Barthélemy serait le jour auquel elle terminerait son pèlerinage terrestre. Elle célébrait toujours cette fête avec une dévotion particulière et s'y préparait par le jeûne et la mortification. Elle avait engagé quelques pieux enfants à faire comme elle; ceux-ci continuèrent encore à solenniser la Saint-Barthélemy après la mort de la sainte, et lorsqu'on leur en demandait la raison, ils répondaient que Rose les avait engagés à agir ainsi; ils n'en savaient pas davantage. Souvent Marie de Flores s'étonnait de la dévotion de sa fille pour l'a-

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *op. c.*, ch. x, p. 36 et suiv. — — Ott, *op. c.*, ch. XIII, p. 106 et suiv.

pôtre; elle finit par la questionner à ce sujet, et Rose lui avoua que le jour consacré à saint Barthélemy lui était cher entre tous, parce qu'elle savait que ce serait celui auquel elle arriverait, dans l'avenir, au comble du bonheur et à l'union éternelle avec son céleste Époux[1].

Rose ayant accompli sa vingt-huitième année, tomba gravement malade. Tout le monde croyait sa fin très-prochaine, et ses commensaux la pleuraient déjà comme morte. Son confesseur, placé à ses côtés, lui récita les prières des agonisants, l'exhorta au repentir de toutes les fautes qu'elle pouvait avoir commises, et à la soumission complète à la volonté de Dieu. La sainte l'écouta avec piété, puis voyant les assistants et son père spirituel lui-même en larmes, elle s'adressa à ce dernier dans les termes suivants[2] : « Ne vous » affligez pas ainsi, je ne mourrai point de cette ma- » ladie. Hélas ! je suis encore éloignée du but, et je ne » l'atteindrai pas de sitôt. Si je mourais maintenant, il » me faudrait mourir deux fois, car le jour fixé par le » Seigneur n'est pas arrivé; or, mon céleste Époux ne » veut pas que je meure deux fois. » Le confesseur trouva ces paroles étranges, mais sachant que Rose était éclairée d'une lumière qui ne la trompait jamais, il ajouta foi à ce qu'elle disait et ne répliqua plus.

En effet, notre sainte se releva de sa maladie contrairement aux prévisions des gens de l'art. Toutefois

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 977. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XIX, p. 71. — Ott, *op. c.*, ch. XXVII, p. 216.
[2] *Ibid.*

elle resta faible, épuisée et livrée à de graves et fréquentes souffrances. Son confesseur lui ordonna en conséquence de mettre plus de modération dans ses mortifications, et enjoignit à Marie de Flores de détruire le lit épouvantable sur lequel sa fille passait, depuis tant d'années, le petit nombre d'heures qu'elle donnait au sommeil.

Marie obéit avec joie, elle se mit les mains en sang pour accomplir cette opération, et compta plus de trois cents cailloux, fragments de verre ou de porcelaine serrés les uns contre les autres entre les blocs de bois non équarris qui composaient cette terrible couche. Elle les remplaça par une paillasse, mais Rose, désolée des égards qu'on la condamnait à avoir pour son corps, ne consentit pas à s'en servir et se contenta d'un lambeau de tapis étendu sur des planches raboteuses [1].

La mère ne s'y opposa pas. Depuis quelques années son humeur s'était singulièrement adoucie, elle devint de plus en plus tendre envers sa fille, notamment depuis l'examen dont nous avons rendu compte au précédent chapitre; à partir de cette mémorable séance, elle comprit qu'en lui donnant Rose, Dieu lui avait confié un inappréciable trésor et qu'en se laissant aller envers elle à des mouvements de vivacité ou de colère, elle contristait le Saint-Esprit qui avait établi sa demeure dans cette humble vierge.

Peu de temps après s'être relevée de sa maladie,

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VIII, p. 922.—Gonzalez, *op. c.*, ch. VI. — Ott, ch. VIII, p. 62 et suiv.

Rose quitta la maison Flores et sa chère cellule, du consentement de ses parents et de ses directeurs spirituels, pour aller habiter avec la famille de la Massa. Les historiographes se bornent à rapporter le fait, mais n'en font pas connaître les motifs. Rose ne modifia nullement ses habitudes et son genre de vie dans ce nouveau domicile; elle voua une obéissance parfaite aux habitants de la maison de la Massa, et se soumit même à la volonté des esclaves du receveur des domaines royaux, toutes les fois qu'ils lui commandaient des choses auxquelles elle pouvait se conformer en sûreté de conscience; elle se fit la servante de chacun et se montra toujours prête à remplir les plus bas offices, dans l'espoir qu'il en rejaillirait du mépris sur sa personne [1].

Rose continua à tenir son corps en rude servitude, elle renonça à son lit de planches qui lui semblait infiniment trop doux; elle passait ses jours agenouillée, quand elle était en oraison; debout, lorsqu'elle travaillait, et ne se permettait que deux heures de sommeil sur un escabeau sans coussin ni dossier, en

[1] Bolland., *l. c.*, ch. II, p. 906. — Ott, *op. c.*, ch. II, p. 26. — On eut une preuve du singulier amour de Rose pour la vertu d'obéissance, après sa mort. L'économe du couvent de Sainte-Catherine avait égaré une cuiller d'argent qu'on chercha inutilement partout. La supérieure, s'adressant au portrait de Rose suspendu dans le réfectoire, lui dit avant de se rendre à vêpres avec toute la communauté : « Rose, je vous ordonne de » nous retrouver notre cuiller. » En revenant de l'église on la vit sur la table, et personne n'avait pu entrer dans la pièce, dont la porte était fermée à clef. (*Ibid.*)

appuyant quelquefois sa tête sur le bois de lit du dernier né des enfants de la maison [1].

Pendant les carêmes elle se refit en secret, mais avec l'autorisation de son directeur, un lit semblable en tous points à celui que sa mère avait détruit, et durant la sainte quarantaine elle ne s'accordait de repos que sur cette horrible couche [2]. Ce fait fut ignoré des commensaux même de Rose tant qu'elle vécut, et ne se découvrit qu'après sa mort.

Jamais notre sainte ne s'approchait du feu, c'eût été trop donner à la sensualité. Lorsque pendant les nuits d'hiver elle se réveillait transie, les membres roidis par le froid et incapable par conséquent de se livrer au travail, elle allumait tantôt un morceau de papier tantôt une petite branche de romarin, afin de se dégourdir un peu les doigts. Elle appelait cela se réchauffer [3] !

Elle se créa dans la maison de la Massa une solitude semblable à celle qu'elle avait eue chez ses parents, c'était une chambre isolée, située sous les combles et où personne n'allait jamais. Rose y transporta ses livres, ses instruments de pénitence, et y passa ses journées et souvent aussi ses nuits, tantôt dans d'amoureux colloques, tantôt livrée aux angoisses des heures d'obscurcissement et de désolation. Quelquefois elle retournait chez sa mère du consentement de son confesseur, et alors elle s'enfermait dans son

[1] Bolland., *l. c.*, ch. VIII, p. 922. — Ott, ch. VIII, p. 62.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

ancienne cellule, qui lui resta chère tant qu'elle vécut. Quand elle en sortait, elle exprimait naïvement son regret de ne pouvoir se retirer dans un désert, au fond d'une grotte ignorée du monde entier, comme les anciens solitaires de la Thébaïde, auxquels elle portait une sainte envie. Semblable encore sous ce rapport à sa maîtresse Catherine de Sienne, Rose eût voulu ne vivre que pour le Bien-aimé de son cœur[1] !

Les directeurs de la sainte, comprenant que la fréquente communion était un besoin impérieux pour cette âme embrasée de l'amour du Seigneur, l'avaient autorisée depuis longtemps déjà à s'approcher tous les jours du banquet eucharistique. Rassasiée surnaturellement par l'aliment divin, Rose n'avait besoin pour ainsi dire d'aucune autre nourriture. Parfois elle restait des semaines entières sans rien prendre; dans l'habitude de la vie, elle se contentait d'une ou au plus de deux bouchées de pain par jour.

Nous avons eu occasion de parler déjà des sentiments avec lesquels Rose recevait la très-sainte eucharistie. Ces sentiments, avons-nous dit, se manifestaient extérieurement par l'éclat extraordinaire du visage de la sainte, il devenait en quelque sorte diaphane, et autour de sa tête apparaissait une brillante auréole. Son confesseur lui ayant demandé, durant les dernières années de sa vie, ce qu'elle éprouvait en

[1] Bolland., *l. c.*, ch. IX, p. 926. — Gonzalez, *op. c.*, ch. VII, — Ott, *op. c.*, ch. IX, p. 74.

communiant : « Il me semble, lui répondit-elle avec » l'expression de la joie la plus intime, il me semble » que le soleil descend dans mon cœur pour l'illumi- » ner et le pénétrer de ses rayons. Car, de même que » l'astre du jour éclaire et réchauffe la nature entière, » fait naître les fleurs et les fruits de la terre et les » perles de la mer, de même qu'il enrichit de leur » parure les montagnes et les plaines, de même qu'il » réjouit les plantes, les animaux et les oiseaux du » ciel, de même la très-sainte présence du corps de » Notre-Seigneur Jésus-Christ vivifie et anime tout » mon être et le remplit d'une joie que la parole » humaine est impuissante à exprimer[1]. »

Rose, après son entrée chez les de la Massa, se rendait à l'église des dominicains dès l'aube, pour la première messe, puis elle assistait dans le plus profond recueillement à toutes celles qui s'y célébraient jusqu'à l'heure de midi.

Notre sainte rendait honneur aux espèces consacrées, alors même qu'elle ne pouvait pas les voir. Quand elle en entendait parler, elle ne manquait jamais de s'incliner profondément; lorsque la cloche des églises annonçait le moment de la consécration, les battements accélérés du cœur de Rose et l'expression de son visage indiquaient ce qu'elle éprouvait. Toujours assidue à la prédication de la parole de Dieu, elle redoublait d'attention quand le sermon roulait sur l'eucharistie, et on a remarqué en maintes occasions

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXI, p. 957. — Ott, *op. c.*, ch. XXI, p. 162.

qu'elle était capable, après un long intervalle, de répéter mot à mot ce que le prédicateur avait dit sur ce sujet si cher à son cœur [1].

On eut, en 1615, une preuve remarquable de l'ardent amour que notre sainte portait à la très-sainte eucharistie. Le 24 août de cette année [2], on vit apparaître sur l'océan Pacifique, à très-petite distance des côtes du Pérou, une formidable flotte hollandaise qui fit mine de vouloir attaquer le pays. Or, les Hollandais, fanatiques adhérents de Calvin, avaient voué à l'Église catholique et à ses ministres une haine irréconciliable. On n'ignorait pas à Lima que, dans leur propre pays, ils avaient persécuté les fidèles avec des raffinements de cruauté dignes des cannibales, et qu'ils avaient martyrisé de la façon la plus barbare un grand nombre de missionnaires dont ils s'étaient emparés sur mer. Une terreur panique se répandit dans la capitale du Pérou; on ne douta pas que la flotte ennemie ne fût au moment d'entrer dans la rade, et que ceux qu'elle portait ne se livrassent à tous les excès de leur fureur sacrilége contre les églises et les couvents après s'être rendus maîtres de la ville. La population prit les armes, les religieux et les prêtres eux-mêmes offrirent leurs services aux personnes chargées de défendre la place. Quant à Rose, elle alla à l'église de Saint-Dominique, en compagnie de quelques pieuses femmes, pour protéger le saint sacrement et empêcher

[1] Bolland., *l. c.*, ch. xxi, p. 957. — Ott, *op. c.*, ch. xxi, p. 162.

[2] Jour de la fête de l'apôtre saint Barthélemy.

qu'il ne fût profané. Bientôt le bruit se répandit que l'ennemi avait débarqué et que déjà il était maître des portes de la ville. A cette nouvelle un inexprimable effroi s'empara des compagnes de la sainte, plusieurs d'entre elles s'évanouirent. Rose, au contraire, déploya le plus rare courage, elle s'empressa de couper le bas de sa robe, de relever ses manches et d'ôter son voile. Les autres femmes lui ayant demandé avec étonnement ce qu'elle prétendait faire, elle répondit[1] : « Je me prépare au combat. Je me suis » débarrassée de tout ce qui pourrait m'empêcher de » courir vers le maître-autel au moment où les infi- » dèles arriveront, car c'est devant le saint sacrement » que je veux être immolée en l'honneur de mon » Sauveur. Je n'éviterai pas les armes des hérétiques, » je les supplierai d'assouvir leur rage sur moi; et » j'espère qu'au lieu de me tuer d'un seul coup ils me » hacheront lentement en morceaux, et tandis qu'ils » me déchireront, le saint des saints sera épargné. »

Pendant que Rose prononçait ces paroles un feu surnaturel illuminait son regard, et suivant l'expression de ses historiens[2], le paisible agneau semblait changé en une fière lionne. Comme si elle eût été impatiente de voir arriver les Hollandais pour affronter la mort, elle allait d'un pas rapide de l'autel à la porte de l'église et de la porte au tabernacle.

Mais on ne tarda pas à apprendre que c'était une

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXI, p. 959, 960. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XV, p. 59. — Ott, *op. c.*, ch. XXI, p. 166 et suiv.

[2] *Ibid.*

fausse alerte ; l'amiral ennemi venait d'être frappé d'apoplexie, la flotte, privée de son chef, prenait le large, et elle disparut promptement.

La joie qui régna alors à Lima fut proportionnée à la terreur à laquelle la population avait été en proie; toutefois le contentement qu'éprouva Rose ne fut pas sans un mélange de regrets; elle eût été si heureuse de verser tout son sang en l'honneur de Notre-Seigneur! Puis aussi, sa modestie habituelle reprenant le dessus dès que le danger fut passée, elle éprouva un sentiment de honte de se trouver ainsi court vêtue et sans son voile. Ne voulant pas se montrer dans les rues en plein jour avec cet accoutrement, elle attendit qu'il fît complétement nuit pour retourner à la maison [1].

Parlant plus tard de cet événement à Françoise de Bustamente, l'une de ses compagnes les plus intimes, elle gémit de ce que son sexe ne lui permît pas d'aller affronter le martyre parmi les infidèles, et elle dit en poussant un douloureux soupir : « Ah! que nous serions » heureuses si le Seigneur nous accordait la grâce » d'être immolées par les barbares; si, comme le saint » martyr Ignace, nous pouvions être broyées par les » dents des bêtes féroces et offertes en holocauste à » celui qui a voulu être pour nous le pain vivant des» cendu du ciel [2] ! »

Peu de temps après, Rose donna à la famille de ses

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXI, p. 959, 960. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XV, p. 59. — Ott, *op. c.*, ch. XXI, p. 166 et suiv.

[2] *Ibid.*

hôtes une preuve nouvelle de l'esprit prophétique dont le Seigneur l'avait douée [1]. Le vice-roi du Pérou avait à traiter une affaire secrète, difficile et très-importante [2], en un pays fort éloigné de Lima. Il lui fallait un négociateur sûr et habile; il jeta les yeux sur le sieur Gonzalve et lui fit connaître ses intentions. Le receveur des domaines royaux en fut très-effrayé; il s'en excusa, disant qu'il avait à régler ses comptes avec la cour d'Espagne et à terminer une volumineuse correspondance avant le prochain départ des navires pour l'Europe. Dès que les vaisseaux furent partis, de nouveaux messagers furent députés à Gonzalve, et peu après il reçut l'ordre de se rendre en personne chez le vice-roi. Il vit bien alors qu'il n'y avait plus à reculer, et fit part de ses perplexités à sa femme et à notre sainte. La dame de la Massa en pâlit d'épouvante; Rose, au contraire, ne trahit aucune émotion [3]. Le lendemain matin, au moment où elle sortait de la chapelle, elle rencontra le receveur des domaines qui se rendait au palais; elle l'aborda d'un air riant et s'écria : « Ayez bon courage, mon cher » père [4], vous reviendrez chez vous tout consolé, car » un autre sera chargé de la négociation que l'on vou» lait vous confier. » Elle donna la même assurance à

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVI, p. 975. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVIII, p. 70. — Ott, *op. c.*, ch. XXVI, p. 211 et suiv.

[2] Les historiens ne disent pas quelle était cette affaire.

[3] Bolland., *l. c.*, ch. XXVI, p. 975. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVIII, p. 70. — Ott, *op. c.*, p. 211 et suiv.

[4] Rose donnait le nom de père à Gonzalve après qu'il l'eut prise chez lui.

Marie de la Massa et lui dit : « Votre mari ne quittera » pas Lima, n'en doutez pas, quand même vous le » verriez à cheval et prêt à partir[1]. » Gonzalve eut une audience d'une heure et demie chez le vice-roi; celui-ci lui parla de plusieurs affaires importantes, le traita avec une amitié et une distinction toutes particulières, et le congédia enfin sans lui dire un mot de la redoutable négociation. Quelque temps après, une autre personne en fut chargée.

---

## CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

**Dernière année de sainte Rose de Lima.**

Le Seigneur avait révélé à Rose qu'elle ne terminerait pas sa trente-deuxième année; lors de l'ouverture de l'an 1617, elle savait par conséquent qu'elle n'en verrait pas la fin. Elle y entra avec une joie et une sérénité extraordinaires, et, lorsque le carême commença, elle prépara pour la dernière fois le cruel lit sur lequel elle devait passer ses nuits durant les six semaines consacrées à la pénitence.

Pendant tout ce même carême, le soir, — lorsque le soleil était près de se coucher, — un petit oiseau à la voix ravissante volait vers la chambre de la sainte, se plaçait sur un arbre voisin et attendait qu'elle lui donnât le signal de chanter[2]. Rose, dès

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVI, p. 975. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XVIII, p. 59. — Ott, *op. c.*, ch. XXVI, p. 211 et suiv.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. XI, p. 931, 932. — Ott, *op. c.*, ch. XI, p. 89 et suiv.

qu'elle apercevait le petit chantre ailé, se préparait de son côté à entonner les louanges de Dieu, et défiait l'oiseau à cette lutte mélodieuse dans un cantique qu'elle avait composé pour cela : « Commence, » cher oiseau, lui disait-elle, commence ton délicieux » concert. Que ton gosier plein de suaves mélodies les » verse en abondance, afin que nous louions ensemble » le Seigneur. Tu loueras ton Créateur, et moi, mon » cher Sauveur; tous deux ensemble nous bénirons » notre Dieu. Ouvre ton gracieux petit bec, com- » mence, je te suivrai, et nos voix se rencontreront » doucement dans un cantique de sainte allégresse. »

Aussitôt l'oiseau se mettait à chanter, parcourant tous les tons, montant toujours plus haut; puis se taisant, il attendait que la sainte chantât à son tour. Rose entonnait alors les louanges du Seigneur d'une voix incomparable. Et lorsqu'elle avait fini, l'oiseau reprenait et finissait tout à coup, comme s'il en avait reçu le signal. Rose recommençait à célébrer les ineffables perfections de l'Être divin, tantôt emportée par l'inspiration, tantôt exhalant son amour dans de tendres soupirs, jusqu'à ce que son silence indiquât de nouveau à l'oiseau que c'était à lui à reprendre. C'est ainsi que tous deux exaltaient alternativement les grandeurs de Dieu pendant une heure entière, avec un ordre si parfait, que quand l'oiseau chantait Rose ne disait rien, et quand elle chantait à son tour l'oiseau se taisait et l'écoutait avec une merveilleuse attention. Enfin, vers la sixième heure, la sainte le congédiait et lui disait : « Pars, mon petit chantre, va, vole

» loin d'ici; mais béni soit mon Dieu qui reste toujours » auprès de moi. » Et l'oiseau s'envolait, comme s'il eût achevé son travail, pour le reprendre le lendemain [1].

Le 15 avril de la même année 1617, Rose se trouvait, à l'heure de l'angelus, dans la chapelle particulière de la famille de la Massa [2]. La maîtresse du logis et ses deux filles y étaient également. On remarquait dans cet oratoire un beau tableau représentant Notre-Seigneur en buste, et pour lequel Rose éprouvait une très-grande dévotion. Cette image, habituellement protégée par un rideau, avait été découverte; deux cierges brûlaient à ses côtés, et on en avait placé un troisième sur une table voisine. Tout à coup Rose, embrasée de l'amour divin, presque hors d'elle-même et oubliant qu'elle n'était pas seule, se leva impétueusement et s'élança vers le tableau en s'écriant [3] : « O Seigneur, quand donc enfin les hommes vous » aimeront-ils autant que vous devez être aimé? Jus- » qu'à quand vous offenseront-ils par le péché? Oh! si » l'humanité entière pouvait comprendre l'amour qui » vous est dû! si elle pouvait vous aimer d'une ma- » nière parfaitement désintéressée, pour vous-même, » et non pas par crainte du châtiment ou par espoir » de la récompense! O très-aimable Jésus, accordez-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XI, p. 931.932. — Ott, *op. c.*, ch. XI, p. 89 et suiv.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. XVIII, p. 948 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XVIII, p. 137 et suiv.

[3] *Ibid.*

» nous à tous la grâce de vous aimer comme vous » voulez être aimé! Que les dards brûlants de votre » amour pénètrent partout; qu'ils embrasent tous les » cœurs! Que tout le genre humain vous adore, vous » le bien suprême, qui aimez si tendrement les enfants » des hommes! »

Tandis que Rose prononçait cette ardente prière, Marie de la Massa et ses filles s'étaient retirées dans une pièce voisine, afin de ne pas la troubler. Au bout d'un certain temps, l'une des filles rentra dans la chapelle, sur l'ordre de sa mère. Mais dès qu'elle y eut pénétré, une sainte terreur s'empara d'elle : ses yeux s'étaient portés sur l'image de Jésus, et elle avait vu le visage adorable du Sauveur couvert d'une sueur abondante et perlée, qui coulait à grosses gouttes sur le cadre du tableau. Elle s'élança vers Rose et s'écria à haute voix : « Regardez la sainte face; que signifie » ce prodige[1] ? » Marie de la Massa, entendant l'exclamation de sa fille, se précipita à son tour dans l'oratoire et vit aussi la figure, les cheveux et la barbe de l'image complétement mouillés. Très-émue et effrayée, elle n'osa pas s'approcher davantage, mais elle s'empressa de faire appeler son époux, qui se trouvait pour affaires chez Jean de Tinio, secrétaire du vice-roi. Gonzalve de la Massa et le secrétaire se rendirent en hâte à la chapelle, où venaient d'arriver également Jean de Benavides et Pierre Chiandro, amis de la famille. La sueur miraculeuse devenait de plus en plus abondante.

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVIII, p. 948 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XVIII, p. 137 et suiv.

Tous les assistants reconnurent qu'une enquête sérieuse était nécessaire en présence d'un fait aussi extraordinaire. On fit venir d'abord Medorio, artiste italien auteur du tableau, pour lui demander si cette transpiration pouvait s'expliquer naturellement et si les couleurs employées produisaient quelquefois un semblable effet. Le peintre examina la sueur, la frictionna, la goûta pour voir si elle avait l'apparence ou les qualités de l'huile, et déclara que ce que l'on voyait était surnaturel et absolument inexplicable[1]. Gonzalve, après avoir reçu cette réponse, envoya au collége des jésuites et fit prier deux des pères de la compagnie de passer chez lui, sans toutefois leur dire pourquoi. Les pères Diego Pennalosa et François Lopez se rendirent à son appel. Après avoir longtemps considéré le phénomène, ils essuyèrent le tableau avec une éponge; mais, à mesure qu'ils l'essuyaient, les perles liquides reparaissaient; ils en recueillirent plusieurs sur une feuille de papier, afin de voir si en séchant elles déposeraient une tache huileuse; mais elles disparurent sans laisser la moindre trace. Le miracle dura quatre heures, à l'inexprimable stupéfaction de ceux qui en furent les témoins[2]. Le tableau, loin de se détériorer, gagnait en beauté, et son coloris avait pris un admirable éclat.

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVIII, p. 948 et suiv. — Ott., *op. c.*, ch. XVIII, p. 137 et suiv.

[2] Toutefois, il ne cessa pas entièrement, car après bien des années encore on voyait parfois des gouttes de sueur dans la barbe de la sainte face. (*Ibid.*)

27.

On s'adressa alors à l'autorité ecclésiastique, afin qu'elle examinât et constatât le fait. L'archevêque de Lima députa à cet effet le docteur Jean de la Rocca, archidiacre et curé de la cathédrale, et Jacques Blanca, prêtre et notaire apostolique. Ces deux ecclésiastiques interrogèrent ceux qui avaient été témoins du miracle et mirent par écrit leurs dépositions.

Cependant le receveur des domaines et sa femme étaient livrés à une profonde inquiétude. Ils craignaient que la merveilleuse sueur ne fût une menace, et que quelque grand crime n'eût été commis en secret dans leur maison; ils firent part de leurs angoisses à Rose. Elle s'empressa de les rassurer. « Ce » miracle, leur dit-elle [1], a lieu afin de faire recon- » naître à chacun que notre divin Sauveur a soif de » l'amour des hommes. Jésus nous a dit, non pas de » la bouche, mais par tous les pores de son adorable » visage : *Aimez Celui qui vous a tant aimés; rendez-lui* » *amour pour amour.* »

Et en effet, tous ceux qui avaient vu suer l'image déclarèrent que, pendant qu'ils la contemplaient, ils s'étaient sentis saisis d'un immense désir d'aimer Dieu [2].

Un second miracle vint confirmer celui-ci.

Quelques jours auparavant, Rose avait fait une chute; elle s'était grièvement blessée au bras; les chirurgiens annonçaient qu'elle en perdrait complète-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVIII, p. 948 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XVIII, p. 137 et suiv.

[2] *Ibid.*

ment l'usage, ou qu'au moins il resterait longtemps frappé de paralysie [1]. Notre sainte, amie de la souffrance, ne s'en inquiéta guère. Cependant, après la mémorable séance à la chapelle, la pensée lui vint — sans doute inspirée de Dieu — qu'en appliquant sur son membre malade l'éponge dont on s'était servi pour essuyer la sueur de la sainte face, elle guérirait. Elle communiqua son idée à Marie de la Massa; celle-ci voulut en faire de suite l'essai, mais Rose n'y consentit qu'après y avoir été autorisée par son confesseur. On lui plaça l'éponge sur le bras; elle se rendit à l'oratoire, y passa deux heures et en sortit guérie. — Questionnée à ce sujet par son amie, elle lui répondit [2] : « Dès que je me suis mise en prières » devant l'image de Notre-Seigneur, la douleur de » mon bras a cessé, l'enflure a disparu, et j'ai senti que » j'étais délivrée de mon mal. Mais je n'ai pas voulu » revenir auprès de vous avant d'avoir remercié mon » céleste médecin. » L'éponge ayant été enlevée, le bras se trouva parfaitement sain, et les gens de l'art reconnurent que cette guérison était au-dessus des forces habituelles de la nature.

Cependant le bruit se répandit à Lima que l'autorité ecclésiastique avait l'intention de faire enlever l'image miraculeuse de l'oratoire particulier de la famille de la Massa, pour l'exposer à la vénération des fidèles dans une des principales églises de la ville. Gonzalve, sa femme et ses enfants en furent d'autant plus affligés

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVIII, p. 958 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XVIII, p. 137 et suiv.

[2] *Ibid.*

que notre sainte leur avait dit depuis longtemps qu'ils devaient considérer la présence de cette image comme une source de bénédictions pour leur maison. Mais Rose, voyant leur chagrin, les consola et leur dit : « Soyez » sans inquiétude, la sainte face vous restera; le Sei» gneur, en opérant ce miracle sous nos yeux, a prouvé » qu'il voulait demeurer au milieu de nous. D'ailleurs, » si on enlevait ce tableau à cause de l'événement qui » vient de se passer, il faudrait enlever également tous » ceux qui décorent la chapelle, car tous ils sont les » canaux au moyen desquels le Tout-Puissant nous » accorde de très-grandes grâces. »

Au nombre de ces tableaux, il y en avait un qui représentait Jésus enfant; il était placé au-dessus de l'autel. Rose l'aimait particulièrement; elle poussait des soupirs et versait de douces larmes en le contemplant. Questionnée à ce sujet par l'épouse de Gonzalve, elle s'écria avec un mouvement d'excessive tendresse[1] : « J'éprouve la plus vive joie toutes les fois que je re» garde cette peinture; tantôt l'Enfant divin me sourit » affectueusement, tantôt il me tend les bras, tantôt » enfin il me lance des dards enflammés qui pénètrent » au plus profond de mon cœur. Ah! ma chère mère, » aimez ce céleste Enfant, servez-le, honorez-le! il est » le Roi de gloire; il nous a comblés de grâces, et il » nous en accordera de plus grandes encore, si nous » nous efforçons de nous en rendre dignes. Comment » se fait-il que si peu d'hommes aiment purement et

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XVIII, p. 948 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XVIII, p. 137 et suiv.

» de tout leur cœur un si aimable Seigneur? Hélas!
» que cette froideur est injuste! Oh! que je voudrais
» avoir assez de force et d'éloquence pour embraser
» le monde entier de l'amour de Jésus! »

Sainte Catherine de Sienne, la mère spirituelle de Rose, avait exprimé souvent ce même désir.

Depuis que notre sainte était devenue la commensale de la famille de la Massa, c'était dans la maison de Gonzalve que se faisaient les préparatifs de la procession de sainte Catherine, et suivant sa coutume, Rose se chargeait de la décoration de la statue. Dans la dernière année de sa vie, il arriva que, trois jours avant la procession, sa main droite enfla de telle sorte qu'il lui fut impossible d'en faire usage; elle dut se borner à présider aux préparatifs de la fête, mais sans y prendre part directement. Les médecins lui firent une saignée, examinèrent la main malade et déclarèrent le cas fort grave. Gonzalve, qui se trouvait présent, en fut effrayé. Rose souffrait cruellement, elle ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pouvoir solenniser cette glorieuse journée ainsi qu'elle avait coutume de le faire[1]. Après la procession, la statue fut reportée à la maison du receveur des domaines pour être dépouillée de ses ornements. Rose s'agenouilla et lui adressa une fervente prière; au bout de quelques instants elle se releva vivement, demanda des ciseaux à l'épouse de Gonzalve et commença à détacher les colliers et les bagues dont l'image

[1] Bolland., *l. c.,* ch. xx, p. 956. — Gonzalez, *op. c.,* ch. XIII, p. 56. — Ott, *op. c.,* ch. xx, p. 156 et suiv.

était couverte. Marie de la Massa, la voyant occupée de la sorte, ne put s'empêcher de lui dire : « Au nom » du ciel, prenez garde, mon enfant, vous allez » estropier tout à fait votre main malade. » Mais la sainte lui répondit en riant et sans interrompre son travail : « Celui qui m'a donné ma main m'en a rendu » l'usage. »

Une heure après, Gonzalve, étant venu, vit avec étonnement Rose armée de ciseaux; il s'approcha d'elle, regarda sa main et la reconnut parfaitement guérie. Il en éprouva une joie extrême et demanda à sa fille d'adoption comment la chose s'était passée. « Au moment où je finissais ma prière, lui dit-elle [1], » j'ai senti qu'une force inconnue se répandait dans » mes membres, l'enflure et la douleur avaient disparu, et un inexprimable sentiment de bien-être et » de joie remplissait mon âme. »

On fit venir les médecins qui avaient vu la main peu d'heures auparavant. Ils déclarèrent que cette guérison ne pouvait s'attribuer qu'au miracle [2].

Cependant Rose avançait rapidement vers le terme de son pèlerinage terrestre. Quatre mois avant sa mort elle eut une vision dans laquelle la dernière maladie qu'elle devait subir lui fut montrée dans tous ses détails [3]. Il lui fut annoncé que ce qu'elle avait

[1] Bolland., *l. c.,* ch. xx, p. 956. — Gonzalez, *op. c.,* ch. XIII, p. 56. — Ott, *op. c.,* ch. xx, p. 156 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] Bolland., *l. c.,* ch. XXVII, p. 977 et suiv. — Gonzalez, *op. c.,* ch. XIX, p. 71 et suiv. — Ott, *op. c.,* ch. XXVII, p. 216 et suiv.

souffert en sa vie, tant par les maladies que par ses mortifications volontaires, ne pouvait être comparé à ce qui lui restait à souffrir. Elle sut que chaque membre de son corps aurait son supplice particulier, qu'elle endurerait la même soif que le Sauveur avait soufferte sur la croix, et que d'intolérables ardeurs pénétreraient jusqu'à la moelle de ses os. Rose accepta tout avec la plus entière soumission. Elle fit part de ce qui l'attendait à son amie, la femme de Gonzalve, et lui dit[1] : « Ma chère mère, dans quatre » mois je m'en irai de ce monde; les souffrances de » ma dernière maladie seront épouvantables, et la » plus grande de toutes sera une soif inextinguible. » Ne m'abandonnez pas alors, je vous en supplie, et » ne refusez pas à mon palais desséché et à mes en- » trailles embrasées le rafraîchissement dont j'aurai » besoin. » Marie de la Massa, convaincue que Rose lui parlait très-sérieusement, promit de faire ce qu'elle lui demandait quand le moment serait venu.

Dans une autre occasion notre sainte dit encore à Marie[2] : « C'est chez vous, dans votre maison, que je » rendrai le dernier soupir; je vous conjure d'aider » alors ma mère à revêtir mon cadavre et à le déposer » dans le cercueil, et de veiller à ce que personne autre » n'y touche; je vous demande cette dernière preuve » d'amitié au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ[3]. »

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 977 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XIX, p. 71 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXVII, p. 216 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

Rose, afin de se préparer au moment où elle devait vider le calice amer qui lui était destiné, allait passer tous les jours de longues heures à la chapelle du Rosaire, pour se mettre sous la protection de la très-sainte Vierge. Marie la soutenait, l'encourageait et avait avec elle de célestes entretiens. Un matin, tandis que Rose se trouvait à la chapelle, Jean de Tinio Almanza, ami des familles de Flores et de la Massa, y vint par hasard; il s'approcha de la sainte et se recommanda à ses prières. Mais Rose, le regardant le visage enflammé, lui dit : « Ah! c'est à vous à prier » pour moi, car je vais avoir grand besoin de soutien. » Tinio conclut de ces paroles que Rose avait eu connaissance par révélation de sa mort prochaine et des douleurs qui devaient l'accompagner [1].

A la fin du mois de juillet, trois jours avant l'époque qui lui avait été fixée comme devant être celle du commencement de la lutte suprême, la sainte se rendit à la demeure de ses parents pour prendre un congé définitif de la petite cellule qui avait été pour elle le paradis terrestre. Là, se croyant seule, elle entonna son chant du cygne d'une voix qui semblait être un écho du ciel, et dans des paroles d'un rhythme admirable, elle recommanda sa mère à la protection divine et supplia saint Dominique, sous la bannière duquel Marie de Flores devait bientôt s'enrôler, de la soutenir et de la consoler dans son abandon. Marie, qui se trouvait

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 977 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XIX, p. 71 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXVII, p. 216 et suiv.

à petite distance et écoutait en secret, ressentit comme un frisson jusqu'au fond de son cœur. Toutefois elle espéra que le malheur dont elle se voyait menacée était encore éloigné. Trois jours plus tard elle reconnut que le chant sublime de sa fille avait été le dernier qu'elle dût articuler sur la terre.

---

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

### Dernière maladie et mort de Rose.

Le 31 juillet, Rose, encore bien portante, s'était séparée de la famille de ses hôtes à son heure accoutumée. Mais à minuit on l'entendit pousser un cri lamentable. Marie de la Massa accourut avec ses filles et ses servantes, elles trouvèrent Rose étendue à terre, les membres roides et immobiles. Sa respiration haletante et un faible reste de voix annonçaient seuls qu'il y avait encore une étincelle de vie en elle. On lui demanda ce qu'elle avait, elle répondit avec une peine infinie et en paroles entrecoupées que la mort s'était emparée de tout son être [1]. « Voulez-vous un médecin ? dit la femme de Gonzalve, pleine d'une douloureuse angoisse. — Le médecin céleste, » répondit-elle. On s'empressa de faire avertir Marie de Flores et de mettre Rose dans un lit. Malgré les douleurs atroces auxquelles elle était en proie, elle gémit de se voir sur une couche aussi commode, et demanda, mais en vain, qu'on voulût bien l'étendre sur le plancher [2].

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*
[2] Bolland., ch. VIII, p. 922. — Ott, *op. c.*, ch. VIII, p. 63.

La sainte malade ne pouvait ni se remuer ni rester tranquille. Une sueur glaciale coulait de son front; sa respiration semblait comprimée par un poids énorme; ses artères battaient d'une façon désordonnée. De temps en temps, son corps, presque vide de sang, se gonflait et était agité par d'effrayantes convulsions; elle ne paraissait éprouver de soulagement qu'en prononçant doucement le nom de Jésus [1].

Le confesseur de Rose vint la voir dès l'aube du jour et fut ému jusqu'au fond des entrailles en contemplant ce spectacle qui semblait un renouvellement des scènes du Calvaire. Les médecins les plus fameux de Lima le suivirent de près, et après une consultation, ils déclarèrent que, cette maladie étant surnaturelle, la science humaine se trouvait impuissante à la traiter [2].

Le confesseur engagea Rose à découvrir aux gens de l'art ce qu'elle éprouvait, et comme elle hésitait par humilité, il le lui ordonna au nom de la sainte obéissance. Elle fit un effort suprême et dit [3] : « Je reconnais que je mérite ce que je souffre, mais je ne savais pas que tant de douleurs pussent accabler le corps humain et se partager ainsi entre tous ses membres. Il me semble qu'une boule de fer rougie au feu roule à travers mes tempes, qu'une pique embrasée

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 978 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XIX, p. 73 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXVII, p. 221 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

» me va de la tête aux pieds, et qu'un brûlant poi-
» gnard, fixé à mon côté gauche, me perce le cœur.
» Ma tête est comme serrée par un casque de feu, et
» frappée continuellement de coups de marteau. Mes
» os tombent lentement en poussière, leur moelle est
» desséchée et s'en va en cendre. Chaque articulation,
» chaque membre est livré à un supplice particulier que
» je ne saurais décrire, et pour lequel je ne trouve pas
» de comparaison. Une seule chose m'est évidente,
» c'est que j'avance peu à peu vers le terme de ma
» vie. Mes souffrances doivent durer encore plusieurs
» jours, et ce qui m'afflige c'est de rester si longtemps
» à la charge de mes hôtes et de ceux qui m'entou-
» rent. Que d'ailleurs Dieu accomplisse en moi son
» adorable volonté, je ne refuse ni la mort ni ces dou-
» leurs, plus cruelles mille fois que la mort. »

Les médecins furent fort étonnés de cette déclaration; ils ne pouvaient pas douter de la vérité des paroles de Rose, et cependant les symptômes extérieurs ne trahissaient aucun mal mortel, même le pouls n'annonçait pas de fièvre. La douce vierge confia à son confesseur que les médecins s'efforceraient en vain de découvrir le caractère et la nature de sa maladie, à laquelle il n'y avait d'autre remède à opposer que la patience. Voulant cependant faire quelque chose, les gens de l'art ordonnèrent qu'on fît prendre à la malade un cordial d'un goût exquis, destiné à soutenir ses forces. Rose, se souvenant du fiel et du vinaigre présenté à son céleste Époux mourant sur la croix, refusa le cordial, mais Gonzalve, auquel elle avait voué une

complète soumission, lui ayant ordonné de l'avaler, elle fit taire sa répugnance.

Après le départ des médecins, notre sainte supplia Marie de la Massa de veiller à ce qu'on la laissât quelques jours parfaitement seule, sans autre société que l'amour et la souffrance. Mais son désir ne fut pas accompli; sa mère, poussée par l'inquiétude, revint bientôt auprès d'elle et, la trouvant de plus en plus faible, l'accabla de questions sur son état, dans le vain espoir que la science humaine pourrait la guérir, et lui ordonna de lui répondre catégoriquement, et en entrant dans le détail de ses souffrances. Rose, se souvenant de l'obéissance parfaite que le Seigneur avait exercée sur la croix, prit la parole, et après avoir répété ce qu'elle avait dit précédemment, elle ajouta : « Le feu qui consume mon intérieur devient de plus » en plus ardent, des tenailles rougies me déchirent, » en même temps un froid glacial s'empare de mes » extrémités. Ma langue, mon palais, ma gorge, mes » lèvres sont dépouillés de leur peau et desséchés par » la soif. Les douleurs de ma tête augmentent sans » cesse. Voilà, chère mère, tout ce que je puis vous » dire, je ne saurais m'expliquer plus clairement [1]. » A ces mots, Marie de Flores se mit à pleurer amèrement, et Rose, émue de ces larmes, comme Jésus l'avait été jadis de celles des filles de Sion, lui dit : « Chère mère, ne pleurez pas sur moi ! »

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 978 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XIX, p. 73 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXVII, p. 221 et suiv.

La sainte passa le 6 août, jour de la Transfiguration, non sur le Thabor, mais sur le Calvaire. Des souffrances naturelles vinrent s'ajouter à celles qu'elle éprouvait, comme pour lui donner l'occasion d'exercer à un degré plus héroïque encore la vertu de patience, et afin de faire comprendre à ceux qui l'entouraient que sa mort ne pouvait plus être éloignée [1]. D'abord le côté gauche de son corps fut paralysé, et elle ne put plus se servir que de la langue; l'usage de ce dernier organe lui fut laissé afin qu'elle continuât à publier les louanges de Dieu jusqu'à son dernier soupir. On employa différents moyens pour lutter contre la paralysie, ils n'eurent d'autre effet que d'augmenter les maux de Rose; elle devint incapable de faire le moindre mouvement sans assistance étrangère. Le 17 août, elle fut attaquée d'une péripneumonie, d'un asthme et d'une sciatique; puis vinrent des coliques affreuses, la goutte au pied droit, et enfin une fièvre inflammatoire [2]. « Une semblable » chaleur était nécessaire, disent à ce propos les bio» graphes, pour flétrir cette rose unique de son espèce, » et dont la floraison incomparable réjouissait les anges » et les hommes! On ne comprend pas qu'elle ait pu » supporter aussi longtemps de semblables douleurs, » mais la méilleure manière de mourir pour Notre-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 978 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XIX, p. 73 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXVII, p. 221 et suiv.

[2] *Ibid.*

» Seigneur consiste à mourir peu à peu, lentement et » avec pleine connaissance ! »

Au milieu de tant de souffrances affreuses, dont notre faiblesse s'épouvante, Rose se montrait sereine et parfaitement satisfaite.

Elle avait vu autrefois, dans la merveilleuse vision que nous avons rapportée, son Fiancé céleste déposer toutes ces douleurs dans l'un des plateaux de la balance, mais il avait placé aussi dans l'autre les grâces nécessaires pour les supporter et donné à l'humble vierge un avant-goût de la gloire et des joies qu'il lui réservait pour l'éternité. Elle conservait, par conséquent, une confiance et un calme inaltérables; elle soupirait, mais sans se plaindre, et une fois même on l'entendit s'écrier[1] : « Seigneur, que votre » très-sainte volonté s'accomplisse en moi, chargez » de plus en plus le plateau de la balance, augmentez » mes souffrances, mais daignez augmenter aussi ma » patience, ne me refusez pas votre assistance, car » sans vous je ne puis rien ! » De temps en temps, elle était prise de violents crachements de sang, alors on l'entendait chanter d'une voix douce, mais très-affaiblie, la strophe suivante[2] :

» O Seigneur, ne me reprenez pas dans votre » colère, ne me châtiez pas dans votre fureur; la voix » de mon sang crie miséricorde; c'est dans mon sang

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 978 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XIX, p. 73 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXVII, p. 221 et suiv.

[2] *Ibid.*

» que je lave mes péchés pour trouver grâce devant » vous! »

Souvent aussi elle s'adressait au crucifix qu'elle tenait constamment serré sur son cœur et lui disait[1] : « O mon adorable Jésus, lorsque autrefois je vous sup» pliais de m'envoyer des douleurs, je croyais que » vous m'en destiniez de semblables à celles qui me » sont depuis longtemps connues, mais vous m'en » accordez d'autres : bénies soient votre libéralité et » votre miséricorde! »

Quelqu'une des personnes qui l'entouraient lui ayant exprimé une profonde compassion au sujet de la paralysie qui avait envahi la moitié de son corps, elle lui répondit d'un air enjoué et sur le ton de la plaisanterie[2] : « J'avais exprimé il y a quelque temps au » Seigneur le désir d'accueillir et d'élever un petit » orphelin, afin de l'envoyer annoncer l'Évangile aux » idolâtres, et Dieu a jugé à propos de m'en donner » deux, je porte l'un sur mon pied, l'autre sur mon » bras gauche, y a-t-il de quoi se plaindre? »

Rose ne demanda qu'une chose à son céleste Époux, à savoir, de modérer un peu ses épouvantables maux de tête, car elle craignait qu'ils ne finissent par lui enlever l'usage de la raison. Elle fut exaucée et conserva jusqu'au dernier moment la parfaite lucidité de son esprit, parfois seulement elle eut de profonds éva-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 960 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XXI, p. 73 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXVII, p. 221 et suiv.

[2] *Ibid.*

28

nouissements ; ceux qui l'entouraient, sa mère surtout, crurent qu'elle dormait et voulurent voir dans ce prétendu sommeil un symptôme d'amélioration. Marie de Flores exprima cet espoir à sa fille. Mais Rose, convaincue de sa mort prochaine, lui dit avec une douce compassion : « Non, ma mère, je n'ai pas dormi et le » sommeil n'approchera plus de mes paupières ; je ne » suis pas éloignée du but ; — avant d'y arriver il » faut que je vide jusqu'à la dernière goutte le calice » que m'a préparé mon Bien-aimé. »

A tous les maux qu'endurait notre sainte vint s'ajouter une soif ardente, inextinguible et semblable à celle que Jésus avait soufferte sur le Calvaire. Elle regarda Marie de la Massa d'un œil voilé par les larmes, et lui demanda un peu d'eau, disant que du fiel et du vinaigre lui paraîtraient doux si elle en pouvait avoir. Marie, bien que saisie de pitié, lui répondit qu'elle ne pouvait céder à son désir, les médecins ayant défendu formellement de lui donner à boire. Rose lui rappela la promesse qu'elle lui avait faite quatre mois auparavant, et son amie ayant persisté dans ses refus, il ne lui resta plus qu'à s'écrier de sa langue desséchée, comme le Sauveur, dont elle partageait les douleurs : « *J'ai soif*[1] ! »

Cependant les symptômes d'une fin prochaine commençaient à se manifester[2]. Rose en éprouvait une

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVII, p. 978 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XIX, p. 73 et suiv. — Ott, ch. XXVII, *op. c.*, p. 221 et suiv.

[2] Bolland., *l. c.*, ch. XXVIII, p. 981 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, *l. c.* — Ott, *op. c.*, ch. XXVIII, p. 227 et suiv.

joie intime, elle ne songeait plus à son corps et ne s'occupait que du soin de son âme. Elle eut encore assez de force pour faire une confession générale de sa vie; elle la fit avec une contrition parfaite et en répandant des torrents de larmes. On lui administra les derniers sacrements trois jours avant sa mort. Lorsqu'elle apprit qu'on lui apportait le saint viatique, elle sembla reprendre à la vie; et incapable de contenir sa joie, elle tomba dans une profonde extase, pendant laquelle cependant, au grand étonnement des assistants, elle put répondre au prêtre qui lui présentait la sainte hostie. On croyait voir, disent les biographes, un brûlant séraphin prosterné devant le trône de Dieu. Lorsqu'elle eut reçu le corps du Seigneur, elle resta pâle et sans mouvement; son confesseur, le P. de Lorenzana, fut obligé de la rappeler à elle-même pour s'assurer qu'elle l'avait avalé. Elle reçut l'extrême-onction avec les plus vifs transports, comme si elle allait au triomphe et non à la mort, car elle était sûre de son salut éternel, et son Époux céleste lui avait révélé qu'elle n'aurait point à passer par les flammes du purgatoire[1]. Souvent elle récitait à voix parfaitement intelligible le symbole des apôtres, et elle exprimait son bonheur d'être une enfant de la sainte Église catholique, dans laquelle elle avait vécu, dans laquelle elle voulait mourir. Elle se reconnut publiquement fille indigne de l'ordre de Saint-Dominique, et demanda qu'on plaçât devant elle son scapulaire blanc, afin d'avoir toujours

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVIII, p. 981 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, *l. c.* — Ott, *op. c.*, ch. XXVIII, p. 27 et suiv.

sous les yeux l'étendard auquel elle avait juré de demeurer fidèle jusqu'au dernier soupir.

Le P. Barthélemy Martinez, prieur du couvent de Sainte-Madeleine de Lima, et qui avait été pendant cinq années le directeur de Rose, étant venu la voir, elle le supplia de réciter à haute voix une prière pour tous ceux qui l'avaient offensée, et elle la répéta après lui avec l'expression de la plus tendre charité.

Elle fit venir ensuite la domesticité du receveur des domaines royaux, et bien que personne de la maison n'eût jamais eu à se plaindre d'elle, elle demanda pardon à chacun du mal ou du scandale qu'elle pourrait lui avoir causé. Rose dit aux assistants qu'elle regrettait de demeurer encore deux jours à leur charge et les pria de supporter cet ennui avec patience, afin de ne pas perdre la récompense que le Seigneur accorde toujours à l'exercice de cette vertu. Tous les témoins de cet acte d'humilité si profond et si vrai fondaient en larmes, car ils chérissaient Rose de Flores et ne pouvaient se consoler de la perdre.

Gonzalve de la Massa savait que notre sainte, en sa qualité de dominicaine, désirait être enterrée auprès des membres de l'ordre. Mais il craignait qu'un conflit ne s'élevât à ce propos entre les dominicains et la paroisse; cependant il ne voulut pas découvrir sa perplexité à Rose, de peur d'effaroucher son humilité. L'idée lui vint alors de rédiger une pétition par laquelle la mourante demandait à être ensevelie chez les frères prêcheurs; elle la signa, croyant que la coutume exigeait cette formalité; du reste, elle ne

s'occupa en aucune façon des derniers devoirs à rendre à son corps[1].

Les douleurs physiques de Rose augmentaient d'heure en heure; elle les supportait avec un courage héroïque et s'écriait[2]: « Coupez, brûlez, broyez, » Seigneur; ne m'épargnez pas, j'en mériterais davan- » tage encore. » Un pieux prêtre, placé à côté d'elle, lui dit pour la consoler: « Vous voyez déjà devant » vous le terme de vos maux; votre âme, purifiée par » la souffrance, va se réunir pour l'éternité au céleste » Époux. — Oui, mon père, se hâta de lui répondre » Rose, c'est pourquoi je le supplie de ne pas me don- » ner de relâche ici-bas. »

On voyait qu'à mesure que le corps de la sainte approchait de la dissolution, son âme devenait plus forte et plus joyeuse. Les ravissements devenaient aussi plus fréquents et plus doux. Revenant d'une de ces extases, elle dit au P. François Niceto, qui veillait auprès d'elle[3]: « O mon père, s'il me restait plus de » temps, j'aurais à vous raconter des choses ineffables » de l'éternité et de la douceur infinie de Dieu. Je pars » le cœur plein de joie; je m'élance vers le ciel » pour jouir à jamais de la présence de Celui que j'ai » toujours cherché ici-bas. »

Marie de Flores se trouvait à côté de sa fille expirante; mais son époux, malade lui-même, n'avait pas

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVIII, p. 981 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, *l. c.* — Ott, *op. c.*, ch. XXVIII, p. 227 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

pu venir. Rose supplia qu'on le cherchât, car elle ne voulait quitter la terre que munie de la bénédiction de ses parents. On porta Gaspard de Flores à la maison de la Massa; lorsqu'il vit sa fille, il fondit en larmes; il y eut un moment de silence solennel. Rose, saisissant les mains de son père, les baisa avec respect et lui dit[1] : « Je vais quitter la vie terrestre que » vous m'avez donnée; — placée sur le seuil de » l'éternité, j'implore votre dernière bénédiction. » Après l'avoir reçue, et celle de sa mère ensuite, elle voulut avoir aussi celle de Gonzalve et de Marie de la Massa, auxquels elle avait voué une affection filiale. Elle fit alors approcher deux de ses frères, et, d'une voix très-émue, elle leur recommanda d'aimer, de respecter et de servir très-fidèlement leurs père et mère. Ensuite elle appela les deux filles cadettes de Gonzalve, que leur innocence lui avait rendues particulièrement chères, et leur adressa une très-touchante exhortation sur la crainte de Dieu, sur l'obéissance et la soumission que des enfants chrétiens doivent aux auteurs de leurs jours. Enfin elle donna d'admirables conseils aux serviteurs de la maison. « Ce n'était pas une femme qui parlait, — dit le pre- » mier historien de la sainte; — on croyait entendre » un apôtre. »

La parfaite lucidité de Rose fit croire au P. de Lorenzana qu'elle passerait encore la nuit. Il était huit heures du soir, vigile de la fête de saint Barthélemy. Le père

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVIII, p. 981 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, *l. c.* — Ott, *op. c.*, ch. XXVIII, p. 227 et suiv.

se disposa à partir pour assister aux offices de la nuit. Rose le supplia de lui donner une dernière bénédiction. « Je vous la donnerai demain matin, répondit Loren- » zana; je reviendrai de très-bonne heure. — Je vous » assure, mon père, que dans quatre heures je ne » serai plus sur la terre, répliqua Rose; je suis conviée » au banquet céleste; le moment du départ est fixé; » je suis prête. » Elle prononça ces paroles d'un air joyeux et riant. — Vierge sage, sa lampe était préparée; elle voyait les portes éternelles s'ouvrir, et elle entendait déjà la voix qui criait : *Voici l'Époux!*

Dans la dernière heure de sa vie, la sainte vit à côté de son lit sa mère inondée de larmes, image vivante de la douleur. Elle la regarda pendant quelques instants avec l'expression de la plus douce sympathie, puis on lui entendit prononcer d'une voix encore distincte ces mots : « Seigneur, je la remets » entre vos mains; fortifiez-la, soutenez-la et ne per- » mettez pas que son cœur soit brisé par l'afflic- » tion! »

Bientôt après, elle supplia l'un de ses frères de lui retirer ses coussins afin qu'elle eût le bonheur de *mourir sur le bois* comme son Rédempteur. On s'empressa de céder à ce désir, et un joyeux sourire illumina le visage de Rose. Elle demanda le cierge bénit, se munit du signe de la croix, leva les yeux au ciel et mourut avec une pleine connaissance, sans manifester la moindre crainte et en prononçant ces paroles : « Jésus, Jésus, soyez avec moi! »

Minuit venait de sonner, la fête de l'apôtre saint

Barthélemy commençait; Rose avait trente et un ans et cinq mois moins quelques jours.

La dernière prière de la sainte fut exaucée; au moment où elle expirait, Marie de Flores, divinement consolée, fut obligée de se retirer pour celer à tous les yeux la joie surnaturelle qui remplissait son cœur.

---

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

### Aspect du corps, convoi de Rose.

Aussitôt que Rose eut rendu le dernier soupir, une aimable rougeur se répandit sur son visage, sa bouche prit l'aspect du sourire, ses yeux s'animèrent d'un céleste éclat, et ses traits, naguère contractés par la souffrance, retrouvèrent la parfaite régularité et l'incomparable beauté dont ils avaient brillé jadis; son aspect avait quelque chose de si radieux et de si vivant que les assistants se prirent à douter de sa mort[1]. On approcha un miroir de sa bouche pour voir si elle respirait encore, mais il n'y avait plus aucun symptôme de vie dans ce corps virginal; on retira donc le miroir, c'était le premier et ce fut aussi le dernier qui eût jamais reflété cet angélique visage.

Marie de Flores et l'épouse de Gonzalve vêtirent le corps et le déposèrent dans le cercueil; voulant le couronner de fleurs et n'en trouvant pas sous la main, elles prirent la guirlande dont Rose avait orné

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XXVIII, p. 981 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, *l. c.* — Ott, ch. XXVIII, p. 227 et suiv.

naguère l'image de Catherine de Sienne et la placèrent sur la tête de la défunte.

Tandis que ces choses se passaient dans la demeure du receveur des domaines, une très-sainte âme de Lima eut une merveilleuse vision. Elle aperçut, au milieu d'un chœur de vierges et d'anges, Rose, brillante comme le soleil, vêtue d'une robe de la plus éclatante blancheur, tenant une palme à la main et ayant la tête découverte; elle la vit s'approcher d'un trône magnifique sur lequel était assise Marie, Reine du ciel, munie d'une splendide couronne qu'elle déposa en souriant sur le front de la vierge péruvienne [1].

Au même moment, Aloysia de Serrano, l'une des compagues les plus intimes de notre sainte, eut une vision semblable. Rose et Aloysia s'étaient promis que celle des deux qui mourrait la première en avertirait l'autre, si Dieu le permettait [2]. Aloysia se trouvait dans la maison paternelle durant la nuit du décès de son amie; elle fut réveillée par une très-brillante lumière qui remplit sa chambre et vit également Rose monter au ciel, vêtue de blanc, la palme à la main, au milieu d'un chœur de saints et d'anges qui chantaient d'admirables cantiques, et couronnée ensuite par la Mère de Dieu. Aloysia fit part de la vision aux théologiens les plus doctes de Lima; ceux-ci déclarèrent, après examen, qu'elle venait du Seigneur et que « l'illusion y était étrangère ».

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIV, p. 920. — Le même fait se présente dans l'histoire de sainte Catherine de Sienne.

[2] *Ibid.*

Un troisième fait surnaturel se passa dans la maison mortuaire. Une des personnes les plus pieuses de la ville vit une troupe d'anges qui entouraient le cercueil de Rose, et elle entendit leurs chants harmonieux. Le Seigneur lui révéla ensuite que l'enterrement de sa mystique épouse serait une des cérémonies les plus belles et les plus imposantes qu'on eût jamais vues dans le nouveau monde, et lui dit que, loin d'y employer des tentures noires, on n'en devait prendre que de blanches, comme étant seules convenables pour une aussi joyeuse solennité. La personne fit part de ce qu'elle avait vu et entendu à Marie de la Massa et répéta sa déposition à l'autorité ecclésiastique, sous la foi du serment[1].

Mais ce qu'il y eut de plus merveilleux encore, ce fut la disposition des cœurs de ceux qui avaient le plus aimé Rose, et qui maintenant entouraient sa dépouille mortelle. La joie débordait de toutes parts, les visages exprimaient la plus vive allégresse ; Rose semblait avoir obtenu de Dieu le pouvoir de faire part de son bonheur à ses parents, à ses amis, à ses anciennes compagnes. Les femmes qui étaient auprès du corps se sentirent intérieurement poussées à entonner des cantiques d'actions de grâces, comme pour prouver que ce n'était ni le temps ni le lieu de pleurer et que chacun devait se réjouir[2].

Cependant la nouvelle de la mort de la fille des Flores s'était répandue avec une inconcevable rapi-

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIV, p. 920.
[2] *Ibid.*

dité dans la populeuse capitale du Pérou. Dès que le jour commença à poindre, on accourut en foule à la maison du receveur des domaines royaux. Le père de Lorenzana fut un des premiers à venir; lorsqu'il entra dans la chambre où était couchée Rose, belle, calme, couronnée de fleurs, et dans sa simple et virginale parure, il s'écria à haute voix d'un ton inspiré : « Bénis sont les parents qui vous ont donné le jour, ô » Rose incomparable, bénie est l'heure qui vous a vue » naître. Vous êtes bénie vous-même, fille bienheureuse » de notre saint père Dominique, car vous jouissez de » la vue de votre Créateur au ciel. Vous êtes morte » comme vous aviez vécu; jamais vous n'avez souillé » par le péché votre robe baptismale, vous avez porté » aux cieux votre innocence et votre pureté immaculée; » vous avez le droit de suivre l'Agneau partout où il va. »

Les fidèles s'approchaient du corps, lui faisaient toucher des chapelets, enlevaient les fleurs qui avaient été auprès de la sainte et des débris de ses vêtements; on fut obligé d'établir une garde pour mettre un terme à ces pieux larcins.

L'aspect du corps remplissait d'un religieux étonnement ceux qui le contemplaient, une mystérieuse lueur l'entourait. On avait en vain essayé de fermer les yeux de la défunte, ils étaient restés entr'ouverts, et loin de présenter la fixité de la mort, ils avaient une expression incomparablement douce et sereine [1].

Le concours augmentait d'heure en heure, le peuple remplissait la vaste maison, la cour, les jardins de

[1] Bolland., *l. c.*, ch. XIV, p. 920.

l'hôtel de Gonzalve; les rues voisines mêmes étaient encombrées de monde. De la Massa avait fait ouvrir les portes, afin qu'on pût aller et venir à volonté. Bientôt le vice-roi dut envoyer sa garde personnelle pour veiller au maintien de l'ordre.

La noblesse, le clergé, les soldats, les bourgeois et les artisans, tous les rangs de la société, en un mot, continuèrent à arriver en foule pendant toute la journée pour rendre honneur à la fille d'un vieux soldat privé des biens de la fortune, et qui avait vécu, elle-même, cachée, ignorée et dans la retraite la plus profonde. Jamais la mort d'une personne couronnée n'avait produit un semblable mouvement, c'était un élan en quelque sorte miraculeux, ou plutôt encore c'était l'accomplissement de la volonté du Seigneur, qui avait décidé que cette gloire serait rendue à sa chaste fiancée; c'était la canonisation de Rose par la voix populaire.

On savait que le convoi funèbre devait avoir lieu dans la soirée de la Saint-Barthélemy. Bien avant l'heure fixée, les rues et les places par où le cortége devait passer furent encombrées de monde; les fenêtres, les lucarnes, les toits et les terrasses des maisons étaient garnis de fidèles. Turribius, le saint archevêque de Lima, qui avait l'intention d'aller à l'hôtel de Gonzalve, essaya inutilement de percer le flot populaire et dut se rendre directement à l'église des dominicains pour y attendre le corps [1].

[1] Bolland., *l. c.*, *Gloria posthuma*, ch. I, p. 984 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XX, p. 78 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIX, p. 237 et suiv.

Cependant les corporations, les ordres religieux, le clergé, les membres du chapitre métropolitain, lesquels n'assistent habituellement qu'à l'enterrement des archevêques, s'étaient mis en marche, bannières déployées et revêtus de leurs plus somptueux ornements, quoique personne n'eût songé à les inviter à rendre de semblables honneurs à l'humble vierge péruvienne. Bientôt on vit paraître le conseil royal, la noblesse et les autorités militaires. La bourgeoisie, et les chefs des artisans s'associèrent également à cette imposante manifestation [1].

Une heure avant l'Angelus du soir, la grande porte de l'hôtel du receveur des domaines s'ouvrit, et l'on vit paraître la civière sur laquelle Rose était étendue à visage découvert. Les membres du grand chapitre demandèrent à être admis les premiers à l'honneur de porter le corps; ceux de l'audience royale leur succédèrent, et après eux les chefs des ordres religieux eurent leur tour. La garde du vice-roi accompagna la civière, pour faire faire place au cortége et pour protéger les restes de Rose, car beaucoup de gens cherchaient à s'emparer des fleurs et des divers ornements dont ils étaient couverts, afin de les conserver comme autant de précieuses reliques. C'était une marche triomphale, bien plutôt qu'un convoi funèbre; de tous côtés on entendait résonner le cri enthousiaste : « Voyez, voyez notre sainte! »

[1] Bolland., *l. c., Gloria posthuma*, ch. I, p. 984 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XX, p. 78 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIX, p. 237 et suiv.

Arrivé au seuil de l'église des dominicains, que Rose avait si souvent franchi, on déposa la civière pour asperger le corps d'eau bénite. Le peuple put voir alors le visage, qu'encadrait un léger voile blanc. Cet admirable visage était si souriant, si coloré, et d'une si parfaite beauté qu'un grand nombre de voix s'écrièrent : « Cette fille n'est pas morte; elle n'est » qu'endormie[1] ! »

Bientôt on transporta les restes de Rose dans la chapelle du Rosaire, et on les plaça sur un catafalque. Alors un touchant miracle se manifesta à tous les regards; l'image de Marie, aux pieds de laquelle Rose avait si souvent prié, sembla s'animer : des flots de lumière l'entouraient, et les yeux de la Reine du ciel se fixèrent avec une ineffable expression d'amour sur les restes de sa fidèle servante. A cette vue un immense cri de joie et de reconnaissance s'échappa de toutes les poitrines, et la chapelle ne fut plus assez vaste pour contenir ceux qui voulaient y pénétrer.

Le corps demeura exposé et confié à la vigilance des pères les plus anciens de la maison. Pendant la célébration solennelle des obsèques, un grand nombre de malades, d'estropiés et de gens affligés de maux divers purent toucher les restes de la sainte, avec l'aide des religieux, et obtinrent la guérison radicale et instantanée de leurs souffrances. Ces miracles donnèrent une impulsion plus vive encore à l'enthou-

[1] Bolland., *l. c.*, *Gloria posthuma*, ch. I, p. 984 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XX, p. 78 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIX, p. 237 et suiv.

siasme populaire, et en dépit des efforts de la garde royale, le sanctuaire fut si complétement envahi que les chantres se virent dans la nécessité de quitter leurs stalles et de se réfugier sur les marches du maître-autel pour terminer l'office.

L'archevêque, le conseil royal, la cour suprême de justice, le chapitre métropolitain, et les membres de le haute noblesse restèrent tous jusqu'à la fin de la cérémonie. Lorsqu'on voulut enlever le corps pour le placer dans la fosse qui avait été ouverte à cet effet dans le cloître de Saint-Dominique, le peuple éclata en lamentations et demanda avec de si vives instances *qu'on lui laissât encore la chère Rose*, que, pour éviter une émeute, on se décida à remettre l'enterrement au jour suivant. Calmée par cette promesse, la foule commença à s'écouler; l'archevêque, ainsi que les autres grands personnages présents purent alors baiser les mains de celle qu'ils appelaient déjà *la sainte.* Toutefois un nouveau concours de fidèles ne tarda pas à se présenter, et ils arrivèrent en si grand nombre que Turribius crut prudent, pour prévenir le désordre, d'enjoindre aux pères de porter le corps à la sacristie. Mais la foule l'y suivit. On finit par déposer les reliques de Rose dans la chapelle des novices, à laquelle personne du dehors ne pouvait arriver.

Elles y restèrent durant la nuit sous la garde des religieux. Avant de s'en séparer, l'archevêque s'agenouilla, fit une longue prière et baisa une fois encore, avec le plus profond respect, la main de l'humble fille des Flores; les seigneurs de sa suite en firent autant,

quelques-uns d'entre eux ne se permirent que de toucher des lèvres les bords de la robe de la défunte[1].

Le lendemain matin, on plaça le corps sur le catafalque érigé dans la vaste chapelle du Rosaire. Puis les portes de l'église des dominicains furent ouvertes, le peuple s'y précipita en masse, l'affluence fut plus considérable encore que le premier jour, car la nouvelle de la mort de Rose s'était répandue avec une rapidité qui tient du prodige, et l'on arrivait de douze ou quinze lieues à la ronde, afin de la voir une dernière fois. Chacun voulait faire toucher au corps un chapelet, une médaille, un anneau, une couronne, ou quelque autre objet de dévotion, et en même temps le nombre des malades qui venaient implorer leur guérison augmentait de minute en minute. Les gardes du vice-roi ne réussissaient plus à maintenir l'ordre, et de nombreux miracles qui s'accomplissaient sous les yeux de tous donnaient un élan de plus en plus vif à l'enthousiasme général. On ne parvint pas à empêcher que les fleurs, les voiles et les ornements qui entouraient Rose ne fussent enlevés pièce à pièce. Il fallut la vêtir six fois dans le cours de la matinée, l'un des doigts même de la sainte avait été coupé et ne se retrouvait plus[2].

Le clergé s'était réuni au chœur de l'église pour la grand'messe, qui fut chantée par Pierre de Valence,

[1] Bolland., *l. c., Gloria posthuma*, ch. I, p. 984 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XX, p. 78 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIX, p. 237 et suiv.

[2] *Ibid.*

évêque de Guatemala; ce prélat avait sollicité la faveur de rendre les derniers honneurs à la défunte[1]. Mais pendant l'office, les mots : *Rose est sainte, que la sainte nous protége,* retentissaient dans l'église, les cris de la multitude avaient une puissance telle que l'on n'entendait plus les hymnes sacrées; les chantres, déroutés, quittèrent enfin leurs places et se groupèrent autour de l'autel, où l'office se termina à voix basse. Lorsque l'évêque s'approcha de la civière pour réciter les dernières prières, les lamentations, les gémissements et les larmes recommencèrent avec plus d'énergie que la veille, et la foule s'élança vers le catafalque avec une impétuosité si extraordinaire afin de voir, de toucher une dernière fois Rose et d'emporter quelque relique, que Pierre de Valence, pour éviter le désordre,engagea le prieur des dominicains à remettre encore l'enterrement. Le peuple en accueillit la nouvelle avec de joyeuses acclamations et se dispersa peu à peu[2].

Il était d'ailleurs inutile de se hâter d'ensevelir le corps; il était là dans toute sa fraîcheur et sa beauté, il restait parfaitement flexible, et comme l'âme l'avait laissé tout imprégné du parfum de ses vertus, il répandait une odeur exquise, mélange de lis et de roses, véritable émanation du paradis et dont ne pouvaient se rassasier ceux qui l'entouraient. Malgré la fumée

[1] Bolland., *l. c., Gloria posthuma,* ch. I, p. 984 et suiv. — Gonzalez, *op. c.,* ch. XX, p. 78 et suiv. — Ott, *op. c.,* ch. XXIX, p. 237 et suiv.

[2] *Ibid.*

des cierges, malgré les flots de poussière soulevés par les allants et les venants, le visage et les mains conservaient leur pureté parfaite, aucun signe de dissolution ne se manifestait [1].

Cependant le peuple s'écoula lentement, et l'église se trouvant vide vers l'heure de midi, les dominicains jugèrent le moment opportun pour procéder à l'enterrement. Le corps fut transporté en silence dans le cloître, placé dans un cercueil de bois de cèdre, descendu dans le caveau qui avait été disposé à cet effet et que l'on mura immédiatement. Après avoir terminé les prières d'usage, les religieux s'éloignèrent pour prendre leur repas. Mais la foule ne tarda pas à revenir, et ne trouvant plus le corps à l'église, elle se précipita dans le cloître, et chacun emporta un peu de poussière de la tombe de Rose [2].

Afin d'honorer davantage la sainte, on résolut de célébrer pour elle un service public et très-solennel. Ce service devait avoir lieu le 27 août, mais comme c'était un dimanche, la cérémonie fut remise au lundi 4 septembre; on remarqua avec étonnement que c'était précisément le jour où l'Église fête l'admirable vierge de Viterbe, autre Rose également glorieuse [3].

Le service fut fait à l'église des dominicains avec

[1] Bolland., *l. c.*, *Gloria posthuma*, ch. I, p. 984 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XX, p. 71 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXIX, p. 237 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

toute la pompe imaginable. L'archevêque, le vice-roi, les autorités et la noblesse de la capitale y assistèrent, le concours des fidèles fut immense. Un prêtre fit, avec une entraînante éloquence, le panégyrique de celle qui, dit-il, se trouvait maintenant en face du trône de Dieu; — il termina son discours en recommandant aux prières de Rose la ville de Lima et ses habitants.

A partir de ce jour, les fidèles se portèrent de plus en plus au tombeau de la sainte, qu'illustrèrent un très-grand nombre de miracles. Les maisons de la Massa et Flores et surtout la petite cellule du jardin devinrent de véritables lieux de pèlerinage; chacun voulait voir les endroits où Rose avait vécu, et les personnes les plus haut placées sollicitaient comme une insigne faveur quelque débris de ses vêtements ou d'autres objets lui ayant appartenu.

Mais ce qu'il y eut de bien plus admirable encore, ce fut l'immense mouvement religieux auquel la mort de notre sainte servit en quelque sorte de signal. De nombreux et authentiques documents ne permettent aucun doute à ce sujet. Dès le jour du convoi funèbre de la fille des Flores, une innombrable quantité de pécheurs endurcis se sentirent émus et ébranlés jusqu'au fond de l'âme. On vit pendant plusieurs mois les confessionnaux assiégés depuis l'aube du jour jusqu'à une heure avancée de la nuit, les nombreux membres des clergés séculier et régulier de Lima n'y pouvaient presque pas suffire. On n'entendait parler que de réconciliations, de restitutions, de cessation de scandales,

d'œuvres de charité et de mortifications; le peuple de la capitale était fier de compter un des enfants de la cité au nombre des saints de Dieu, et il ne se contentait pas de l'honorer en célébrant des fêtes pompeuses, il voulait se montrer digne d'elle! Cette prodigieuse rénovation ne se borna pas à Lima, ni même au vaste royaume du Pérou, elle s'étendit avec une miraculeuse rapidité à toute la Nouvelle-Espagne, elle s'empara des Européens et des indigènes; Rose avait satisfait à la justice éternelle; par la rigueur de ses pénitences et par la pratique des plus sublimes vertus au degré héroïque, elle avait effacé les scandales du passé et attiré ainsi la bénédiction du Seigneur sur les pays qui l'avaient vue naître.

---

## CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

### Translation des reliques de Rose.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la mort de Rose de sainte Marie. On avait cru que le concours de de ceux qui visitaient son tombeau diminuerait peu à peu. Le contraire était arrivé, car une innombrable quantité de grâces et de guérisons miraculeuses s'y obtenaient presque journellement. Le sépulcre de celle que tout le monde vénérait était, ainsi que nous le disions, dans le cloître des dominicains, où les femmes ne pouvaient pas arriver et où les hommes eux-mêmes venaient difficilement. Des plaintes générales s'élevèrent à ce sujet; la noblesse, le haut clergé, le

conseil royal et les chefs d'ordres se firent les interprètes des regrets de la population de Lima, et adressèrent une demande à l'archevêque [1], à l'effet d'obtenir que le corps fût transféré en une place plus convenable.

Turribius rendit une réponse favorable; nous citerons un passage de ce décret [2] : « Considérant, y est-il » dit, que Rose de sainte Marie, sœur du tiers ordre » de Saint-Dominique, est en haut renom de sainteté, » non-seulement dans la ville de Lima, mais dans le » royaume entier, nous permettons que son corps soit » enlevé du tombeau dans lequel il repose actuelle» ment et placé en un autre lieu plus décent, lequel » sera désigné par le R. P. Augustin de Vega, provin» cial de l'ordre des Frères prêcheurs. »

Il fut décidé que la translation des reliques aurait lieu le 18 mars, vigile de la fête de saint Joseph; l'on fit faire un cercueil en bois de cèdre, magnifiquement doré, pour les y déposer. Lorsque, dans la matinée du jour désigné, on ouvrit le tombeau, une odeur balsamique s'en exhala, et l'on trouva le corps exactement dans le même état qu'au moment où l'âme de Rose avait pris son essor vers le ciel. Un léger incarnat colorait encore ses joues, ses yeux ouverts avaient conservé leur douce et sereine expression, le même sourire angélique siégeait sur ses lèvres; les mains seules, que tant de larmes

[1] Bolland., *l. c.*, *Gloria posthuma*, § 3, p. 987 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. xx, p. 80 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. xxx, p. 246 et suiv.

[2] *Ibid.*

avaient arrosées pendant le convoi funèbre, étaient d'une blancheur moins éblouissante.

Après que le cercueil eut été fermé à double serrure, les religieux dominicains et les pères des différents ordres qui avaient des maisons à Lima se rendirent processionnellement du chœur au cloître; le père provincial et les prêtres assistants revêtus de leurs plus magnifiques vêtements sacerdotaux les suivaient. Bientôt après arrivèrent l'archevêque, le chapitre métropolitain, les vicaires généraux et les autres dignitaires de l'église de Lima. Six prêtres enlevèrent le cercueil, et tout le clergé se rendit en bel ordre à l'église. Celle-ci était entièrement tendue de somptueuses tapisseries et d'étoffes richement brodées d'or. Un grand catafalque, entouré d'une grande quantité de cierges posés sur des chandeliers d'argent, avait été préparé. L'archevêque monta à son trône, et le père provincial chanta la messe.

L'assistance était aussi nombreuse et aussi émue que lors de l'enterrement de Rose. Chacun avait apporté quelque objet de dévotion pour le faire toucher au cercueil de la sainte.

Après l'évangile, le P. Louis de Bilbao, orateur célèbre, professeur à l'université de Lima et censeur du saint office, monta en chaire. Ayant été pendant cinq années le confesseur de Rose, il avait eu occasion de connaître parfaitement les merveilles que le Seigneur avait opérées en elle. Jusqu'au moment où le sermon commença, l'église avait retenti de cris de joie, d'exclamations et de sanglots, mais alors un silence

solennel se fit, personne ne voulait perdre un mot du panégyrique de Rose. Bilbao rappela en paroles éloquentes sa vie pure et mortifiée, il peignit cette innocence parfaite conservée depuis le baptême jusqu'à la mort et que jamais le péché n'avait ternie; il parla de la charité et des œuvres de pénitence de celle que tous proclamaient sainte, des lumières extraordinaires et des grâces exceptionnelles dont le Seigneur l'avait comblée, et de son amour séraphique pour Dieu. Pendant la durée du sermon des larmes coulaient de tous les yeux, et toutes les fois que le prédicateur prononça le nom chéri de Rose chacun inclina la tête en signe de respect[1].

Lorsque Bilbao fut descendu de la chaire, Turribius s'approcha du catafalque et donna l'absoute. Puis le provincial des dominicains et les autres chefs d'ordre enlevèrent le cercueil, et en présence de la cour et des autorités de la ville, ils le déposèrent dans un caveau pratiqué à la droite du maître-autel. L'intérieur de ce caveau était entièrement doré, il fut entouré extérieurement d'un fort grillage, également doré, et disposé de façon que l'on pût voir le cercueil, mais non s'en approcher.

La confiance du public en Rose de sainte Marie grandit encore après cette translation. L'affluence des fidèles qui venaient prier auprès de son tombeau et y suspendre des *ex-voto* devint tellement considérable

[1] Bolland., *l. c.*, *Gloria posthuma*, § 3, p. 987 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. xx, p. 80 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. xxx, p. 246 et suiv.

que souvent il en résultait de l'embarras pour les prêtres qui officiaient au maître-autel. Il fut décidé qu'on transporterait le cercueil dans un autre lieu, et on désigna la chapelle de sainte Catherine de Sienne. C'était là que Dieu voulait que les restes de son humble servante fussent définitivement placés [1].

Cependant le saint-siége, instruit des merveilles qui avaient accompagné la vie et la mort de Rose et des miracles nombreux qui s'opéraient à son tombeau, envoya à l'archevêque de Lima un bref pour ordonner une enquête à ce sujet. L'audition des témoins, qui étaient au nombre de cent quatre-vingt-trois, commença le 17 mai 1630; elle fut plusieurs fois interrompue et se termina au mois de mai 1632 [2]. Suivant l'usage, on procéda ensuite à un nouvel examen des reliques. Jean de Texeda et Jean de Vega, docteurs en médecine, Aloyse de Molina, chirurgien, Jean de Velanzuela et Barthélemy de Tincio, secrétaires de la commission ecclésiastique, en furent chargés. L'examen eut lieu en présence du P. Gabriel de Carrate, provincial des dominicains. Les vêtements de Rose tombaient en poussière; ses os, parfaitement intacts, étaient couverts de chair desséchée. L'odeur balsamique était la même que lors de la première ouverture du cercueil.

Les examinateurs se rendirent aussi au cloître où se trouvait le premier tombeau de Rose; ils savaient

[1] Bolland., *l. c., Gloria posthuma,* § 3, p. 987 et suiv. — Gonzalez, *op. c.,* ch. XX, p. 80 et suiv. — Ott, *op. c.,* ch. XXX, p. 246 et suiv.

[2] *Ibid.*

que beaucoup de fidèles en emportaient de la terre, pour l'employer en cas de maladie[1]: ils s'attendaient par conséquent à trouver la fosse très-approfondie. Ils reconnurent, à leur grande surprise, que l'on voyait à peine que quelque peu de terre avait été enlevée, et ils en conclurent que Dieu renouvelait pour le tombeau de Rose le miracle qui avait eu lieu à celui de saint Raymond[2].

Le culte dont Rose était l'objet dura sans interruption jusqu'en 1640. En cette année les dominicains reçurent de leur supérieur général une lettre, datée de Rome, et qui leur enjoignait de se conformer à la bulle d'Urbain VIII, *Cœlestis Hierusalem cives*, du 5 juillet 1634. Cette bulle, qui défend de rendre un culte public aux personnes mortes en odeur de sainteté avant le jugement du saint-siége, n'avait pas encore été publiée à Lima et n'y était pas même connue. Toutefois les dominicains s'y conformèrent avec un louable empressement. Dès la nuit suivante ils enlevèrent de la chapelle de sainte Catherine les reliques de Rose, et tous les objets se rapportant à la vénération dont elle avait été jusqu'alors l'objet[3].

[1] Bolland., *l. c.*, *Gloria posthuma*, § 3, p. 987 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. xx, p. 80 et suiv. — Ott, ch. xxx, p. 246 et suiv. — Un très-grand nombre de guérisons avaient été obtenues par l'usage de cette terre.

[2] Malgré la quantité sensible de terre que les fidèles emportèrent de la tombe de saint Raymond, la profondeur de cette tombe n'augmenta pas visiblement, et tout le monde crut que la terre se renouvelait à mesure qu'on l'enlevait.

[3] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

Mais lorsque, le lendemain matin, le public trouva le tombeau de *sa chère sainte* dépouillé, il éclata en gémissements, et, au bout de peu d'heures, la ville entière de Lima fut en mouvement; le bruit se répandit que le corps de Rose avait été enlevé en secret pour être transporté en Espagne. Le peuple se porta en masse au couvent des dominicains, réclama *sa sainte* d'une voix menaçante, et tout faisait craindre une émeute. Heureusement, le prieur, homme d'une grande énergie, réussit à calmer les mécontents, en leur disant que ce qui s'était passé avait eu lieu pour la plus grande gloire de Rose, par ordre du siége apostolique et afin que le procès de béatification ne fût pas entravé. Il exhorta les fidèles à se tenir tranquilles et leur déclara que les reliques de la vierge péruvienne étaient déposées en lieu sûr, et qu'elles seraient soigneusement gardées jusqu'au jour glorieux où un décret solennel du successeur des apôtres permettrait de les placer sur les autels.

Ces paroles calmèrent le peuple; mais, bien que les fidèles ne pussent plus vénérer publiquement leur bien-aimée compatriote, leur confiance en elle resta la même, et ils continuèrent à l'invoquer dans toutes leurs nécessités.

Avant l'événement que nous venons de raconter, des démarches avaient été faites dans le but d'obtenir la béatification de Rose. Nous en rendrons compte au prochain chapitre.

---

# CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

**Béatification et canonisation de Rose.**

Dès la fin de l'année 1617, peu de temps après la mort de Rose, les dominicains de Lima firent imprimer, sous le titre de *Denunciationes*, un document dans lequel ils rendaient un compte très-sommaire, mais fidèle, de la naissance, de la vie et de la mort de notre sainte, des grâces extraordinaires dont le Seigneur l'avait comblée, de ses vertus, de ses mortifications, et des miracles qui avaient eu lieu à l'époque de son décès. Ils déclaraient dans cette pièce, qui fut envoyée à Rome, Rose imitatrice parfaite de sainte Catherine de Sienne [1].

Des déclarations semblables se trouvent dans les actes du chapitre général des dominicains, tenu en 1618, et dans leur martyrologe. Les religieux de Notre-Dame de la Merci [2] pour le rachat des captifs, établis à Lima, envoyèrent quelques années plus tard une supplique au pape Urbain VIII pour lui demander d'introduire la cause de la béatification de Rose. Dans cette supplique on remarquait les passages suivants :

« Votre Sainteté a coutume de bénir une rose d'or » le dimanche de *Lætare*, quatrième du carême. Saint » Dominique vient aujourd'hui lui présenter une Rose

[1] Bolland., *l. c.*, *Comment. prævius*, p. 892 et suiv., et *Gloria posthuma, l. c.* — Gonzalez, *op. c.*, ch. xx, p. 85 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. xxxi, p. 253 et suiv.

[2] Ordre fondé par saint Pierre Nolasque en 1223.

» infiniment plus précieuse encore, une Rose comblée » des dons célestes, et qui a accompli de merveilleuses » choses pendant son pèlerinage terrestre. »

« .... Comme l'apôtre saint Paul, elle ne s'est glo- » rifiée que de la croix du Seigneur... Les plantes et » les arbres s'inclinaient à sa prière, et elle a été élevée, » semblable au palmier de Cadès, par son mariage avec » son céleste Fiancé, en présence de la Reine des » anges... Jamais la lumière de la grâce, allumée en » elle par le sacrement du baptême, n'a été obscurcie.... » La ville de Lima, la cité des rois[1], supplie Votre » Sainteté de lui donner cette vierge pour patronne. » De même que les abeilles se réjouissent en suçant le » miel des fleurs, de même, très-saint père, la dou- » ceur de cette Rose réjouirait tous les chrétiens si » vous daigniez la placer au nombre des saints de la » très-sainte Église catholique[2]. »

Le 1er juin 1631, don Pierre de Bedoia Guevara adressa, au nom du magistrat de Lima, à Sa Sainteté une demande semblable, conçue en ces termes :

« Grâces soient rendues à l'infinie puissance de » Dieu, qui a daigné faire naître une Rose incompa- » rable dans ces contrées éloignées, où les ronces de » l'idolâtrie dominaient seules jadis. Cette Rose, qui a » embrassé la règle du tiers ordre dominicain, a atteint » dans sa rapide croissance le plus haut degré de per-

[1] On se rappelle que ce nom se donnait à Lima parce que François Pizarre en avait posé la première pierre à la fête des Rois, en 1535.

[2] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

» fection; le ciel lui-même l'atteste par les nom-
» breux miracles qui ont lieu journellement à son tom-
» beau. C'est dans cette ville royale que cet ange a
» vécu; et nous, qui en sommes les chefs, supplions
» humblement Votre Sainteté, au nom de toute la
» bourgeoisie et du royaume entier, de vouloir bien
» nous la donner pour patronne[1]. »

D'autres demandes encore, tendant toutes au même but, furent envoyées à Rome :

Le 12 juin 1632, par le conseil de Lima;

Le 20 avril 1633, par les frères de Saint-Jean de Dieu;

Dans le courant de la même année, par Nicolas Duran, provincial de la compagnie de Jésus, et par celui des ermites de Saint-Augustin;

Le 5 juillet 1633, par le ministre provincial des Frères mineurs;

Le 12 du même mois, par le chapitre métropolitain de Lima.

Le roi d'Espagne écrivit trois fois à Rome à ce sujet. Le cardinal d'Aragon trois fois également.

Cependant l'affaire demeura en suspens fort longtemps.

Enfin le cardinal Azzolini fit son rapport à la sacrée congrégation des rites, le 5 septembre 1663, en présence du pape Alexandre VII. Il traça en peu de mots la biographie de Rose, rappela les dons surnaturels dont le Seigneur l'avait richement dotée, les démarches qui avaient eu lieu pour obtenir sa béatification,

[1] Bolland., *l. c.* — Gonzalez, *l. c.* — Ott, *l. c.*

les résultats de l'audition des témoins, l'examen constatant cent dix-neuf miracles, en un mot tout ce qui avait été fait précédemment, et il conclut dans les termes suivants :

« Le renom de sainteté de la servante du Sei-
» gneur, la profonde vénération des peuples, le nom-
» bre sans cesse croissant des miracles, sont les motifs
» qui nous engagent à prier humblement Votre Sainteté
» de nommer une commission et de la munir des pleins
» pouvoirs nécessaires pour poursuivre cette affaire
» conformément aux décrets les plus récents. Nous
» estimons que rien ne s'y oppose, car les conditions
» préliminaires exigées par ces décrets ont toutes été
» remplies. »

Le chapitre général des dominicains munit le P. Antoine Gonzalez des pouvoirs nécessaires pour poursuivre la cause. Animé d'une vive ardeur pour la gloire de la servante du Seigneur, il fit les démarches nécessaires avec une infatigable activité. Le succès couronna ses efforts. On examina une fois encore avec le soin le plus minutieux la vie de Rose, et on entendit un grand nombre de témoins. On reconnut qu'elle avait exercé à un degré héroïque les vertus théologales et cardinales, et que les miracles dus à son intercession étaient de *vrais miracles*. Enfin, à la demande du roi d'Espagne, de Marie-Anne d'Autriche, mère de ce prince, et de l'ordre des Frères prêcheurs, Clément IX publia, le 12 février 1668, un bref par lequel il déclara BIENHEUREUSE la servante de Dieu Rose de sainte Marie.

La cérémonie solennelle de la béatification eut lieu le 15 avril suivant dans la basilique de Saint-Pierre, en présence du pape, du sacré collége et d'une immense assistance. La fête de Rose fut fixée au 26 août, premier jour non empêché après celui de sa mort, arrivée le 24 du même mois.

Le 6 novembre 1668, le souverain pontife adressa une épître de félicitation aux habitants de Lima, et par un décret de l'année suivante il déclara Rose de sainte Marie patronne principale du Pérou. Son nom fut inscrit au martyrologe romain, le 12 janvier 1669, à la demande du supérieur général des dominicains.

Clément IX mourut le 9 décembre 1669, et Clément X lui succéda sur la chaire de saint Pierre. Ce pontife étendit le culte de Rose à divers pays de l'Europe par un décret du 26 juillet 1670, et bientôt après (27 août 1670), il accorda la permission générale de célébrer la messe en l'honneur de la vierge péruvienne et procéda aux actes qui doivent précéder la canonisation.

Le diplôme pontifical de canonisation fut promulgué le 12 avril 1671. C'est une biographie de Rose, courte, mais admirable de simplicité, et dans laquelle tous les traits les plus remarquables de la vie de la sainte sont rapportés. Les Bollandistes publient ce décret à la suite de l'article qu'ils consacrent à Rose de sainte Marie dans le tome cinquième d'août, sous la date du 26 de ce mois.

La fête de la sainte fut alors définitivement fixée au 30 août; c'est sous cette date qu'elle se trouve dans le

missel romain [1]. Rose fut déclarée patronne de l'Amérique et des îles Philippines; la nouvelle de la canonisation de cette première sainte américaine y fut accueillie avec une joie proportionnée à la confiance qu'on avait en l'efficacité de son intercession.

---

## CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

### Faits miraculeux.

Nous ne pouvons songer à rapporter en détail les miracles authentiquement constatés qui ont eu lieu après la mort de Rose et par son intercession. Le nombre en est prodigieux; un ouvrage spécial suffirait à peine pour en rendre un compte exact. Elle apparut couronnée de gloire à un très-grand nombre de personnes; par la vertu de ses prières, des milliers de pécheurs endurcis se sont convertis; l'attouchement de ses reliques ou d'images bénites qui la représentaient a ressuscité des morts, guéri les maux les plus divers et les plus invétérés, consolé et procuré secours à une foule d'affligés. Nous nous bornerons à rapporter quelques-uns des faits miraculeux les plus saillants qui se rattachent à notre sainte, en nous conformant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, aux récits de ses principaux biographes [2].

[1] Les leçons et oraisons propres de sainte Rose de Lima ont été rédigées par le célèbre cardinal Bona.

[2] Bolland., *l. c., Gloria posthuma*, ch. II, p. 990 et suiv. — Gonzalez, *op. c.*, ch. XXI et XXII, p. 86 et suiv. — Ott, *op. c.*, ch. XXXII, p. 265 et suiv.

Nous avons parlé, dans le chapitre consacré à la mort de Rose, de son apparition à Aloysia Serrano et à une autre femme; nous n'y reviendrons pas.

Le docteur Jean de Castillo déclara, quinze ans après la mort de la sainte, en présence du tribunal ecclésiastique et sous la foi du serment, que la servante du Seigneur lui était apparue au milieu d'une grande lumière. « Elle portait, dit-il, le vêtement dominicain » blanc, était rayonnante et d'une incomparable » beauté; son visage avait plus d'éclat que le soleil; » des roses blanches et rouges couvraient son habit; » elle tenait à la main droite une branche de lis, et » des jets de lumière partaient de son visage et de la » fleur qu'elle tenait. Rose m'a parlé avec beaucoup » de douceur; elle s'est entretenue avec moi du bon» heur dont elle jouit, et je ne trouve pas d'expressions » pour rendre ce qu'elle m'en a dit. »

Diego Hyacinthe Paceco était chargé de copier en écriture ronde, dont il n'avait pas l'habitude, les deux mille feuillets composant les actes du premier procès de la sainte. D'abord il ne put presque rien faire, et cette écriture inaccoutumée lui avait tellement gonflé la main et le bras qu'il se coucha désolé et convaincu qu'il serait obligé de laisser là son travail. Mais, dès qu'il se fut endormi, il vit en songe Rose s'approcher de lui, telle qu'il l'avait connue jadis. Elle toucha doucement le membre endolori et disparut. Le lendemain matin l'écriture ronde ne lui présenta plus aucune difficulté, il s'en acquitta dans la dernière perfection et avec tant de rapidité que les

deux mille feuillets furent prêts avant l'époque fixée.

Dans l'espace de six mois, Rose apparut fréquemment, environnée d'une gloire céleste, à Jean de Villalobos, un de ses confesseurs. Elle lui donna d'admirables conseils; plus tard elle lui députa souvent un ange. D'autres personnes d'une sainteté reconnue jurèrent en présence du tribunal ecclésiastique qu'elles avaient vu Rose, tantôt en compagnie de son céleste Époux, tantôt priant pour Lima, sa ville natale, tantôt encore assistant aux séances du tribunal devant lequel sa cause était pendante, et souriant aux dépositions des témoins.

Nous avons parlé des conversions nombreuses qui eurent lieu lors de la mort de Rose.

Plusieurs jeunes gens, libertins effrontés, qui avaient vu passer son convoi, se sentirent instantanément émus jusqu'au fond de l'âme, rentrèrent en eux-mêmes et devinrent, à partir de ce jour, des chrétiens fervents et persévérants.

Le même fait eut lieu pour un homme qui s'était rendu coupable depuis plusieurs années de communions sacriléges. Il fit une confession générale, proclama ses turpitudes passées et devint un pénitent exemplaire.

Marie de Flores déclara, en présence du tribunal ecclésiastique, qu'après le décès de sa fille une foule de personnes étaient venues lui porter des aumônes, poussées par la reconnaissance qu'elles devaient à Rose, laquelle leur avait obtenu les grâces et les lumières nécessaires à leur conversion.

Les confesseurs les plus éclairés de Lima, du Pérou et de toute la Nouvelle-Espagne firent des dépositions semblables.

Passons aux miracles. Ici encore nous nous bornerons à rapporter quelques-uns des faits les plus saillants, cités par les Bollandistes, par Gonzalez, et par la bulle de canonisation [1].

Grégoire Torrès, cultivateur, habitant l'un des faubourgs de Lima, avait une petite fille, nommée Madeleine, âgée de deux ans. Cette enfant mourut d'une fièvre inflammatoire au mois d'octobre 1629. Au moment où on se disposait à fermer le cercueil, la mère désolée se souvint qu'elle possédait un morceau du vêtement de Rose et un petit bouquet d'épines qui avait fait partie du lit de la sainte. Elle s'agenouilla à côté du cadavre de sa fille, et après avoir adressé une fervente prière à la servante du Seigneur, elle fit brûler les deux reliques et s'en servit pour encenser la défunte. Aussitôt Madeleine ouvrit les yeux, se mit sur son séant et demanda à boire; la mère mêla un peu de terre de la tombe de Rose à l'eau qu'elle lui donna, et la petite sortit du cercueil en parfaite santé.

En 1631 mourut Antoine Bran, serviteur dévoué et fidèle de Jeanne Barreta. Sa femme et la dame Barreta, placées auprès du lit mortuaire, versaient des larmes abondantes. Tout à coup Jeanne aperçut, fixée au mur, une petite image de Rose, gravée à Rome, et arrivée récemment à Lima. A cette vue, elle se sentit saisie

[1] *Loc. cit.*

d'une confiance surnaturelle, et après avoir invoqué l'assistance de la fille des Flores, elle prit respectueusement l'image, la plaça sur la poitrine du défunt et se mit en prière. Après une demi-heure d'attente, les deux femmes entendirent pousser un profond soupir, puis Antoine se souleva. Il était parfaitement bien portant et alla au tombeau de Rose pour lui rendre grâces.

Le jour même de l'enterrement de Rose, Alphonse Diaz, mendiant cul-de-jatte, connu de toute la ville de Lima, et un jeune nègre, atteint de la même infirmité, furent parfaitement guéris en touchant le cercueil de la sainte.

La guérison fut accordée, également pendant l'enterrement, à Élisabeth Duran, au prêtre Georges de Aranda et à un nègre, privés tous trois de l'usage de l'un de leurs bras, et à plusieurs personnes de tout âge et de tout sexe, atteintes d'infirmités diverses.

Les auteurs que nous suivons rapportent un nombre très-considérable de miracles obtenus par l'intercession de Rose, par l'application de ses reliques, par l'emploi de la terre de son tombeau, ou par ses images, qui se répandirent à tel point que bientôt il n'y eut plus de maison au Pérou et dans la Nouvelle-Espagne où l'on n'en trouvât une. Ce sont des morts ressuscités, des maladies invétérées déclarées incurables et des genres les plus divers, instantanément dissipées, des aveugles devenus clairvoyants, des femmes heureusement délivrées dans des couches périlleuses, des dangers détournés, etc., etc. Nous

craindrions de fatiguer nos lecteurs en multipliant les citations, ce ne pourrait être qu'une nomenclature dénuée d'intérêt; ce que nous avons dit suffit d'ailleurs pour prouver que Dieu s'est plu à manifester aux hommes la puissance et la gloire dont il a couronné, dans la Jérusalem céleste, celle qui avait été sur la terre sa fidèle servante et sa chaste fiancée.

C'est donc ici que nous devons terminer notre travail et prendre congé de notre aimable sainte. Depuis bien des mois elle est le sujet habituel de nos pensées, sa douce compagnie nous a arraché souvent aux tristes préoccupations que causent à tout cœur catholique les scandales de l'époque présente. Nos jours mauvais, témoins de tant de crimes, de tant d'iniquités, d'un renversement si complet des notions de droit et de justice, témoins de la guerre impie que toutes les passions conjurées livrent à l'Église de Jésus-Christ, réclament les lumières et l'expiation, comme les réclamait le nouveau monde au moment où Dieu donna Rose à la terre. Que le Seigneur daigne nous accorder les secours dont nous avons besoin et qu'il exauce la prière que nous lui adressons en finissant cet ouvrage :

« Que votre règne arrive;

» Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

# TABLE.



## PREMIÈRE PARTIE.

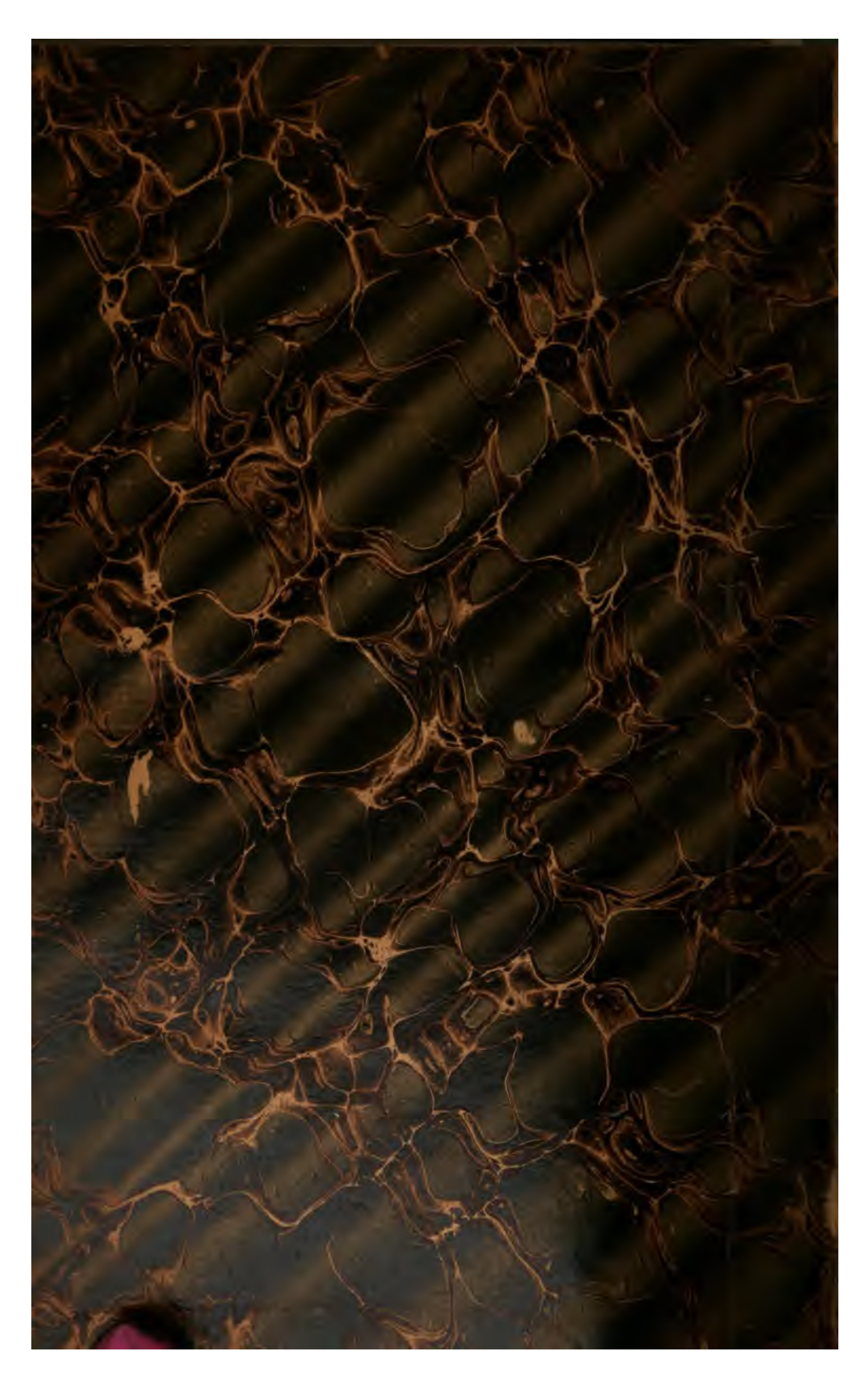
### LE PÉROU.

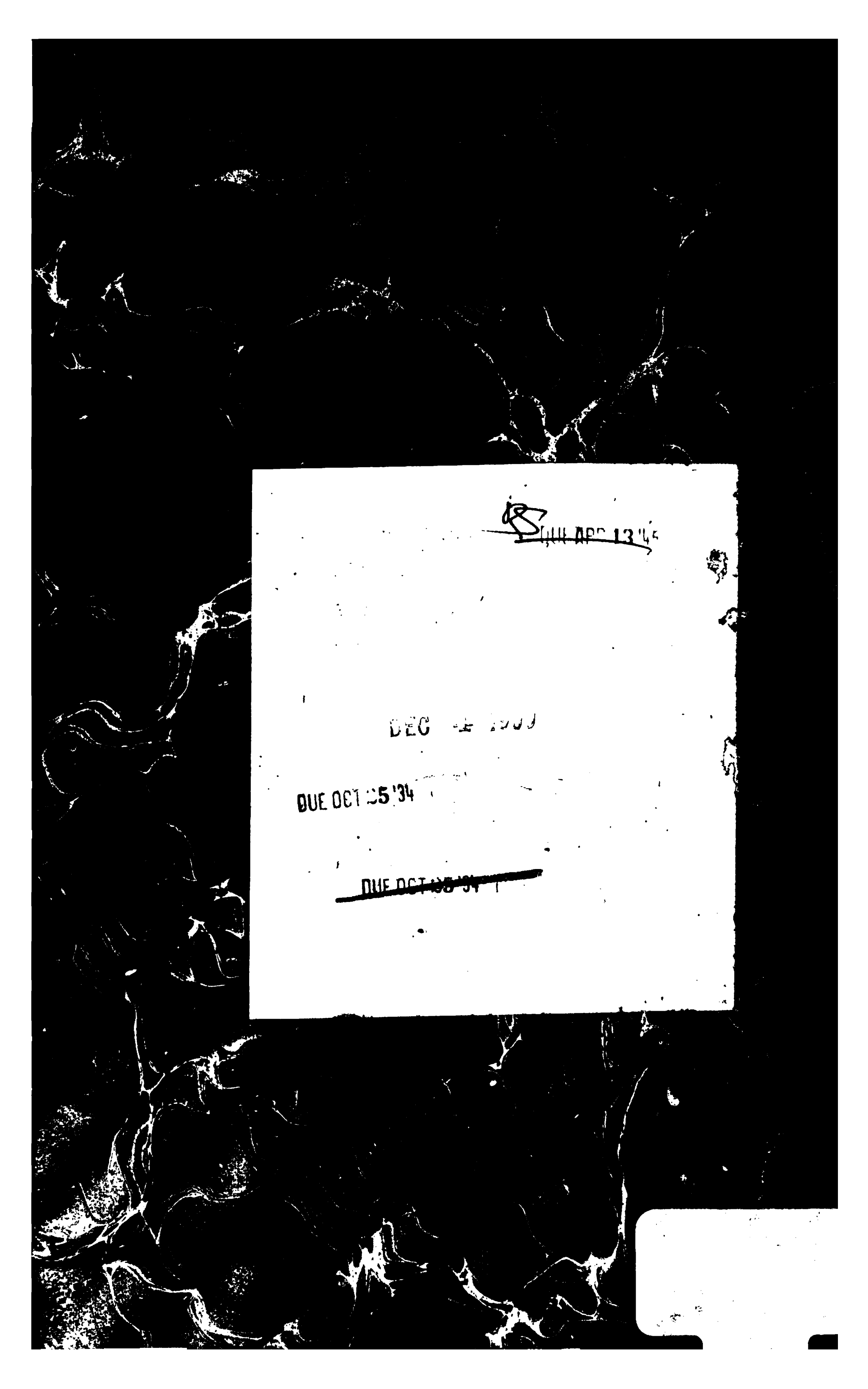


## DEUXIÈME PARTIE.

### SAINTE ROSE DE LIMA (SAINTE ROSE DE SAINTE MARIE).

FIN DE LA TABLE.




DUE OCT 25 '34